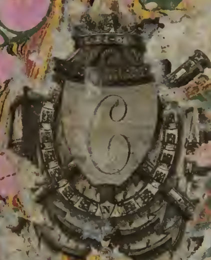






DESCRIPTION

DU

DÉPARTEMENT DE L'OISE.

DESCRIPTION

DU

DÉPARTEMENT DE L'OISE.

DESCRIPTION
DU DÉPARTEMENT
DE L'OISE

PAR LE CITOYEN CAMBRY.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,

AU LOUVRE, GALERIES, N° 3.

AN XI — M.DCCCIII.



PRÉFACE.

Cette Description du département de l'Oise est terminée depuis long-temps; les gravures en ont retardé la livraison.

Cet ouvrage n'est pas le mien; il est le résultat des observations, des faits qu'on m'a communiqués: je rends hommage aux hommes éclairés qui m'ont aidé de leurs lumieres. Les ingénieurs du département ont préparé ma carte, c'est à des employés des bureaux de la préfecture que je dois la précision des relevés qu'on trouvera dans mes tableaux; c'est aux maires, aux adjoints, à des agriculteurs, que sont dus les mémoires dans lesquels j'ai puisé: un botaniste attaché à l'école centrale a trouvé sous mes yeux les plantes dont je donne le catalogue. Le C[en] Roard m'a par-tout accompagné; ses connoissances en chimie, en histoire naturelle m'ont été d'une

grande utilité. M. de Liancourt a visité tous les hospices, toutes les prisons du département de l'Oise; je me suis enrichi de ses résultats: MM. Danse et Borel m'ont communiqué leurs nombreux manuscrits; j'ai reçu quelques notes sur les hommes célebres du département du cit. Loziere, bibliothécaire de l'école centrale: MM. Le Hoc, de la Villetertre, Cassini, Songeons, Bayard, Baurain, Aulas la Bruyere, Poulletier, Bournonville, Crasquin, Dubois, tant d'autres pour lesquels je conserve la plus vive reconnoissance, mais qu'il seroit trop long de nommer ici, quoique leur travail égale en bonté celui des hommes que je viens de citer, sont les coopérateurs de cette Description du département de l'Oise.

J'étois en garde contre les recueils placés dans les archives de chaque département, faits à la hâte pour obéir aux ordres de 1793; contre les mensonges officieux, les déclarations infideles qu'on se permit sur la valeur des terres pour essayer d'en faire diminuer les impositions; contre ces tableaux de popu-

ation grossis par l'intérêt particulier des communes.

Je résolus dans ma tournée de faire des recherches précises, d'opposer l'homme à l'homme, l'intérêt à l'intérêt; je réunis la totalité des maires sur les points les plus importants du département; et dans vingt-sept séances j'obtins une multitude de faits et de détails certains. Je priai de plus trois hommes éclairés dans chaque canton de répondre à la série de questions que je leur laissai; j'ai reçu la totalité des mémoires que je leur demandois.

J'étois accompagné dans ma tournée d'un chimiste, d'un botaniste, d'un peintre. J'ai vu du sommet des montagnes toutes les surfaces du département, dont j'ai fait dessiner les plus beaux points de vue; il n'est aucune manufacture, aucune ferme importante que je n'aie visitées: nous avons étudié avec la plus grande attention la nature des terres, la coupe des terrains, toutes les fouilles qui pouvoient nous aider à connoître la minéralogie du département.

J'ai fait suivre les nombreux bancs de coquilles fossiles que présente le département de l'Oise: je me suis procuré plus de neuf cents médailles, toutes trouvées sur les points reconnus pour avoir été fréquentés par les Romains; je crois enfin n'avoir rien négligé de ce qui peut avoir rapport à l'utilité publique; je crois avoir rempli complètement la tâche qui m'étoit imposée par ma place, par les belles instructions des ministres Lucien Bonaparte et Chaptal, par l'amour que j'ai toujours montré pour l'agriculture, pour les arts, et pour tout genre d'administration.

Qu'on ne croie pas que j'entreprenne ici mon apologie, personne ne sent mieux que moi l'insuffisance de mon travail.

Sous la minorité de Louis XIV on chargea tous les intendants du royaume de donner un état de leur généralité pour l'instruction du jeune prince qui devoit gouverner un jour; leur travail produisit quarante-deux volumes in-folio.

Outre les détails sur la situation, sur la nature et les forces de chaque province, sur les différents ordres de sujets, on vouloit être instruit des usages anciens et modernes, des moyens par lesquels les différentes provinces avoient été réunies à la couronne, des formes de gouvernements; on demandoit sur-tout le rapprochement et la comparaison des pratiques anciennes et modernes. Voici le jugement qu'un homme célebre porta sur la totalité des mémoires fournis par les intendants:

« La plupart ont abandonné l'idée du bien « public, et même celle du devoir, qui les obli-« geoit à répondre fidèlement à l'intention du « prince; presque tous n'ont donné que des « ouvrages imparfaits ou négligés, dans les-« quels on perd presque nécessairement de « vue la fin proposée ....

.... « On comprendra sans peine qu'il est « nécessaire d'abréger la fatigante lecture de « quarante-deux gros volumes, et de suppri-« mer trente-cinq volumes de paroles inuti-« les..... Qui croiroit que des hommes élevés

« à des dignités si éminentes, et que leur pro-
« fession attache à l'étude, aient pu composer
« des mémoires si amples et si volumineux,
« que l'on peut en retrancher les trois quarts
« sans toucher à la matiere qu'ils doivent
« traiter? »

Si, malgré tous leurs moyens, malgré le calme et l'uniformité de principes qui régnoient alors dans les esprits les intendants n'ont pas réussi dans le travail qui leur étoit commandé, peut-on se flatter d'avoir un plus heureux succès au milieu des incertitudes de détails nécessaires dans de nouveaux établissements, au milieu des passions qui fermentent encore, des obstacles que les préfets avoient à vaincre, quand ils devoient craindre de devancer par un zele précoce les plans du gouvernement? Car dans les administrations secondaires le bien n'est pas toujours dans ce qu'on imagine, mais dans la prompte exécution d'une volonté supérieure dont on est l'instrument passif (1).

(1) Les déterminations de Bonaparte n'ont pas été toujours universellement applaudies; le succès les a couronnées, l'expérience

Le service actif de leur place, des réclamations de toute nature, un esprit public à former, toutes les passions à calmer, la nécessité de donner aux préfectures la dignité qui leur convient, les soins d'une représentation toujours utile, mais nécessaire dans un nouveau mode de gouvernement, l'étude de tous les caracteres, la réforme de tous les abus occupent tellement les préfets, qu'il leur est presque impossible de faire un travail que l'homme de lettres le plus libre et le plus exercé craindroit peut-être d'entreprendre; ajoutez à tant de difficultés l'obligation de sacrifier son amour-propre, de se traîner sur des détails minutieux... Heureux ceux qui, comme Denon, qui, comme Berthier, n'ont qu'à tracer la marche d'un héros, le vol de la victoire; qu'à répéter les chants de la gloire et de la renommée, qu'à montrer dans tout leur appareil, dans leurs masses, agrandies encore par le merveilleux du passé, les colosses de la Thébaïde et de l'Égypte! mais donner la valeur

en a démontré la sagesse... Qui peut se flatter d'avoir le complément de principes et d'idées qui le guident dans ses vastes conceptions.

d'une mesure de blé, calculer le produit d'un moulin, et répéter sur chaque village qu'on fait connoître ce qu'on a dit sur les cent villages qu'on a décrits; c'est un effort auquel on ne peut se plier que par un entier dévouement, soutenu par la seule idée qu'insipide comme un cadastre, on est utile comme lui.

Cicéron entreprit de donner une description de l'Italie; mais, las des répétitions forcées de son ouvrage, il n'eut pas le courage de l'achever.

Je me permettrai quelques observations sur les motifs qui m'ont guidé dans ce travail: je ne me suis pas étendu sur l'organisation des quatre sous-préfectures, sur les diverses administrations qui suivent la même marche dans tous les départements; leurs améliorations ou leur réforme tiennent à des principes que le gouvernement connoît et pratique.

J'ai peut-être multiplié les détails historiques; mais ils relevent aux yeux de chaque peuplade le pays auquel elle est attachée: on

chérit sa patrie quand de grandes actions. de grands hommes, de grands évènements l'ont illustrée. J'ai voulu montrer tous les points du département dans l'état de calme ou d'agitation qu'ils éprouverent sous les Gaulois, sous les Romains, à l'arrivée des Francs, à la funeste époque où les Anglais ravagerent la France, sous les guerres de religion, etc., etc.

On verra dans mes notices les raisons qui m'ont déterminé à décrire avec quelques détails plus de cinq cents médailles.

J'ai peu parlé des mœurs, parceque les contrées voisines de Paris adoptent nécessairement les habitudes de cette ville immense. Si les Picards eurent un caractere particulier c'est quand ils portoient le nom de Belges, sur lesquels il eût été déplacé d'écrire dans une notice administrative. Il existe des différences de mœurs entre les François, les Anglois, les Russes, les Chinois, les Africains, et les Persans; mais les peuples d'un même climat, d'un même gouvernement, d'une même religion,

ne different point entre eux; les mêmes circonstances produiront à Noyon ce qu'elles operent à Beauvais, et tous les Picards se ressemblent.

On m'eût reproché de ne pas indiquer les plantes recueillies dans ma tournée. Je n'ai pu produire une flore entiere du département, mais le temps la complétera. Je crois rendre service à la botanique en aidant au travail qui doit se faire sur la totalité de la France, comme il s'est fait pour les contrées lointaines, pour les isles les plus éloignées : on doit approuver un Français qui donne quelque chose de positif sur son pays, si mal examiné, et qu'il est si nécessaire de bien connoître.

Sans doute ma notice sur les grands hommes d'une portion de la Picardie n'est pas complete, mais elle suffira pour donner l'idée de la facilité qu'ont les Picards à réussir dans toutes les parties de la littérature, dans toutes les parties des arts. On n'a rien à reprocher au ciel d'une contrée qui produisit Racine, Vaillant, Lebrun, l'abbé Dubos, Lan-

glois Dufrenoy, Guy Patin, etc. etc.; que seroit-ce si, me permettant d'empiéter sur les autres départements de la Picardie, je citois les Couci, les Gresset, les Vadé, les Vatatable, etc. etc.?

Je me suis permis de décrire quelques tableaux; j'ai donné des gravures, quelques morceaux d'antiquités; on connoîtra par ces gravures la nature des sites du département, le goût des jardins, la forme des bâtiments: je regrette de n'avoir pu les multiplier, pour les manufacturiers, qui trouveroient de nouveaux dessins, des formes nouvelles d'après l'antique, quand ceux de la Grece et de l'Italie sont épuisés, ont reparu sur tous nos meubles, dans nos tapisseries, sur nos papiers.... Les seuls développements du château de Sarcus fourniroient des arabesques aussi curieux que ceux dont Raphaël enrichit le Vatican, et pris sur les modeles de ce grand homme; je parle de ceux qu'il copia dans les bains de Titus, dans les tombeaux, et sur les ruines de Rome.

On ne devroit pas être obligé de s'excuser dans le dix-neuvieme siecle d'avoir aimé les arts et d'en entretenir le public. Certains hommes sont tombés dans une telle patavinité, si j'ose employer cette expression surrannée, qu'il faut leur répéter encore que les arts sont aussi nécessaires qu'aimables. Que feroient les riches de leur fortune s'ils ne l'employoient à payer cette multitude d'ouvriers qui vivent d'arts et de luxe? ils périroient sans les moyens imaginés pour les arracher à l'apathie, à l'insouciance dans lesquelles ils vivroient ensevelis. Les grandes collections qu'ils forment servent à donner des idées justes des productions de l'art et de la nature; elles font faire à l'esprit des rapprochements utiles; elles aident à combiner ces machines ingénieuses auxquelles les Anglais doivent la supériorité momentanée de leurs manufactures.

Les grands palais portent à ce recueillement, à ce respect qu'on doit aux magistrats, aux grandes places, aux organes de la justice.

La négligence de certains appareils d'une étiquette indispensable a coûté le trône à la derniere dynastie des rois de France. La magie des habits, des décorations de l'architecture est aussi nécessaire aux hommes en place que les voiles de la décence le sont aux femmes, et que l'éclat des armes l'est aux guerriers : et quand les arts ne seroient pas d'une nécessité premiere, quand on supposeroit pour les bannir l'impossible simplicité de l'âge d'or, nos voisins ne nous forceroient-ils pas à les pratiquer? Faudroit-il qu'un peuple ingénieux attendît ses jouissances de l'Allemagne et de l'Angleterre? faudroit-il payer un tribut nécessaire à l'industrie des étrangers ?

Tous les arts sont liés, disoit Cicéron; *nulla ars non alterius artis, aut mater, aut propinqua est*, dit Tertullien : tous les esprits échauffés par les arts, vivifiés par les poëtes, par la musique, fermentent, produisent; la vie sauvage disparoît, les métaux coulent, se façonnent; l'imprimerie, la poudre à canon, la pompe à feu, les merveilles de la mécani-

que, de la chimie, protegent, embellissent les cités; les mœurs sont adoucies, les hivers sont moins âpres, les nuits moins longues, l'océan est domté, le sauvage éclairé; le monde est un enchantement, les talents, les vertus, les arts s'unissent, se donnent la main, et dansent pour ainsi dire avec les heures autour du char bienfaisant du soleil.

Un homme ingénieux a dit: « Parmi tant de « souverains qui remplissent les annales du « monde combien peu ont connu le mé-« rite des arts.... La raison de ceci n'est pas « cachée; c'est que dans tous les états, sans « en excepter même les plus éminents et les « plus respectables, le sentiment du beau est « toujours une chose très rare; et quand ce « sentiment s'éleve au-dessus de la barbarie, « quand il est assez efficace pour ramener le « bon goût, l'urbanité, la décence, l'imitation « de la nature, c'est une espece de prodige « ou de phénomene que la terre ne revoit « qu'au bout de bien des siecles. Ne fallut-il « pas attendre pendant plus de douze cents « ans les beaux jours des Médicis et des Fran-

« çois Ier? leurs noms, leurs regnes ne fondent-« ils pas dans l'histoire des époques uniques, « ne forment-ils pas des points de vue qui « attireront toujours l'attention de la posté-« rité ? ».

Que dire à ceux que de tels faits, que de pareils exemples ne convainquent pas? à ceux qui ne savent ce que prouve une tragédie de Racine? leur appliquer l'excellente réponse d'Aristote, et se taire. On lui demandoit pourquoi l'on aime ce qui est beau : cette question, répondit-il, est celle d'un aveugle.

On ne fera pas au gouvernement consulaire le reproche de ne pas échauffer le génie des Français; jamais l'état ne donna plus d'encouragements et de secours aux savants, aux artistes, aux gens de lettres.

Puissent les travaux qu'on entreprend pour avoir une description complete de la France obtenir un heureux succès! Puissent-ils mettre sous les yeux du gouvernement l'état exact d'un vaste empire! lui montrer les détails qui peuvent servir à ses vues générales et bienfaisantes !

J'aurois bien encore à alléguer une multitude de raisonnements et de faits pour autoriser ou justifier les principes qui m'ont guidé : je m'arrête, certain que si mon livre est utile, on lui pardonnera ses irrégularités, et que s'il ne l'est pas, rien ne peut le justifier.

J'invite ceux qni liront cet ouvrage à jeter un coup-d'œil sur les notices et les notes, dans lesquelles j'ai reporté une multitude d'observations et de faits qui completent l'idée que j'ai voulu donner des hommes, et des produits du département de l'Oise.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

ARRONDISSEMENT DE BEAUVAIS.

ARRONDISSEMENT DE CLERMONT.

ARRONDISSEMENT DE COMPIEGNE.

FIN DE LA TABLE.

DESCRIPTION

DU DÉPARTEMENT

DE L'OISE.

ARRONDISSEMENT

DE BEAUVAIS.

Les riches vallées et les belles plaines du Beauvaisis furent habitées dans les temps les plus reculés, comme toutes les contrées de la Gaule, par des Celtes nomades.

Trois divisions s'établirent depuis chez les Gaulois. Le Beauvaisis fit partie de la Gaule belgique; une portion de la Belgique fut nommée Picardie; une partie de la Picardie forme à présent le département de l'Oise, dont Beauvais est le chef-lieu.

Beauvais, situé par les 49° 26′ 2″ de latitude, par les 19° 44′ 2″ de longitude, est à 16 lieues de Paris, 18 de Rouen, 13 d'Amiens.

Cette ville appartenoit aux Bellovaques, dont parlent les Commentaires attribués à César. Le

mot *Belvacus*, qu'on lit sur ses médailles, est gaulois, en supprimant la terminaison latine; il est probable que Beauvais se nommoit Belvac : *ac* en gaulois signifioit demeure, habitation.

On a voulu que cette cité fût le *Bratuspantium* des Commentaires : on verra que *Bratuspantium* fut situé dans les environs de Breteuil.

Des rues anciennes retrouvées à dix pieds de profondeur, d'antiques constructions sur des constructions antiques, la bâtisse du temple de Jupiter, à présent nommé la Basse-Oeuvre, l'ancien beffroi, l'*opus reticulatum* des fortifications, des médailles et des médaillons de Posthume, trouvés dans les fondements des murailles, avec cette inscription, *Restiturori Galliæ;* tout atteste que Beauvais fut possédé par les Romains.

On voit à côté de la préfecture des arcades à cintre plein, posées sur des fondements de construction romaine, restes du palais de nos rois de la premiere race.

Des statuettes nues se distinguent au-dessus d'une archivolte du temple de Jupiter; elles appartenoient certainement à la religion païenne, et furent exécutées par des Romains.

Je pourrois ajouter à ces preuves les ruines du temple de Bacchus sur le mont Capron, à cent toises de la porte d'Amiens, à Beauvais : sa façade étoit égale à la longueur du Louvre, si l'on en croit quelques historiens. On a trouvé sur ces

ruines, des frises, des colonnes, des chapiteaux, des ornements du meilleur style. Le Mercure barbu, décrit par Montfaucon, par Vaillant......; des vases, une multitude de médailles, des statuettes, des fibules, recueillis près de Milly, de Troissereux, du mont César, du mont Ganelon, près de Tartigny, etc., attestent d'une maniere irrécusable le long séjour des légions romaines dans toutes les contrées des Bellovaques.

Malgré la brièveté que je me suis prescrite, je ne peux me dispenser de citer quelques époques marquantes dans l'histoire de ces contrées.

César nomme les Bellovaques les plus braves des Belges, et les Belges les plus courageux des Gaulois; ils purent mettre sur pied jusqu'à cent mille combattants à l'époque où ce grand homme s'empara des Gaules.

Les exactions des empereurs romains, les courses des Francs, des Saxons, troublerent la Belgique. A la mort de Probus, qui seul opposoit une barriere aux débordements des barbares, tout ce pays fut ravagé. On lit dans le panégyrique d'Eumene que Constance Chlore repeupla la Champagne, la Picardie, le Beauvaisis, en permettant aux Francs de les habiter.

Loisel avance que Constantin fit sa résidence à Beauvais.

On ne croit point à la prise de cette ville par

Attila; Rumel veut que Clodion, en s'en emparant, fit périr six cent mille hommes.

Ce fut en 477, selon le P. Lecointe, en 471, suivant Simon, que Chilpéric fit comme vainqueur son entrée dans cette cité.

A l'époque où les Bretons secouerent le joug des Romains, où Clovis s'empara des Gaules, les habitants du Beauvaisis ne paroissent pas avoir joué un grand rôle; la Picardie, comme la Champagne, se soumit naturellement aux Francs.

Dès 845, les Beauvaisins se sentirent de l'invasion des Normands, et contribuerent au tribut de sept mille livres d'argent, qu'ils leverent sur les peuples de la Belgique. En 850, Oschéri brûla Beauvais; il fut bientôt réparé, ou n'avoit pas entièrement été détruit, puisque trente ans après il servoit d'asyle contre les incursions de ces mêmes Normands.

En 881, les Normands, conduits par le roi Quaramond, s'avancerent jusqu'à Beauvais en ravageant ses environs; en 883, ils fixerent dans cette ville leur quartier d'hiver; en 886, elle servit d'asyle aux habitants de Pontoise que Sigefroy chassoit de leur pays.

On ne sait par quel accident Beauvais brûla le 17 septembre 886.

En 923, en 925, cette ville fut encore pillée par les Normands: ce n'est qu'en 946 que les habitants du nord, fixés dans la Neustrie, laisserent respirer ceux de la Picardie. Tant de ravages firent dire à

Guérin le Lohéran, dans son roman composé dans le douzieme siecle :

« *Li Normands ont tot Biauvaisins gaté.* »

Après quelques années de repos pendant les guerres de Guillaume-le-Conquérant, les Normands, abandonnés à leur audace, à l'amour du pillage qui les caractérisoit, firent des incursions chez leurs voisins. C'est à ces attaques imprévues qu'on doit l'élévation de cette multitude de châteaux qui couvrirent la Picardie.

En 1018, en 1180, Beauvais fut presque entièrement détruit par des incendies.

Les guerres contre les Anglais exposerent le Beauvaisis à une désolation continuelle : Philippe Ier fit la guerre en Normandie ; Louis-le-Gros la continua contre Henri Ier, roi d'Angleterre, avec lequel Lancelin de Beauvais s'étoit ligué... Cette guerre avec l'Angleterre se renouvela par le divorce de Louis-le-Jeune avec la reine Alienor, duchesse de Guienne, qui épousa, en 1151, Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre.

La guerre la plus cruelle de cette époque malheureuse fut celle qui s'établit entre Édouard III et Philippe-de-Valois ; elle ruina le Beauvaisis, en 1346, sans que Beauvais pût être pris.

La Jacquerie causa de grands ravages dans toute la Picardie.

Ce ne fut qu'en 1450 que la guerre des Anglais et de Charles VII se termina.

On a dit que Beauvais fut assiégé en 1434 par

le général Talbot; il ne put s'en emparer. Cett entreprise est autre que celle où Jean de Lignere sauva la ville en coupant à propos les cordes qu tenoient la herse de fer qui défendoit la porte d Lille.

La même année, pour se venger, les habitant de Beauvais surprirent le château de Rouen, qu'i rendirent après faute de secours: malgré sa pro messe le comte d'Arondel fit décapiter l'un aprè l'autre ceux qui s'en étoient emparés.

En 1472, la résistance des habitants de Beauvai contre les efforts du duc de Bourgogne les couvr de gloire : attaqués par ce prince, à la tête d quatre-vingt mille hommes, ils résisterent ave un sang-froid, une sagesse, un courage inexpr mables. C'est à ce siege que Jeanne Fourquet surnommée depuis Jeanne Hachette, s'empara su la breche d'un étendard appartenant aux Bou guignons: elle versoit sur l'ennemi des flots d poix fondue, d'huile bouillante, de chaux-vive et prévoyante autant qu'intrépide, elle faisoit pr parer elle-même la nourriture des soldats qu combattoient à son exemple : toutes les ruses, tou les efforts des Bourguignons échouerent contre l patriotisme de cette héroïne, et le courage d quelques braves, des comtes de Damartin, d maréchal de Lohéac, des Fontenailles, des Crusso des Rubempré, etc., qui s'étoient rendus de Noyo à Beauvais pour le défendre. Philippe de Com

mines a dit « que jamais place n'avoit été mieux attaquée ni mieux défendue. »

La faute principale du duc de Bourgogne fut d'avoir négligé d'investir la ville du côté de Voisinlieu; c'est par-là que tous les secours arriverent à Beauvais.

Dans les guerres de la ligue, excités par le fanatisme de quelques déclamateurs, les habitants de Beauvais refuserent, sans rien entreprendre, de servir sous Henri III; Henri IV vint à bout de les réduire, de les ramener, et de conclure avec eux un traité, qui fut signé le 22 août 1594.

Rien de marquant dans le Beauvaisis de cette derniere époque à la révolution.

Evêques de Beauvais.

Les évêques de Beauvais ont été d'une trop grande importance pour que je ne fasse pas connoître les plus célebres d'entre eux par quelques détails historiques.

On assure que vers l'an 245 ou 250, ou soús l'empire de Julien l'apostat, S. Lucien, que quelques écrivains font disciple de S. Pierre, fonda la religion catholique dans le Beauvaisis; c'est à Montmille, à près d'une lieue de Beauvais, qu'il établit sa résidence. Les païens lui couperent la tête; elle fut portée jusqu'au lieu qui de son nom fut appelé Saint-Lucien : on y bâtit une chapelle qui fut dé-

truite dans le cinquieme siecle ; Chilperic Ier la fit rétablir.

Grégoire de Tours ne dit pas un mot de S. Lucien.

On prête une autre origine à la religion catholique dans le Beauvaisis : douze généraux chrétiens, dit-on, quitterent Rome pour porter l'évangile dans les Gaules; S. Lucien étoit un de ces généreux apôtres ; douze vierges, qui vivoient à Rome dans un saint commerce de toutes les vertus, vinrent joindre les douze guerriers, et travaillerent avec eux à la régénération du pays.

En 406, les Vandales, errants dans les Gaules, ruinerent vraisemblablement l'église de S.-Lucien ; ils décapiterent l'apôtre S. Just; son corps fut transporté dans la cathédrale de Beauvais.

Loisel croit et déclare « qu'il y a beaucoup de « défectuosités et d'incertitude sur les premiers « évêques de Beauvais, aussi-bien que sur ceux « des autres dioceses de ce temps-là. »

L'existence des trente premiers évêques qui succéderent à S. Lucien n'est attestée que par des légendaires, ou par leur nom cité dans quelques actes.

Odo, premier abbé de Corbie, fut présent au partage du royaume fait entre Charles-le-Chauve et Louis, son frere, en 860 ou 870 ; il souscrivit le synode de Poissy, etc., et fut le trente-deuxieme évêque de Beauvais.

Herveus, le quarantieme, est dénommé au synode de Reims, en 991; il fit de grands biens à

l'église de Beauvais; de son temps furent jetés les fondements de S.-Pierre, cathédrale de cette ville.

Le quarante-unieme fut Rogérius, fils de Eude II, comte de Champagne; il fut, dit-on, chancelier du roi Robert avant d'être évêque: on dit que par lui furent réunis les livres, actes, joyaux du trésor et de la bibiotheque de Beauvais; il mourut en 1024.

Henri de France, fils du roi Louis-le-Gros, fut fait évêque de Beauvais en 1148; plusieurs cérémonies païennes s'exécutoient encore à cette époque.

Philippe de Dreux, étoit petit-fils de Louis-le-Gros; il se croisa, fut pris, et mené à Babylone; il fit la guerre contre les Albigeois, les Anglais. Richard, roi d'Angleterre, le fit prisonnier près de Milly, et le garda pendant deux ans. Il assistoit à la fameuse bataille de Bovines; il y combattoit avec une masse d'armes, de laquelle il renversa Étienne, comte de Salsbery, dit Longue-épée, frere et lieutenant du roi d'Angleterre; il s'empara du vidamé de Gerberoy, fut 35 ans évêque de Beauvais, et mourut en 1217.

Le successeur de Philippe de Dreux, Miles de Nantheuil, eut quelques démêlés avec Louis IX; des troubles excités par lui furent appaisés par l'arrivée du prince, qui fit punir les rebelles. L'évêque refusa de donner au roi la somme de 80 livres parisis pour son droit de gîte à Beauvais; le

prince fit saisir son hôtel et ses meubles: l'évêq vindicatif excommunia le maire et les échev de la ville, mit l'interdit sur son diocese: des é ques s'intéressent à cette affaire en faveur de le collegue. Synodes, chapitres, etc. Miles se rend à Rome pour obtenir satisfaction du pape, il mo rut en route l'an 1234.

Il avoit été dans la Palestine avant de se fa sacrer.

Godefroy de Nesle fut fils aîné de Raoul de Cl mont, connétable de France, et d'une fille de maison de Nesle; il fut sacré l'an 1234; il vou soutenir la cause de Miles, mit un nouvel i terdit sur son diocese, partit pour Rome, et mo rut aussi en route.

Robert de Cressonsac continua de revendiqu sur le roi le temporel de l'évêché de Beauva fidele à la cause de ses prédécesseurs; mais il s' commoda moyennant 100 livres parisis par a qu'il consentit de payer au prince pour le dr de gîte, soit que le roi vînt ou ne vînt pas à Bea vais. On prétend qu'il assista, en l'an 1239, au su plice d'un très grand nombre d'Albigeois ou B gares, brûlés en présence du roi de Navarre, c barons de Champagne, de Braine, archevêque Reims, et de ses suffragants; il avoit fait av S. Louis le voyage de la Terre-Sainte.

Jean de Dormans, soixante-huitieme évêque Beauvais, étoit, en 1358, chancelier de mo

seigneur le dauphin, duc de Normandie, régent du royaume pendant la prison du roi Jean son pere.

Il fut chancelier de France et cardinal; le pape Grégoire XI le chargea de négocier la paix entre les rois de France et d'Angleterre; il baptisa Charles VI.

En l'an 1370, il fonda le college de Beauvais, à Paris.

Miles II; on assure qu'à la bataille contre les Flamands, en 1389, il commandoit l'avant-garde de l'armée de Charles VI.

Il avoit pris le château de S.-Sauveur en Normandie, avec Bertrand Duguesclin, connétable de France, et Olivier de Clisson, en 1375.

Le soixante-seizieme évêque fut Pierre Cochon, qui se montra si passionné dans l'affaire de la Pucelle d'Orléans; il la conduisit à l'échafaud. Jean Juvenel des Ursins dit qu'il fut fils d'un vigneron des environs de Reims. On a dit, mais sans preuve, qu'en 1441 son barbier lui coupa la gorge.

Odet de Coligny fut le protecteur et l'ami de Rabelais et de Ronsard: il embrassa la religion protestante; il étoit neveu maternel d'Anne de Montmorency, connétable de France, et frere de l'amiral Coligny. Pie IV l'excommunia en 1563, le déclara hérétique, le priva de tous ses bénéfices; son chapitre même l'excommunia dans sa propre cathédrale. Il épousa une demoiselle de Hauteville, en 1564, sans quitter la pourpre de cardinal. Poursuivi, persécuté par les habitants de Beauvais,

il passa en Angleterre. Il combattit à la journ de S.-Denis, et mourut en 1570.

Quatre-vingt-onze évêques depuis S. Luci jusqu'à M. de la Rochefoucauld, qui périt dans journée du 2 septembre.

Comtes de Beauvais.

On voit par les capitulaires de Charlemag que sous son regne il y avoit un comte de Bea vais autre que l'évêque; il se nommoit Ruadfridu Ces comtes dans la suite se rendirent héréditaire Les évêques leur succéderent dans cette dignit le premier qui la posséda fut Roger, qui vivoit d temps du roi Robert : il la transmit à ses su cesseurs.

On sait peu de chose de ces comtes.

Maires, officiers de Beauvais.

Louis-le-Gros rétablit les maires des commun de Beauvais et de son arrondissement dans leu état *ancien*.

La justice qu'ils exercerent sur les hommes d leur commune occasionna les querelles interm nables qui s'éleverent entre les bourgeois, l'év que de Beauvais, et le roi de France, si vigou reusement soutenues par Miles de Nantheuil et se successeurs. Ces discussions s'appaiserent par u

accord entre les partis, de l'an 1182 : ils reconnurent l'évêque seigneur de la ville, et lui laisserent la garde des murs, des forteresses, et des clefs; il eut le droit de visite sur les poids et balances des drapiers, celui d'élire les jurés qui désignoient aux officiers les draps mal façonnés que la loi condamnoit au feu, à être livrés à l'Hôtel-Dieu, ou vendus en détail en plein marché.

La police sur le pain appartenoit à l'évêque.

La police sur ces droits respectifs ne fut pas tellement fixée qu'elle ne déterminât plusieurs arrêts. Un d'eux, en 1281, porte que la justice de toute la commune appartient à l'évêque.

Un autre, de 1308, décide « que l'évêque peut commettre des gardes sur les métiers de tanneurs et teinturiers, et autres manufactures de draps, corriger, punir et justicier les abus; qu'il connoîtra des deniers pour l'entretien et réparation des routes. »

D'autres arrêts, en 1281, 1302, 1308, et 1368, parurent en faveur des maires et pairs contre les prétentions des évêques, particulièrement sur la taille, dont la connoissance leur a toujours été conservée.

Les pairs étoient au nombre de treize, parmi lesquels on élisoit un maire, à l'exemple de la plupart des villes des Gaules, dans lesquelles il y avoit jadis *majores villarum*. Depuis Philippe-Auguste les habitants de Beauvais ont été con-

stamment gouvernés par un maire et do
pairs.

Les plus grandes prérogatives furent accord
à cette ville par Louis XI; après la défaite du c
de Bourgogne, en 1472, elle fut affranchie
toute taille par lettres-patentes de cette ann
depuis on donna le privilege aux Beauvaisins
posséder des fiefs sans payer de droits au r
sans être obligés de fournir des hommes en ten
de guerre : le même prince les exempta de to
imposition en mémoire de Jeanne l'Aînée, Fourq
ou Hachette; il ordonna que les femmes marc
roient les premieres à la procession de S^te-An
dresme.

Ces privileges, approuvés par Charles IX,
Henri-le-Grand, par Louis XIII, se perdirent d
les siecles suivants.

Le maire et les pairs étoient renouvelés t
les ans.

Le dernier jour de juillet la commune ét
assemblée au son de la cloche de S.-Etienne;
se réunissoit au cimetiere : le maire montoit
chaire, remercioit les habitants de son électi
de leur conduite pendant l'année, et les engag
à lui nommer un successeur; le lendemain à
heures du matin on chantoit une messe du Sai
Esprit en ladite église; on se rendoit après à l'hô
de-ville, où se trouvoient les membres du cons
et la plupart des habitants, et sur-tout les maît

de métiers, en présence desquels le maire remettoit les clefs de la chambre du secret: il déposoit les sceaux sur le bureau; le procureur de la ville s'en saisissoit, et les remettoit au plus ancien des pairs. L'assemblée étoit avertie par son avocat qu'il falloit nommer quatre scrutateurs pour recevoir les voix de l'élection, deux du corps de la ville, et deux de la commune, du nombre desquels le plus ancien des pairs étoit communément; en leur présence on appeloit tour-à-tour les maîtres des métiers, qui, jurant de donner leur voix à celui qu'ils croiroient le plus digne de la place de maire, remettoient par écrit son nom au greffier, qui l'écrivoit sur un rôle; les scrutateurs y apposoient leur sceau: on quittoit alors la chambre du secret pour se rendre dans la salle où le peuple étoit rassemblé. Les scrutateurs nommoient maire celui qui avoit obtenu le plus de voix: le jour même il prêtoit serment en présence du peuple.

Le lendemain, à l'hôtel-de-ville, le nouveau maire, les pairs, le conseil de ville, et les principaux chefs des métiers, élisoient les nouveaux pairs; le lieutenant, l'avocat, le procureur, le greffier, le maître des forteresses, officiers annuels, étoient élus par la même assemblée. « Ces élections populaires, dit Loisel, retenant encore de la façon des anciens Gaulois. »

Le roi nommoit un capitaine: Anne de Mont-

morency, connétable de France, le seigne
Montbrun son fils, occupoient cette place
Henri II et sous Charles IX. Le lieutenant
capitaine avoit, ainsi que le maire, une de
de chaque porte; ils se trouvoient ensemble à
verture et à la clôture de ces portes.

L'évêque eut depuis la garde des clefs de la
Philippe-le-Hardi, en 1276, lui confirma
nium portarum et clavium.

Philippe-le-Bel, en 1276, voulant termin
guerre des maires de Beauvais, et de l'évêqu
gnault de Nantheuil, envoya à Beauvais deux
missaires qui, du consentement des parties,
gerent un accord, par lequel,

« Les maires et pairs, quel qu'eût été leur
« antérieurement, ne devoient plus connoîtr
« causes de malefices;

« Dorénavant aussi ne pourront lesdits m
« et pairs faire apporter doloire ou marteau
« couper le poing de celui qui les aura frappé
« aucun d'iceux, et lui ôter aucun membre:

*Nec modo potestatem habebunt vel aut
tatem dicti majores et pares faciendi afferr
labum vel malleum ad scindendum pugnum
qui majorem percusserit, vel unum de par
nec iidem poterunt auferre membra.*

« Ne pourront aussi lesdits maires et pairs
« noître des plaids et différents des héritage
« mais bien des gouttieres, toits, clôtures, po

Par cet accord et suivant les lois anciennes, on payoit cinq sous d'amende pour un coup donné ou pour une calomnie, et 20 sous 3 deniers lorsque le sang avoit coulé.

Après cette esquisse rapide de la maniere dont la ville de Beauvais étoit gouvernée, des querelles qui s'éleverent entre les évêques tout-puissants, les rois qui vouloient augmenter leur pouvoir, les bourgeois qui vouloient maintenir ou rappeler leurs anciens droits; après des combats, des usurpations, des vexations, des meurtres, des pillages, des incendies, et tous les désordres des temps de l'anarchie; le scandale d'un évêque chassé par ses sujets, de sujets égorgés par les gens d'un évêque, de princes assiégeant la demeure du chef de l'église à Beauvais, de ce chef interdisant son diocese, etc., les choses rentrerent dans l'ordre par le pouvoir que les rois de France acquirent sur les peuples et sur le clergé, et sur-tout par l'établissement des parlements, qui prononcerent avec quelque décence sur les querelles qui s'élevoient.

DE BEAUVAIS.

Beauvais est placée dans un riche vallon, entouré de collines riantes et boisées.

Le Thérain, jolie riviere très poissonneuse, l'environne; ses eaux, dirigées avec intelligence, traversent plusieurs rues, et servent une multitude

de tanneries et de manufactures, qui font la richesse de cette commune. L'Avelon verse ses eaux dans le Thérain, près de la porte S.-Jean, et coule avec lui dans l'Oise.

Les eaux qui s'épandent autour de Beauvais n'ont plus le cours qui les rendoit saines autrefois; stagnantes près de l'abyme et de la poterne S.-André, elles menacent la vie de ses habitants; l'air, arrêté par les remparts, circule avec difficulté, et rend mal-saine une partie de la ville.

Il seroit d'autant plus urgent de prévenir l'effet des eaux stagnantes, que leurs poisons long-temps suspendus se développent quelquefois d'une maniere affreuse. En 1623 une peste violente se manifesta dans Beauvais; elle y régnoit encore en 1637. En 1625 une multitude de Beauvaisins, effrayés des ravages de cette maladie, se retirerent à Gerberoy.

On peut prévenir de pareils malheurs en rendant aux fossés, qu'on a creusés pour élever les remparts et les murs de la ville, la terre dont ils sont formés.

Dominées par les hauteurs du séminaire, du mont Capron, par la montagne du Thil, la ville et les fortifications ne peuvent se défendre depuis l'existence de l'artillerie.

L'octroi seul paroîtroit souffrir du nivellement des terres; mais le large fossé qu'on pourroit creuser s'opposeroit à la fraude.

De quel air salubre jouiroient alors les pauvres ouvriers, tellement enclavés dans les remparts, qu'ils ne peuvent respirer! leur vue, bornée par des décombres, se promèneroit dans les riches vallées des Aires, de Terdonne, de la Mie-au-Roi, ou sur le riant coteau de Marissel, ou sur l'immense plaine de Tillé.

Les canaux seroient entourés d'arbres, de jolies promenades, de verds gazons; la ville resserrée s'étendroit; les familles, entassées dans des cahutes enfumées, agrandiroient leurs habitations; l'ouvrier, las des travaux du jour, trouveroit à sa porte la promenade, le repos, l'air pur, dont il a besoin pour entretenir sa santé, pour réparer ses forces, et pour égayer ses enfants.

L'ingénieur Souhart, dans le tableau qu'il m'a présenté sur la destruction des remparts de la ville, n'en porte la dépense qu'à 51,957 fr., « Dépense, dit-il, qui seroit plus que compensée par la vente des arbres existants, par les matériaux de démolition, montant à 4,091 fr., lesquels joints à la vente de vingt-huit mille neuf cent quatre-vingt-cinq metres carrés de terrain, estimés au moins 67,362 f. 50 c., formeroient une masse de 71,453 f. 50 c., qui dédommageroient de l'avance de fonds et frais nécessaires.

On ne pourroit exagérer les avantages qui résulteroient de l'exécution de ce plan.

Dans le temps où les fortifications de Beauvais

étoient tenues dans un état respectable de déf
cette ville offroit un aspect très imposant; so
mense cathédrale est là pour l'attester; priv
tous les alentours qui paroissoient la soutenir
est comme une masse énorme de rochers, qui, r
par le temps, n'attendent qu'un coup de mer
s'abymer dans l'océan. Les différents amphi
tres qu'elle surmontoit encore conduisoient
insensiblement jusqu'au mont Saint-Simpho
couronné par le séminaire et les arbres qui l'
loppent si pittoresquement. C'est du somm
cette montagne qu'on peut jouir du plus bel a
de la ville, et voir se développer des plaines
vallons, des coteaux revêtus de bois, qui po
l'œil jusqu'à Clermont, après l'avoir promen
les vastes ondulations de la forêt de la Neuvil
Hez.

Comme j'ai peu vu de cité dont les alen
fussent aussi variés, aussi pittoresques, et
genre de paysage aussi riche, je me perm
de les décrire avec rapidité.

La route d'Amiens n'offre qu'une vaste et f
plaine, quelques villages épars dans l'étendu
chemin assez beau se rend jusqu'à Breteuil a
lieu d'une allée de pommiers; son uniformité
coupée que par les vallons de Noiremont, e
aspects riants de Maisoncelles et d'Oursel-Ma

La route de Calais traverse les village de Du
de Villers, en laissant sur la gauche le joli pa
de la Mie-au-Roi. Le commencement de la r

est formé de vallons et de monticules qui laissent appercevoir toutes les variétés de la vallée de S.-Lucien, de jolies habitations champêtres, riches de pâturages et de vergers délicieusement ombragés. Les alentours de Villers, espece de labyrinthe, sont un des lieux les plus tranquilles, les plus fleuris et les plus frais qu'on puisse parcourir dans les jours ardents de l'été. Il est peu de jeunes gens qui ne rattachent à ces beaux lieux, dans les premieres émotions du printemps, ces douces sensations que l'amour, que l'opulence de la nature, et que le chant de mille oiseaux déterminent. J'ai remarqué pourtant que ces heureuses demeures sont un peu négligées, et que la discrétion ou la froideur du Beauvaisin n'a tracé, ni sur les beaux frênes, ni sur les ormeaux et les peupliers qui parent ce séjour, de ces noms enlacés, de ces emblêmes amoureux si communs dans la Bretagne ou dans les provinces du midi. A la ferme du bois, avant la descente qui conduit dans la plaine de Troissereux, vous découvrez un vaste bassin, formé par le prolongement de la montagne de Montmilles, et les bois qui couronnent la fin du coteau de Villers; cette vue étendue est embellie par les contours du Thérain, qui serpente dans la prairie, par de belles moissons, par des bosquets agréablement disposés. On aime à contempler le soleil couchant, du bois où ce riche tableau se déploie avec magnificence, à voir ses rayons pourprés teindre les ondes du Thérain, que la lune doit bientôt déco-

lorer en répandant sur la nature l'uniformité d'une lumiere d'argent : mais c'est dans les bosquets de la Mie-au-Roi, près du moulin, dont les tourelles mangées par le temps laissent deviner un antique château, ou, dit-on, un vieux monastere consacré par l'amour d'un de nos premiers rois, pour sa mie; c'est dans les sinuosités, si bien boisées, si romantiques, de ce rivage qu'il faut aller terminer sa journée, l'esprit et le cœur pleins des souvenirs de merveilles et d'amour que la tradition y consacre. Ces bocages ont été sous mes yeux honorés par les pas, célébrés par les chants d'une femme héritiere de la lyre de Sapho, du luth de Ninon, et de la plume de Sévigné; les échos de ces lieux ont répété souvent le nom de Viot de Bourdic et de d'Antremont. Cette nouvelle et brillante inspirée fera peut-être par ses chants tomber les souvenirs de l'antique romance, comme les sons de Pasiello, de Piccini, de Cimarosa, anéantirent les ritournelles de Campra, de Beaumavielle, et de Lully.

La route de Gournay se sépare en deux branches à l'extrémité du village de S.-Just; l'une d'elles conduit à Savignies, cette intéressante habitation de potiers, qui fournissent Paris de fontaines de grès, de creusets, et de vases de toute espece: on traverse en s'y rendant le joli bois du parc; en pénétrant dans ses allées, tantôt droites et propres à la chasse de la bête fauve, tantôt cir-

culaires, couvertes de gazons et de fleurs, vous arrivez à des vallons que les eaux ont abandonnés, à des salles de verdure que la nature seule a préparées, à des coudrettes impénétrables à l'œil de la curiosité; tantôt un lit de mousse vous offre le repos et le sommeil; tantôt des cintres majestueux de grands arbres, asyle de la religion de nos peres, vous portent à la méditation, sans qu'ils soient assez sombres pour conduire à la mélancolie. La fin du bois, en s'approchant de Savignies, laisse appercevoir les rayons du soleil couchant, les jeux de sa lumiere, et les pommiers chargés de fruits, qui couvrent les vergers du hameau de Rome, et du vaste château d'Herculé.

La deuxieme branche de la route de Gournay ressemble à ces vallons de la Bretagne et de la Normandie, qui n'offrent que rarement de vastes aspects, dont l'horizon se termine à chaque quart de lieue, pour vous présenter de nouveaux et de riants points de vue; ce sont de petits bois sur de petits coteaux, des prairies coupées de ruisseaux, des tertres cultivés, décorés d'arbres épars: quelques maisonnettes répandues dans la campagne en coupent l'uniformité.

Le paysage est plus vaste et plus riant près de Goincourt, que vous dominez du grand chemin; ce beau village se prolonge dans la vallée, terminée par la montagne du Point-du Jour, qu'on apperçoit dans le lointain. On s'arrête avec plaisir

pour examiner les progrès du nouvel établissement du citoyen Michel : on y fait des briques de la meilleure espece et du plus beau rouge ; l'incroyable variété des terres permet d'y fabriquer toutes especes de poteries, depuis le grès jusqu'à la porcelaine. Le prolongement de cette route conduit jusque dans la vallée du Bray, pays très curieux qui demande un article particulier.

En quittant Beauvais pour se rendre à Rouen, l'œil est arrêté sur la gauche par une montagne à pic, que l'active industrie des habitants essaie de cultiver: les terrains bas et trop humides qu'on a sur la droite, sont couverts d'arbres fruitiers de toute espece; les bords de l'Avelon, qui laissent échapper mille ruisseaux, offrent des promenades délicieuses. A mesure qu'on s'éleve sur la montagne, le riant village de Goincourt, les sauvages bâtiments de la manufacture de vitriol, le village du Marais, les bois de Belloy, se déploient à vos yeux ; ce superbe point de vue est encore terminé par la montagne du Point-du-Jour, qu'un long ruban de la route de Rouen coupe dans toute sa longueur, et par les enfoncements vaporeux de la vallée du Bray. Les bois que vous traversez en continuant cette route sont enchanteurs : le village de S.-Léger, que vous trouvez en les quittant, offriroit à l'ami des champs et du repos le plus délicieux asyle. Vous passez le riche pays d'Auneuil avant d'arriver au Point-du-Jour, que je

viens de citer comme une des bornes de ce noble et grand paysage.

La route de Paris est riche d'aspect, et variée de forme; outre le grand tableau que présente sur la gauche la vallée de Voisin-Lieu et de Villers, et le vaste amphithéâtre qui s'éleve de Marissel et de Terdonne jusqu'à la ligne de Tillé et de Laversines; outre ces monts qui se croisent à l'horizon derriere Bourguillemont, vous avez sur la droite le bois et la vallée d'Allonne, le bois de Warluis, et des vallons délicieux.

Je ne connois point de jardins anglais qui présentent plus de richesses, de masses plus belles dans des proportions bornées que celles qui se varient à l'infini sur la route de Beauvais à Clermont; rien de comparable à cet interminable village, perdu dans les ormeaux sur les bords du Thérain, qui s'étend presque jusqu'à Terdonne; rien d'aussi fécond que ces terrains chargés de légumes, qui dans une vaste étendue couvrent les environs de la ville au sud-est. A ces riches aspects, à ces terres fécondes succedent d'immenses prairies peuplées de grands troupeaux, des bocages disposés avec tant de bonheur, qu'on les croiroit l'effet de l'art et de l'intelligence; votre œil est entraîné de monticules en monticules dans un lointain où tout se confond avec les nuages. Je laisse à l'imagination du lecteur, pour compléter le tableau des environs de Beauvais, à remplir

les terrains qui séparent ces routes de tout ce qui peut embellir la campagne; jardins frais et fleuris, moulins si variés de formes, châteaux, qui ne rappellent ni l'extrême opulence, ni la féodalité, sentiers au fond de la vallée, que coupe un ruisseau murmurant, qui vous conduit à l'habitation du simple laboureur, où l'hospitalité vous offre ses fruits, son lait, et ses caresses.

J'ai cru nécessaire de donner au voyageur l'idée positive de ce qu'il pourroit trouver dans les environs de Beauvais, si ses affaires, ses goûts ou la curiosité l'y conduisoient.

Ce seroit ici le lieu de faire connoître les fêtes de villages qui dans les principaux jours de l'année appellent les Beauvaisins à la campagne: mais on ne peut nommer fêtes les rassemblements qui s'y forment; la propreté, j'oserois dire l'espece de luxe des individus de la classe la moins riche sont la seule chose qui m'ait frappé dans ces réunions, auxquelles aucun instrument champêtre ne donne la vie; on s'y rend processionnellement sans gaieté; de tristes violons tentent en vain de donner de l'action à des êtres que leurs mœurs ou que leur position sur le globe rendent apathiques et froids. O rives de l'Arno! champs animés de la Provence et du Languedoc! rivages de la Loire! hameaux de la Bretagne! combien vous parlez plus aux cœurs, à l'imagination! non que la nature soit plus belle dans ces contrées, mais

les individus qui les peuplent ont un coup de soleil de plus.

Revenons à Beauvais. Cette cité n'est pas plus mal-saine que le reste de la Picardie; on y compte un grand nombre de vieillards : la peste et la suette sont les seules maladies épidémiques dont fassent mention ses mémoires.

Boyer, médecin du roi, fut chargé, en 1750, d'examiner une maladie qu'il nomme la suette.

Il rend compte, dans un mémoire imprimé chez Desjardins en 1750, de ses observations.

«Cette maladie, dit-il, est la même que celle « qu'en 1747 il suivit dans la ville de Beaumont-« sur-Oise, Chambly, et dans les paroisses circon-« voisines. Elle parut il y a trente ans dans le « Beauvaisis; chaque année elle reparoît en di-« vers lieux: la saison et la qualité des aliments la « produisent.

« On s'éveille après trois ou quatre heures de « sommeil avec une sueur copieuse, une chaleur « ardente, le visage enflammé, la langue blanche, « le pouls dur, tendu, fort, plein, lourd.

« La chaleur augmente les deux et troisieme « jours; fievre ardente, éruptions qui rendent la « peau graveleuse sur tout le corps; elles se mon-« trent comme de petites vessies pleines d'une « liqueur blanche; plusieurs malades sont cou-« verts de taches rouges plus ou moins foncées; « on diroit un érysipele universel.

« La suette est du genre des fievres putri
« malignes, inflammatoires.

« On la guérit par la saignée, par la tisann
« fraisier, de chiendent, de réglisse, par l'ea
« poulet, le petit-lait, etc. »

On cite comme preuve de la longévité dar
pays qu'au premier jubilé, publié à Rome
Boniface VIII, entre deux cent mille péle
il s'en trouva deux de Beauvais âgés de 107

Le climat de Beauvais est tempéré; le v
est très médiocre, froid, sur; on le fait pre
toujours trop tôt, et quelquefois si verd,
cesse d'être potable. La méthode de Cha
recommandée chez tous les vignerons, ess
avec succès chez quelques particuliers, déti
peut-être les mauvais effets d'une routine
sible.

Les vins de Saint-Jacques, de Marissel,
Côte et de la Goutte d'or sont les moins ma
du canton. On assure qu'en 1757, un des gra
vicaires du cardinal de Gèvres, se rendant à R
remplit sa voiture de vin de Marissel, auq
étoit accoutumé: il est léger, apéritif.

Les légumes sont abondants, mais peu sa
reux dans la banlieue de Beauvais; à Bresl
sont préférables.

Les cidres sont médiocres dans cette p
du département; ils sont meilleurs dans le I
près de Songeons, de Gerberoy, et de Plain

Les grains sont abondants et de bonne qualité, sur-tout dans la plaine de Tillé; les fourrages des environs de la ville sont médiocres.

Tous ces détails, au reste, que je traite ici légèrement, seront donnés dans les descriptions particulieres de chaque localité, et dans les tableaux que je fais exécuter.

Le territoire dépendant de Beauvais est peu considérable; il est composé de deux fermes, occupant ensemble environ 400 arpents, et de 300 arpents de vignes: ces vignes appartiennent à de petits propriétaires, qui les soignent eux-mêmes, ou les font travailler par des vignerons à raison de trente à trente-cinq sous la verge; ce même espace se cultivoit, il y a quatre ou cinq ans, à raison de vingt-cinq sous: les ceps sont placés dans des tranchées coupées par des élévations de terre, qui servent d'abri, et facilitent les moyens de provigner. Les récoltes de vin sont si précaires, le vin d'une qualité si médiocre, que beaucoup de vignerons se résolvent à mettre en bled l'ingrat terrain de leur vignoble.

Les terres des environs de Beauvais sont fortes, remplies de pierre calcaire, de marne, et de silex, et de peu de rapport, en général: il faut en excepter des jardins nommés les aires, placés à l'est de la ville, qui fournissent une prodigieuse quantité de légumes. Cent vingt à cent trente propriétaires se partagent ces terres fécondes,

que, déduction faite des sentiers, des foss places vagues, on porte à cent quatre-vingts pents: le nombre des propriétaires et locatai qui font valoir par eux-mêmes est de soixan dix à soixante-quinze. Ces terres sont d'un p digieux rapport; mais elles consomment u énorme quantité de fumiers de toute espece, fiente de pigeons, de volaille, de moutons s tout: elles rapportent trois ou quatre fois l'ann L'estimation totale est à-peu-près de 510,000 f., donneroient, à raison de cinq pour cent, 25, 500 Leur produit brut est estimé 192,000 f., desqu déduisant la somme de 90,000 f. pour engı et frais d'exploitation, donnent un bénéfice ı de 102,000 f.; partant l'industrie de ces expl tants leur donne un produit quadruple de l'in rêt de l'argent à cinq pour cent.

En s'étendant sur Marissel et sur Allonne s tout on pourroit augmenter de beaucoup produit des aires; mais le propriétaire se co tente de cultiver le terrain qu'il possede, préfere malheureusement les moyens faciles, i moraux et dangereux de l'agiotage, à ceux q pourroit faire si légitimement en augmentant cultures.

Les aires se cultivent à la bêche et à la fo che; elles exigent les travaux les plus opiniât pendant huit mois de l'année; ils commenc avant l'aurore, et ne finissent qu'après le crép

cule du soir : cent cinquante ou deux cents filles et femmes sont employées par ces exploitants à raison de 1 f. 25 c. par jour. Les productions de ce riche terrain sont, des pois, des féves, des haricots, des pommes de terre, du chanvre, des pommes, dans les terres les moins soignées ; les autres produisent une prodigieuse quantité de raves, radis, laitues, scaroles, chicorées, romaines, oignons, carottes, porreaux, salsifis, plants de choux à repiquer, choux pommés, anis, glaïeuls, osier. Ces plantes, nées dans un terrain aqueux ne sont pas de premiere qualité; elles sont quelquefois monstrueuses. Les meilleurs légumes, et les meilleurs fruits qu'on mange à Beauvais viennent des jardins de Bresles des cantons de Clermont et Liancourt.

Ces aires remplissent l'espace qui regne entre la route de Clermont et la route de Paris; elles offrent un aspect délicieux : ces milliers de compartiments, le désordre heureux de la plaine qu'arrose un bras du Thérain, embelli par cette lisiere d'aunes et de frênes qui borde le coteau depuis Beauvais jusqu'à Terdonne ; — paysage enchanteur, promenade délicieuse à toute heure, sur-tout à la chûte du jour, quand des bandes d'or et d'opale se mélangent à l'occident, quand la cathédrale énorme, les ruines de Beauvais, se dessinent sur ce fond magique, et que le clocher de Marissel, porté sur un amphithéâtre de vi-

gnobles, coupe de ses fleches aiguës les nuages presque décolorés de l'orient.

Avant le quatorzieme siecle tous ces terrains ètoient incultes, comme les marais d'Allonne et de Marissel le sont encore : à cette époque les habitants de Voisin-Lieu les défricherent, les convertirent en prairies; ceux de la poterne S.-André y cultiverent des chanvres et des lins. Ils devinrent dans le quinzieme siecle ce qu'ils sont à présent, le jardin le plus riche et le plus fécond de la France.

Qu'on juge de la bonté de cette terre, dont on vend l'arpent 3000 francs, quand il rapporte de 15 à 1700, et quelquefois 2400 francs par an.

Le terrain des aires est aquatique. Il donne des fraîcheurs aux étrangers qui le cultivent: il ne fait aucun mal à ses habitants, dont l'âge se prolonge quelquefois jusqu'à quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans. On y meurt rarement avant soixante ans.

Mais, je l'ai dit, l'agiotage destructeur pénetre jusque dans cette heureuse vallée, et menace de la détruire. Les habitants commencent à préférer l'abondant produit de l'usure à l'honnête rapport de leur travail. Il n'est plus d'angle sur la terre que n'ait atteint la démoralisation.

Le peu de cidre qui se récolte dans le canton de Beauvais est d'une médiocre qualité; il se

vend de 26 à 30 livres le muid de 320 bouteilles. Il est étonnant qu'ayant sous les yeux l'exemple de la Normandie et la facilité d'en tirer du plant, la grande majorité des habitants du Beauvaisis soigne aussi peu les arbres, et conserve une aussi mauvaise méthode de faire les cidres.

Le vignoble de Beauvais, situé entre le 49 et le 50e degré de latitude, ne fournit, par sa position et la maniere dont il est cultivé, qu'un vin foible, peu généreux, qui, dépourvu du principe alkoolique, est de mauvaise garde. La nature forte du terrain oblige bien les vignerons à rapprocher les ceps pour qu'ils ne poussent pas tout entiers en bois; mais il est un juste milieu à tenir pour ne pas avoir cette grande quantité de raisins, dont l'abondance est toujours en raison inverse de la qualité. Ils ne peuvent changer la température qui concourt puissamment à modifier la seve et à former cette quantité de muqueux sucré sans lequel on ne peut espérer de bon produit; mais en greffant sur cep avec des especes mieux appropriées à la nature du sol, en ne mettant plus cette masse de fumiers, dont l'usage, même en petite quantité, est toujours dangereux, et en variant la nature de leurs engrais, les cultivateurs de ce vignoble seroient bien sûrs d'obtenir des vins d'une meilleure qualité, dont la vente les dédommageroit amplement des nouveaux soins qu'ils seroient obligés d'apporter à la culture.

3

Il n'y a ni bois ni parc dans l'arrondissement de Beauvais.

Quelques plantations nouvelles garnissent les places S.-Étienne, S.-Michel, dans l'intérieur de la ville. Les plantations faites au Champ-de-Mars, autour du jeu de paume et du jeu de tamis donnent la plus belle espérance. On entretient avec soin les semis assez considérables faits par les anciennes municipalités.

Les remparts sont plantés d'ormeaux; mais ils sont presque tous ulcérés. Il seroit possible de remédier à ce mal par les procédés indiqués par la société d'Abbeville : on perce l'arbre jusqu'au centre; on y place une cheville en bois de chêne pour y faciliter l'écoulement de la seve trop abondante. Cette opération se fait dans les mois de février et de mars.

Ma description seroit incomplete, si je n'entrois dans quelques détails sur l'intérieur de la ville. Beauvais, comme nous l'avons dit, est construit au milieu des canaux formés par le Thérain et l'Avelon qui l'environnent. Les murailles, couvertes d'arbres et d'une construction variée, sont quelquefois très pittoresques. La promenade des remparts est agréable ; elle domine, tantôt sur la campagne, tantôt sur les ruines d'anciennes églises, au milieu desquelles on voit avec étonnement la cathédrale conservée sans aucune marque de destruction. Une multitude

d'aiguilles, d'arcades, de pans de murs, fournit des études intéressantes pour l'architecture et la perspective. Presque toutes les maisons, mal alignées, sont bâties de bois, d'argile, et de mortier, à la maniere de nos plus anciennes villes : on est frappé, au milieu de ce désordre, de la multitude d'ornements de sculptures en bois qui les décorent. Comment la sculpture a-t-elle atteint ce point de perfection, quand l'architecture, qui communément marche sur la même ligne, est restée si loin derriere elle ? et comment, dans les jours de l'aisance et de la prospérité, les Beauvaisins ne se sont-ils pas procurés des demeures plus élégantes et plus commodes ? Le seul bâtiment qu'on puisse citer est celui de l'hôtel-de-ville ; il forme une des faces de la place principale de Beauvais, à laquelle il ne manque qu'une suite de bâtiments pareils pour être une des plus vastes et des plus belles de la France. Tous les habitants desirent de la voir ornée d'une fontaine, à laquelle on pourroit, avec peu de dépense, conduire les eaux abondantes et pures de Panthemont ou de la Mie-au-Roi. Il ne regne aucun luxe dans l'intérieur des maisons de Beauvais : les habitants y vivent très retirés, dans une certaine aisance, résultat de leur ancienne industrie et de leur modération habituelle. Leurs mœurs, malgré le voisinage de Paris, prennent une teinte de celles de la Flandre ; ils ont plus l'air de se laisser aller

au plaisir de la société, que d'être entraînés par les jouissances qu'elle procure. Cette vie sédentaire, éloignée du mouvement étranger dont l'homme a besoin, fut la cause peut-être de cette habitude de médisance ou de calomnie qu'un vieux proverbe prêtoit aux habitants de Beauvais (*Beauvais, ville sonnante, puante, et médisante*). La surveillance de la police, la chûte des clochers, la justice et la raison, qui tous les jours doivent faire des progrès, anéantiront ce proverbe désagréable. Les cafés, les spectacles, les lieux publics sont peu fréquentés : les jeux de hasard y sont proscrits, et n'y ont jamais fait le désespoir des familles. Comme à Geneve, comme à Basle, comme dans les petites républiques isolées, les étrangers sont rarement accueillis à Beauvais; quelques familles y dominent, s'y sont alliées par le sang ou par des intérêts communs; elles craignent tout ce qui ne tient pas à leur coterie; et peut-être doit-on à cet éloignement, à cette espece de méfiance, la probité, la fidélité à tenir leurs engagements, le peu de faillites et de banqueroutes qu'on y remarque. On croiroit qu'une petite ville où regnoient un évêque, tant de chanoines, le clergé de treize paroisses, les moines et religieuses de huit couvents, des séminaires, des collégiales, des chapelains, des hospitalieres, un college dirigé par des prêtres, des chantres, des bedauts, des enfants de chœur, où la raison et la réflexion étoient

sans cesse brisées par le son des cloches et les subtilités de la théologie, devroit avoir conservé beaucoup de fanatisme. Mais il faut rendre justice au clergé de Beauvais; il n'a jamais embrassé le système d'intrigue qu'on a vu déchirer plusieurs départements; il a baissé la tête avec résignation sous le coup des persécuteurs: sa conduite a toujours été celle que prescrit l'évangile; et si le gouvernement se détermine à le favoriser, il le pourra sans inconvénient; il sert Dieu, sans persécuter : son but est d'ajouter à la saine morale la force de la religion, la crainte et l'espérance de l'avenir, base de tous les cultes. Il doit sentir plus que jamais que la simplicité, que la modération évangélique, peuvent seules faire oublier l'orgueil intolérant dont l'ancienne église a malheureusement donné l'exemple; qu'on ne doit plus voir le pied d'un pape fouler la tête d'un souverain; que l'inquisition, les billets de confession doivent disparoître; et qu'un culte dans le dix-neuvieme siecle ne peut être ce qu'il étoit dans le dixieme.

Les pratiques du paganisme ont dû disparoître dans une ville toute catholique. Elle en conserve cependant quelques vestiges; témoin les fêtes, les repas, les éloges funebres qu'on célebre en coterie, quand on va déposer en terre l'homme qui se fit aimer, ou qui marquoit dans son quartier.

Le cimetiere de Beauvais est à présent hors de

la ville, dans l'enceinte des capucins ; des vases cinéraires et des médailles qu'on y trouve démontrent qu'à des époques reculées ces terres avoient la même destination. Grace à la piété du maire les cérémonies funéraires s'exécutent avec décence; ses vues s'étendent sur toutes les parties de son intéressante administration : il faut espérer qu'il profitera de son influence pour achever de régler la police, et de faire disparoître surtout de la place publique ces langes, ces tentes en lambeaux, ces échoppes, qui ne mettent à l'abri des influences des saisons ni le marchand, ni l'acheteur, ni les denrées qu'on y débite : de petites boutiques propres et régulieres, alignées, décorées, faites en brique, ne coûteroient guere plus à ceux qui étalent sur ces places que le terrain nu qu'on leur loue; et quelle salubrité, quelle propreté, quels avantages ne résulteroient pas de ce nouvel établissement !

Il y a dans Beauvais une salle de comédie proportionnée à la grandeur de la ville, assez bien décorée par le propriétaire; il la loue aux comédiens, qui, toujours trompés dans leurs espérances, se hâtent de l'abandonner.

L'art dramatique n'a pas de prise sur des hommes froids qui redoutent la dépense jusqu'à blâmer celle dont ils profitent.

Il est probable que les Bellovaques s'établirent à Beauvais pour jouir des avantages que ses eaux et

sa position présentent aux manufacturiers. Cette ville, dans le moyen âge, fut nommée *villa pontium*, d'après une lettre de Suger.

Nous avons des notions assez précises sur le commerce et les arts des Belges, dont les Bellovaques faisoient partie; mais sans des dissertations, inadmissibles dans cet ouvrage, il est impossible de les développer.

Depuis la conquête des Francs, Beauvais eut ses fabriques d'étoffes, comme Amiens, comme Abbeville; mais les ravages des Normands nous en ont fait perdre les traces.

On sait que dès l'an 800 des moulins à foulon étoient établis dans le faubourg de Beauvais nommé S.-Quentin. Un article du réglement de Philippe II, en 1182, fait mention des *paudouers* qu'on fichoit en terre à Beauvais, pour y étendre des draps. On fit dans cette ville, en 1379, des aunes de bois; elles étoient de corde auparavant. En 1360, on établit deux foires dans cette cité.

Beauvais fournissoit aux marchés de la Champagne, les plus renommés et les plus importants de ce temps, des brebis et des pourceaux.

L'époque la plus florissante des manufactures de cette ville, dans les temps modernes, paroît avoir été celle de 1780 à 1789; on y comptoit alors de sept à huit cents métiers battants; ils employoient neuf à dix mille ouvriers. Les étoffes fabriquées par eux, qu'on débitoit principalement

en Normandie et dans toutes les parties de la France, étoient des ratines de $\frac{5}{4}$, qui se vendoient de 7 à 8 liv.; ratines $\frac{4}{4}$, de 6 à 7 liv.

Calmouck ou moletons béges, moletons espagnolettes, tous de $\frac{5}{8}$, de 3 à 4 liv.

Moletons rayés, calmouck, de 3 liv. 15 s. à 4 liv. 15 s.; moletons à deux faces, de 6 à 7 liv.

De 1780 à 1790, des espagnolettes particulieres, d'une aussi bonne qualité que celles des fabriques de Dernetal, étoient un des objets les plus marquants du commerce de Beauvais.

On y fabriquoit, en 1770, des draps à deux faces, écarlate et bleu, et autres couleurs tranchantes: ils obtinrent un grand débit; ils valoient alors 18 à 20 livres l'aune $\frac{5}{8}$, et, comparés aux draps $\frac{5}{4}$ des autres fabriques, se vendroient à présent de 40 à 50 liv. On n'en a guere fabriqué que quatorze à quinze cents pieces.

Cet état des fabriques de Beauvais a tellement été réduit par la révolution, qu'on compte à peine deux cents métiers dans la ville, et deux mille ouvriers.

La matiere premiere manque aux fabriques; elle est d'une cherté exorbitante; l'ouvrier est obligé de vendre presque toujours à perte l'étoffe qu'il vient de terminer. Les grands rouets ne sont point en usage, ce qui ne permet pas de supporter la concurrence avec Amiens, Carcassonne, et Montauban.

Il seroit utile, pour encourager la fabrique de Beauvais, et pour détruire la routine du département de l'Oise, de fournir des avances à la commission des hospices, qui feroit établir une filature à grands rouets. Les maires de Mouy, d'Aumale, de Tricot, enverroient un certain nombre d'éleves à l'hospice pour en apprendre l'usage. Il n'est aucun moyen qu'on ne doive employer pour rendre à Beauvais l'état qu'il eut jadis, si l'on veut qu'il soit encore compté parmi les villes de commerce. On voit avec peine les fabricants de ce pays négliger les procédés offerts par la chimie nouvelle. Nous ne sommes plus à l'époque où quelques efforts ou quelque industrie faisoient réussir des manufactures. L'Espagne même se réveille d'un long sommeil ; elle établit des filatures en grand dans la Catalogne ; et diminue par là notre commerce, puisque nous étions dans l'usage de lui fournir des draperies.

La prospérité des manufactures de Beauvais tenoit encore à l'exactitude avec laquelle on suivit les ordonnances des comtes, des évêques, des rois, et du parlement : des inspecteurs visitoient, marquoient chaque nature d'étoffe; on ne pouvoit tromper sur leur qualité, sur l'aunage, et sur leur valeur. Cette surveillance n'eût peut-être pas obtenu le suffrage public dans un moment où tout étoit dirigé par le mot vague et indéfini de liberté; mais elle doit renaître aujourd'hui.

Toiles peintes.

Le commerce de toiles peintes s'établit à Beauvais en 1765; en 1786, quatre fabriques avoient deux cent cinquante tables battantes; elles employoient mille soixante et quatorze ouvriers.

De 1780 à 1786 ces quatre maisons faisoient pour deux millions d'affaires.

Les toiles de coton s'achetoient à Lorient à raison de 36 à 50 sous l'aune.

Les toiles de fil, dites demi-hollandes, s'achetoient à Bulles de 3 liv. 10 s. à 4 liv. l'aune.

Laval en fournissoit de 2 liv. à 2 liv. 10 s.

Les deux tiers des produits de ces manufactures étoient consommés dans l'intérieur; le reste se débitoit en Italie, en Espagne, en Amérique.

Présentement il y a dans Beauvais huit fabriques de toiles peintes; elles n'occupent que huit cent soixante ouvriers, et ne font qu'un million six cent mille livres d'affaires.

Le citoyen Guérin jouit d'une grande réputation pour l'application des rouges: la Suisse, Neuchâtel, la maison Portalès, ont recours à sa fabrique. Le citoyen Baron obtient le même succès pour ses bleus faïencés.

La maison Michel, pere et fils, faisoit, il y a quelques années, pour deux millions d'affaires

avec l'Espagne, en y transportant les demi-hollandes de Bulles, qu'ils blanchissoient.

Ce commerce est continué avec moins d'étendue par le citoyen Michel Mazieres; il emploie dans sa manufacture l'acide muriatique oxygéné : il seroit à souhaiter qu'il réalisât le projet de blanchir à la vapeur de la soude.

Il seroit nécessaire que de sages réglements fixassent le prix de la main-d'œuvre; que le manufacturier ne fût plus victime du caprice des ouvriers qu'il emploie; que leur insubordination fût réprimée; que l'apprenti tînt à ses engagements; que des coalitions nuisibles à l'industrie fussent prévenues: elles sont telles que jusqu'à présent les femmes n'impriment pas dans les atteliers, ce qu'elles font en Suisse, en Allemagne, etc.

La marche rapide du gouvernement, ses opérations, sa prévoyance, font tomber ces abus à l'instant où j'écris; et ces notes ne serviront, en établissant ce qui fut, qu'à faire valoir ce qui doit être.

Je n'ai point parlé des tanneries, des bonneteries, etc., etc., indiquées dans le tableau général du commerce et des manufactures.

Beauvais a toujours passé pour une ville de bienfaisance et de charité: des femmes respectables, sous le titre de meres des pauvres, distribuent les dons de leurs concitoyens dans les asyles

de la misere, qu'elles ne cessent de visiter : mais leurs opérations, commandées par le cœur et la sensibilité, n'ont pas la sage mesure que prescrivent les Anglais, les Toscans, et tous ceux qui s'occupent de la distribution importante des secours publics : l'espece d'aisance qu'elles fournissent à l'indigent devient pour ainsi dire un luxe dangereux, puisqu'il entretient leur paresse, et qu'il va jusqu'à leur donner du dégoût pour les aliments de l'ouvrier industrieux.

Que l'esprit de clientele, que quelques partialités, qu'un peu d'ostentation, se mêlent à ces actes pieux : je veux le croire ; c'est le foible de l'homme : mais qu'on aille jusqu'à refuser des secours au malheureux qui ne peut montrer un billet de confession ; il faut rejeter cette pensée qui noirciroit un beau tableau, et ne pas supposer que des êtres sensibles et généreux établissent une magistrature inquisitoriale dans l'asyle de la pauvreté.

On compte deux hospices à Beauvais,

Celui des malades, où l'on reçoit les hommes et les femmes, est garni de quarante-huit lits ;

Celui des vieillards et des orphelins des deux sexes, qui sont au nombre de deux cent vingt-huit.

Le revenu de ces deux maisons est de 88500 liv. ; les octrois entrent dans cette somme pour 32081 l. ; le travail des indigents dans l'an 9 augmenta ce revenu d'une somme de 2500 liv.

Les charges et les dépenses annuelles de ces hospices se montent à 123157 liv. : il y a donc une insuffisance annuelle de 32081 livres dans leurs revenus; aussi leurs dettes passives s'élevent-elles à 48899 liv.

Les hospices de Beauvais ont perdu, depuis 1790, 49931 liv. de rentes.

Ces maisons, particulièrement celle des vieillards, ont besoin de plus de 80,000 liv. pour réparer les maux de neuf années.

On doit les plus grands éloges aux administrateurs de ces hospices; au citoyen Langlet, officier de santé du premier mérite, qui les soulage; à la demoiselle Guérin, chargée de la surveillance et des détails de l'hospice des vieillards et des orphelins.

Des sœurs hospitalieres de l'ancienne congrégation de S.-Jean desservent l'hospice des malades: elles soignent les militaires ambulants et les prisonniers qu'on leur confie, avec beaucoup de zele et d'intelligence.

Des atteliers de draperies, où se font tous les ouvrages, depuis le nettoiement des laines jusqu'à la fabrication du drap, sont établis dans l'hospice des vieillards et des orphelins sur ses fonds et pour son compte.

Les hospices de Beauvais ayant 91076 liv. de revenus, et secourant trois cent quarante-huit individus dans les deux maisons, il en résulte que

la dépense annuelle de chacun des secourus est de 261 liv. 13 s., ou de 14 s. 8 d. par jour. Mais le calcul manque de quelque justesse, parcequ'il est impossible d'établir avec précision, d'une part, la somme de ces 91076 liv. employées à payer des rentes, et de l'autre, la part qu'a annuellement la dette arriérée sur les fournitures réelles de ces hospices.

La même administration qui régit les deux hospices de Beauvais dirige aussi les secours à domicile, dont les revenus sont distincts. Ils étoient avant la révolution de 9449 l., auxquelles les dons particuliers ajoutoient considérablement; ils sont aujourd'hui réduits à 4057 liv., encore 843 liv. des revenus actuels sont-ils le produit des droits sur les spectacles et les fêtes publiques. Les dons particuliers sont éteints pour cette branche de secours. La loi portant établissement d'octroi dans les villes, en affectant ses produits aux hospices, les destine bien aussi aux secours à domicile; mais le rapport des octrois de Beauvais est loin de suffire à ses besoins, et de couvrir l'insuffisance des revenus des hospices.

Les prisons de Beauvais sont au nombre de trois: celle de justice est trop petite, mais sûre, mais assez propre; elle renferme les prévenus qui doivent être jugés par le tribunal criminel du département; celle de détention contient les femmes, les fous, et les hommes condamnés à la gêne.

La prison de l'hôtel-de-ville sert aux condamnés par le tribunal civil à la détention, les hommes arrêtés pour faits de police, etc.

DE SONGEONS.

Il y a cinq lieues de Beauvais à Songeons. La route jusqu'à Troissereux est celle que nous avons décrite sous le titre de route de Calais : elle est moins pittoresque de Troissereux à Milly. Vous n'avez sur la droite qu'une colline découverte qui borne le point de vue ; vous en êtes dédommagés sur la gauche par les riantes prairies qu'arrose le Thérain, par les isles, les moulins, et les fabriques champêtres, sur lesquelles l'œil se repose avec délices. La colline qui borne le paysage à gauche est coupée de vallons et de jolis bocages : plus on s'approche de Songeons, plus les points de vue se resserrent. Des prairies bien soignées, bien arrosées, des bois sur l'une et l'autre rive environnent les terres de Crillon : ces terres appartenoient jadis à la maison de Boufflers; elles furent érigées en duché sous le titre de duché de Boufflers, en faveur de Louis-François, marquis de Boufflers, maréchal de France, grand-bailli de Beauvais en 1695. En 1640, Louis XIII avoit accor dé à la même terre le titre de comté, en faveur de

Louis, vicomte de Boufflers, aussi grand-bailli de Beauvais; elle se nommoit alors le comté de Caigny. C'est dans un bois, presque en face du château, qu'en 1701 le maréchal de Boufflers fit placer la statue équestre de Louis XIV, dont ce prince lui avoit fait présent. Elle avoit été faite pour la place Vendôme; mais elle fut trouvée trop petite pour ce vaste emplacement. Le comte de Crillon, successeur des Boufflers dans cette propriété, fit don de cette statue à la ville de Beauvais en 1784; son inauguration sur la grande place de Beauvais se fit avec pompe le 11 août 1788. Pendant le temps qui sépare ces deux époques elle resta sur la montagne de Villers-S.-Lucien. J'ai pu juger du travail de cette statue par quelques fragments que j'en ai recueillis; on se convaincroit, en les examinant, de son mérite et de la beauté de ses proportions. Elle fut détruite en 1792.

Le reste de la route jusqu'à Songeons présente peu d'effets pittoresques; elle donne l'idée du calme, du repos, d'une grande abondance. Les cultivateurs, leurs femmes, descendoient des coteaux, attirés par la curiosité, par les voitures et le cortege qui m'accompagnoient. Une trentaine d'hommes à cheval s'étoient réunis à nous: le grotesque de leur équipement, de leur armure, de leur peu d'aptitude aux mouvements militaires, étoit bien effacé par l'air de respect, d'amour,

et d'enthousiasme qu'ils manifestoient au gouvernement en saluant un de ses agents.

En approchant de Songeons nous trouvâmes la garde nationale sous les armes; elle accompagnoit les trente-deux maires des trois cantons de Songeons, de S.-Germer, et de Gerberoy. Nous nous rendîmes à la maison commune, qu'on avoit ornée de fleurs, de feuillages, et de rubans. Dans une longue séance je fis sur tous les objets d'intérêt public des questions auxquelles on me répondit avec précision. Trois commissaires par cantons, indiqués par les maires, voulurent bien me promettre les renseignements les plus détaillés et les plus exacts dans des mémoires qu'ils se chargerent de rédiger, en répondant à mes demandes.

J'ai suivi la même marche sur les principaux points du département. Le résultat d'une multitude de mémoires, mes propres observations, et le peu de faits que l'histoire nous a conservés, serviront de base à la description que j'entreprends.

Le bourg de Songeons est situé au pied d'une montagne voisine de la rive gauche du Thérain. Sa population est de mille quarante et un habitants. Les soubassements des maisons qu'on nomme *solins* sont faits de silex, liés d'un mortier argileux; les maisons sont de bois garni de mortier; quelques unes sont bâties en briques: on y

voit beaucoup plus de toits couverts de chaume que de tuiles. Ces maisons posent sur un terrain inégal. Toutes les bornes, marches d'escalier, et pierres de taille, employées à Songeons, viennent des carrieres de grès coquiller de Fretoy et de Grémévillers. Ces carrieres, très abondantes, fournissent des mêmes objets Beauvais et une grande partie du département.

L'industrie qui regne dans Songeons en éloigne la pauvreté; on n'y voit que deux femmes à l'aumône: mais des mendiants étrangers abondent dans cette commune. Ces malheureux vivoient jadis du commerce de bas et d'étoffes, que la chûte des fabriques et la cherté des matieres premieres leur ont fait abandonner. Le grand commerce de Songeons et des villages voisins est celui de lunettes. Il y a dans les communes d'Héricourt, de Campaux, d'Ernemont, de S.-Samson, de Villers, de Sully, etc., quatre-vingts lunettiers et deux cents cinquante frotteurs de verre; ils fabriquent environ six mille quatre cents grosses de lunettes. La grosse est composée de douze douzaines, dont le prix actuel est de 15 l., ce qui produit un total de 96006 l. Il faut y joindre une somme de 34000 l. pour quelques objets d'optique, des miroirs à grossir, des miroirs à facette, et des verres non-montés, qui s'envoient à Rouen. Dans ces 130006 liv. sont comprises 41695 l. de matieres; savoir 38920 l. pour achat de verre, et 2775 liv. pour achat de

cornes ou de baleines. Les quatre-vingts lunettiers ne gagnent guere au-delà d'une livre par jour, ce qui leur donne pour dix mois de travail à-peu-près 19200 liv. : les deux cents cinquante ouvriers qui frottent gagnent à-peu-près 70 centimes par jour, ce qui fait dans neuf mois de travail une somme de 36105 liv.; ils s'occupent pendant les trois autres mois aux travaux de la campagne.

Cinq ou six marchands font travailler pour leur compte : on estime que leur bénéfice s'éleve à 6000 liv. par année.

Le premier ouvrier qui ait fait des lunettes à Songeons se nommoit Jean Deshayes; il étoit de Campaux : ce bienfaiteur de son pays est mort en 1774. C'est en 1787 que cette fabrique reçut son principal accroissement, depuis qu'on monte en baleine les lunettes qu'auparavant on garnissoit de cuir ou de laiton.

Les verres de Venise jusqu'en 1789 ont fait tort à ceux de Songeons; mais depuis qu'on fait des verres de biseau dans le verre commun, les débits de Songeons augmentent : à cette époque aussi l'art de polir le verre s'étoit perfectionné dans nos fabriques. Les machines qu'emploient les Vénitiens pour leurs verres leur donnent un grand avantage sur des hommes qui ne savent en polir qu'un à la fois : je leur ai dernièrement procuré des molettes, à l'aide desquelles ils pourront en polir quatorze en même temps. Nos

progrès dans la mécanique et nos recherches multipliées nous conduiront probablement à des résultats qui pourront atteindre ou surpasser ceux des Vénitiens même. On peut d'autant plus se flatter d'obtenir ces avantages sur leurs lunettes que nos glaces à présent l'emportent infiniment sur les leurs.

L'art du lunettier est devenu plus facile depuis que les montures en baleine sont en usage. Quatre ou cinq mois suffisent pour former un ouvrier intelligent : des femmes, des enfants de dix ou douze ans montent des lunettes avec beaucoup d'adresse et d'habileté.

La chûte des fabriques d'étoffes et de bas du voisinage augmente encore le nombre de ces ouvriers. Le reste des habitants de Songeons s'occupe de la culture des terres. Leur sol est entrecoupé de vallons : il est peu fertile en général ; le travail forcé des cultivateurs lui donne quelque valeur. La culture des terres est très dispendieuse; elles sont fortes et mélangées de pierres calcaires ; il faut quatre chevaux pour les ouvrir : beaucoup de terres sont laissées en pâturages d'un bon rapport, sur-tout sur les bords du Thérain. Les principaux engrais de ce pays sont les fumiers ordinaires, et les cendres de tourbes, qu'on y fait venir de Beauvais et de Bresles, et même d'Amiens; un préjugé ridicule a persuadé que les cendres de tourbes de cette derniere ville sont préférables à

celles de Beauvais. On emploie aussi le plâtre comme engrais dans les prairies artificielles; on le fait venir de six à sept lieues, des fours situés près de Marmès. On est aussi en usage de marner les terres humides; mais on n'y connoît pas ces excellents mélanges de terres végétales et de fumier, appelés *compost* par les Anglais, qui font prospérer leur agriculture d'une maniere si avantageuse : on emploie ces mélanges en Normandie sous le nom de tombes. Dans peu la poudrette sera en usage ici, comme dans le reste du département, grace à des entrepreneurs qui viennent d'obtenir la faculté d'en fabriquer à Beauvais.

On cultive dans ce pays du bled, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pois, des vesces d'hiver et de printemps, des lentilles : le sarrasin y réussiroit très bien, mais le cultivateur trouve plus d'avantage à semer de l'orge. L'avoine d'hiver seroit d'un bon rapport comme on s'en est convaincu; elle vaut un tiers de plus que l'avoine ordinaire : il seroit à souhaiter que les cultivateurs en tirassent la semence du Calvados, ainsi que celle d'une espece de sainfoin, beaucoup plus vigoureux, beaucoup plus productif que celui qu'on récolte dans le département de l'Oise. On devroit augmenter dans cet arrondissement la culture de la navette, de la camomille, du pavot, du chanvre, du lin, et d'autres graines que la proximité des moulins à huile rendroit d'une facile exploitation.

Malgré l'augmentation de la culture, les meules en usage dans tous les pays à bled ne sont point adoptées dans celui-ci. Les habitants ont eu le bon esprit de multiplier leurs granges en raison de leur récolte.

Les instruments aratoires sont la herse de fer, le rouleau, le hérisson, le tararre pour vanner les grains. La charrue pourroit être perfectionnée : il faut espérer que les recherches de la société d'agriculture du département de la Seine, et les travaux constants de François de Neufchâteau, parviendront à donner bientôt à la France le meilleur moyen de fabriquer les charrues adaptées à chaque nature de sol.

Les légumes et les fruits se cultivent avec soin, avec succès depuis quelques années : il seroit également à souhaiter que les fruits rouges s'y multipliassent ; on sait combien leur usage est utile à la santé de l'homme.

On défriche avec des chevaux : quelques laboureurs avoient fait l'essai d'employer les bœufs à leur charrue, ils y ont renoncé.

Depuis vingt ans les prairies artificielles, les plantations de pommiers et de poiriers, les vrais principes de l'agriculture, s'établissent dans l'arrondissement de Songeons. On doit cet avantage principalement aux citoyens Floury et Decaux, qui par leur exemple ont entraîné les autres cultivateurs, fécondé des terres jusqu'alors infer-

tiles, ou donné à celles qui étoient naturellement productives toute la valeur que l'insouciance ou l'ignorance ne tentoient même pas de leur procurer. De cette époque le nombre des bestiaux s'est prodigieusement accru. On doit mettre à la tête de ceux qui, par leur exemple et leurs lumieres, ont rendu d'importants services à ce pays, le citoyen Personne de Songeons : il est peu d'essais qu'il n'ait tentés, il n'est point de sacrifices qu'il n'ait faits, pour améliorer l'agriculture et perfectionner les troupeaux; on en peut juger en parcourant avec détail sa belle terre de Songeons. Elle appartenoit jadis au maréchal d'Armantieres: le château fut construit, en 1720, par la marquise d'Armantieres, dame d'honneur de la duchesse de Berri; il est de briques, orné de cours, d'avant-cours, de basses-cours, d'écuries, de vastes greniers, de grands jardins, de tout ce qui peut embellir, utiliser la maison d'un riche particulier, qui préfere cependant aux agréments de l'homme qui ne veut que jouir les établissements nécessaires d'une grande ferme. Le château de Songeons est bâti dans un fond : les potagers, sur les bords du Thérain, près d'un vaste vivier, au niveau d'une superbe prairie, entourés de bois et des montagnes de Gerberoy, sont productifs, mais trop humides; les jardins d'agrément sont couverts de fleurs, de tapis de verdure, de bocages, qui ne sont plus de mode aujourd'hui, mais qui frappent encore par

leurs dispositions, et par ces amphithéâtres de verdure ornés de statues, que l'art de Lenôtre et de Laquintinie a trop multipliés. Les bois qui terminent le jardin sont percés de grandes allées, bordées d'une longue terrasse, qui laissent appercevoir les eaux tranquilles du Thérain, et la prairie couverte de bestiaux, de poulains, de génisses, et de bêtes à laine perfectionnées par des beliers espagnols. Les bêtes à laine sont moins nombreuses; ce qu'on attribue au dessolement des terres, à la quantité de trefle et de prairies artificielles en usage dans cet arrondissement; la diminution des pâturages ne permet plus d'entretenir une aussi grande quantité de moutons: les éleves sont petits. Les particuliers mettent leurs troupeaux en commun; il n'y a que les gros propriétaires qui aient des troupeaux à part. Le cit. Personne de Songeons a trois à quatre cents bêtes à laine améliorées par des beliers espagnols; il se promet d'obtenir une excellente race de cochons du mélange de mâles de Java et de la truie cauchoise. Il seroit à souhaiter que le cit. Songeons fût chargé de soigner les haras qu'on pourroit établir dans la partie du pays de Bray voisine de Songeons; il a les connoissances nécessaires pour diriger avec succès cet établissement indispensable: avec de bons étalons on se procureroit une race aussi belle que celle de la vallée d'Auge en Normandie.

Il y avoit autrefois beaucoup de cerfs, de sangliers, de chevreuils, de gibier de toute espece, cailles, perdrix, dans ce canton : la révolution les avoit presque détruits; les nouveaux arrêts sur la chasse les font reparoître. La perdrix, la caille, la bécasse, la bécassine, l'alouette, le vannier, la grive, le rossignol, la fauvette, le chardonneret, le moineau, le corbeau, diverses especès d'oiseaux de proie, sont assez communs dans le pays : le cit. Songeons y avoit naturalisé la perdrix rouge; on en a trouvé dans les bois. On éleve beaucoup d'abeilles dans le canton : le cit. Letellier d'Anvoile en possede une grande quantité; il fait un commerce considérable de miel qu'il envoie en Flandres : il y sert à la composition de l'hydromel. Le cit. Songeons nourrit dans sa basse-cour des oies d'Égypte au bec noir; elles ont le cri moins aigre que les oies de France. Les bois et les forêts voisines sont peuplés de loups, de renards, et d'animaux nuisibles, que le citoyen Songeons, en qualité de louvetier, poursuit avec activité. Les services que cet estimable cultivateur rend à son pays se portent sur tous les objets utiles. Il vient de faire planter deux ou trois mille châtaigniers, qui réussissent très bien dans un canton qu'on ne leur croyoit pas favorable, quoique les anciennes églises et les vieux bâtiments attestent qu'autrefois cet arbre étoit commun dans la

contrée : il a naturalisé dans ses terres des sorbiers, des platanes, des peupliers de Hollande et d'Italie. Les arbres qui réussissent le mieux sont l'orme, le frêne, le chêne, le charme, le hêtre, l'érable. Les coupes réglées de taillis et de noisetiers se font tous les dix ans. Dans Ernemont-Boutavent il existe de beaux sapins autour du vieux château.

Quoique la riviere du Thérain fasse tourner, depuis sa source jusqu'à Beauvais, plus de vingt-cinq moulins à bled et à huile, il n'y en a pas assez à foulons pour les manufactures d'Anvoile, de Beauvais, etc. ; les fabricants sont obligés d'aller jusqu'à Aumale quand le commerce est en activité.

La riviere du Thérain prend sa source à Grumesnil, village distant de quatre lieues de Songeons ; elle est grossie par les eaux de superbes fontaines qui sont au bas du bois de Rumilly. Cette jolie riviere étoit autrefois remplie de truites, d'écrevisses, et d'anguilles ; en approchant de Beauvais elle nourrit des perches et des brochets. On remarque que le fond de cette riviere s'exhausse depuis quelques années, et demande des soins, particulièrement depuis sa source jusqu'à Crillon. On flottoit le bois jadis sur la riviere du Thérain, mais les digues et les vannes multipliées privent les marchands de cet avantage.

Le pays, assez bien garni de bois, a, comme toute

la France, éprouvé les dégâts tolérés pendant la révolution: on manquera dans peu de temps des arbres nécessaires pour les moulins et les pressoirs. Il faut par-tout arrêter le désordre, et partout replanter les bois; il faut que le gouvernement serve et favorise les plantations, et que ses forêts fournissent les jeunes arbres dont les particuliers ont besoin pour couvrir leurs terres.

Je ne parle pas ici des fermes et des maisons champêtres; on sait combien en général en France elles sont mal bâties, et combien, dans la Picardie sur-tout, les toits de chaume les exposent à devenir la proie des flammes; évènement affreux qui malheureusement dans ces contrées n'est pas toujours l'effet de la mal-adresse ou du hasard. On demande depuis long-temps aux architectes, qui copient avec tant de goût et de précision les monuments de Balbec et de l'Italie, une forme de maisons, de granges, et de tous les établissements nécessaires aux fermiers, pour éloigner de leurs demeures la putridité des fumiers, l'insalubrité de leurs cours, etc. Hommage à l'homme qui fera ce présent à la France! En attendant cet avantage, le gouvernement pourroit, par une défense positive (1) ou par une prime légere, engager ou contraindre tous ceux qui font de nouvelles constructions à les couvrir en tuiles.

(1) Une ordonnance, homologuée au parlement de Paris en 1786, obligeoit de couvrir en tuiles toutes les maisons neuves.

On fait à Songeons d'assez bon beurre, et des fromages aussi recherchés que ceux de Neufchâtel.

On vante les cidres de ce canton.

Le climat est sain; on n'y connoît jamais de maladies épidémiques; beaucoup d'hommes, et de femmes sur-tout, y vivent de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans.

Il est remarquable, après la révolution, que la jeunesse de Songeons conserve encore pour la vieillesse le respect qu'on lui doit par toute la terre.

Tout est en fête le jour de la naissance d'un enfant: le pere et ses amis se couvrent de leurs plus riches habits; et les festins, les chants, et la gaieté, se prolongent fort avant dans la nuit. La même alégresse regne dans le mariage; aux festins de la noce les nouveaux époux servoient leurs convives: cet usage se renouvelle encore de temps en temps.

Un bon esprit, entretenu sans doute par quelques sages, a conservé dans les inhumations la décence qui doit les accompagner: on voit très fréquemment encore des hommes, des femmes, des enfants, s'agenouiller, prier sur la tombe des morts; usage sacré, qui semble éterniser l'amitié, l'amour, et la piété filiale; usage qui lie le présent, le passé, l'avenir, et dont l'influence est si grande sur la vertu, sur la morale, et le bonheur.

Les principes de la philosophie, les déclamations

révolutionnaires, ont détruit dans cette commune les préjugés de la noblesse et la superstition; mais on se rappelle avec la plus douce sensibilité les bienfaiteurs qui suppléoient aux hospices, aux maisons de charité, qui ne se sont point encore établis dans Songeons; on y prononce les larmes aux yeux le nom des d'Armantieres, des d'Epinay-S.-Luc, des Vieux-Maison, des Lachapelle, peres des pauvres et soutiens des infortunés. On joint au souvenir de ces hommes adorés celui de bons curés, qui consacroient leur vie à l'éducation des enfants, à la surveillance de la jeunesse, à servir d'appui, de consolation aux vieillards jusqu'aux derniers moments d'une vie, qu'ils ne perdoient qu'avec l'espoir de renaître dans un monde plus heureux.

Les statues, les tombes, les armoiries, ont disparu; mais heureux le pays où les souvenirs de la reconnoissance durent plus que le marbre et l'airain!

Il n'existe dans l'arrondissement qu'un seul officier de santé; on n'y trouve ni pharmaciens ni femmes de charité.

J'ai remarqué avec peine que le cimetiere de Songeons est encore au centre du bourg.

Les édifices publics sont dans le meilleur état de conservation.

La place où se tient le marché ordinaire est un carré d'environ un arpent. Une halle de 80 pieds

de long sur 40 de large est occupée par des marchands de draps, de toiles, et de quincailleries; une autre halle, sur la même place, est employée à la vente des grains: la plus petite sert aux bouchers, aux marchands de poissons et d'autres comestibles.

Le franc marché a lieu le 7 de chaque mois; c'est un des plus considérables du département. La place où il se tient a deux ou trois arpents d'étendue; elle est plantée de jeunes ormeaux, environnée d'habitations régulieres, toutes couvertes en tuiles; la façade du midi de cette place est terminée par un bâtiment national de cent pieds de long: l'intendant de la généralité de Paris le fit construire, en 1780, pour servir de caserne à la maréchaussée; il est présentement occupé par la gendarmerie.

Tous les édifices publics sont en général bien entretenus. Cette commune, d'après mes propres observations et mes notes, paroît avoir le meilleur esprit: il y regne en apparence plus de gaieté que dans les environs de Beauvais; l'ordre et la regle y semblent bien établis, ce qu'on doit sans doute à la disposition naturelle des habitants, ainsi qu'à la sagesse et à l'intelligence du maire qui les préside.

Deux maîtres d'école y donnent les premiers éléments de l'instruction à plus de cent soixante éleves de l'âge de six à douze ans.

J'ai parcouru avec un vrai plaisir tous les environs de Songeons : à peu de distance de ce bourg, sur la route qui conduit à Morvillers, au milieu d'un bois appartenant au citoyen Songeons, on trouve les ruines d'une ville ou d'un château fort, dont on distingue encore quelques débris ; en abattant un arbre énorme, auquel on ne prêtoit pas moins de quatre ou cinq cents ans, on a découvert des pierres de taille ornées de moulures, et quelques médailles que je n'ai pu me procurer. D'un tertre qui couvre les fondements d'une tour une vue très étendue se déploie sous vos yeux ; on apperçoit sur des monts lointains le vaste château d'Anvoile, des bois et de riches vallées ; plus près la ville de Gerberoy, dont nous allons bientôt parler.

A peu de distance, vers l'ouest de la commune, la tradition place dans une plaine la ville des Muguets (1), dont on ne connoît que le nom. En fouillant ce terrain on trouve des débris d'anciennes habitations : je possede quelques médailles

(1) La tradition sur cette ancienne ville n'existe pas seulement dans la tête d'érudits, auxquels la manie du merveilleux pourroit donner l'idée de favoriser une rêverie ; il n'est pas un vieillard qui n'ait entendu parler de cette ville à ses ancêtres, et qui n'en parle à ses enfants : c'est ainsi que dans le Bray tout le monde vous entretient des sept villes bleues, sans qu'on puisse indiquer une des places qu'elles occupoient ; c'est ainsi que les Bretons parlent de leur ville d'Is, etc., etc.

recueillies parmi ces débris, un Posthume, entre autres, médaillon de la plus belle conservation, que je fais graver. Dans quelques fouilles que le cit. Songeons vient d'y faire faire il a recueilli des tronçons de colonnes, des blocs de pierre d'un metre de longueur, d'un grain très fin, qu'il suppose avoir été tirés des carrieres de Senlis ; ils sont ornés de moulures et d'ornements d'un bon style.

Nos géographes ne disent pas un mot de la ville des Muguets, et de tant d'autres cités perdues comme elle. L'antiquité des villes de la Gaule est telle qu'on n'en trouve les restes qu'à de grandes profondeurs, ou qu'ils sont entièrement disparus. Nous regardons comme les plus anciennes habitations du monde celles que quelques cirques, que des débris de temples et de pyramides indiquent encore ; ces monuments ne me prouvent que l'époque rapprochée de leur construction, qui ne s'éleve guere qu'à quelques milliers d'années.

Un travail général, dont je joindrai les tableaux à la fin du 2e volume, me dispense de parler du mauvais état des prisons, et du peu de secours qu'on trouve contre les incendies dans la presque totalité du département : ces désordres ne seront réparés que par les ressources de la paix, et par celles d'une active et sage administration.

Morvillers, une des communes dépendantes du canton de Songeons, est au nord de ce bourg.

Les habitants de Morvillers sont très laborieux; ils sont employés par des marchands de bas en gros à la filature de la laine. Une société de mareyeurs fait faire continuellement à ses voitures les voyages de Dieppe à Paris. Un grand nombre de scieurs de long de Morvillers se répand dans les communes voisines, et même dans le département de la Seine. Ce petit pays jouit d'une aisance qu'il doit à son industrie.

En général tous les environs de Songeons sont remplis de faiseurs de bas et de lunettes.

Je ne parle pas d'une multitude de communes qui n'intéressent que par leur population; elles sont habitées par des hommes paisibles, qui vivent d'une culture de routine, sans qu'aucune industrie, sans que quelque objet remarquable appelle sur eux l'œil de l'observateur: de simples tableaux joints à ces feuilles indiqueront tout ce qu'on peut en savoir.

Saint-Samson, village à l'ouest de Songeons, est composé de quatre-vingt-quatre feux, d'environ trois cents soixante-neuf habitants; il est célebre par sa fabrique de creusets et de grosse poterie; ces creusets se transportent à Paris, à Lille, à Rouen; la grosse poterie se distribue dans le pays de Bray. On y compte seize fabricants; un de Plomure. Ils tirent leur terre à creuset de Villers-Vermont, dans un bien communal, à huit ou dix pieds de profondeur. Les

terres propres à la poterie se trouvent dans la commune même de Saint-Samson : les creusets sont le principal objet de leur commerce ; ils servent à la fonte des métaux : les orfévres et l'hotel des monoies de Paris les emploient. Ces creusets blancs, à cônes tronqués, de onze pouces de haut sur cinq pouces de diametre, se vendent 11 l. le cent dans le pays, et 25 à 30 livres le cent à Paris, à cause des frais de voiture : on en vend de deux especes ; ceux de onze pouces sur cinq, dont nous venons de parler, et ceux de cinq pouces sur quatre seulement : on donne deux de ces derniers pour un des autres. Les bois du pays sont insuffisants pour la manufacture de ces poteries ; leurs propriétaires s'approvisionnent ordinairement dans les forêts de Gaille-Fontaine. Le mauvais état des chemins et l'éloignement de ces forêts rendent le transport des bois extrêmement dispendieux. C'est la cherté de cette denrée qui s'oppose à l'établisssement des manufactures de faïence et même de porcelaine qu'on pourroit y faire ; car les terres de Saint-Samson et de ses environs sont extrêmement fines et de nature variée.

Saint-Samson, situé sur une montagne dans le meilleur air, étoit autrefois le but d'une espece de pélerinage : le bras de sainte Radegonde y guérissoit les galeux. L'église située sur les bords du Thérain, au pied de la montagne,

renfermoit un caveau rempli d'eau dans lequel on se baignoit pour se guérir; l'image et le bras de la sainte présidoient à cette opération. Si ce n'étoit pas le moyen de guérir la gale, c'étoit au moins celui de la faire rentrer ou de la propager.

L'aspect général des environs de Songeons est très agréable; c'est un mélange de monticules, de collines, de vastes tapis de culture; mais rien n'est plus riant, plus frais, que les rivages du Thérain.

Dans la commune d'Héricourt, dont le commerce de lunettes et de marchandises d'optique occupe une grande partie des habitants, il existe une petite maison de campagne dans une position délicieuse; elle est située sur le penchant d'une colline d'où l'œil embrasse toute la vallée du Thérain, depuis Saint-Samson jusqu'à Escames. Le citoyen Lamarck, si célebre par ses connoissances en histoire naturelle et ses observations météorologiques, en est le propriétaire actuel.

DE GERBEROY.

L'USAGE des Romains de cacher, d'anéantir toutes les traces des origines, pour que l'œil ne se portât que sur la capitale de leur empire, l'in-

concevable négligence de l'auteur des Commentaires de César, les siecles d'ignorance qui suivirent la conquête des Francs, nous laissent dans une incertitude cruelle sur l'origine des villes de la Gaule; ce n'est qu'à la fin du neuvieme siecle que quelques légendaires nous en parlent; c'est à cette époque que, faute de mémoires, nous sommes forcés d'en placer l'origine, et de voir reparoître comme de nouvelles créations des cités, qui jadis, avant l'arrivée des Romains, avoient joui peut-être de la plus brillante existence.

Gerberoy ne paroît pas être du nombre de ces anciennes villes, quoique sa position avantageuse sur le sommet d'une montagne soit celle qu'adoptoient ordinairement nos Gaulois. Les incursions des Normands, qui commencerent à la fin du regne de Louis le Débonnaire, déterminerent Charles-le-Chauve en 845, pour s'opposer aux ravages de ces barbares qui venoient de brûler Rouen, à faire construire plusieurs forteresses : il paroît que le château de Gerberoy fut fait à cette époque. Un traité de paix entre Louis d'Outremer, roi de France, et Richard I, duc de Normandie, fut signé dans cette ville en 948. C'est dans le dixieme siecle que s'établirent les vidames de Gerberoy, qui devinrent héréditaires sous le regne de Hugues Capet; ils tenoient premièrement à l'évêché de Beauvais, qui ne reprit

sa propriété que sous Philippe de Dreux. La justice du vidame de Gerberoy étoit d'une fort grande étendue, plus de cent soixante fiefs et de quatre cents arriere-fiefs en relevoient.

On attribue la fondation de l'église de Gerberoy, sur la fin du dixieme siecle, à Francon, l'un de ses vidames. Le pape Nicolas V, dans une de ses bulles, la cite comme une des plus belles du royaume. Les armes du vidame étoient trois gerbes de bled d'argent en champ de gueule.

La chartre de la donation du comté de Beauvais nomme Gerberoy *castrum* (lieu ceint de grosses murailles). Une partie de ses fortifications subsiste encore; elles sont d'une construction extrêmement solide. C'est à Gerberoy que le roi Louis IV, dit d'Outremer, reconnut Richard I duc de Normandie, et lui céda la Bretagne (qui ne lui appartenoit pas).

Dans les querelles qui s'établirent entre Guillaume le Conquérant et Robert son fils aîné, Robert, impatient de régner sur la Normandie qu'il ne devoit posséder qu'à la mort de son pere, prit les armes; il obtint de Philippe I, roi de France, son cousin, le château de Gerberoy très avantageux et très fort à cause de l'assiette du lieu, de ses murailles, et de ses bastions; ce sont les paroles d'Hordericus Vitalis, lib. 12, p. 844. Guillaume quitte l'Angleterre, assiege Gerberoy; dans une des sorties que fit Robert, ne reconnoissant

pas son pere, il fond sur lui la lance à la main, le blesse au bras et le renverse; il reconnoît celui qu'il venoit de blesser, et plein de confusion et de remords le fait remonter à cheval et le ramene à Rouen. Guillaume devint valétudinaire depuis cette blessure. On disoit : « La « graisse de son corps s'est fondue au siege de « Gerberoy ». Quelques historiens soutiennent que Guillaume maudit ce fils rebelle. Mézeray assure qu'il lui pardonna, et repartit pour l'Angleterre en lui cédant le duché de Normandie. Mézeray place cet évènement en l'année 1077.

Henri II, duc de Normandie, couronné roi d'Angleterre, fit soutenir un second siege à Gerberoy; il s'empara de la principale partie de ce château qu'il réduisit en cendres. Un manuscrit de la bibliotheque de S.-Victor à Paris, intitulé, Chron. norman., dit de ce prince: «*Destruxit munitissimum castellum Gueberræ*, en 1160. *Excepta quadam fermitata, quam ne caperent hominibus regiis ignis et fumus prohibuit, villas multas combussit et destruxit.* Depuis la fin du douzieme siecle Jean-sans-Terre assiégea Gerberoy à la suite des divisions de Philippe-Auguste et de Richard-Cœur-de-Lion; cette guerre se termina par la prise de Philippe-Auguste et de l'évêque de Beauvais, en 1197.

Les guerres de Philippe de Valois, roi de France, et d'Édouard III, roi d'Angleterre, forcerent les chanoines de Gerberoy d'abandonner leur église.

Après la bataille d'Azincourt Gerberoy fut pris par les Anglais. En 1418 les Bourguignons entrerent dans cette ville comme des athées, dit un historien : « Ils fracasserent les reliques dans l'église ». Les chanoines se sauverent ; ils ne rentrerent qu'en 1423, et passerent ces cinq années à la Neuville en Hez (1). On trouvoit dans les reliques de Gerberoy une dent de S. Laurent, un des bras de S. Pierre, une tunique de S. François-d'Assise, une côte de S. Fiacre, etc.

En 1443 les troupes anglaises étoient maîtresses de Gerberoy : elles attaquerent Beauvais, furent vigoureusement repoussées par le sieur de Giengnies qui mourut au milieu de l'action, et par Jean de Lignieres qui les poursuivit jusqu'au-delà de la ville dont il s'empara.

Charles VII fit réparer ses fortifications.

Pothon et Lahire commandoient dans cette place quand le comte Arondel l'attaqua : il y fut défait et blessé d'un coup de coulevrine, dont il mourut peu de temps après. Son nom est demeuré au champ de bataille, qu'on appelle encore aujourd'hui la vallée d'Arondel : j'en ai fait faire le dessin. Xintraille et Lahire se couvrirent de gloire dans cette occasion.

(1) Jean Pillet, chanoine de Gerberoy, dans son Histoire du château et de la ville de Gerberoy, imprimée à Rouen en 1679, in-4°, cite un titre du onzieme siecle, dans lequel on parle du libertinage des anciens chanoines et du peuple de cette ville.

Nouvelle prise de Gerberoy par les Anglais, en 1437.

Reprise de cette forteresse par les Français, en 1439.

Charles, duc de Bourgogne, repoussé de Beauvais qu'il assiégeoit en 1472, avec quatre-vingt mille hommes, brûla Gerberoy et une partie du bourg de Songeons.

Les guerres des Anglais et des Français terminées, les malheureux habitants de la Picardie et de Gerberoy n'en furent pas plus tranquilles: Luther parut, et les guerres de religion firent couler des flots de sang.

Gerberoy fut pris et pillé du temps de la ligue; il le fut par Fouquerolles en 1589; il le fut par le duc de Maïenne, et par le maréchal de Biron.

En 1592, Henri IV entra dans Gerberoy, et la fit démanteler.

La peste en 1597, des incendies en 1611, 1651, 1673, et 1674, ravagerent cette ville infortunée.

En 1667 les rigueurs de l'hiver firent tomber les dernieres ruines du château de Gerberoy.

Je ne sais s'il existe une cité qui présente un tableau plus déplorable de malheurs de toute espece que cet infortuné château de Gerberoy, où la révolution exerça encore ses fureurs, et qui ne jouit d'un moment de repos que depuis le 18 brumaire. Ses murs renversés, son église détruite, ses maisons démolies, inhabitées, ne se releveront plus probablement: elle ressemble à ces vieillards

que le sort a toujours poursuivis, qui n'entrevoient de repos que dans la tombe et le néant.

La ville de Gerberoy est bâtie sur la cime d'une montagne fort élevée. La porte de la ville est flanquée de deux tourelles de pierre coquilliere, comme les restes de l'ancien château. Les murs de ce vieux château sont composés de pierres, de coquilles colorées, de silex ferrugineux réunis par un ciment calcaire extrêmement dur : une grande partie de ces pierres offrent dans leurs cassures des masses crystallisées de carbonate calcaire.

Du pied de l'église la vue descend dans la vallée jusqu'à Songeons : elle s'éleve pour contempler l'immense tableau qui se déploie sur la plaine de Gremevillers, de Morvillers, etc. Ce tableau qui n'offre pas de points saillants n'est remarquable que par son étendue et par le bel amphithéâtre qu'il présente.

Les murs de la ville sont encore assez bien fermés pour mettre ses habitants à l'abri d'une surprise ou d'un coup de main.

Du pavillon du chanoine Bonval on découvre le val d'Arondel (1) et le château d'Anvoile (2).

(1) On trouve dans la vallée d'Arondel un sable blanc assez fin, et un autre sable d'une couleur rouge violacée, dont on se sert pour les jardins.

(2) Anvoile est renommée par ses fabriques de serge. Le château d'Anvoile est fort ancien : il appartenoit au duc de Fleury. Anvoile s'approvisionne des chaînes de laine nécessaires à sa fabrique dans le village de Crillon.

Au bas de la porte S.-Martin on trouve un souterrain qui, dit-on, conduisoit de Gerberoy à Anvoile : son ouverture revêtue de pierres de taille, et de forme gothique, a sept pieds d'élévation sur quatre de large.

Je ne parlerai pas du petit hôtel-de-ville, de la maison d'arrêt, de l'hospice, et d'autres détails utiles à l'administrateur, mais de trop peu d'importance dans une ville aussi délabrée pour qu'on en occupe le public, ni de la jolie promenade qui regne autour des murs de la ville, ni des jeux de tamis, ni des salles de danse, ombragées de grands ormes qui servent de rendez-vous à la jeunesse du voisinage.

On voit encore à Gerberoy la maison dans laquelle Henri IV et Louis XIII ont logé. Cette maison appartient à une demoiselle Delarue, de la plus ancienne famille de la ville; cette demoiselle Delarue descend des Briequeville et des Briset(1), qui logerent ces princes.

Henri IV, en revenant du siege de la Fere, s'arrêta à Gerberoy. Satisfait de l'attachement que cette ville lui avoit montré, il lui accorda une sauve-garde en date du 26 novembre 1595. Il étoit

(1) Quand Louis XIII passa près de Gerberoy, en 1537, il trouva dans la maison du sieur Briset une bonne femme qui prétendit avoir vu quatre rois dans cette ville; Charles IX, Henri III, Henri IV, et Louis XIII; elle se nommoit Mariette de l'Argilliere.

si sûr de la fidélité de la ville de Gerberoy, qu'il ne voulut pas que son échanson goûtât le vin qu'on lui présentoit, en disant, *Il n'y a rien à craindre ici pour nous.*

Le fameux médecin Ducaurroy naquit à Gerberoy : il fut maître de musique de la chapelle des rois de France, Charles IX, Henri III, Henri IV ; chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris ; il mourut en 1610 : son épitaphe le nomme *Bellovacus.*

Quem virum, dit l'épitaphe, *nec Iberia, nec Gallia, nec Italia modo, sed omnis Europa, musicorum principem confessa est....... Quem harmoniam ipsam e cœlo devocassè.*

Il fut inhumé dans l'église des augustins, à Paris. Quelques musiciens célebres sont aussi nés dans cette ville.

Maître Guillaume Chaufflart a donné au public les Coutumes locales du vidamé de Gerberoy en 1507.

L'air est très pur à Gerberoy : on y vit vieux.

Un chantre du bas-chœur, appelé Pierre Legrand, portoit la chappe et assistoit régulièrement aux offices, quoiqu'âgé de plus de cent ans; Il mourut en 1707, après quatre-vingt ans de service dans la même église.

Comme à Songeons, la culture s'est fort améliorée dans le canton de Gerberoy, on y forme des prairies artificielles, trefle., bourgogne, mais qu'on ne seme pas dans les meilleures terres;

on les réserve pour les bleds. On distingue dans ce canton trois especes de terre, sablonneuse, marneuse, argilleuse. Les deux premieres, les terres marneuses sur-tout, sont d'un rapport médiocre; le seigle vient assez bien dans les terres sablonneuses; les terres argilleuses sont d'un rapport plus assuré quand les années ne sont pas trop pluvieuses; mais elles sont difficiles à cultiver. On récolte dans ce pays des bleds, du seigle, de l'orge, de l'avoine, la vesce, et des pois gris connus sous le nom de bisaille.

Outre les engrais de fumier commun on emploie le parcage des moutons, et l'on répand la marne sur les terres froides.

Le canton fournit assez de cidre pour la consommation de ses habitants; il y est d'une bonne qualité.

La pomme-de-terre y réussit: on ne la cultive que depuis quelques années.

Le terrain est couvert de plusieurs petits bois appartenants à des particuliers. Le bois national de Caumont est de plus de quatre cents arpents.

Point d'étangs, point d'eaux stagnantes, mais beaucoup de fontaines salubres dans les environs de Gerberoy. Il y en a de ferrugineuses dans la commune de Vambez.

Il n'y a point de carrieres dans ses environs; on y trouve cependant une espece de pierre grise excellente pour la bâtisse, à la surface de la

terre, ou tout au plus à un pied de profondeur. Dans la commune de Buicourt on fait de bonnes tuiles, des briques, et de la chaux.

La nourriture des habitants de la campagne est assez grossiere, comme dans presque tout le département; ils mangent quelques légumes, du fromage du pays, du lard quelquefois, et de la viande les jours de grandes fêtes. Les hommes et les femmes se couvrent d'une étoffe connue sous le nom d'anvoile.

Gerberoy ne contient que trois cents treize habitants. Dans les onze communes qui en dépendent, comme chef-lieu de canton, on y compte quatre mille deux cents cinquante-quatre individus.

DE SAINT-GERMER.

Le canton de Saint-Germer est un pays coupé de prairies et d'herbages, dont la culture differe nécessairement de celle des belles et riches plaines de la ci-devant Picardie.

Les terres labourables sont de peu de rapport; leur produit n'acquitteroit pas les frais de culture, si la grande quantité de bétail que nourrissent des prairies fécondes ne leur fournissoit beaucoup d'engrais.

Les plantations en arbres fruitiers y sont mul-

tipliées; mais le cidre est d'une qualité médiocre.

Les cultivateurs prétendent que l'abus du plâtre qu'on répand sur les prairies artificielles, où l'on ne cultive cependant que le trefle, fait mourir une grande quantité de bêtes à cornes et cause de fréquentes épizooties.

Les terres en général étant d'une qualité médiocre ne produisent que du seigle et de l'orge.

Il y a quelques carrieres dans les environs de S.-Germer ; mais la grande dureté des pierres fait qu'on les emploie peu dans les bâtiments : quelques tuileries fournissent aux besoins des environs.

Les mœurs des habitants étoient assez douces autrefois: on se plaint aujourd'hui du peu de respect des enfants pour leurs peres, et du peu d'égards qu'on a pour la vieillesse.

Les chemins vicinaux sont si mauvais dans ces contrées, qu'ils éloignent jusqu'aux mendiants étrangers.

Le commerce du pays consiste en grosses étoffes de laine qu'on y fabrique, en dentelles noires, qui s'enlevent pour Paris et pour l'Espagne.

Les maires de Saint-Germer, d'Hannaches, d'Auchy, se plaignent que depuis la révolution et la perte de la religion, le libertinage est à son comble dans leurs communes.

Les terres coupées, montagneuses des environs de Saint-Germer contrastent avec les belles

vallées des environs de Songeons, et les vastes amphithéâtres qu'on découvre de Gerberoy.

On ne se rappelle pas qu'il y ait eu de haras dans ces contrées; mais le gouvernement, il y a soixante ans, y fit conduire des étalons tirés du Danemarck : ils produisirent avec les grosses juments du pays de Bray des poulains assez marquants par leurs formes et par leur bonté. Tant que cette race s'entretint dans ce pays la cavalerie s'y pourvut d'excellents chevaux.

Les habitants d'Auchy et des villages qui l'entourent sont laborieux et de mœurs douces: ils vivent vieux; on y trouve beaucoup d'hommes de soixante-dix à quatre-vingts ans.

Les incendies sont rares dans le village d'Auchy, quoique les maisons soient construites en bois et couvertes de paille. Elles sont toutes séparées; les granges, les étables ne touchent pas au bâtiment principal : de grands arbres arrêteroient les progrès du feu.

De chez le citoyen Larchier Courcelles, ci-devant seigneur de la commune d'Auchy, on a la vue la plus belle; rien d'égal à la diversité des sites qu'elle présente.

Je ne peux m'empêcher, en parcourant tant de communes dépendantes de Saint-Germer, de faire connoître et de proposer pour modele l'agent de la commune d'Hannaches, Claude Co-

chereux : il est d'autant plus estimable que le sol sur lequel il exerce ses talents est très ingrat, que la variété des expositions et de la nature de ses terres lui présente toujours des difficultés dont son courage et son intelligence savent triompher.

Les environs d'Hannaches produiroient assez de cidre pour qu'on pût en exporter, si les chemins étoient en bon état.

Tous les habitants voisins de Saint-Germer demandent qu'on acheve une grande route commencée de Beauvais à Gournay, qui passeroit par Savignies : elle donneroit des débouchés nécessaires à des communes qui n'en ont pas.

Le château d'Hannaches, situé entre Gerberoy et Gournay en Bray, est fort ancien ; on le croit bâti à la même époque que ceux d'Anvoile et de Sarcus : ce dernier s'appeloit autrefois la Vieuville ; il perdit ce nom sous François Ier, qui le fit rétablir et fortifier. Il l'érigea en marquisat de Sarcus, pour Jean de Sarcus son chambélan, en 1512 : il étoit mestre-de-camp, et capitaine de cent chevaux légers. Le château d'Hannaches est flanqué de quatre grandes tours ; il est situé dans un fond entouré de monticules qui le dominent, et forment un site agréable et pittoresque.

La population de Saint-Germer, est de mille habitants.

Une abbaye de bénédictins rendoit ce lieu célebre; leur église étoit remarquable, la chapelle de la vierge sur-tout dont la coupe passe pour un chef-d'œuvre. On prétend qu'elle a servi de modele à la Sainte-Chapelle de Paris. Un abbé qui ne vivoit pas en bonne intelligence avec ses moines la fit bâtir, dit-on, pour éviter d'entrer dans leur église.

On dit qu'un nommé Ansegise fut établi par Charlemagne abbé de Saint-Germer, en 817.

Eustache, abbé de Saint-Germer, étoit en Angleterre du temps du pape Innocent III; il alla de ville en ville prêcher la sanctification du dimanche: on parle de lui avec honneur dans un concile tenu en Écosse l'an 1203.

Andelelme, religieux de Saint-Germer, fut célebre par ses écrits vers l'an 1107. Suivant Horderic-Vitalis, il ne faut pas le confondre avec un écrivain du même nom qui florissoit en Angleterre en 680.

Ce couvent de bénédictins fut fondé par saint Germer vers l'an 650: les Normands le brûlerent en 851; on le rétablit en 1030.

Saint Anselme visitoit souvent cette abbaye, remplie d'hommes saints, doctes, et religieux.

DE GRANDVILLIERS.

Nous quittâmes Songeons, accompagnés d'un cortege égal à celui qui nous avoit reçus : le maire, quelques jeunes gens à cheval nous accompagnerent jusqu'à près d'une lieue de cette commune. La route d'abord est montueuse, impraticable dans l'hiver; les terres qu'on traverse sont médiocres, chargées de silex, mais bien travaillées. Que de jacheres! En approchant de Thérines le sol se couvre de bois. J'allai rendre hommage à la respectable mademoiselle d'Héronval, maltraitée par les habitants de sa commune dans le regne de la terreur : elle eut la générosité de tout pardonner; elle ouvrit sa maison, distribua son linge à ces mêmes habitants qu'un affreux incendie venoit de ruiner : elle donna cent liv. à chacun de ces infortunés, et leur facilita les moyens de rétablir les métiers qui les faisoient vivre. Qu'on est heureux de rencontrer épars sur la surface du globe de ces individus échappés à la corruption générale! Anges répandus sur la terre pour en bannir les haines, la misanthropie, pour détruire cette humeur sombre et noire qui nous porte après les grandes révolutions à détester le monde et ses féroces habitants!

J'allai distribuer aux incendiés de Thérines une

somme que le gouvernement m'avoit chargé de leur remettre. Nul incendie n'offrit une destruction plus entiere ; au milieu d'une forêt d'arbres noirs ou de couleur rousse, on n'appercevoit plus que quelques cheminées, quelques pignons à moitié renversés : l'église même étoit détruite. Les habitants sans vêtements et sans souliers, réunis, agglomérés sur un tertre, cherchoient en s'approchant une chaleur qui leur manquoit. Point d'abri contre les injures du temps, point d'espérance pour l'avenir ; ils voyoient leurs jardins entièrement brûlés, toutes leurs jouissances d'habitudes perdues ; leurs bestiaux erroient épars dans la campagne : on n'appercevoit que femmes échevelées suivies de leurs enfants tout nuds ; les chiens hurloient près de l'emplacement où fut jadis la porte de leur maître : jamais tableau n'offrit un spectacle plus vrai du malheur et du désespoir. Je dis à ces infortunés, au nom d'un gouvernement paternel, tout ce que me dicta ma sensibilité : au premier mot ils fondirent en larmes ; leurs sanglots étoufferent ma voix : les cris de la reconnoissance se firent entendre quand j'eus remis au maire l'argent que je leur apportois. Je les quittai, leur laissant l'espérance, sans laquelle l'homme malheureux n'essaieroit pas de réparer ses pertes.

Des vallons délicieux, des fonds coupés de ruisseaux couverts d'arbres de la plus grande vigueur, des jardins chargés de légumes et d'arbres frui.

tiers, des demeures placées au milieu de jolies prairies, nous firent connoître toutes les pertes qu'avoient faites les infortunés habitants de Thérines.

Je ne tairai pas un mot qui me fut attesté : au moment où la généreuse mademoiselle d'Héronval distribuoit ses grains et son argent, un homme chargé de ses bienfaits, dit dans sa cour : *Elle ne donneroit pas tant d'argent si elle ne le remuoit pas à la pelle.* Mais quittons cette terre d'ingratitude et de la plus pure générosité.

Les maisons de Thérines étoient bâties en cailloux mêlés de pierres blanches calcaires, unies par un ciment argilleux. Le silex qui formoit une partie des solins et des murailles avoit reçu une si grande chaleur, qu'il se délitoit et se séparoit en feuilles plus ou moins épaisses.

Après une montagne assez élevée, nous traversâmes des plaines immenses peu fécondes, mais cultivées et plantées de pommiers. Des gardes à cheval, la garde nationale, la gendarmerie de Grandvilliers nous entourerent; et de tous les points d'un vaste horizon des femmes, des enfants, des vieillards, accoururent : nous pénétrâmes avec difficulté dans Grandvilliers au milieu d'un cortege joyeux de cinq ou six mille individus.

Grandvilliers, bourg considérable et bien percé, est coupé par quatre grandes routes ; l'une d'elles

conduit à Rouen, l'autre à Calais ; la troisieme se rend à Amiens ; la quatrieme aboutit à Beauvais. Il est entouré d'une plaine immense. Les terres environnantes sont froides, et ne produisent qu'à force de culture et de fumier. Les eaux y sont rares, les puits n'en donnent qu'à quatre-vingts pieds de profondeur.

L'opinion commune est que Granvilliers fut bâti par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, en 1213. Louvet assure qu'à la place de ce bourg il exista jadis une grande ville.

Des fabriques de serge, de draperies communes, des chapeliers, des bonnetiers, le commerce de l'épicerie, beaucoup d'ouvriers en bas, donnent une certaine aisance aux habitants de Grandvilliers. Ils ont un marché considérable tous les huit jours, où se vendent plus de trois cents sacs de bled. Le plus grand service qu'on pût rendre à cette commune seroit de faire la route d'Amiens à Rouen par Granvilliers et par Gournay, et celle qui, passant par Feuquieres, Grandvilliers et Breteuil, attireroit les bleds de Santerre, qui vont jusque dans la Seine-Inférieure ; elle permettroit aussi de transporter le produit des bonneteries et les cidres du Bray dans la haute Picardie et dans le Soissonnois.

Nous eûmes à Granvilliers une séance semblable à celle de Songeons. Les maires de soixante et une communes s'y étoient réunis ; ils eurent la

complaisance de répondre à mes questions qui, faites en présence de leurs voisins, m'ont servi de contrôle aux mémoires particuliers que je priai trois hommes lettrés dans chaque canton de rédiger, et que j'ai reçus.

Je me promenerai sur la surface de tout le département, en ne m'arrêtant que sur les lieux qui marquent par leurs manufactures, l'agriculture, la beauté de leurs sites, ou par les faits ou les détails de mœurs ou de monuments auxquels tout le monde s'intéresse.

Les environs de Granvilliers n'offrent à la curiosité que le joli château de Dameraucourt, et le riche château de Sarcus.

Dameraucourt est situé au nord de Grandvilliers, à une demi-lieue de cette commune, à l'extrémité d'une plaine bien cultivée. C'est une miniature des forts châteaux du temps passé: il est flanqué de quatre tourelles très élevées; ses murailles sont de briques, couronnées de créneaux et de meurtrieres de pierre de taille; elles montent à cent pieds d'élévation: on pénetre dans les sept étages qui forment ce château par un escalier pratiqué dans la tour à gauche de la façade principale.

Le parc, les cours, les fossés délabrés, ne permettent pas de se faire une idée de ce que fut autrefois cette bizarre et jolie forteresse. La tradition ne parle dans ces temps anciens que d'un

de ses propriétaires redoutable à la contrée; il portoit le nom de Launoy; sa devise écrite en marbre sur la porte de son château, étoit, *Craignons Launoy, car mieux nous aurons.* Des cachots, encore garnis d'anneaux de fer suspendus à la voûte, et de quatre pouces de diametre, où l'on descend par une trappe, annoncent qu'on y retint jadis des prisonniers. La couleur rouge du château tranche agréablement sur le verd foncé des vieux noyers. Rien de délicieux comme le vallon couvert de maisonnettes, d'herbages, et de bois, qu'on apperçoit au couchant du château. En suivant les contours de la colline qui s'éleve au-delà du vallon, votre œil arrive jusqu'à Sarcus, qu'on apperçoit dans le lointain. Cette vallée profonde, au milieu de laquelle coule un beau ruisseau qui se jette dans la Somme, rappelle les sites de la Suisse: c'est un mélange d'aspects riants et sauvages d'un genre absolument neuf. On fait dix lieues sur les bords de ce ruisseau par de jolis sentiers sur des pelouses fleuries, et l'on arrive à la ville d'Amiens.

La maison de S.-Simon posséda cette agréable propriété : les Lameth lui succéderent. Depuis vingt ans elle est à MM. de Grâse.

De la plate-forme du château, garnie d'un cintre de pierre de taille qui dépasse les murs de près de deux pieds, on pouvoit par des ouvertures perpendiculaires faire pleuvoir sur l'ennemi

de l'huile bouillante, du plomb fondu, des pierres, et défendre l'approche des portes et de la muraille.

Le village dépendant de Dameraucourt est au levant de ce château. Il est formé de cent trente feux ; les environs en sont champêtres : le bois du Til qui descend dans la vallée, le bois de Porriere appartenant à la maison de Poix, le bois de Vieux-ville, les champs, et les vallons voisins, offrent aux habitants de ce séjour si romantique des promenades délicieuses. Les femmes du village sont très laborieuses. On y peigne des laines, on les file. Les hommes vigoureux, grands travailleurs, cultivent la terre. L'ivresse est bannie du village ; l'aisance y est entretenue par le travail et la sobriété : on s'y nourrit des légumes du jardinage, de carottes, de choux, de féves, et de pommes-de-terre ; on n'y mange de viande que le jour de S.-Denis, patron de Dameraucourt. Ces habitants heureux ont peu de meubles, mais ils sont propres et bien entretenus. Tous couchent sur la paille ; pas un matelas dans le village. Les jours de fêtes les jeunes filles et les jeunes garçons, proprement vêtus, parés de fleurs et de rubans, dansent gaiement sous les ormeaux. Quelques têtes exaltées, dans une profession même qui prescrit la charité et l'humanité, ont troublé les jours heureux de ces bocages éloignés du monde et des villes, que des étrangers ne fréquentent

jamais; mais la crainte, comme par-tout, les comprime momentanément.

Nous visitâmes le bois de Jamanson, dans lequel on nous avoit indiqué quelques masses de pierre dont la nature étoit inconnue aux habitants du voisinage; ce sont des roches meulieres alvéolées, garnies de silex.

A l'extrémité du département, au-delà du bois de Porriere, les montagnes sont totalement calcaires; elles offrent à leur surface une grande quantité de silex qui laisse appercevoir sur quelques points de petites crystallisations.

De retour à Dameraucourt nous montâmes la colline de l'ouest, et traversâmes une plaine très vaste presque entièrement nue, sur laquelle on n'apperçoit au loin que quelques granges, et des clochers; elle nous conduisit au château de Sarcus, la merveille de ces contrées. Le propriétaire de ce château, M. de Grâse, petit-neveu du comte de Grâse que la jalousie de quelques officiers de la marine priva de la gloire qu'il devoit acquérir en Amérique, nous reçut à la tête de la garde nationale de son village; il accompagnoit les maires et les principaux habitants qui me témoignerent, par un discours précis et plein de chaleur, leur dévouement au gouvernement, leur amour et leur enthousiasme pour le héros qui leur rendoit la vie, des lois, une patrie.

Quand les cris de joie de la multitude, le bruit

des boîtes et des fusils, l'empressement des femmes et des enfants cesserent, quand il me fut permis de me livrer à mes observations accoutumées, je fus frappé de la richesse et de l'inconcevable travail de la façade à larges cintres pleins, qui se déployoit sous mes yeux: c'est, si j'ose me servir de cette expression, une façade de dentelle; on ne voit dans aucune partie du monde un luxe de sculpture et d'arabesques élégants égal à celui que les artistes, amis de François Ier, avoient prodigué pour lui plaire.

Ce château, construit en 1522, fut donné par François Ier à mademoiselle de Sarcus qu'il aimoit.

Entre les arcades de face s'élevent des piliers de forme gothique, du travail le plus fini, le mieux filé, le plus élégant, le plus léger; rien n'égale la variété des fleurons enlacés, des vases, des caprices, des dragons, des oiseaux, des mascarons, des cariatides, des dauphins, de toutes les bizarreries qui décorent cette riche façade. Les arcades ont douze pieds d'élévation sur onze pieds de largeur. J'en ai fait graver les ornements, dont le dessin sans doute fut fait par quelques uns des artistes italiens que François Ier entretenoit avec tant de grandeur et de noblesse à sa cour, qui fut pour la France ce qu'avoit été celle de Laurent de Médicis et de Léon X pour Rome et pour Florence.

Sur ces arcades et ces piliers anciens pose un

corps de bâtiment moderne, dont les distributions intérieures sont nobles et belles. La galerie surtout, dans laquelle sont représentées toutes les batailles auxquelles assista M. de Grâse, pere du propriétaire actuel, est d'un très bon style : de ses fenêtres on apperçoit un riche lointain ; on y distingue, à différentes aires de vent, Saint-Thibaut, Romescamp, Feuquieres, Molliens, Sarnoy, Grandvilliers : les champs qui les séparent sont couverts de cultivateurs, dont les terres ne sont pas toutes également bonnes.

Sarcus est entouré de vastes jardins, et d'un parc de deux cents arpents couvert de bois, environné de murailles élevées, soutenues de piliers de briques. On pouvoit avant la révolution s'y procurer le plaisir de chasser toute espece de bêtes fauves et de gibier.

Le village, bien percé, est de cent vingt feux. On y fabrique des serges nommées S.-Lô, londes, demi-londes, et ratines; on y trouve sept à huit métiers à bas. Les freres Boulnois, demeurant l'un à Sarcus, l'autre à Alaine, nourrissent par leur industrie et par les travaux qu'ils commandent dans les villages des environs une multitude de ménages.

Les maisons de cette contrée faites de bois, sont couvertes de chaume; le solin est fait de cailloux.

On compte jusqu'à cent filatures de laine dans

le village de Sarcus. Les bas qu'on y fabrique en grande quantité sont teints en noir à Molliens et à Pleuville.

Le terrain voisin est en général mauvais et pierreux; les fourrages y sont rares: des mares qui se dessechent quelquefois leur tiennent lieu des ruisseaux et des fontaines qui leur manquent.

Les terres labourables de Sarcus ont très peu de profondeur : elles posent sur une couche de tuf rougeâtre qui retient les eaux pluviales; leur séjour refroidit et détériore les terres propres à la culture : on évite avec soin de faire pénétrer trop avant la charrue, de peur, par le mélange du tuf, de nuire à la terre végétale.

Les instruments aratoires sont la charrue à tourne-oreille et à versoir, armée de coutre; la petite charrue, dite binot, sans tourne-oreille et sans coutre; des herses, des rouleaux, etc., etc.

Il y a très peu de pâturages dans le canton; on y cultive du trefle, de la luzerne, et du sainfoin.

Le produit d'un arpent de trefle peut être évalué, dans ses deux coupes, à deux cents cinquante bottes;

Celui d'un arpent de luzerne, dans ses deux coupes, à trois cents bottes;

Celui d'un arpent de sainfoin, dans une seule coupe, à cent bottes.

Le trefle réussit mieux, parceque ses fortes racines divisent mieux les terres. La luzerne, en

quelques années, est étouffée par les herbes parasites; sa racine trop foible ne peut percer le tuf.

Les plantations de pommiers et de poiriers diminuent d'une maniere sensible; leur ombre nuisoit aux récoltes. On a la preuve que le sapin réussiroit dans ces contrées; on en peut juger par ceux qui sont épars dans les communes du canton, et par ceux du jardin de Vallalet, qui sont d'une telle grosseur et d'une telle hauteur, qu'on les apperçoit de deux lieues de distance.

On voit beaucoup de petits bois appartenants à des particuliers, mais point de forêts dans ce canton. Les plus spacieux sont ceux de Sarcus, du Vallalet, et de la ferme de la Motte, commune de S.-Thibaut.

Le produit des moulins à vent (on en trouve un dans chaque commune) peut être évalué à 200 l. par an.

On ne connoît qu'une carriere dans les environs de Dameraucourt; on trouve près d'elle une briqueterie et un four à chaux; les moëllons qu'on en tire sont d'une pierre calcaire très tendre qui ne peut servir qu'à la fabrication de la chaux.

Les habitants des environs de Sarcus, de Grandvilliers, etc., ne se contentent pas d'une vie oisive, l'espoir de la fortune et leur activité naturelle les conduit dans les contrées lointaines;

s'ils ont quelques succès, ils viennent achever leur carriere sous le toit qui les vit naître.

Les jours de fêtes et les dimanches sont des jours révérés dans toutes ces contrées; mais les fêtes patronales de chaque village se célebrent avec une pompe, avec une recherche, avec une dépense extraordinaire; on s'en occupe trois mois d'avance; les meres, les filles, la servante, le vitrier, le menuisier, soignent, préparent les meubles, l'intérieur, l'extérieur de la maison; il n'est plus d'épargnes, de modération même dans les achats, dans les préparatifs que ces fêtes déterminent: les mets les plus recherchés sont prodigués aux parents, aux amis, aux étrangers qui s'y réunissent. On m'a fait le tableau de ces assemblées brillantes, et j'ai cru lire la description des noces de Gamache: les mariages s'y décident, les haines y disparoissent; l'amour et la gaieté, les transports, la danse, les bons mots, quelques chansons grivoises, une parure recherchée, des fleurs, tout embellit ces journées du bonheur; on n'est consolé de leur chûte dans un village que dans l'espoir de les voir bientôt renaître dans un autre. Les étrangers s'éloignent avec chagrin à la fin du jour; mais l'obscurité de la nuit, leur amie qu'ils ramenent sous le bras, de doux propos, quelques larcins faits au détour du bois, ont bientôt dissipé l'émotion fâcheuse qu'ils viennent d'éprouver; tandis que les habitants du village prolongent leur bon-

heur dans les danses et les festins qui durent jusqu'au lendemain.

La fête de Sarcus est fixée au 3e jour complémentaire de chaque année.

Le canton de Sarcus est assez froid; on y voit rarement des épidémies ou des épizooties.

Peu de vieillards passent l'âge de quatre-vingt-huit ans.

On se plaint ici du peu de respect des enfants pour leurs peres.

Les naissances y sont plus nombreuses que les décès.

Les cérémonies funebres s'y font avec décence.

Les femmes, vêtues d'étoffes du pays, portent beaucoup de serges rayées ou nuancées de diverses couleurs.

La façade de l'église est formée de briques et de pierres blanches disposées en damier; le solin, dans quelques parties, est de cailloux et de pierres coquillieres : cette église est jolie ; la fleche du clocher, fort longue et très pointue, se voit de tous les points du vaste horizon au milieu duquel elle s'éleve.

Nous arrivâmes à Grandvilliers, où les habitants nous donnoient une fête dans la jolie maison du cit. de N...., à la porte de Grandvillers; une table de cent couverts étoit placée sous un dôme de verdure, au milieu d'une allée couverte, de dix-huit cents pieds de longueur.

Grandvilliers forme une espece de république isolée dans le département de l'Oise; elle est séparée du chef-lieu et des grandes communes par des chemins très difficiles. Quelques familles protestantes vivent en paix dans ce canton : on y trouve beaucoup d'affabilité, de gaieté. Le maire y fait régner un bon esprit. Les plaisirs de la jeunesse sont la danse, le jeu de tamis, le jeu de paume, et le jeu de raquette; les lieux préparés pour ces amusements sont garnis d'arbres sur une longueur de trois cents quarante-deux pieds sur quarante, quarante-deux, et soixante-six pieds de large : on danse sur un carré de deux cents soixante-dix pieds de long sur cent trente-quatre de large.

A peu de distance de Grandvilliers, dans la commune du Hamel, on voit de grosses chaînes que l'opinion publique déclare y avoir été déposées par un seigneur de Créquy. Francois Ier, prisonnier de Charles-Quint après la bataille de Pavie, ne pouvoit payer la forte rançon que l'empereur exigeoit de lui; M. de Créquy, qui ressembloit beaucoup à François Ier, lui proposa de se charger de ses chaînes : refus; on insiste: Créquy obtient enfin la faveur qu'il sollicite. Charles-Quint, instruit de cette ruse, traite fort mal M. de Créquy; il est chargé de chaînes énormes, et maltraité par ses geoliers : sa confiance en Notre-Dame-du-Hamel le tira de cette fâcheuse position;

il fut, par son intercession, miraculeusement transporté pendant la nuit de Madrid dans un champ voisin du Hamel. Un berger, surpris de voir ses moutons danser gaîement autour d'un homme à longue barbe, fort mal vêtu, chargé de chaînes, s'approche et le salue: Créquy l'interroge; il apprend qu'il est sur les terres voisines de son château, où sa femme, qui le chérissoit, forcée par ses parents, qui le croyoient mort, de contracter une nouvelle alliance, devoit se marier le même jour. Avant d'entrer chez lui Créquy se prosterne aux pieds de la Vierge sa bienfaitrice, et dépose sur les marches de l'autel les chaînes dont le berger l'aida sans doute à se débarrasser. Il se rend au château: on refuse de le laisser parler à madame de Créquy; il est enfin reçu en faisant présenter à sa femme un anneau sur lequel étoit gravé son portrait et celui de l'épouse qu'il adoroit; sa barbe, ses cheveux hérissés, ses vêtements, le faisoient encore méconnoître; il est forcé de lui parler d'une marque qu'elle avoit sur le corps et que seul il pouvoit connoître. On devine les transports des deux époux qui n'avoient jamais cessé de s'aimer. Créquy prend les habits d'un chevalier français; il se rend à la cour, reproche au roi de l'avoir oublié dans les prisons de Madrid: ce prince s'excuse en lui proposant pour récompense ce qu'il voudroit lui demander: Je ne veux, lui dit Créquy, qu'ajouter une fleur de

lis à mes armes: *Je vous en donne mille, lui dit François Ier*. Depuis ce temps le lion des Créquy et le champ qui le renfermoit étoient couverts de fleurs de lis.

On se rendoit pieds nus à Notre-Dame-du-Hamel; il n'y a pas dix ans qu'une jeune fille de Grandvilliers a fait ce pélerinage avec succès.

Dans le canton du Hamel, à Hétomesnil, et dans presque toute la Picardie, un usage assez singulier se pratique le jour du mariage: l'époux ne se met point à table; il sert tous les plats, et ne peut manger que debout; pendant cette premiere journée il porte le nom de *cher:* l'épousée, placée au milieu de la table, est environnée des anciens du village, sans mélange de jeunes gens; le plus près parent de l'époux se charge de la mariée, il ne peut la laisser seule sous peine d'amende: si quelqu'un est assez adroit pour prendre le soulier de la belle sans que le gardien s'en apperçoive, l'époux est obligé de le racheter, et le prix qu'il en donne sert à payer de l'eau-de-vie. On reconnoît dans cet usage, déguisé par la civilisation et le catholicisme, l'usage ancien de quelques parties de la Gaule, des vieux Samnites, etc., qui tentoient le jour du mariage d'enlever la mariée elle-même à son époux, et qui s'en faisoient payer cher la rançon.

Ce que j'ai dit de la culture et du sol de Sarcus peut en grande partie s'appliquer à celui des en-

virons de Feuquieres; c'est par l'opiniâtreté de son travail que l'habitant tire des récoltes passables d'un terrain froid et peu fertile. On y voit depuis dix ans des prairies artificielles: les pépinieres s'y multiplient, et l'on y fabrique de l'huile de faîne. Les haies qui ferment les héritages sont faites d'épines noires et blanches; elles sont coupées de coudriers, de quelques érables, de tilleuls, de peupliers, de neffliers, de buis, d'ifs, de sureaux, de pruniers, et de cerisiers, que la viorne, le chevre-feuille, et les ronces, garnissent jusqu'à leurs premieres branches.

Les récoltes peuvent s'élever, année commune, à cent vingt gerbes de bled par arpent, dont le produit est de sept quintaux. L'arpent d'avoine y produit soixante-dix gerbes; on en tire quatre quintaux de grains. La vesce et la bisaille donnent cent cinquante bottes, qui produisent de quatre à cinq quintaux.

Les terrains sont trop maigres et trop secs pour qu'on y jouisse de bons pâturages; cependant les citoyens Langlier, maire, et Chrétien, juge-de-paix de Feuquieres, ont produit une amélioration sensible dans cette partie depuis plusieurs années, en établissant des parcs de vaches, qui ont ajouté à l'avantage de fertiliser le terrain, celui de féconder sensiblement les arbres fruitiers, et de conserver les bestiaux en santé.

Depuis quelques années on voit fréquemment,

vers l'automne et à la fin du printemps, plusieurs météores ignés ou lumineux, des globes de lumieres, tombant vers la terre dans la direction du sud au nord-est, des aurores boréales.

Le principal commerce est celui de bas de laine, de serges dites d'Aumale, de montures de lunettes en fer, en corne, de lunettes completes, de miroirs, et de barometres; à Campeaux spécialement et dans ses environs.

Les négociants de Campeaux, de Moliens, de Formerie, fréquentent les marchés de Feuquieres; ils en répandent les produits dans la Tourraine, la Beauce, l'Orléanois, les environs de Paris, quelques uns dans le Soissonnois, au Hâvre, dans le pays de Caux, et dans la Bretagne sur-tout: ils ne rapportent point d'échange; leur commerce en entier se fait en argent. Leurs œufs, leur beurre se portent à Gournay.

On cultive peu de chanvre et de lin, quoiqu'on pût le faire avec succès.

Il y a quelques grès paveurs dans ce canton; on n'y connoît point de carrieres ouvertes.

Les habitants de Feuquieres sont grands et bien faits; leurs femmes sont belles, dociles, et fort sages.

L'ancienne coutume de la Gaule entiere de placer le 1er de mai des fleurs et des couronnes à la porte de sa maîtresse subsiste encore dans ces contrées.

Un usage très singulier se pratiquoit avant la

révolution à Feuquieres, et dans presque toute la Picardie ; une fille, le jour de ses noces, étoit obligée de faire preuve de sa virginité, en mettant sur la tête un ruban ou une petite relique, que les prêtres ne permettoient pas de porter à celle dont ils connoissoient les désordres; celle-ci étoit réduite à se marier la nuit : cet ornement de virginité portoit le nom de pucelage.

Il y a beaucoup d'asthmatiques dans les environs de Feuquieres; on y éprouve annuellement des fievres putrides et malignes; les fluxions de poitrine y sont communes, ainsi que les dysenteries dans les grandes années de fruits. On n'y cultive pas assez le groseiller.

Le claveau est le seul genre de maladie qui pese sur les animaux : on ne connoît pas ici le traitement spécifique qui convient à ce fléau.

Les vieillards, sujets aux rhumatismes, ne passent guere soixant-dix ans; mais, dans les communes de S.-Deniscourt, d'Omecourt, et de Montceaux, on vit de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans.

Ce pays a moins été frappé par la révolution que les autres, puisqu'on remarque que le respect filial et le respect de la vieillesse y conservent toute leur puissance.

En parlant de Grandvilliers et de Sarcus nous avons dit sur les métiers et les fabriques tout ce que nous pourrions répéter ici; ils sont les mêmes dans toutes ces contrées.

Les prêtres ont eu la même conduite; on ne pourroit que louer leur sagesse et le bon esprit qu'ils ont répandu dans les campagnes.

On voit peu de chiens enragés dans les environs de Feuquieres; mais on s'y plaint de la multiplication incroyable des chiens, sur lesquels on appelle la surveillance de la police.

L'esprit public est bon: le peuple est plein de confiance dans le gouvernement, et très prononcé contre ses ennemis tant intérieurs qu'extérieurs.

Le printemps et l'automne sont délicieux dans les vallons de Thérines, de S.-Deniscourt, de Hautbost, entourés de bois.

On demande aux observateurs et aux naturalistes les moyens de se délivrer de deux fléaux qui désolent les cultivateurs: le premier est une poussiere noire d'une odeur infecte; le second la nielle. Le seigle n'est pas frappé de ces accidents.



FORMERIE.

A l'ouest de Grandvilliers, à l'extrémité du département, est la commune de Formerie, dont le sol est aquatique et froid: l'exploitation du terrain très humide est assez facile. On néglige les plantations dans les champs; on cultive beaucoup d'arbres dans les vergers voisins des habitations.

Les récoltes médiocres nourrissent à peine un quart des habitants : il faut un double engrais pour échauffer le terrain, qu'au printemps on couvre de cendres, de tourbes, et de plâtres.

L'ouragan du 18 brumaire an 8 renversa dans ce pays plus de deux mille pieds d'arbres fruitiers.

Le peu de succès des moutons espagnols du citoyen Pretzer donne contre eux des préjugés, que de nouvelles expériences et la raison détruiront bientôt.

Le seul bois remarquable des environs de Formerie appartenoit jadis au comte de Barbanson ; sa surface est de deux cents trente-deux arpents; il étoit célebre par la beauté de ses chênes, que leur acquéreur a détruits sans ménagement.

Il n'existe dans les environs que la riviere de Canny, qui traverse S.-Samson, et se perd dans le Thérain.

On vante la propreté intérieure des habitations champêtres des environs de Formerie.

Les hommes y sont vifs, laborieux, industrieux, robustes: point d'épidémies dans ce pays; il n'est pas rare d'y voir des êtres de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans.

Les jours de fêtes et les dimanches l'usage des hommes mûrs est de se réunir au cabaret : on y fait une partie de cartes; un pot de cidre est le prix du vainqueur; c'est ce qu'ils appellent faire *l'estaminet*, terme de leur ancien patois.

Leur imagination saisit les objets avec plus ou moins de justesse, mais elle s'enflamme au premier choc; disposition assez générale en Picardie, si vous en exceptez Beauvais: delà le proverbe qu'on applique aux vrais Picards, *Ils ont la téte près du bonnet.*

Les jeunes filles aiment la danse avec passion; rien ne les arrête quand il s'agit de se rendre à quelque fête patronale.

Des charlatans errent quelquefois dans la campagne et dans les marchés; le paysan s'y laisse prendre comme l'habitant de Paris. Quelques uns de ces charlatans font usage de ce qu'ils nomment corne de vérité; c'est un long tube de ferblanc dont ils posent l'embouchure sur l'oreille du bénévole auditeur: ils débitent par l'autre extrémité du tube des grossièretés que la femme la plus hardie n'oseroit répéter; mais elle a payé ses sottises, elle laisse attraper les autres.

Les petites communes de l'arrondissement de Formerie sont renommées par leurs fabriques de bas à l'aiguille; Blargies et Campeaux excellent dans ce genre de travail. Ces objets se portent au marché de Feuquieres, d'où ils passent dans le Soissonnois, au Hâvre, et dans le département de la Seine-Inférieure.

Il y a sept ou huit ans qu'une riche manufacture de coton employoit une partie des habitants de Formerie · elle n'existe plus, et laisse dans la

misere une multitude d'ouvriers qu'elle avoit formés.

La bonneterie étoit la principale branche du commerce de Formerie : on y faisoit une grande quantité de souliers. Ces établissements cessent malheureusement d'être en vigueur.

En 1703, à l'exception de cinq à six maisons, cette commune fut entièrement dévorée par les flammes.

Formerie faisoit jadis un commerce considérable avec Rouen et la basse-Bretagne.

Les souterrains du château sont très anciens. Les habitants desireroient qu'on logeât la gendarmerie dans une partie de ce bâtiment national.

Les nombreux bestiaux qu'on nourrit dans ce canton y sont engraissés pour Paris.

ROMESCAMP.

Le sol de Romescamp est en général caillouteux. On est dans l'usage de semer du trefle dans les jacheres destinées à recevoir du bled : on seme le trefle au mois de mars ; on en fait deux récoltes, l'une en messidor, l'autre en vendémiaire : dès que cette récolte est enlevée on laboure la terre, on la herse, on y dépose le bled.

Il y a dans le canton de Romescamp plus de dix-huit cents arpents de bois épars, provenants du duc de Penthievre, où l'on façonne des planches pour la marine. Ces bois n'ont point été vendus à des particuliers; leur produit annuel peut être de 20,000 liv.

Les cidres de ce pays sont d'assez bonne qualité.

Dans le canton de Romescamp il y a beaucoup de charpentiers, de menuisiers, de charrons, de tailleurs, de sabotiers, de tisserands. On y voit une fabrique assez considérable et renommée de ce qu'on nomme serge d'Aumale.

On s'y plaint de la dégénération des mœurs, de la perte de l'amour filial, et du respect pour la vieillesse depuis la révolution.

On y voit peu de mendiants; beaucoup de malheureux ont assez de force d'ame pour souffrir sans tendre la main.

Quincampoix est la derniere commune du département: c'est un pays reculé, peu fréquenté, dont la culture est à-peu-près la même que celle de Romescamp.

Près de Quincampoix et de l'Aunoy-Cuillere on trouve des montagnes très escarpées où l'on mene paître les moutons.

On nourrit dans ce pays beaucoup de vaches, de porcs, de volailles de toute espece.

Les comestibles sont le froment, le seigle, le

mouton, le porc, le poisson de mer, le poisson d'eau douce, le beurre, le fromage, des légumes de toutes especes, des fruits, pommes, poires, etc. La boisson ordinaire est le cidre, le poiré. On en récolte assez dans le pays pour la consommation des habitants; il s'en exporte peu dans les pays voisins.

Deux fortes sources sortent, l'une de la vallée de Quincampoix, l'autre de celle de l'Aunoy-Cuillere: elles deviennent assez fortes pour faire tourner plusieurs moulins; elles coulent sur la même direction, joignent une autre source du département de la Seine-Inférieure: toutes trois se réunissent aux portes de la ville d'Aumale, et forment la riviere de Braîne, qui se jette dans la mer près de Tréport.

Il y a peu d'endroits dans la France où on se soit moins senti de la révolution qu'à Quincampoix.

Après les différentes excursions faites dans les environs, et dont nous sommes dispensés de faire le récit en détail, parceque l'uniformité d'une grande plaine offre peu de points pittoresques, nous quittâmes Grandvilliers, accompagnés d'un cortege presque aussi nombreux que celui qui nous avoit accueilli avec tant d'amabilité et d'empressement à notre arrivée dans cette commune. Des jeunes gens à cheval voulurent, malgré nos instances et le mauvais temps, nous accompagner jusqu'au château d'Achy, un peu au-delà de Mar

seille. La route que nous traversâmes pour nous y rendre passe sur des terrains coupés de vallons, de monticules, et de jolis bois. Les villages sont peuplés de fileuses et d'hommes travaillant des bas au métier. J'ai fait dessiner le château, d'une structure si bizarre, appartenant à M. de Juigné, qu'on nomme Fontaine-la-Vaganne(1). En approchant du château de Causan, défendu par quatre tourelles, au milieu des bois et des eaux, les sites deviennent très pittoresques. Rien de champêtre, de cahoteux, de religieusement mystérieux comme les environs de Marseille.



MARSEILLE.

Les terres voisines sont mélangées de tuf, de marne, et de cailloux. Celles qui sont exposées au levant sont d'un rapport assez avantageux. Au couchant elles ne présentent qu'une superficie mêlée de craie et sans produit; les terres labourables sont plantées de pommiers.

(1) Ce château fort ancien est flanqué d'une grosse tour, qu'on nomme la tour de Ganelon; les murs ont sept pieds d'épaisseur. Il avoit tenu pour le parti d'Orléans, et fut pris par trois mille hommes, en 1419. Le sieur de Fontaine-Lavaganne fut un des généraux de Charles VII. Dans la commune de Fontaine-Lavaganne on fabrique beaucoup de bas de laine.

On cultive dans les environs (au château d'Achy) avec succès, quelques arbres et quelques plantes exotiques, telles que mûriers de la Chine, catalpa, accacia blanc, tulipier, arbre de Judée, faux ébénier, azerolier, sorbier des oiseaux et de la Laponie, sumac, le tuya de la Chine, le cedre du Liban et de la Virginie, pins d'Écosse, ifs, melêse, etc.

Le sort des cultivateurs, dans ce pays peu favorisé de la nature, est à plaindre; à peine, par des travaux constants, peuvent-ils payer leurs impositions et soutenir une foible existence. L'artisan, le manouvrier sont infiniment plus heureux.

Les bois de la forêt de Beaupré, dite Malmifait, les bois d'Achy, ceux de Marseille et de Fontaine, qui forment un total d'environ deux mille arpents, produisent annuellement 20,500 liv.

On trouve à la superficie des terres, à Marseille et dans ses environs, des grès durs, propres aux pavés des villes et des grandes routes, et d'autres grès mêlés de coquillages.

On fabrique aux environs de Marseilles une très grande quantité de bas, pour les troupes et pour les ports de mer.

Le bourg de Marseille est situé dans un vallon, sur la riviere du petit Thérain, au confluent de la petite riviere anciennement dite de Bally, et depuis d'Herbouval; il est un bourg de station pour les voyageurs qui viennent de Calais ou qui s'y rendent. La seule branche de commerce

qui s'y fasse est la tannerie et la mégisserie: le surplus des habitants travaille pour les passants et pour les communes environnantes.

Marseille est proprement bâti. Les petites montagnes qui le dominent, les points de vue qu'elles procurent, la couleur variée des terres, le verd des prairies et des plantations qui bordent la colline, en embellissent le séjour.

Dans les environs de cette commune est le village de Blicourt, célebre par sa manufacture d'étoffes de laine. Les serges de Blicourt et d'Aumale sont les mêmes quant à la fabrication, et ne different que par leur largeur et par le choix des matieres, toujours plus fines et mieux assorties dans le Blicourt que dans l'Aumale : le nombre des fils de la chaîne est d'environ quinze à seize cents pour l'Aumale, et de douze à quinze cents pour le Blicourt.

Le village d'Achy, où nous nous arrêtâmes, après avoir visité la célebre abbaye de Beaupré, fondée en 1035, par Manassès, seigneur d'Achy, est situé au midi de Marseille, sur la riviere du Thérain. Le château d'Achy est remarquable par ses belles pieces d'eau, par ses prairies. On évalue à 20,000 liv. de rente le revenu de cette terre, susceptible d'améliorations. Le village qui porte son nom fabrique des bas très recherchés. La vue qu'on a du château est variée, heurtée; elle plaît par ses contrastes avec les plaines que nous venons de parcourir, par ses enfoncements,

ses eaux, ses montagnes couvertes de bois, dont les lignes sont coupées par des vallons sombres et vaporeux.

Nous arrivâmes à Troissereux par un chemin garni de quelques villages, de quelques maisons de campagne assez jolies. La route qui conduit de Troissereux à Beauvais est décrite sous le titre de route de Calais.

CANTON D'ONSEMBRAY.

Malgré les difficultés de la route presque impraticable, et dont l'hiver on a peine à se tirer même à cheval, j'avois résolu de visiter le Bray, vallée curieuse, très étendue, et qui jadis, avant les partages de communaux, qu'on s'est permis pendant la révolution, nourrissoit des milliers de bêtes à cornes.

La route offre d'abord les grands tableaux des environs de Beauvais. Le site se rétrécit près de l'abbaye de S.-Paul; les coteaux se couvrent de bois. Un peu plus loin les paysages ressemblent à ceux de la Bretagne et de quelques parties de la Normandie.

Le territoire du Bray est resserré entre la montagne dite des Larris et la petite riviere d'Avelon, dont les eaux se rendent à Beauvais.

Ce canton du levant au couchant présente une étendue de cinq lieues sur deux de largeur : la surface de son territoire est de cinq mille huit cents quinze arpents ; sa population de trois mille huit cents habitants. Cette vaste étendue de terre étoit jadis un bien communal. Quelque temps avant la révolution le prince de Conti voulut s'emparer d'une moitié du Bray pour en faire une capitainerie ; les seigneurs d'Onsembray, d'Avelon, l'évêque de Beauvais, le chapitre de Gerberoy, les moines de S.-Germer, s'éleverent contre cette usurpation. La révolution termina cette querelle. Pendant ses désordres, des particuliers cultiverent des terrains dans le Bray, s'en emparerent ; la multitude de bestiaux qu'ils nourrissoient disparut ; fort peu de ces terres, mal fumées, mal cultivées, donnerent des récoltes : beaucoup d'habitants se contenterent de faire de légers fossés, ou tracerent un simple sillon autour des champs qu'ils s'approprioient ; le pays perdit sa richesse.

Plusieurs étangs fournissoient une grande quantité d'excellents poissons, ils furent desséchés : on regrette sur-tout le vivier d'Auger, piece d'eau de soixante-douze arpents, qui n'offre plus au voyageur que l'aspect hideux d'un marais dont l'odeur le poursuit au loin.

Auger est un petit village de cinq maisons habitées par des journaliers.

Les montagnes du nord offrent un bel aspect

et de grands points de ralliements à celui qui veut étudier la surface de ces contrées ; on voit au nord le moulin de Savignies ; on distingue au nord-ouest les moulins de la Landelle, où l'on fabrique beaucoup de dentelles. On continue sa route sur des sables ondulés comme ceux des bords de la mer, et sur des terres, dont on enleve la superficie, qu'on brûle pour la répandre sur des champs qu'on a cultivés. Il seroit d'autant plus facile de faire passer ici la route qui conduiroit à Gournay par le Bray, que des silex sont sous la main dans les plaines d'Onsembray à S.-Aubin, Epaubourg, Cuigy, et S.-Germer.

De la Grippe, dans le terroir d'Epaubourg, on apperçoit la *Chapelle aux Pots*, ainsi nommée d'une fabrique de poteries de la même espece que celle de Savignies. On ne peut transporter ses produits à Paris que sur le dos de mauvais chevaux ; la route de Gournay pareroit à cet inconvénient. Du même point on distingue sur une montagne bien boisée Hodenc en Bray, village de cultivateurs et de journaliers, Ville en Bray, où se fait un commerce de laine et d'étoffes communes : Senantes, fort village où l'on travaille de la laine et de grosses étoffes. On est alors au centre du Bray, entouré de bois et de montagnes. Nous vîmes de là le reste de la vallée; nous étions à deux lieues et demie de Gournay, qui forme une longue ligne de bâtiments au pied d'une colline assez jolie.

La vallée du Bray, changeant de département, se prolonge à quatre lieues au-delà de Gournay jusque à Forges; elle a par-tout une lieue de largeur. Cette partie de la Normandie intacte, qui n'a point été partagée, conserve ses beaux pâturages, et nourrit des milliers de bestiaux.

Il paroît que la totalité du Bray fut autrefois une grande forêt. On reconnoît encore les places où jadis on a fait du charbon. Les collines dépouillées, sans culture, qu'on voit par-tout dans cette promenade, devroient être replantées; il est certain que les arbres y réussiroient, puisque de distance en distance on voit des bois épars sur des sommets de même nature à la même élévation.

Tout chemin cesse près d'Epaubourg. Nous traversâmes ce village aux risques de briser nos voitures. Pour reposer nos chevaux fatigués nous descendîmes dans l'église de cette commune, dédiée au bienheureux S. Martin.

On nous fit remarquer d'abord sur la porte principale les quatre fers du cheval du patron de l'église. La voûte est faite de bois de châtaigner; l'extrémité des poutres est ornée de têtes en saillie, masques bizarres, capricieux, au milieu desquels on distingue le soleil et la lune.

Nous ne nous attendions pas à trouver dans ces lieux écartés, inabordables, dans un séjour de pauvreté, les plus jolis vitraux, d'une conservation

parfaite. La naissance de l'enfant Jésus en est le principal sujet. Le nouveau né couché sur un lit de paille, dans une attitude un peu forcée, est entouré du bœuf, de l'âne, et d'un cordelier qui le réchauffent; le dernier paroît moins s'occuper de l'enfant que de la Vierge, dont la figure finie, élégante, sortit du pinceau d'un grand maître: ses cheveux, tressés à l'étrusque, sont enveloppés d'un mouchoir; ses doigts alongés, délicats, sont du fini le plus parfait; sa tunique, d'un pourpre éclatant, est entourée d'un manteau bleu à larges plis. Au-dessus de la Vierge, une jeune fille porte au nouveau né une élégante corbeille de fruits: on n'est pas mieux posé, on n'a pas une tournure plus élancée, une physionomie plus douce; elle est vêtue d'une tunique violette: la figure d'une vieille qui se penche pour embrasser l'enfant, a toute l'expression que le Poussin auroit pu lui donner. Je ne parle pas des têtes moins délicates de quelques pâtres à bonnets phrygiens, dont les vêtements blancs, ou de l'écarlate la plus éblouissante, tranchent sur la robe sombre et repoussante du cordelier : la scene se passe sous une arcade à cintre plein, d'un gris rougeâtre; des bergers dans le lointain sont avertis par un ange de la naissance du Fils de Dieu; l'ange est bien jeté dans les airs, et porte écrit sur un ruban : *Gloria in excelsis:* l'étoile des mages paroît au ciel dans un des angles du tableau. Tous les ornements des vitraux de cette église sont

dignes du sujet principal : les animaux des quatre évangélistes, des vases, des rosaces, des têtes de vieillards, se dessinent sur des fonds blancs ou jaunes, ombrés légèrement de couleurs violettes.

Saint Martin, patron de l'église, en veste d'or, en manteau jadis bleu, est honoré d'une petite statue équestre placée sur la droite en entrant.

L'épisode de l'église d'Epaubourg nous consola de la fatigue du voyage, et nous donna le courage de l'achever.

Le territoire du Bray est en général aquatique et froid. Le cultivateur aisé mêle de la marne à ses terres; celui qui ne peut faire ce mélange perd un huitieme de sa récolte. L'exploitation des terres est difficile et dispendieuse : le terrain est formé de monticules et d'inégalités; il faut quatre forts chevaux et deux hommes pour le préparer. Ses produits, qui ne peuvent se porter qu'à Beauvais et à Gournay, augmentent de beaucoup la dépense, vu l'absolue dégradation des chemins. Les pommiers et les poiriers y sont cultivés avec soin ; la grande majorité de ces arbres ne dure que quarante ans ; mais les remplacements se font avec exactitude, et l'on entretient avec soin les pépinieres qui servent à ces remplacements.

Le canton d'Onsembray fournit année commune trois mille cinq cent cinquante muids de cidre.

On cultive avec quelque succès des prairies arti-

ficielles depuis quinze ans; elles consistent en trefle, bourgogne et luzerne.

La petite riviere d'Avelon est la seule qui coule à côté de ce territoire vers le nord.

Les hommes de ce pays sont d'un tempérament robuste; ils éprouvent quelquefois des fievres occasionnées par les brouillards et l'épaisseur habituelle de l'air: les épidémies, les épizooties y sont rares, quoique sur la fin de l'an V le citoyen Caron, fermier d'Onsembray, ait perdu quarante-sept vaches, et le citoyen Segrier neuf dans l'espace de trois mois. La durée ordinaire de la vie est de soixante-quinze à quatre-vingts ans.

On se plaint ici comme par-tout du peu de respect des enfants pour leurs peres, et du peu de considération qu'on a pour la vieillesse depuis quelques années.

Tous les hommes sont laboureurs dans ce canton. Point de fabriques, point de commerce, si vous en exceptez le beurre, qui se vend à Gournay. Les femmes filent du chanvre, et fabriquent quelques blondes assez recherchées.

On se loue beaucoup ici des ecclésiastiques; ils sont soumis aux lois, et vantent la constitution actuelle.

Le petit-lait du Bray sert aux blanchisseuses de Beauvais. On envoie à Paris du beurre, du fromage, des œufs, de la volaille.

Après avoir vu quelques autres villages, tra-

versé des terres labourées, faute de route assez large pour laisser passer nos voitures, nous revînmes à Onsembray. Le citoyen Caron, fermier intelligent, nous assura qu'il n'y a pas à présent deux mille vaches, et plus de dix mille moutons dans la partie du Bray qui tient au département de l'Oise.

On bat jusqu'à cent livres de beurre à la fois dans des serennes tournées par quatre hommes; elles sont de la grosseur d'un muid: le lait du beurre se donne aux porcs.

Les chevaux sont nourris de foin, de pois, de vesce, de bisaille.

Le château d'Onsembray, où l'on n'arrive qu'à travers des précipices, est situé sur un plateau riche de poiriers et de pommiers: il tombe en ruine; il est bâti d'assises alternatives de briques et de pierres: c'est un triste débris de la fortune de ses anciens propriétaires.

Louis-Léon Pajeau, comte d'Onsembray, né à Paris le 25 mars 1678, membre honoraire de l'académie des sciences en 1716, mort à Paris le 22 janvier 1754, a donné un travail sur les anémometres.

Onsembray fut érigé en comté avec haute justice en 1702.

Le pays de Bray, possédé par les Anglais lorsqu'ils occupoient la Normandie, fut reconquis par Philippe-Auguste, en 1202.

On cite une observation faite à Marivaux, commune de Hodenc en Bray. Un propriétaire avoit acquis une partie de bois la plus mauvaise du lieu : il en fit la coupe beaucoup plus tard que les experts ne le lui conseilloient ; il obtint l'année suivante la plus belle pousse possible : les meilleures parties du bois n'en avoient jamais présenté d'aussi fournies en aussi peu de temps. On en conclut qu'il seroit utile de déterminer par une suite d'expériences bien faites quel seroit pour chaque lieu l'époque la plus favorable à la coupe des bois.

AUNEUIL.

Le canton que je vais décrire, que j'ai parcouru sur tous ses points, dont j'ai joui dans de délicieuses promenades, dont j'ai saisi toutes les masses et tous les détails, du Point du jour, de la hauteur de Villotran, de celle de la Neuville d'Aumont, s'étend dans une longue vallée qui se prolonge dans le Bray. Auneuil est enchanteur par les prairies, les bois, et les allées qui l'environnent.

Saint Martin-le-Nœud marque à mi-côte sur la montagne de ce nom par son clocher pointu et par le bois sacré, bien détaché, sur un fond dé-

pouillé qui décore le cimetiere de cette petite chapelle. On a du Point-du-Jour une vue très étendue, non-seulement sur le canton, mais sur les coteaux de S.-Paul, de Montmille et de Savignies : on voit d'ici le bois de Belloy, qui couronne de jolies collines. L'Avelon, auquel se joignent mille ruisseaux, traverse le fond de la vallée.

J'avois réuni dans Auneuil la totalité des maires des cantons d'Auneuil, d'Onsembray au nombre de vingt : j'eus avec eux une conférence de quelques heures.

Toutes les communes du canton d'Auneuil (1) qui sont dans la vallée sont à-peu-près de la même nature, ont la même culture, et donnent les mêmes produits. Les parties de ce canton qui sont sur la montagne, tels que Villotran, la Neuville-Garnier, en different par leur position élevée: celles-ci sont peu productives; leur terrain est très froid : on ne peut en tirer parti qu'en fumant tous les trois ans et qu'en semant de très bonne heure.

Les prairies artificielles y réussissent assez bien, excepté la luzerne; elle ne rapporte qu'à force de terreau et de fumier.

On trouve dans les communes de Villotran et de la Neuville-Garnier, ainsi que dans celles d'Autheuil et d'Auneuil de la terre propre à faire de la brique et des tuiles. Il y avoit autrefois à Ves-

(1) Les terres du marais d'Auneuil sont d'une argile violacée.

sencourt une tuilerie renommée. Celle qu'on voit présentement à Villotran, à la Neuville-Garnier et à Auneuil ne sont pas de la premiere qualité.

On fait de la chaux dans ce canton, mais elle n'est pas excellente.

Les terres sont plantées de pommiers, de poiriers, mais la liqueur qu'on en tire est médiocre.

Les bois croissent avec difficulté sur la côte et sur la montagne; ils se débitent en charbon : leur exploitation et leur transport sont difficiles, par le mauvais état des chemins qui conduisent à la grande route et par la pente trop grande des côtes.

J'ai fait dessiner la belle fontaine d'Auneuil : on croiroit ce dessin pris sur un des sites pittoresques de l'Italie.

Il y a quelques carrieres dans la commune de S.-Martin-le-Nœud, dont la pierre est trop tendre pour qu'on l'emploie dans les bâtiments.

Les habitants sages du canton se plaignent de la mauvaise foi, de l'absence des mœurs, et de la religion. Ils attendent du temps et du gouvernement une régénération nécessaire.

Peu de personnes atteignent l'âge de quatre-vingts ans.

L'éducation est presque nulle dans ces communes, si vous en exceptez Villotran, où l'ancien vicaire, homme de mérite et de mœurs pures, consacre ses moments à la pratique de la religion et à l'instruction de la jeunesse.

La montagne sur laquelle sont situés Villotran, le Point du jour, la Neuville-Garnier, etc., fait partie de celle qui commence aux environs de Dieppe, et se termine à Sainte Genevieve ; elle suit la direction du sud-est au sud-ouest.

Il existe dans le canton d'Auneuil une immense carriere, dite de Bongenouil ou de S.-Pierre : on en a tiré les pierres de la cathédrale de Beauvais.

Le petit ruisseau qui passe à Frocourt fait aller trois moulins; il prend sa source près de Berneuil, et se jette dans le Thérain, près de Villers-sur-Seine: c'est celui qui traverse Allonne. Il y a dans ce canton deux autres ruisseaux: l'un prend sa source près de S.-Sulpice, et se jette dans le Thérain, près le petit Bruneval, presque en face du mont Bourguillemont; l'autre commence à Auneuil, et se perd dans les fontaines de Panthemont. La ferme de Frocourt est une espece de château fort, construit par François Ier. Les armes du grand pavillon portoient trois fleurs de lis et deux salamandres. On voit dans les murs intérieurs d'un vieux bâtiment qui sert de grange (aile gauche de la maison) un buste de femme, qu'on présume être le portrait de la maîtresse de François Ier, pour laquelle il fit bâtir ce château.

C'est à Autheuil que naquit Yves de Chartres, évêque de Beauvais.

CANTON DE CHAUMONT.

En quittant Beauvais pour se rendre à Chaumont on traverse la route de Rouen, déja décrite: après avoir passé le bois de Belloy, avant d'arriver à S.-Léger, les terres sont d'un rouge foncé, et doivent contenir une grande quantité d'oxyde de fer. Vous laissez sur la gauche S.-Léger, village enchanteur; il offre à l'œil du voyageur le plus délicieux asyle contre les chaleurs de l'été: ses terres mal soignées le rendent trop humide, mais avec la moindre dépense il deviendroit une agréable habitation embellie de promenades charmantes. On remarque, en traversant le marais d'Auneuil à droite, des terres argilleuses d'un rouge très violacé, et le plus souvent violettes.

Le chemin rapide et difficile qui vous conduit au Point-du-Jour s'éleve sur la montagne de la Houssoye: elle est calcaire; on y trouve du carbonate calcaire crystallisé.

Au sommet de cette montagne regne une vaste plaine au sud-ouest, qui, par une pente insensible, descend jusqu'à Chaumont: les terres en sont légeres, et couvertes de pommiers, sur-tout dans les environs de Villotran, très agréable habitation, entourée de sept cents arpents de bois,

bien entretenus, bien percés; elle est sur la gauche du grand chemin, mais à quelque distance de la grande route.

Le village de la Houssoye, qu'on traverse, touche à la terre du même nom : le château n'en est point terminé, mais au milieu des bois qui le décorent il est d'une assez belle apparence.

A peu de distance de village vous quittez le grand chemin de Gisors, et vous vous rendez à Chaumont, en traversant Porcheux, Thibivillers, S.-Brice : la route n'auroit besoin que de quelques réparations peu coûteuses pour être très bonne. On trouve beaucoup de terres mêlées de silex jusqu'à Chaumont; elles sont d'un assez bon rapport et bien cultivées. On y voit une grande quantité de vieux pommiers, d'antiques poiriers, dévorés par le temps, et n'offrant presque qu'une écorce; ils cependant donnent encore du feuillage et des fruits, qui me rappelerent ces vieux bois d'oliviers qu'on trouve en se rendant à Tivoli, en parcourant les champs de la Provence et de l'Italie.

J'oubliois de parler de la belle terre du Saussay, si bien boisée, si bien percée; on la traverse sur une assez longue étendue avant d'arriver à Thibivillers.

Nous reçûmes en arrivant à Chaumont tous les témoignages de considération que les Français aiment à montrer aux agents d'un gouvernement qu'ils chérissent.

La séance des maires des cantons environnants fut composée de cinquante-deux individus.

Chaumont me paroît une ville très ancienne: elle fut jadis sur le sommet de la montagne au pied de laquelle elle existe à présent. Les ruines qu'on y remarque, la vieille église sur-tout, où l'on voit réunis le goût gothique et celui des Arabes, la tour Begue, qui prend son nom de Louis-le-Begue qui la possédoit, la nature de la maçonnerie; tout nous reporte à des temps reculés.

Le premier seigneur particulier de Chaumont connu dans l'histoire est Robert Ier, surnommé l'éloquent; il tomba de cheval au retour d'une course qu'il avoit faite en Normandie, et périt accablé sous le poids de ses armes.

Cette ville fut possédée par beaucoup d'autres seigneurs jusqu'en 1445; depuis cette époque elle appartint à la maison de Chaumont, dont on peut voir la longue généalogie dans le dictionnaire de Moréri.

Elle avoit le titre de vicomté en 1060. Une chartre de la vingt-neuvieme année du regne de Henri Ier porte dans la liste de ceux qui l'ont souscrite, *Walot, vice-comes Calidi montis.*

Guillaume-le-Breton fait mention de cette place en 1188.

Par les démolitions qu'on apperçoit, on voit que le château, à l'une des extrémités duquel étoit le donjon ou la tour Begue, étoit bâti sur un plan

elliptique, et formé de dix tours; à l'extrémité opposée se voyoit le prieuré de S.-Pierre : cette propriété appartenoit dans les derniers temps à madame d'Anville.

Ce fief, indépendant de la seigneurie de la ville, avoit passé de la maison de Chaumont à celle de Longueville, et enfin à celle de Conti.

On assure que l'ancienne cité contenoit jusqu'à cinq mille habitants; qu'elle fut brûlée par les Normands, en 1164, sous Louis-le-Jeune. On parle beaucoup de souterrains immenses, mais dont on ignore l'entrée. Passons à la ville actuelle : elle est, comme je l'ai dit, située au pied de la montagne, sur les bords de la Troesne, qui prend sa source à Yvry-le-Temple, et se jette dans l'Epte à Gisors : sa population est de mille quatre-vingt-un habitants. Une partie de ses maisons s'éleve sur la croupe de la montagne, jusqu'à l'église paroissiale, remarquable par sa position pittoresque, au-dessus des toits de la ville, sur un site couvert de grands arbres.

De la maison du citoyen Fargeon la montagne, les ruines, l'église, la ville, les champs, les bois, forment le plus riche et le plus joli tableau.

Du haut de la montagne vous découvrez un horizon immense; il se termine vers le nord sur les montagnes de Beaumont-les-Nonains, qui s'étendent de Méru jusqu'à S.-Germer.

La forêt de Thelle, les bois de Villotran marquent dans ce vaste bassin. Plus près on distingue les bois de Rebatz, et le parc étendu du château, que son propriétaire a démoli pour tâcher d'écarter de chez lui la jalousie révolutionnaire.

Au pied de la montagne, au-delà de la riviere, on remarque la jolie habitation, le parc de quatre-vingts arpents, et le jardin anglais du citoyen Fargeon.

Gournay se distingue au nord-ouest, Gisors à l'ouest; au sud-est les marais de Chaumont; plus loin les montagnes de Liancourt, de Tourly et de Marquemont; à l'est on apperçoit la plaine de Feit, Locconville, Henonville, le meilleur pays des environs.

La forêt de Thelle, au nord, couvre un grand arc de l'horizon.

On assure qu'avant la chûte de la tour d'observation, abattue au mois d'octobre 1793, on distinguoit de son sommet Paris, le dôme des Invalides, et qu'on y vit sur-tout les flammes de l'incendie de l'opéra.

L'église actuelle est la miniature d'une cathédrale, si j'ose me servir de cette expression; elle est élégamment placée sur le milieu de la colline, dominée d'une tour carrée à la moderne: l'architecture gothique en est très légere; elle a été réparée lors de la renaissance des arts. On y remarque plusieurs ornements du genre de ceux

qu'on employoit du temps de Henri II. L'histoire de S. Louis étoit représentée sur les vitraux de cette église. Ce qui subsiste de cette peinture n'a rien de remarquable, et n'annonce pas de grands talents chez le maître qui l'exécuta : dans un de ses panneaux on voyoit S. Louis à Royaumont aux pieds d'un abbé mangé d'écrouelles ; ailleurs, sous les yeux de ce prince, un bourreau, vêtu d'un pourpoint et d'un pantalon fort étroit, comme on les portoit sous Henri II, perçoit la langue d'un blasphémateur. On assure qu'un des vitraux, représentant l'adoration des mages, à la couleur, au fini du dessin, faisoit reconnoître Jean Cousin : je regrette de n'avoir pu voir ce dernier morceau.

Derriere Chaumont, sur la direction du sud-est au nord-ouest, s'éleve une montagne précédée de plusieurs collines ; elles sont calcaires, et remplies à mi-côte d'une incroyable quantité de coquilles fossiles. J'y ai fait faire des fouilles ; je donnerai quelques notes sur leur nature et leur espece.

A peu de distance de Chaumont il existe une terre que je me plus à parcourir ; elle s'étend dans la plaine, couverte de pommiers alignés avec soin, elle s'éleve sur les montagnes plantées d'arbres de haute-futaie : les eaux en seroient admirables s'il eût été possible de les soigner, de les diriger pendant les jours de la révolution. On ne pourroit imaginer plus de variété que celle qui regne dans

les vallons et dans les bois de cette retraite champêtre : j'y vis un chêne énorme entouré de hauts peupliers ; j'y vis aussi une fontaine dans laquelle on trempoit des fils, qu'on attachoit, soit au chêne voisin, soit à la porte d'une ancienne chapelle entièrement détruite : cette chapelle renfermoit les cendres et les tombeaux d'anciens chevaliers. Je possede une épée très curieuse, dont la lame est damasquinée, et couverte de caracteres ; on y lit en écriture gothique, *In te, Domine, speravi non confundar in æternum ;* au-dessous est écrit, en lettres plus petites, *Par mains saintes Sarrazins occits, anno* 1204. La poignée de cette arme est dorée : j'en donnerai le dessin.

Le sol du canton de Chaumont offre une grande variété de terres, qu'on divise en deux parties : la premiere comprend Boissy, Énancourt, Hardivillers, et Jouy au nord-est de Chaumont ; son territoire est médiocre et caillouteux. Le terrain des huit autres communes est assez bon, si vous en exceptez quelques parties situées sur la côte ouest de Chaumont, dépendantes des communes de Chaumont, d'Énancourt, et de Reilly, qui sont très mauvaises, et quelques parties marécageuses et de sable pur situées dans les communes du Fay, de Fleury, de Locconville, de Jamméricourt, et de Thibivillers. Les meilleures terres du canton sont argilleuses, mêlées de sables ; au-dessous de la premiere couche de terre productive, à plus ou

moins de profondeur, on trouve en général de l'argile, au-dessous de laquelle regnent successivement des couches de tuf et de sable. Les terres de ce pays sont cultivées avec intelligence ; on s'y sert de la charrue à tourne-oreille. Les productions du sol sont le bled, quelques avoines ; cette derniere espece de grain y réussit peu. Le goût des plantations d'arbres fruitiers se ranime ; les arbres forestiers sont très négligés ; ils croissent naturellement autour des enclos.

On éleve dans un jardin à Boissy beaucoup d'arbres exotiques.

On trouve au Fay une pépiniere d'arbres fruitiers pour les champs, et pour les jardins des plants d'arbres de toute nature, et même d'arbres étrangers ; cette pépiniere sera en pleine valeur cette année.

A Jouy il y a un bois de quatre cents hectares ; il consiste en taillis, qui s'exploitent par coupe réglée tous les quinze ans. Environ deux cent soixante-dix hectares de bois, répandus sur Boissy, Énancourt-le-Sec, fournissent, malgré la dégradation qu'ils ont éprouvée, des bois de charpente, des planches, des lattes, des cerceaux, des échalas, des claies pour les parcs à moutons, des écorces pour les tanneries de Beauvais, et beaucoup de charbon pour Paris.

Les pâturages sont généralement mauvais ; ils sont composés d'herbes sures, cependant les che-

vaux s'en nourrissent. Le plus considérable est un marais de sept cent soixante arpents, connu sous le nom de marais de Chaumont; il s'étend depuis la Villette et Tomly jusqu'à Chaumont: les habitants de Fay, de Fleury, de Liancourt, de Tomly en ont la jouissance; des particuliers la leur contestent.

Les prairies en général produisent des foins de mauvaise qualité; on les donne aux moutons comme supplément de nourriture.

Les prairies artificielles se multiplient dans les terrains médiocres; on préfere ailleurs la culture du bled.

Les cultivateurs engraissent des veaux, renommés à Paris sous le nom de veaux de Pontoise: cette branche de commerce tombe depuis dix ans; de cette époque les vaches, très nombreuses autrefois, ont diminué de moitié.

Il n'y a jamais eu de haras dans cette contrée; on pourroit en établir un dans les communes voisines du marais de Chaumont.

Les habitants se plaignent d'être tourmentés par des braconniers qui tuent le gibier et leurs volailles; et par des moineaux qui se multiplient, et font grand tort à la récolte.

Deux ruisseaux, dont l'un a sa source au Mesnil-Theribus, l'autre à Yvry-le-Temple, coulent du nord au midi jusqu'à l'entrée du marais de Chaumont, ils se réunissent, forment la petite riviere

de Troesne, qui, coulant du sud-est au sud-ouest, traverse le marais et la ville de Chaumont, et se jette dans l'Epte au-dessous de Gisors.

Le ruisseau qu'on appelle le Réveillon passe à Reilly; il coule dans la même direction que la Troesne. Les excellentes truites, les écrevisses, les brochets, qu'on pêchoit dans ces rivieres ont disparu; on n'y trouve plus que quelques anguilles.

On a détruit un des deux étangs du Fay; celui qui subsiste (de huit hectares de surface) a quelque réputation à Beauvais : c'est presque son unique débouché.

La culture des cantons de Flavacourt, de Trie-Château, et de Montjavoult doit, d'après le langage reçu, être appelée grande culture; elle se fait à l'aide de chevaux: les fermiers se chargent de toutes les avances sans le secours des propriétaires. Le fonds de la terre est connu sous le nom de franche-terre dans un quart environ de la continence des trois cantons; les bois taillis en occupent à-peu-près le huitieme; un dixieme du total ne peut être cultivé, parcequ'il ne rendroit pas les frais; le reste est mélangé de terrains, les uns argilleux et glaiseux, les autres marneux et caillouteux : il est planté de poiriers, de pommiers, dont les cidres sont la boisson ordinaire de Flavacourt et de Trie; la récolte des cidres est moindre dans le canton de Montjavoult.

Le site en général est irrégulier, coupé de collines et de vallons.

La culture est active; le produit principal est le bled, le méteil, le seigle, l'avoine.

Il y a beaucoup de prairies artificielles dans le canton de Flavacourt.

Le prix moyen des journées est d'une livre.

Les plus grosses fermes n'ont que cinq ou six charrues de labour, à raison de vingt ou vingt-cinq arpents pour chacune.

La terre semée en bled produit par arpent depuis quatre-vingts jusqu'à deux cents gerbes, du poids de vingt-cinq livres; les prairies artificielles, de deux cents à quatre cents bottes; les prairies naturelles sont de médiocre qualité, et rendent un quart de moins.

Il y a peu de pâturages pour les vaches, trop peu de moutons pour l'étendue des terres; ces trois cantons en nourrissoient plus autrefois.

On se plaint que l'usure et l'agiotage nuisent à l'agriculture.

Il n'y a dans les trois cantons de Flavacourt, de Trie, et de Montjavoult qu'une forêt, celle de Thelle; en y joignant les autres bois taillis, parcs, bosquets, le tout peut couvrir le dixieme de la superficie de ce canton. Les taillis poussent assez bien, et s'exploitent à neuf ou quinze ans; ils sont garnis de chênes, de frênes, de tilleuls, de coudriers et de bouleaux, qui suffisent à la consom-

mation du pays; on en fait du charbon pour Beauvais, Paris, et pour les villes voisines. Le bois de charpente n'a pas manqué jusqu'à présent, mais il en reste peu; on a trop abusé de la liberté d'abattre les baliveaux. L'arpent de cinquante-un ares taillis, sans baliveaux, se vend depuis cent jusqu'à deux cents liv. : il n'existe point ici d'arbres étrangers, si ce n'est quelques peupliers d'Italie. Il y avoit dans le parc de Chambors de beaux arbres, ils sont abattus. Il reste dans la forêt de Thelle quelques hêtres remarquables par leur grandeur et par leur grosseur : cette forêt est bien percée; les princes de Conti, de Bourbon, etc., y chassoient deux ou trois fois l'année : elle a près de cinq mille arpents d'étendue; divers particuliers en possedent près de trois mille.

On fait beaucoup de charbon au Vauxmain, à Labosse (1); c'est la principale résidence des charbonniers.

On trouve presque par-tout de la marne, qu'on mêle aux terres froides et lourdes.

Des pierres calcaires, qui servent pour construction, dont on fait de la chaux, se voient à la surface de la terre.

Il existe à Delincourt une carriere de pierres de

(1) La petite riviere appelée Annette prend sa source à Labosse, et va se jeter dans celle de Chaumont.

taille, creusée horizontalement dans un enfoncement de soixante à quatre-vingts pieds.

A Serans, canton de Montjavoult, on voit une carriere également de pierres de taille, dont le grain ressemble à celui de S.-Leu.

Le climat est un peu froid, mais salubre: le peuple est bien constitué. On y remarque un grand nombre de personnes louches; ce qu'on attribue à la position des berceaux, aux mauvaises peintures, aux statues, aux images qu'on trouve dans les églises et dans les maisons particulieres.

Les maladies les plus fréquentes sont les fievres d'automne: on n'y connoît ni les épidémies ni les épizooties; le peu d'ouverture et d'élévation des étables est la cause à laquelle on peut attribuer la perte de quelques animaux, qu'on a crus à diverses époques attaqués par des épizooties.

Beaucoup de vieillards atteignent l'âge de quatre-vingts ans.

On fabrique des dentelles noires et des blondes dans ces cantons; ce commerce a besoin d'être revivifié par la paix.

La commune de Courcelles est célebre par une bataille qui s'est donnée sur son territoire entre Philippe-Auguste et Robert Ier, l'an 1198. On ne voit de ses anciennes fortifications que les débris d'une vieille tour.

A Boury est un château moderne, que l'on

attribue à Mansard, ou qui du moins est dans la maniere de ce célebre architecte.

On voit au Vauxmain un ancien château flanqué de deux tours, et construit en briques; il appartenoit à Matthieu de Trie, maréchal de France, en 1320 : on y remarque une allée de houx beaucoup plus grands, beaucoup plus gros que cet arbrisseau ne l'est ordinairement; ils annoncent une extrême vieillesse, quoiqu'ils soient encore très vivaces.

On a autrefois exploité une mine de fer près de cette commune : il y a eu une fonderie considérable au lieu dit l'Abyme; il y reste encore des masses de scorie qui ont huit à dix pieds de long sur autant de large, et sur cinq à six pieds d'épaisseur. L'incendie de la forêt de Vauxmain a peut-être fait abandonner cette fonderie.

Il est certain que dans la forêt de Thelle, qui touche au Vauxmain, il y avoit autrefois des verreries; ce qu'atteste le nom de *vieille Verrerie* donné à une espace de terre près du Coudray.

La route de traverse, qui mene de Chaumont à Trie-le-Château, est difficile et mal tenue. Les pierres y paroissent rares, mais on y voit beaucoup de silex. Les champs sont couverts de pommiers et de poiriers; le cultivateur soigneux enveloppe ces jeunes pommiers d'une chemise de paille mêlée d'épines, qui les préserve du froid, et met leur écorce à l'abri de l'insulte des animaux.

Trie-le-Château présente au voyageur qui le traverse, au curieux qui l'examine, un incroyable amas de ruines et de débris; on n'y voit que maçonnerie, que pans de murs détruits, que souterrains, que tourelles renversées; les destructions des temps anciens sont couvertes de destructions modernes (1). A mon passage une grande partie de la façade principale subsistoit encore; on y voyoit les quatre colonnes corinthiennes de la porte d'entrée. Si la sculpture et l'architecture n'étoient pas du fini le plus pur, elles attestoient au moins l'opulence, je devrois dire la prodigalité des créateurs de ce château.

La terre de Trie paroît avoir appartenu très anciennement à des maisons puissantes. Dès la deuxieme croisade, en 1145, l'histoire met Guillaume Agillon de Trie au nombre des principaux croisés; en 1320 on trouve un Matthieu de Trie, maréchal de France; en 1394 cette terre étoit possédée par Charles de Dammartin; elle le fut par Jean d'Orléans, comte de Dunois, bâtard d'Orléans, chef de la maison de Longueville; le duc d'Estouteville et de Longueville en étoit propriétaire en 1513; cette terre appartint, en 1595, à Marie de Bourbon, duchesse de Longueville; en

(1) On apperçoit encore quelques débris de l'ancien château de Trie, portes, murailles, etc. Ce château fort fut assiégé à l'époque de la bataille de Philippe-Auguste contre Édouard, duc de Normandie.

1700 elle étoit à François-Louis de Bourbon, premier prince de Conti, issu de Henri II, prince de Condé, et de Charlotte-Marguerite de Montmorency, sœur du connétable, décapité le 31 octobre 1632 : le dernier prince de Conti la vendit à Louis XVI, sous la réserve de la chasse et de la jouissance du château

La façade d'un vieux bâtiment, composé de trois tours (1) et de deux corps de logis, datoit de 1300.

La chapelle étoit de la fin du quatorzieme siecle.

La belle galerie moderne et le gros pavillon du nord furent élevés en 1620 par Henri, duc de Longueville.

Je n'ai pu juger de la salle des gardes, de la galerie, dont je n'ai vu que la façade, le reste ayant été détruit par la hache révolutionnaire: mais le château de Trie, dans ses vastes et somptueux débris, donnoit encore l'idée de la grandeur, de la puissance (2) des princes qui le posséderent.

Dans une des pieces du grand pavillon, à l'ex-

(1) Une de ces tours subsiste encore; elle a donné retraite pendant un an à J.-J. Rousseau quand il herborisoit dans la forêt de Thelle : il s'occupoit non seulement à l'étude des plantes, mais à semer, dans tous les lieux qui lui paroissoient favorables, une multitude de graines étrangeres dont il avoit les poches pleines.

(2) Dans le temps des chasses on occupoit dans le château cent lits de maîtres, et cent cinquante de domestiques.

trémité de la galerie, au-dessus d'une cheminée, Dunois étoit représenté vêtu de son armure.

On voyoit, dans un autre appartement, le retour de Créquy, dont nous avons conté l'histoire en décrivant le village du Hamel.

Mais rien n'égale l'ancienneté de quelques parties de l'église de Trie, réparée dans le quinzieme siecle par la duchesse de Longueville.

La forme de cette église n'offre pas une croix, comme la plupart des temples modernes; elle a la forme des plus vieilles basiliques: la sacristie est séparée de l'autel par un mur; la porte d'entrée est formée de quatre cintres pleins d'un luxe de sculpture inimaginable, copiée sur les monuments que les Romains éleverent en France, et que les premiers chrétiens appliquerent à leurs temples; ce ne sont que festons de vignes, raisins, grenades, têtes de léopards, griffons aux ailes étrusques, chapiteaux corinthiens d'un assez bon style, roses, fleurons bien évidés, dragons, larges corniches, etc., etc.; les fenêtres latérales conservées dans des murs modernes, des pans de murs nouveaux sur des murailles anciennes: à gauche de la façade une colonne cannelée sur une base très élevée, qui domine tous les ouvrages de cette façade, et ne paroît tenir ni à l'ancien bâtiment ni aux restaurations modernes: ces ornements offrent le plus extraordinaire amalgame que j'aie vu. Ce dont je suis convaincu (et j'ai quelque habitude

de l'antique) par un examen très détaillé, c'est que cette petite église est un des plus anciens monuments du département de l'Oise, peut-être de la France : il n'est pas étonnant de trouver un des premiers établissements du catholicisme à côté du monument druidique de la garenne de Trie. On sait que les premiers apôtres de notre religion s'établirent dans les lieux consacrés par la piété druidique, et qu'ils remplacerent les vacies, les semnones, et les bardes, comme les statues de saints en Italie s'établirent sur les bases consacrées dans le temps du paganisme aux divinités du ciel, de la terre, et des enfers.

Le monument druidique de Trie est, comme tous ceux qu'on voit en Angleterre, en Bretagne, dans le nord, en Asie, jusqu'au Japon, composé de trois pierres brutes; elles ne sont point ici de granit comme à Carnac, mais d'une pierre calcaire extrêmement dure, qu'on trouve sur les lieux. La totalité du monument a huit pieds d'élévation ; la pierre qui pose sur les deux autres a onze pieds de longueur sur deux pieds neuf pouces d'épaisseur; les deux montants de dedans en dedans ont environ six pieds deux pouces de séparation; une quatrieme pierre percée s'unit à ce monument.

J'ai parlé fort au long de ces pierres druidiques dans la description du Finistere; on peut consulter cet ouvrage.

Ajoutez pour les antiquaires que cette garenne de Trie n'est pas éloignée de l'abbaye de Gomer-Fontaine (1).

(1) Le cit. Jean, maire de Trie, m'a assuré qu'un chimiste de Paris projette l'établissement d'une manufacture de sel amoniac et de soude dans la ci-devant abbaye de Gomer-Fontaine, située dans sa commune.

Il existe aussi des fontaines d'eaux minérales dans le village de Trie.

M. Pellevillain, propriétaire de ces eaux, les fit analyser par M. Fourcy, ancien apothicaire des camps et des armées du roi. Le résultat de ses recherches est imprimé dans une petite brochure de 35 pages, intitulée, Analyse des eaux alcalino-martiales de Trie-le-Château, avec l'exposition de leurs propriétés. A Paris, chez Valade, libraire, 1779.

Les fontaines minérales sont séparées du bourg par la riviere; leurs eaux s'élevent du fond de deux fontaines, bâties en pierre, situées chacune dans une petite prairie; elles ne sont éloignées du bord que d'une portée de fusil. On nomme la premiere, Fontaine de Conti; la seconde, Fontaine de Bourbon. Leurs eaux sont froides, claires et limpides, toujours également abondantes; le mauvais temps ne les trouble jamais, les grandes chaleurs n'y causent aucune diminution: on peut les transporter par-tout, elles conservent leur vertu pendant plusieurs mois. Il résulte des expériences que décrit ici le cit. Fourcy, « que les eaux minérales « de Trie-le-Château contiennent une portion ferrugineuse in- « timement combinée avec le *natrum;* que le fer y est dissous « par un acide; que par conséquent il doit y être considéré sous « un état absolument salin, et que par la combinaison de leurs « principes ces eaux peuvent être comparées avec la teinture « martiale de Stahl. On ne peut refuser à ces eaux, ajoute « M. Fourcy, des qualités toniques, apéritives; elles sont de

A une demi lieue de Gisors regne une montagne, sur la droite du grand chemin de Paris et la sabliere du bois Gélou; cette montagne offre une coupe verticale de trente pieds de haut. La terre labourable a généralement un pied et demi d'épaisseur : une couche de coquilles en état de poussiere lui succede; elle est mêlée de sables sur une épaisseur de huit à dix pouces; un banc de camerines lenticulaires de deux pieds et demi porte cette couche : le fond de la montagne est d'un

« nature à diviser et à dissoudre les glutinosités des premieres « voies, à préserver des fâcheuses incommodités qui en sont « ordinairement les suites; elles conviennent principalement dans « les embarras des voies urinaires, lorsqu'ils sont chroniques ou « accidentels, pourvu qu'ils ne soient point inflammatoires. Les « eaux de Trie rétablissent l'ordre des secrétions et des excrétions, « lorsque ses évacuations sont retardées ou supprimées; elles sont « principalement stomachiques ; elles préviennent et remédient « aux accidents qui dépendent de la liaison des organes de la di- « gestion; tels sont la migraine, les rots, les hoquets, les borbo- « rismes, etc.; elles sont essentielles dans les affections mélanco- « liques et vaporeuses, dans les coliques néphrétiques, bilieuses « et venteuses. »

Comme il est vrai que ces eaux minérales guérissent moins par leur vertu que par la distraction qu'elles procurent, que par les sites qu'elles font parcourir, que par les individus qu'on y rencontre, Trie-le-Château dut réunir beaucoup de malades. Il est à peu de distance de Paris, à une demi-lieue de Gisors, et dans un site délicieux; ajoutez à ces avantages le plaisir de partager les fêtes que donnoient les princes, propriétaires du superbe château de Trie.

sable jaunâtre rempli de coquilles, de camerines et de pierres calcaires

Après avoir examiné la commune de Trie-le-Château nous gagnâmes le beau chemin de Gisors, où nous arrivâmes en côtoyant les bords de l'Epte (1). Nous visitâmes les filatures de Gisors, nous en fîmes dessiner le château, et rentrâmes dans le département pour nous rendre à Boury, petite commune du canton de Montjavoult, qui n'a de remarquable que son château, bâti à la moderne, et la famille respectable qui l'habite. Ce château, placé dans un fond, est entouré d'amphithéâtres qui l'embellissent.

Les terres du territoire de Montjavoult sont d'une médiocre qualité : les récoltes y produisent de trois et demi à quatre pour un ; l'orge, le seigle et l'avoine rendent cinq pour un. Les pâturages sont en général très mauvais.

Les bois sont rares dans les environs de Mont-

(1) Sur une éminence à droite du grand chemin, à peu de distance d'un pré qui se trouve sur la gauche, nommé le pré de l'Empereur, on voit la place où Philippe-Auguste, roi de France, et Richard-Cœur-de-lion, roi d'Angleterre, eurent une entrevue, en 1195, et firent la paix. La scene se passa sous un grand orme, du pied duquel on dit qu'il sortit un serpent; les rois tirerent leur épée pour le tuer, et firent croire un instant à leur troupe qu'ils vouloient se battre en duel. Il y a vingt ans, quand on fit la grande route actuelle, on voyoit encore à cette place une ancienne croix de bois, sur le haut de laquelle étoit sculptée la figure en pied des deux rois; il n'en reste plus aucun vestige.

javoult; on y compte à-peu-près mille à douze cents arpents de terre en petit taillis, que l'on coupe tous les neuf ans; leur revenu annuel est de 5 à 6,000 liv.

Deux petits ruisseaux arrosent le canton: l'un coule dans la vallée de Vablescourt; sa source vient de la fontaine au Diable, terroir de Montagny; il se jette dans l'Epte, on nomme ce ruisseau le Cuderos: l'autre coule dans la vallée d'Heronval; il passe à Vaudancourt, à Boury.

A Serans il y a quelques fontaines, dont les eaux sont légèrement ferrugineuses, et fort apéritives; elles sortent de la montagne de Moliere.

Cette montagne a sur les flancs, à presque toutes les expositions, de petits marais, dont les émanations rendent l'air assez mal-sain, sur-tout au sud.

On trouve dans le canton de Montjavoult plusieurs carrieres de pierres calcaires, dont on fait de belles pierres de taille d'un grain très fin: celles de Serans sont plus dures; celles de Montagny et de la garenne de Boves, quoiqu'inférieures aux premieres, sont aussi très estimées. Ces carrieres paroissent être en exploitation depuis bien des siecles; il en est plusieurs dont les rues se prolongent à quatre et cinq cents toises de leur ouverture; on peut se rendre avec des voitures jusqu'à leur extrémité: elles recelent dans l'hiver une grande quantité de renards: les habitants les

chassent au flambeau avec de petits chiens courants; cette chasse est fort amusante.

Le grès est assez abondant sur les terroirs de Serans, de Montjavoult et de Montagny: le banc principal court de l'est à l'ouest; il est à la superficie de la terre. Il existe encore une pierre très dure propre à faire des auges, etc., à Eronval.

Il y a deux monts dans le canton de Montjavoult, qui sont l'un et l'autre isolés, et n'appartiennent à aucune chaîne de montagnes; on les croit produit par un volcan, quoiqu'on n'ait pu me procurer de lave qui l'atteste. Au sommet d'une de ces montagnes, qui se termine en pain de sucre, est le très ancien village de Montjavoult. Les étymologistes du pays tirent son nom de *mons Jovis*, et prétendent que jadis il y existoit un temple dédié à Jupiter Ammon; d'autres le font venir de l'ancien cri, Montjoie Saint-Denis: les religieux de S.-Denis étoient de temps immémorial seigneurs de Montjavoult. Du sommet de cette montagne l'œil parcourt une immense étendue; à l'aide d'une lunette d'approche on apperçoit les dômes et les tours de Paris.

Il existe une fontaine près de l'église sur le sommet de cette montagne. Du côté du nord, près de cette source, est un carré de pierre dont chaque côté peut avoir cinquante pieds; c'est ce que les habitants appellent le temple de Jupiter: ce carré

domine d'un pied et demi le niveau du terrain; il est recouvert d'herbes dans toute son étendue.

La vue de Montjavoult est plus vaste, mais offre à-peu-près les mêmes aspects que celle de Chaumont ; on distingue une partie du département de Seine-et-Oise, les environs de Rouen, de la Roche-d'Yon, la forêt de Navarre, et tous les sommets de montagnes qui s'élevent au-delà de Pontoise : l'imagination peut difficilement, sans une extrême habitude, se faire l'idée d'un aussi vaste théâtre; figurez-vous aux quatre points de l'horizon des plaines cultivées, des forêts, des montagnes se confondant avec le ciel; disposez les objets que je viens de citer sur divers points de cette étendue immense ; placez Beaumont sur le sommet d'une montagne, Beauvais dans un vallon, Gournay sur la douce pente d'une colline, Chaumont sur les deux rives de la Troesne et sur la croupe d'une montagne, et Gisors enfin dans la plaine; liez toutes ces masses par des vapeurs, des ombres, des rayons de lumiere, et vous aurez l'idée du spectacle dont on jouit du sommet élevé de Montjavoult.

L'autre montagne, d'une hauteur égale à celle de la précédente, située au milieu d'une plaine, se nomme Serans, ou la Morliere : elle est couverte de bois, si vous en exceptez la partie qui regarde le nord-est. On trouve souvent sur cette montagne des bois pétrifiés; il y a quatre ans qu'on

en découvrit un morceau très gros enchâssé dans un banc de pierre calcaire ; ce bois est parvenu à l'état de silex, et porte à sa superficie des crystallisations qu'on prendroit pour des marcassites.

On a trouvé plusieurs médailles dans le canton. M. de Cléry-Serans en possede trois depuis quatre ou cinq ans.

La premiere est une médaille d'or; elle représente Flavius Julius Constant, second fils du grand Constantin, mort avant l'âge de trente ans, l'an de J. C. 337; elle porte ces mots :

Flavius Julius Constans, pontifex, maximus Augustus.

Au revers deux victoires soutiennent un bouclier :

Ob. victoriam triumphalem.

VOT. X.
MULT. XV.

T R.

Cette médaille est bien conservée. Occo la rapporte, page 549, édition de 1601 ; mais il ne l'avoit qu'en argent.

La seconde est d'argent ; elle représente la tête d'Adrien :

Adrianus Augustus.

10.

Au revers sept étoiles dans un croissant, et ces lettres:

COS III.

Occo la rapporte aussi, page 226.

La troisieme, aussi d'argent, est de Vespasien, mais mal conservée.

Si l'on établissoit un haras dans ce canton on ne pourroit le placer qu'à Bourry.

On se plaint beaucoup ici des moineaux, des corneilles, et des corbeaux.

Il y a à Montjavoult un empirique qui juge les maladies à l'aspect des urines; il n'a fait aucune étude, mais on le croit comme un oracle. Les pharmaciens des environs, les cabaretiers de Montjavoult ne cessent de chanter ses louanges. On assure qu'il gagne trois à quatre mille livres par an.

L'aisance dans laquelle vivent les habitants de Montjavoult et de ses environs leur donne des mœurs douces, et de la gaieté. Ils tiennent beaucoup aux institutions religieuses et sur-tout aux fêtes patronales, qu'ils célebrent avec tout l'appareil possible.

On fait de la dentelle noire dans tous les villages de ces contrées.

Ce que je pourrois dire des terres, de la culture, des instruments aratoires, des bestiaux, des fu-

miers, etc. de ce pays, differe trop peu de ce que j'ai dit des lieux qui l'avoisinent pour que je le répete ici.

Je n'ai pas parlé, je crois, de l'existence d'une tour très ancienne et très bien bâtie à la sommité de Montjavoult. Cette tour portoit, dit-on, des signaux à l'aide desquels on correspondoit avec Paris et Rouen : Henri IV étoit dans cette derniere ville quand, au moyen d'un fanal placé sur cette tour, il apprit l'accouchement de la reine. On vante beaucoup le portail de l'église; il est fort beau.

Nous revînmes à Chaumont par une route d'autant plus difficile que nous la faisions la nuit au milieu de dangers de toute espece.

A Sainte-Eutrope, près Chaumont, les femmes, le 30 avril, trempent un fil dans la fontaine, et le nouent à la croix pour guérir les fievres.

A Saint-Sulpice, hameau de Flavacourt, on plongeoit le pied des enfants dans un trou pour guérir du carreau.

On allumoit encore les feux de la S.-Jean et de la S.-Pierre, utiles à la destruction des insectes, sur le sommet des montagnes; avant la révolution on dansoit autour de ces feux.

Cette année même, à Trie, on a placé un mai à la porte du maire. Il y a dix ans qu'on mettoit des couronnes à celle du maître d'école, du seigneur du village, et de la femme qu'on aimoit.

Les charivaris sont encore pratiqués. Je ne rapporte ces faits que pour prouver combien les usages les plus anciens d'un grand peuple ont de peine à disparoître.

LA VILLE-TERTRE.

Nous partîmes de Chaumont avec l'inquiétude de ne pas jouir de l'aspect des vallées qui l'entourent; mais le brouillard se dissipa. On gravit avec peine une montagne très rude, très longue, très élevée; on arrive sur un vaste plateau, dont les terres sablonneuses, et battues par les vents, ne sont pas d'un grand rapport. Sur la gauche est un vallon couvert de bois: on y remarque quelques demeures solitaires qu'on voudroit habiter. En continuant cette route pour nous rendre à la Ville-Tertre, nous vîmes le château de Liancourt, qui n'est pas d'une haute antiquité, mais dont on vante le point de vue. Le reste de la route est assez triste; le plateau qu'on traverse est presque nu, sablonneux, sans arbres, sans buissons; à force de culture, de peines, de travaux et de soins, on arrache à ce terroir ingrat quelques misérables récoltes. Le naturaliste est surpris, à l'extrémité de cette plaine élevée, en approchant de la Ville-Tertre, de trouver la terre couverte de

cailloux roulés semblables à ceux qu'on voit sur les rives de l'océan ; le lendemain son étonnement cesse quand en fouillant, en examinant les terres, il les trouve remplies de toute espece de coquillages marins.

On cotoie un grand bois, et l'on arrive au château de la Ville-Tertre, vaste, sans ornements et sans architecture, mais d'une masse imposante et grave et dans la position la plus avantageuse. Les distributions intérieures sont belles, le salon sur-tout, richement décoré : on y voit des grouppes d'amours sculptés en bois par Lepautre ; ils ornoient autrefois les appartements du duc d'Orléans, à Paris. Sur quelque point que vous portiez la vue vous êtes entourés de bois et de jardins ; au printemps, dans les jours de l'été, à la fin de l'automne, ce salon est délicieux. Quelques sites du voisinage, la vue du vieux château, ont été dessinés par Pierre. Ces dessins ornent l'antichambre, où l'on remarque quelques tableaux qui ne sont pas sans mérite.

La terre de la Ville-Tertre, délaissée pendant la révolution, n'offre plus l'ordre et l'entretien du temps passé ; les plantations sont négligées, le jardin de décoration presque abandonné. M. de Belle-Isle, chancelier du duc d'Orléans, créateur de ces lieux, en faisoit ses délices, et ne négligeoit rien pour les embellir.

L'église ou la chapelle de la Ville-Tertre offre

quelques détails précieux aux amis de l'antiquité et de l'architecture. Le vaste portail de ce petit temple est orné d'animaux sculptés avec quelque délicatesse; lapins, hippopotames, têtes singulieres, perdrix, oiseaux de diverses especes, qui ne sont pour la plupart des hommes que des caprices de sculpteurs. Je remarquai, parmi les ornements de ce portail un dessin à la grecque, parfaitement exécuté; il en garnit le plus grand cintre. Cette chapelle est vieille sans doute, mais de beaucoup postérieure à celle de Trie: si quelque monument pouvoit approcher de l'ancienneté de cette derniere église ce seroit le vieux château de la Ville-Tertre (1); masse de pierre indestructible, dont on ne voit plus qu'une chambre, une énorme cheminée, des pans de murs, et des fenêtres à cintres pleins, ornées de colonnes, qui rappelleroient l'ancien palais de nos princes de la premiere ou de la seconde race à Beauvais, ou quelques morceaux de S. Lucien.

Nous sommes aux bornes du département de l'Oise; dans cette partie il se termine à Boucouvillers, où jadis un poteau marquoit la séparation de la généralité de Paris et de celle de Rouen.

Je ne détaillerai pas la variété d'aspect qu'on peut avoir sans la moindre fatigue, en faisant le tour du château; tous les genres de paysages pas-

(1) Ce château fut renversé par les Anglais.

sent sous vos yeux, plaines, vallons, montagnes, bois sombres, vallées profondes: c'est une lanterne magique. Le Montjavoult, la montagne de la Morliere se voient dans toute leur grandeur.

Une des faces du château est précédée par un bois planté de châtaigners, d'ormes, et de tilleuls qui périssent de vétusté: l'allée principale a quarante pieds de large et deux cents soixante toises de longueur; les allées voisines ne sont pas aussi régulieres: plus loin toute uniformité cesse; les arbres sans contrainte, bien aérés, bien séparés ont atteint toute leur grandeur; ils offrent de vastes ombrages sur des tapis de mousse jaunâtre; à l'extrémité du bois l'œil découvre un fond très pittoresque, un immense bassin, qui se termine à l'horizon par des montagnes éloignées. Il est des points de vue faits pour les dispositions particulieres de l'ame; il est des jours où l'on ne voudroit voir que des sites mélancoliques; des moments d'exaltation où l'on cherche l'éclat du soleil et le luxe de la campagne; il en est où l'on n'aime que les bois solitaires et sombres. Tous les genres d'aspects, toutes les formes champêtres se voient ici réunis; chaque individu pourroit y trouver ce qui convient à sa maniere d'être habituelle ou momentanée. Pour rencontrer ce que vous cherchez aujourd'hui, ce que vous évitiez la veille, vous n'avez qu'à changer d'allée, ou d'aire de vent.

Pourquoi me suis-je imposé la loi de me taire

sur les hommes que j'ai rencontrés dans ma tournée? avec quel intérêt je parlerois des habitants de la Ville-Tertre!

Toutes les courses que j'ai faites dans les collines des environs(1) m'ont offert des pierres calcaires, des coquillages pénétrés de sucs pierreux, de beaux poudingues, composés en partie de galets dont le ciment est extrêmement dur.

J'allai voir une pierre de grès nommée pierre-frite par les villageois; on me l'avoit indiquée comme un de ces monuments dédiés au soleil, que les Bretons nomment *ar men hir*, les Saxons, *hir men sul;* elle n'a point la forme de ces aiguilles qui, comme les pyramides, comme les obélisques, représentoient, dit-on, les rayons du soleil; c'est une pierre de grès de neuf pieds de large à sa base, de huit pieds d'élévation, et de quatre pieds de large à son sommet; elle n'a pas plus d'un pied d'épaisseur; elle est couverte de lichen. Cette pierre est fort dure, blanche dans quelques fractures, prenant ailleurs une teinte rougeâtre que lui donne l'oxyde de fer; elle est placée au centre d'une vaste

(1) La montagne de Neuvillebort, qui n'est qu'un amas de coquillages, a une lieue environ d'une extrémité à l'autre; elle présente du côté du midi une multitude d'angles saillants et rentrants, semblables à ceux qu'offrent les hautes falaises des bords de la mer: on assure que cette montagne sépare les ouragans qui l'attaquent au sud-ouest; une partie des nuages se dirige sur Beauvais, l'autre sur la riviere d'Oise.

plaine, d'où l'on voit s'élever en amphithéâtre le village de la Ville-Tertre, dominé par la masse imposante du château. En se rapprochant du village on retrouve à mi-côte le banc de galets sur lequel il est placé: ces galets sont gris-blanc; et recouverts de lignes d'oxydes de fer, rouge, noir, ou jaune: plusieurs de ces cailloux sont transparents.

La Ville-Tertre est environnée de carrieres de pierres tendres, qui durcissent à l'air en blanchissant.

J'ai fait une ample collection de morceaux curieux d'histoire naturelle, que j'ai le projet de décrire.

Le sol de ce canton varie infiniment. Les terres à l'occident sont sablonneuses, pleines de cailloux et coupées de ravins: par leur pente rapide elles sont sujettes aux dégradations que les eaux occasionnent. A l'orient elles sont peu cultivées: la partie du midi est généralement mauvaise; celle du nord est la meilleure. Le sable qui couvre le pays est d'une singuliere variété de couleur; à l'occident il est grisâtre; il est brun à l'orient, gris et rougeâtre au midi: à un demi-pied de profondeur on trouve une terre rouge.

Les plantations de pommiers et de poiriers sont peu considérables et de peu de rapport. La moitié des habitants achete des cidres en Normandie. Des pierres plates placées à fleur de terre s'opposent presque par-tout à la réussite des arbres.

Le canton possede treize mille arpents de bois; onze cents trente-cinq de ces arpents sont en taillis de peu de valeur.

Près du château on voyoit autrefois une plantation de genevriers d'une grosseur extraordinaire : ces arbres ont été détruits par la malveillance; on en a fait des planches de six à sept pouces de largeur.

Le jardinage est d'une grande ressource. Chaque particulier est propriétaire ou locataire d'un jardin; on en emploie une partie à la culture du lin et du chanvre, que les femmes filent.

Le pâturage sur les terres en culture est assez bon; les prairies naturelles sont médiocres.

La petite riviere de Troesne arrose une partie de ce canton. Un ruisseau nommé la Vionne y coule de l'occident à l'orient.

On voit à S.-Cyr une fontaine ferrugineuse.

Les habitations champêtres sont plus soignées, plus salubres dans ce canton que dans la plupart des communes rurales du département de l'Oise: les mares, les fumiers en sont éloignés; quelques unes sont couvertes en tuiles; elles ferment à clef: leurs ouvertures sont assez larges pour que l'air y circule avec facilité; elles sont en général bâties de pierres de taille ou de moëllons.

Les habitants sont d'une bonne constitution. Les maladies y sont rares (1); les vieillards attei-

(1) L'asthme est la maladie la plus commune dans ce pays.

gnent l'âge de soixante à soixante-dix ans. La durée de la vie, calculée par approximation, est de trente à trente-un ans. Leur langage a peu d'accent picard : c'est la partie du département peut-être où la langue du peuple approche le plus du français.

On porte ici de grosses étoffes de ratine. Les deux sexes en général sont proprement et décemment vêtus.

Il y a à la Ville-Tertre douze métiers employés toute l'année à faire des bas de coton.

MERU.

La route qui conduit de la Ville-Tertre à Meru est exécrable, mais elle offre de grands tableaux ; différents sites vous permettent d'appercevoir les immenses tapis et les amphithéâtres des riches coteaux de Chaumont. La vue qu'on a du haut de la colline de Monts est sans bornes ; cet aspect a pourtant trop de monotonie, aucune masse ne s'y distingue, c'est l'uniformité de l'océan dans les jours calmes.

Jusqu'à Monts on trouve fort peu de cailloux dans les champs ; en descendant cette montagne rapide et difficile les coupes du chemin laissent appercevoir des coquilles et leurs débris. Le citoyen Dodin les a visitées ; il en a rapporté de fort beaux coquillages.

Ivry-le-Temple a reçu ce nom d'une commanderie qui y existoit autrefois; de là à Villeneuve-le-Roi on remarque une assez grande quantité de cailloux. En entrant dans ce village, à gauche, nous vîmes une borne renversée; c'est un poudingue assez curieux.

De Villeneuve-le-Roi à Meru on n'apperçoit que sables, que cailloux roulés, que terres mangées par les torrents, que ravines profondes: on arrive au bois qui domine la commune par un chemin qu'on ne peut faire qu'à pied, et dont nos voitures se tirerent par miracle.

Le bois traversé par le grand chemin s'éleve sur une pente rapide; tous les habitants, les femmes, les enfants, proprement vêtus, placés sur des pelouses éparses sur le bord du bois, ou descendant en serpentant pour s'approcher de nous, nous offroient un coup-d'œil charmant: le maire, ses adjoints, les fonctionnaires publics, la garde nationale, nous attendoient au haut du bois; accompagnés de ce cortege respectable nous descendîmes dans Meru. Ce bourg considérable est placé dans le fond d'un entonnoir, où se rassemblent toutes les eaux des collines voisines: la nature n'a rien fait pour cet affreux séjour, mais l'industrie le vivifie.

Vingt-cinq maires assisterent à la réunion qui se fit à Meru; ils répondirent à mes questions, et

me donnerent, comme je l'avois demandé par une circulaire, les notes générales et particulieres qui concernoient leur commune et leurs administrés.

Il seroit impossible de donner une idée précise du sol varié des communes de Meru sans des détails très longs et de peu d'intérêt; on les obtiendra dans la description particuliere que je vais faire de chacune de ces communes.

Les engrais, les instruments aratoires sont ceux qu'on a cités dans le reste du département.

Toutes les communes cultivent plus ou moins de prairies artificielles. Chaque arpent produit en deux coupes quatre cents bottes de luzerne.

Bornel, Fosseuse, Ivry-le-Temple, possedent des prairies marécageuses dont le foin n'est pas d'une bien bonne qualité.

Les plantations de fruits à cidre augmentent beaucoup dans ce pays : on assure que quand l'année n'est pas favorable à la récolte des pommes, elle l'est toujours pour celle des poires. On cultive aussi beaucoup d'ormes, de chênes, de frênes, et de noyers.

Il y a dans le canton trois mille arpents de bois.

A Lardiere est une source qui se joint à un ruisseau dans Meru; leur réunion forme une riviere appelée Ru : elle traverse Esches, Fosseuse

et Bornel, et se jette dans l'Oise au-delà de Persan.

Une autre petite riviere sort d'une piece d'eau à Énonville; elle s'unit à la source qui coupe le marais d'Amblainville, traverse le département de Seine-et-Oise, et, grossie de plusieurs ruisseaux, se perd dans l'Oise à Valmondoit.

Il y a une singularité remarquable à Ivry; un peu au-dessus de la source située au nord et au bout d'une prairie, il existe un petit bosquet planté dans une espece d'excavation, qui ressemble à un grand vase arrondi; il en sort une source intermittente qui ne donne de l'eau que dans des intervalles très éloignés; tous les neuf, dix et douze ans son écoulement se renouvelle: cette fosse se remplit d'eau qui, dans plusieurs endroits de cette prairie, jaillit à gros bouillons, et forme un courant d'environ un pied cube; il dure six, huit, dix mois, et même un an, sans qu'on s'apperçoive que la sécheresse influe sur son abondance.

Les habitants regardent l'apparition de cette source comme le présage de quelques calamités publiques, notamment de la cherté du bled; alors chacun va la voir, et fait ses conjectures sur le malheur qu'elle peut pronostiquer.

Depuis dix ans deux épidémies ont frappé la commune de Corbeil-Cerf: en 1791, au mois de juin, dix-neuf personnes périrent dans un jour; elles ne furent malades que trente-six heures.

Cette épidémie se renouvela il y a cinq ans : les ravages furent moins cruels ; c'étoit l'hiver.

En 1791 le village du Déluge fut attaqué de la même maladie ; il perdit aussi quinze à seize habitants : la sécheresse fut la cause de cette épidémie.

Les meubles dans les habitations sont simples, mais propres. L'usage des matelas est presque inconnu ; on s'y sert de lits de mauvaises plumes.

Les habitants ne sont pas riches en linge. Dans les communes éloignées des rivieres on fait la lessive avec de l'eau de mare, ce qui souvent occasionne des maladies.

Il y a dans Meru un hospice dont les revenus sont de 1,400 livres ; il est administré par des hommes estimables.

La nourriture des habitants est extrêmement frugale : leur pain est bon et salubre ; il est fait de farine de méteil : ils mangent beaucoup de légumes, choux, haricots, carottes, pommes-de-terre, pois ; la viande de porc et les œufs sont aussi des comestibles dont ils se nourrissent : ils boivent du cidre et du vin.

Leurs amusements sont les jeux de tamis, les cartes, les danses, sur-tout aux fêtes patronales, très célébrées dans la contrée : on y fait de grandes parties de tamis ; les vieillards bordent les limites du jeu, citent les exploits de leur jeunesse, et, comme les héros d'Homere, donnent toujours la préférence au temps passé.

Le voisinage de Paris introduit le goût du luxe chez les jeunes gens : le costume des femmes est recherché ; celui des hommes en général est très propre.

On y consulte souvent et les sorciers et les devins ; on croit beaucoup aux traditions anciennes.

Ici, comme dans tout le département de l'Oise, les ministres du culte catholique sont soumis aux lois, prêchent la saine morale de l'évangile, et s'efforcent par leur exemple de ramener les hommes aux bonnes mœurs, au respect filial, à la vénération qu'on doit à la vieillesse, à ce sentiment religieux qui dépose avec décence et sensibilité les dépouilles de l'homme dans sa dernière habitation.

Meru a toujours eu le nom de ville ; elle étoit autrefois environnée d'épaisses murailles, et fermée de quatre portes. Ses anciens seigneurs portoient jadis le nom et les armes de Pontoise, parcequ'ils descendoient des Dreux, comtes de Vexin, de Pontoise et d'Amiens, porte-oriflamme héréditaires de France.

Cette terre est passée de la maison d'Aumont dans celle de Montmorency.

Elle a appartenu au bâtard de Rochechouart, qui vint au secours de Beauvais en 1472.

Meru étoit jadis défendu par un château, détruit depuis peu d'années.

Les bois des environs appartiennent au gouvernement, qui les fait exploiter.

Des négociants viennent acheter à Meru les dentelles qu'ils ont commandées à S.-Crépin, à Valdampierre, à Lormaison, à Corbeil-Cerf, au Déluge, à Montherlant, à la Villeneuve-le-Roi. Les femmes gagnent par jour 10 à 12 sous; quelques unes sont payées 15 sous.

Le cit. Moreau, un des plus forts négociants en dentelles, fait ses envois à Paris et dans l'Angleterre.

Le citoyen Gaudet travaille pour l'Espagne: il emploie environ trois cents cinquante femmes. Le goût et les dessins pour ce pays different de ceux qu'on fait pour Paris et pour Londres.

Les fabricants tirent leurs soies de Lyon: elles arrivent brutes; on les fait trier et devider dans le pays.

On porte à 50,000 écus l'argent que ce commerce répand dans le pays.

Les soies de premiere qualité font des dentelles, dont le *maximum* est de quarante-quatre pouces de largeur, et le *minimum* de trois à quatre.

Mais passons à la description du grand commerce d'éventails qu'on fait à Meru; il produit une circulation d'un million.

Comme les ouvriers travaillent à la piece, ils gagnent plus ou moins; l'un reçoit 20 sous de sa journée, quand un autre en obtient 5 livres:

ces derniers sont les découpeurs, qui, guidés par l'habitude et leur génie, font avec une vîtesse surprenante, à l'aide de scies de la grosseur d'un cheveu, ces dessins délicats, ces arabesques élégants qu'on voit sur le bois ou sur l'ivoire des éventails.

Les bois dont ils se servent sont l'ébene, l'amourette, le palisandre, les bois de rose, les bois qu'ils nomment satinés, violets, œil de perdrix, le buis étranger. A Meru, dans la commune d'Andeville, on n'emploie pas de bois de France : on y travaille l'os et la corne qu'on prépare en maniere d'écaille.

A Lormaison, à Corbeil-Cerf, au Déluge, à S.-Crépin, où l'on est bien moins recherché, on se sert pour les éventails d'aliziers, de pommiers, de poiriers, de cerisiers, etc.

La perfection dans chaque genre de travail vient d'un usage que les Anglais ont adopté dans leurs manufactures; le même ouvrier s'occupe toujours du même travail; celui qui teint le bois ne teint pas la corne, celui qui teint la corne ne teint ni les os ni le bois : chaque préparation a son travailleur particulier; scieurs d'os, scieurs de bois, scieurs de panaches, scieurs de bouts en alizier ou pommier; façonneurs en bois, façonneurs en os, découpeurs en os ou en bois, sculpteurs en bois ou en os, doreurs en os ou en bois, etc., etc.

On ne fait pas à Meru de rivures en nacre ou

montées à pierres : on envoie à Paris les bois par grosses ; c'est dans cette ville qu'on les monte en soie, en papier, etc.

La grosse (douze douzaines) coûte de 4 à 60 liv. On compte soixante fabricants en général : douze des principaux travaillent à Meru ; ils emploient près de quatre mille ouvriers dans le canton.

Ces ouvriers font des jeux de dominos, des jetons, des fiches, des étuis, des dés : tous ces produits s'envoient à Rouen, à Paris, en Angleterre.

On y tournoit autrefois une grande quantité de dames de tric-trac.

Un autre commerce se pratique encore à Meru : cinq maîtres, servis par trois ou quatre ouvriers, fabriquent les outils nécessaires à l'agriculture, à l'art du charpentier ; ils fournissent Paris, Pontoise, Versailles, et Saint-Germain. On évalue à 30,000 liv. le résultat de leur travail.

J'ai vu avec le plus extrême plaisir les intéressants atteliers de ces différents ouvrages, l'ordre, l'intelligence, la propreté qu'on y remarque. Cette multitude d'hommes arrachés au désordre de l'oisiveté ; ces enfants, à peine sortis du berceau, s'essayant à des travaux utiles ; l'aisance, la gaieté régnant dans un pays si peu favorisé de la nature, sont un spectacle ravissant pour tous les hommes, sur-tout pour l'administrateur qui peut par son influence servir tant d'êtres intéressants, et faire fleurir un des rameaux de l'arbre immense du commerce.

CORBEIL-CERF.

La route de Meru à Corbeil-Cerf est, comme toutes celles des environs de Meru, presque impraticable en voiture; mais on en est dédommagé par la variété des paysages. Cette commune est entièrement environnée de bois qui forment autour d'elle un fer-à-cheval: elle étoit autrefois dévorée par les cerfs, les biches et les lapins; une quarantaine de daims blancs avoient été lâchés dans les bois quelque temps avant la révolution, animaux d'autant plus nuisibles qu'ils paissoient en bandes, et ne quittoient un champ qu'après l'avoir entièrement dépouillé.

La situation de Corbeil-Cerf est très riante; la route de Beauvais à Meru la traverse; elle est bordée d'arbres fruitiers, qui dans le mois de floréal donnent un spectacle ravissant. La pente douce du Thérain permet aux pluies, aux neiges fondues de s'écouler sans ravages dans les rivieres qui passent à l'extrémité du canton au pied des monts qui le terminent. L'air y paroît pur; mais malheureusement des épidémies y sont fréquentes.

Ce pays recele dans toute son étendue des lits de terre calcaire, qui, d'après les observations de

Rouelle, regnent depuis Paris jusqu'au Hâvre : quand on fouille la terre, on trouve presque partout le même ordre de couches, plus ou moins horizontales, des tufs rendus productifs par la culculture, des cailloux mêlés d'oursins pénétrés de matieres siliceuses.

Les femmes de la campagne emploient ces oursins pour peser leur beurre; ils sont presque tous du poids d'une demi-livre.

Au-dessous est une couche d'argile rouge glaiseuse; plus bas une terre sablonneuse; ensuite, à la profondeur de quatre ou cinq metres, de la marne, etc.

Le travail de presque tous les habitants est la fabrique des éventails en bois indigenes; les femmes font de la dentelle de soie. Ces occupations douces et paisibles influent sur le caractere des hommes, ils sont en général calmes et tranquilles.

On voit encore à Corbeil-Cerf quelques restes d'un vieux poirier sous lequel on rendoit autrefois la justice: un mari brutal a-t-il battu sa femme? quelques plaisants font un homme de paille, vont le placer la nuit sur ce poirier, et répandent de la paille depuis le pied de l'arbre jusqu'à la porte du méchant, qui devient le lendemain l'objet de la risée publique; on bat fort peu de femmes à Corbeil-Cerf.

La danse, qu'on aime excessivement dans la

commune, est nécessaire à des hommes sédentaires par état, à des femmes occupées de dentelles, renfermées pendant six ou sept jours sans changer d'air: cet exercice leur rend la gaieté, et prévient les maladies qui pourroient les attaquer.

On recueille dans les bonnes années huit à neuf cents muids de cidre autour de Corbeil-Cerf: ces bonnes gens le partagent généreusement avec leurs amis, avec les étrangers qui viennent les visiter.

Leurs puits ont jusqu'à deux cents pieds de profondeur.

Le Déluge, petite commune voisine, est ainsi nommé de la quantité d'eau et de boue qui séjourne sans cesse dans les rues, et dont le terrain plat, glaiseux, et sans pente, ne favorise aucun écoulement.

Les terres labourables du Déluge ressemblent à celles de Corbeil-Cerf. Leur culture est très dispendieuse; les socs, les instruments aratoires exigent de fréquentes réparations; une charrue ne peut cultiver que vingt arpents, quand ailleurs elle en peut cultiver trente.

Les habitants de ce pays sont manouvriers, charretiers, charrons, maçons, charpentiers: on y compte douze cultivateurs; quelques habitants scient des os pour les éventaillistes.

Les jardins, entourés de haies vives, mêlées d'ormes, de frênes et d'autres arbres, sont en général tellement couverts de pommiers, qu'à peine

le soleil y pénetre; ces fruits n'atteignent point la maturité nécessaire pour qu'ils donnent des cidres de bonne qualité.

La commune de S.-Crépin renferme beaucoup de manœuvres, de cordonniers, de savetiers, de tisserands, de charrons, de maréchaux, d'éventaillistes en bois communs.

Le chemin de Pontoise traverse cette commune; cette route est celle de Poissy et de S.-Germain-en-Laye.

Il n'y a d'autre pâture que la luzerne qui se plaît dans le sol de ce pays; pendant l'été on cherche l'herbe dans le bois, dans les avoines; cette collecte sert de supplément à la nourriture des bestiaux.

Lormaison ne contient que trois cents soixante-sept habitants, parmi lesquels on compte huit cultivateurs : il y a dans cette commune douze maisons d'ouvriers éventaillistes, et quarante-cinq de savetiers, qui vont vendre leurs galoches et de vieux souliers raccommodés dans les foires et marchés du voisinage, et sur-tout à Beauvais; le reste des habitations est occupé par des manouvriers et par des veuves.

Les habitants de Lormaison sont redevables de l'espece d'aisance dont ils jouissent à leur patience, à leur économie, à leur sobriété, à leur assiduité au travail. N'est-il pas admirable de voir un genre d'industrie qui consiste à recueillir de vieux

souliers, à les raccommoder, à les revendre de 10 à 24 sous, procurer une vie douce, abondante et tranquille à des êtres jetés loin des villes sur un terrain ingrat et solitaire? Pendant que les hommes s'occupent à recoudre, à placer, à rabiller de vieux morceaux de cuir, les femmes sont chargées d'aller vendre le résultat de ce travail; les filles et les veuves du village font des blondes pour les manufacturiers de Chantilly.

Outre les vieux cuirs du voisinage qu'ils réunissent, les habitants de Lormaison s'en procurent une très grande quantité par un mouvement de commerce peu connu. Les hommes de S.-Sanlieu et des communes voisines, département de la Somme, viennent charger à crédit leurs voitures de poteries à Savignies, près Beauvais; ils les échangent, en parcourant la France, contre de vieux souliers, des cuirs, de vieilles bottes : à leur retour ils passent à Lormaison, et réalisent en argent le prix de leur spéculation.

Il se fabrique pendant l'hiver plus de douze mille paires de galoches, et deux ou trois mille dans l'été : on emploie une partie de la belle saison aux soins de la culture et des moissons. On devine avec quelle économie doivent se faire les achats et la vente de tout ce qui tient à cette fameuse manufacture : un mauvais cheval, un âne exténués portent au marché ces savates, ces galoches; une pauvre femme les accompagne, un morceau

de pain dans la poche, et ne dépense pas hors de sa commune un denier de l'argent qu'elle reçoit.

Le bruit qui se fait dans les maisons de savetiers les force à garder le silence : on ne cause guere que chez les ouvrieres en blondes. Il en résulte des différences bien marquées dans la maniere d'être de ceux qui suivent ces deux professions.

L'usage de Corbeil-Cerf (je parle de la punition du mari qui frappe sa femme) avoit lieu jadis à Lormaison ; on se contente à présent d'attacher un bouchon de paille à la porte du mari brutal.

On se met au travail à quatre heures du matin, on ne le quitte qu'à neuf heures du soir ; une demi-heure suffit aux repas : la sobriété préserve les artisans des maladies qu'entraîne une vie sédentaire. On leur reproche un peu de parcimonie dans toute leur existence; mais ils paient leurs impositions avec une exactitude incroyable ; jamais de dettes, jamais de procès, et jamais de querelles entre eux. Ils menent une vie semblable à celle des pauvres habitants de l'Indoustan ; ils en ont la douceur et la sobriété.

Le curé de Corbeil-Cerf vient dire la messe à Lormaison ; il n'y vit jamais un ivrogne.

Chaque habitant de Lormaison a son petit jardin qu'il cultive lui-même; il est garni de haies, semé de quelques fleurs ; c'est le luxe des cordonniers.

Comme à force d'épargnes ils ont toujours un

peu d'argent comptant, jamais ils ne laissent acheter à des étrangers le coin de terre qu'on met en vente.

Le terrain appartenant à la commune suffiroit dans de bonnes années à la nourriture de tous les habitants; mais pendant les moissons ces hommes industrieux se répandent dans les campagnes, ils se louent en qualité de faucheurs de luzerne, d'avoine, de tasseurs de grains, pour le prix de dix quintaux de bled. Les femmes font la moisson autour de la commune sur le terrain qui leur appartient; celles qui n'ont point de terres scient les grains pour leurs voisins: elles gagnent trois quintaux et demi de bled; elles se font aider par les plus grands de leurs enfants.

Les plus aisés des habitants donnent un trousseau à leurs filles en les mariant; mais ils ne se dessaisissent pas de leurs propriétés en terre.

On recueille dans les bonnes années sept ou huit cents muids de cidre dans les environs de Lormaison.

Un habitant est dans l'usage de se procurer un demi-muid de vin, qui sert toute l'année pour les malades et les femmes en couche de la commune.

Une coutume que j'ai trouvée dans le fond de la basse Bretagne regne dans les campagnes de ce canton; en quelque état que soit un malade on n'oublie jamais de le faire manger tous les jours;

on le croit mort si l'on ne peut le décider à prendre quelques aliments.

Dans la longue carriere que je suis obligé de parcourir on me blâmera peut-être de ces minutieux détails ; j'ai cru pourtant qu'on ne verroit pas sans intérêt l'industrie et le travail d'un petit peuple riche de ses vertus et de sa patience. Heureux l'homme de génie que la grandeur de ses idées et de ses plans conduit à peindre Salente s'élevant sous les yeux de Mentor et d'Idoménée! Je n'ai pas d'aussi grands tableaux à rendre, mais ce que je décris est vrai; et l'on peut supporter à côté de Raphaël et du Poussin un paysage à la flamande.

La commune de Lormaison est située dans une plaine, au milieu du canton de Meru. Les mauvaises terres y sont beaucoup plus communes que les bonnes: les meilleures se louent de 12 à 13 liv. l'arpent, et les autres de 3 à 4 liv. Les communes de Meru, de Corbeil-Cerf, de Lormaison, etc., étoient tellement ravagées par les cerfs, les daims et les lapins avant la révolution, que les terres restoient en friche; on assure qu'une femme rapportoit facilement chez elle dans son tablier ce que deux arpents cultivés donnoient en bled dans une année favorable.

L'aspect de la nature est des plus riants, les sites d'une grande variété.

On prétend que la commune de Lormaison est

au moins de deux cents pieds au-dessus du niveau de Beauvais. Les puits ont deux cents pieds de profondeur : dans les jours chauds, quand les mares sont desséchées, on est forcé d'aller avec des voitures chercher de l'eau à une lieue et demie de la commune. Les habitants ont été des premiers à réparer à leurs frais leurs chemins vicinaux.

Vivez en paix, soyez heureux, bons et sages habitants de Lormaison.

ANDEVILLE.

La commune d'Andeville n'est remarquable que par la fabrique des éventails de bois étrangers : son élévation l'expose à toutes les incommodités de la sécheresse.

LARDIERES.

Lardieres, au nord de Meru, fait aussi le commerce d'éventails en bois étrangers. La petite riviere de Meru prend sa source au-dessus de cette commune : elle est exposée à des inondations subites qui causent de grands dommages à ses habitants.

ANCERVILLE.

Ancerville est célebre par la qualité de ses vins, préférables à tous ceux de la Picardie.

Les tableaux joints à ce travail donneront sur les communes dont je ne parle pas ce qu'elles peuvent offrir d'utile.

FRESNEAUX.

Le canton de Fresneaux est généralement mauvais : la terre propre au labourage a tout au plus cinq ou six pouces de hauteur; elle porte sur un tuf très dur, que l'on ne peut percer qu'à coups de pic ou de hoyau. On y cultive du bled, du méteil, du seigle, et sur-tout beaucoup de luzernes.

Dans un tableau fait par les meilleurs cultivateurs on porte à 8 liv. le bénéfice qui se fait sur un arpent de bled bien cultivé, et à 60 liv. celui du même arpent semé en luzerne. Il y a dans ce canton une grande quantité de pommiers; mais on y fait mal le cidre : on est dans l'habitude de gauler les pommes; on les abat dans les jours de

pluie; on les entasse humides, pleines de boue; on les expose aux injures de l'air : ce cidre n'a point de couleur, et est de mauvaise qualité. Un citoyen vient de détruire le préjugé qui s'étoit établi contre les cidres de Fresneaux; ses pommes ont été cueillies dans un temps sec, il les a déposé dans un endroit couvert, trois mois après il les a fait piler : son cidre est aussi bon que celui de Normandie, et d'une belle couleur, qu'il conserve.

Le plus grand bois de ce canton est celui de Montchevreuil : il est renfermé dans un parc ; ce parc offre un mélange de sites agréables, irréguliers, et de grandes allées bien alignées, coupées dans une magnifique futaie, sur un terrain plat et uni.

Ce vieux château de Montchevreuil domine le petit village de Fresneaux, et se voit de plus de trois lieues : on ignore l'époque de sa construction. Le raiz-de-chaussée est presque entièrement occupé par une salle immense, qui, dans les premiers temps de la révolution, étoit encore décorée de cerfs en plâtre grands comme nature ; ils portoient des bois réels ; ces cerfs se détachoient sur une forêt peinte à fresque.

Un pavillon au midi fut habité pendant quelques étés par madame de Maintenon : elle a daté de ce séjour plusieurs de ses lettres ; c'étoit avant sa grande fortune : on assure qu'elle y venoit

moins pour le marquis de Montchevreuil, avec qui cependant elle étoit liée, que pour M. de Villarceaux, qui n'osoit pas la conduire à sa terre dans la crainte d'éveiller la jalousie de son épouse. On voit encore l'appartement qu'elle occupoit : on en a respecté les meubles; ils sont de soie bleu de ciel bordés de blanc. Dans le cabinet de cet appartement sont les portraits des deux freres Mornai : l'un d'eux fut célébré par Voltaire, le fameux Duplessis-Mornai, l'ami de Henri IV, qu'on appella le pape des protestants. On voit dans le même cabinet le portrait de madame de Maintenon.

Le canton de Fresneaux est traversé par un ruisseau, qui prend sa source au Mesnil-Théribus, s'alimente de quelques filets d'eau dans son cours de deux lieues, et se jette près de Chaumont dans le Troesne, petite riviere que l'Epte reçoit à Gisors.

Il y a dans ce canton des briqueteries, et quelques fours à chaux.

On travaille à détruire un usage bien dangereux pour les bêtes à laine, celui de les enfermer dans des bergeries closes où l'on craint que le froid pénetre, où très communément la chaleur et le mauvais air les étouffe et les fait périr.

Les ressources de l'industrie sont ici presque nulles; des femmes cependant travaillent toute l'année à des dentelles noires et blanches pour le compte de marchands qui leur fournissent de la soie et des dessins piqués.

Au Mesnil-Théribus on trouve un fabricant de jetons d'os, et un autre fabricant de fuseaux à dentelle; ces fuseaux sont de buis, revêtus d'un étui de sureau; on les vend depuis 50 sous jusqu'à 3 liv. la grosse; elles coûtoient autrefois depuis 4 jusqu'à 5 liv.

L'abbaye de Marcheroux, entre Valdempierre et le Mesnil-Théribus, fut fondée par Asculphe, vers l'an 1158.

Toutes les communes dépendantes du canton de Fresneaux offrent des détails d'agriculture qui ne different point de ceux que nous avons donnés sur le chef-lieu et les pays qui les entourent, déja décrits dans cet ouvrage.

NOAILLES.

Il est encore plus difficile de sortir de Meru que d'y entrer : nous étions descendus chez un des meilleurs ouvriers en éventails pour examiner les travaux de son attelier depuis la premiere jusqu'à la derniere opération; nous trouvâmes nos voitures tellement prises dans un ravin dont les bords s'élevoient jusqu'au-dessus des roues, qu'il fallut toute la bonne volonté des habitants pour nous tirer de ce pas dangereux. Bientôt la route se perd; il faut traverser des vallons, des mon-

tagnes, les guérets au hasard, sans route tracée. Un problême très difficile à résoudre encore chez les habitants de Meru est de savoir comment nous avons pu nous rendre de chez eux à Noailles sans accidents, dans une voiture à quatre roues que traînoient cependant six robustes chevaux guidés par un bon postillon et par un excellent cocher.

Nous arrivâmes à Noailles fort tard, avec le regret d'avoir fait attendre les maires de seize communes, que j'avois invités à se trouver au chef-lieu de leur canton.

Les habitants de ce chef-lieu sont presque tous agriculteurs : leurs terres sont cultivées avec soin; outre les engrais ordinaires ils emploient des cendres de tourbes, et quelquefois du plâtre. On n'y voit point de terres incultes, à moins qu'elles ne soient absolument stériles; leur nature est très variée : elles sont sur divers points argilleuses, sablonneuses, pierreuses, marneuses, quelquefois de couleur rouge foncé.

Les plantations d'arbres fruitiers se multiplient, et préparent aux habitants de nouvelles richesses. On n'y néglige point le jardinage : on pourroit citer un grand nombre d'agricoles du premier mérite.

La grande route est garnie de pommiers; on voit en la traversant avec un extrême plaisir la maison du plus simple cultivateur couverte de vignes qui montent jusqu'au toit, et de vergers

12.

chargés de fruits et de légumes. Beaucoup ornent les deux côtés de leurs portes et de leurs fenêtres de rosiers et de passe-roses, aux pieds desquels sont des fleurs odoriférantes, entourées d'un cintre de buis et d'un petit chemin sablé : leurs jolis jardins, au bout desquels est communément une prairie, sont entourés de haies vives : l'industrie va jusqu'à cultiver, dans les fossés du grand chemin, toute parcelle de terre qui peut porter des petits pois, des féves, des haricots, ou quelques plantes potageres.

Les prairies artificielles sont ici par-tout en usage, et notamment sur les hauteurs.

Les moutons de race espagnole y sont inconnus: on y nourrit beaucoup de porcs.

Dans les villages de Berthecourt, Villers, Pouchon, et Hermes les colzats, le chanvre, et les navets sont un grand objet de commerce; on peut y joindre les haricots.

Il y a dans les communes de Hodene-l'Evêque, de Hermes, et de Villers-S.-Sépulcre, des vignes dont le vin est estimé; le vin blanc de cette derniere commune sur-tout est recherché.

Le vin de treille n'est pas mauvais quoiqu'un peu dur.

Le canton de Noailles renferme dans son arrondissement seize à dix-sept cents arpents de bois taillis et de baliveaux, dont on exploite les coupes annuelles pour le chauffage et pour la charpente.

On n'est point tourmenté dans ce pays par la présence des animaux mal-faisants, et les bergers guident leurs troupeaux sans craindre la voracité des loups. Il offre des paysages d'une grande étendue et d'une grande diversité d'aspects : les vallées de Marissel et de Tardonne, les plaines de Laversines et de Rouvillers, les revers de Merlemont, de Bourguillemont, du mont César, et les vallons vaporeux qui se croisant avec une variété infinie se développent, tantôt en masse, tantôt par des éclaircis pratiqués dans les bois, qui vous surprennent et vous charment. Quels aspects n'offre pas la terre de Marguery, retraite d'un ami des lettres et des arts, qui vient d'y terminer sa vie au milieu des monuments, des médailles, des livres , dont il aimoit à s'entourer! sa vie sédentaire et la goutte l'avoient privé de l'usage de ses jambes; il me disoit, peu de temps avant sa mort : « Que cet état me rend heureux! il me dispense des devoirs de la société, il m'arrache à l'ambition, à la promenade, à tous genres de distraction, et me concentre dans l'étude ». Le citoyen Bucquet entretint toujours à Beauvais l'amour des arts et des sciences; il a contribué, avec les citoyens Borel et Danse, à la composition d'un gros in-folio, dans lequel ils ont réuni tout ce qu'on peut apprendre sur leur patrie. En mourant il fit don à la ville de Beauvais de ce qu'il possédoit de plus précieux : ses habitants doivent

une larme à ses cendres et déposer sur son tombeau quelques mots de respect et de reconnoissance.

Marguery, situé sur une hauteur, a la vue la plus étendue sur des plaines et des coteaux, coupés de clochers et d'habitations champêtres; c'est un asyle de repos et d'agrément où l'on vit éloigné de toute espece de tumulte.

Revenons à Noailles, d'où je me suis écarté pour parcourir idéalement les campagnes les plus riantes.

Le Thérain, dont les eaux coulent du nord au sud, traverse le canton vers son extrémité à l'ouest; il reçoit à Hermes les eaux du Silez, ruisseau assez considérable, formé des eaux de sources et de fontaines de Silly, Boncourt, et Pouchon, dont la direction regne de l'ouest à l'est.

On ne voit point en France un village plus riche et mieux bâti que celui de Noailles; les maisons, alignées sur les deux côtés de la grande route, sont de briques et de pierres de taille d'une agréable architecture. Quelques grands bâtiments dominent dans ce village, la poste aux chevaux, l'auberge principale, etc.

La place est vaste, et garnie de halles bien entretenues.

L'abreuvoir est grand, bien soigné.

On doit ces constructions, je dirois presque élégantes, aux avances du maréchal de Noailles,

propriétaire du château de Montchy-le-Châtel. Montchy-le-Châtel est, dit-on, la plus ancienne baronnie du pays; il étoit autrefois très fortifié, puisque, suivant Loisel, Louis-le-Gros prit la peine de l'assiéger pour le réduire à l'obéissance. Dreux de Moncey le possédoit alors; on présume que ce chevalier accompagnoit, en 1096, Hugues de Vermandois à la croisade, avec Clerambourg de Vaudeuil, Dreux de Nesles, Payen, et d'autres croisés beauvaisins.

Noailles portoit autrefois le nom de Longvillers.

Les habitants du canton passent en général pour bons et braves; ils ont des mœurs simples et douces. La crainte des revenants, le cri des oiseaux nocturnes, le chant d'une poule, occupent encore quelques esprits crédules, et leur inspirent des idées sinistres; on croit encore que tels ou tels jours de l'année influent sur la température de l'air, sur les phénomenes célestes, et les évènements de la vie humaine.

Les habitants de Berthecourt craignent beaucoup de sortir le soir, depuis l'aventure d'un homme, qui, passant devant le cimetiere, sentit un revenant sauter sur ses épaules; ce revenant le conduisit chez lui: sa frayeur fut telle qu'il fut six mois malade dans son lit.

Heureusement ces impressions s'affoiblissent, et le temps détruira le souvenir de tous les fantômes dont si long-temps on effraya l'imagination.

Les épidémies sont rares dans les environs de Noailles. En 1791 les communes de Ste-Genevieve et de Laboissiere, placées sur les hauteurs, éprouverent une maladie contagieuse qui ne s'est pas renouvelée.

On voit dans le canton plusieurs vieillards des deux sexes ayant de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans.

Les fabriques sont celles d'éventails; elles occupent beaucoup d'ouvriers dans les communes de Sainte-Genevieve, de Laboissiere, de la Chapelle-S.-Pierre, de Mortfontaine, de Silly, de Tillard et de Cauvigny. On fait dans Laboissiere et Mouchy un commerce considérable de manches de fouets, et de bâtons d'épine et de cormier, et dans la commune de Hermes beaucoup de talons de bois, et de bois à galoches.

Une fabrique de jarretieres et de tresses, dont le cit. J. Lesueur est propriétaire, s'est établie à Noailles depuis 1768. Il avoit fait des rubans jusqu'en 1780; mais il abandonna cette partie faute de moyens; depuis cette époque il ne fait plus que des jarretieres et des tresses, aussi délicates, aussi solides que celles des fabriques anglaises. Il n'a dans ce moment que quatre métiers en activité, sur chacun desquels on fabrique par jour au moins deux cents aunes de jarretieres ou quatre cents aunes de tresses; il n'emploie que les laines de premiere qualité; il les tire de Turcoing. Chaque

métier, sans y comprendre les ustensiles nécessaires pour l'apprêt des laines, ne lui revient qu'à cent écus : ces métiers sont ingénieux; un enfant, l'homme privé d'un bras peut les faire marcher avec facilité. Ce galant homme mérite toute espece d'encouragements.

On a trouvé dans un lieu appelé la Presqu'isle, situé au-dessus de Fercourt, commune de Cauvigny, plusieurs tombes qui ne sont placées qu'à la profondeur de douze ou quinze pouces : j'avois prié le cit. Jubé, maire de Mouchy, d'en fouiller quelques unes; en peu de minutes, en traçant avec la charrue quelques sillons, il en découvrit cinq ; une d'elle n'avoit que cinq pieds dans toute sa longueur; les autres en avoient près de six : des pierres plates de deux à trois pouces d'épaisseur les couvroient. On trouva dans la premiere un crâne, des os de bras, de cuisses, et de jambes; tout le reste étoit consommé, et réduit en petits globules de poussiere de la grosseur d'un pois : à l'extrémité de cette tombe étoit un vase rond et uni, ayant cinq pouces de diametre, d'une couleur noirâtre. On trouva d'autres vases dans d'autres tombes, deux petites plaques de fer carrées, surmontées, l'une d'une légere feuille d'argent, l'autre d'un bouton en bronze, dont la rouille ne permettoit pas de connoître la figure.

Ces tombes sont d'une seule pierre, creusées à la profondeur d'environ dix-huit pouces vers la

tête et de quinze vers les pieds, sur une largeur de vingt pouces à douze : ces pierres sont belles ; elles paroissent extraites des carrieres de Mérard ou de Mony.

Dans les environs de Noailles à Grandville, commune de Hermes, il existe un vieillard de plus de quatre-vingt-trois ans, nommé François-Claude Berthelot ; il est infirme, sans fortune, ne peut marcher qu'à l'aide de deux personnes qui le traînent du lit à la cheminée et de la cheminée au lit : il est l'auteur d'un ouvrage intitulé, *Traité de mécanique appliqué aux arts, aux manufactures, à l'agriculture, et à la guerre*, en 2 vol. in-4°, contenant 132 pages ; il est aussi l'auteur de l'affût de côtes, improprement appelé affût de Gribauval : cette découverte lui produisit dans l'ancien régime une pension de 600 livres ; dans l'an VI le ministre lui fit obtenir une gratification de 300 livres, sa pension fut portée à 1875 liv. Cette somme réduite ne lui produit pas 600 liv. qu'il avoit autrefois ; accablé d'ans et d'infirmités, ayant une épouse âgée de soixante-dix-sept ans, déja frappée de deux attaques d'apoplexie, ce vieillard sollicite du gouvernement les moyens de soutenir sa débile existence.

On voit entre Hermes et Berthecourt une excavation célebre, nommée le Trou-du-Tonnerre ; les habitants prétendent qu'on n'en peut pas trouver le fond : je l'ai fait mesurer ; il n'a que huit pieds

de profondeur sur quinze pouces de diametre. C'est ainsi que ce fameux lac du sommet du mont Pilate, dont la profondeur atteignoit les enfers, dans lequel la chûte d'une pierre excitoit des tourbillons et des tempêtes, traversé par le général Phiffer, ne s'éleva jamais jusqu'à la hauteur de son genou; aidé de son valet-de-chambre, il en fit écouler les eaux dans une demi-journée. J'ai déja relaté ce fait, mais j'ai cru devoir le répéter ici.

Avant de quitter le canton de Noailles je ne peux m'empêcher de dire un mot de ce qu'on nomme la Pierre aux Fées : ce titre reporte ce monument aux époques les plus reculées. Il existe dans les Gaules une multitude de pierres portant ce nom, qu'on donne presque par-tout à nos monuments druidiques.

La Pierre aux Fées du canton de Noailles est placée sur la montagne sud-ouest qui domine Heil, au milieu d'un de ces terrains en friche qu'on nomme lanis dans le pays; c'est une espece de fossé de quarante-trois pieds de long, bordé dans toute sa longueur de pierres meulieres placées verticalement : à l'une des extrémités ce fossé a cinq pieds de large, à l'autre il n'a que trois pieds neuf pouces; au milieu se trouvent de chaque côté deux pierres plus élevées que les autres, surmontées d'une troisieme; cette derniere a neuf pieds de long sur deux pieds d'épaisseur. On trouva, dans une premiere fouille faite par MM. Lecaron

de Troussure, quelques têtes de morts; M. de Marolles, à son retour de l'armée, instruit de cette premiere fouille, en fit faire une seconde: Lizard, manouvrier de Heil, en fut chargé; c'est de cet homme, âgé de soixante-douze ans, que je tiens les faits que je vais rapporter. Vingt-cinq ouvriers sous ses ordres travaillerent pendant deux jours: ils trouverent, à une profondeur de quinze pieds, une grande quantité d'ossements humains; ils remirent à M. de Marolles une pierre d'un grès noir, longue de quinze à vingt pouces, large de deux, sur laquelle il étoit écrit qu'on avoit enterré cinq cents hommes dans ce tombeau: il ajoute que la date que portoit cette inscription annonça, qu'il y avoit dix-huit cents ans que ces morts avoient été déposés dans cette enceinte. La même inscription portoit encore, qu'en fouillant plus profondément on trouveroit un monument semblable au premier: on continua ces recherches; enfin, à quinze autres pieds de profondeur on pénétra jusqu'au pavé du tombeau; on n'y rencontra que des cendres. Le monument avoit été laissé dans le désordre que les fouilles avoient occasionnées; les ossements étoient épars: M. de Marolles de retour à Loches, dans une de ses terres près de Tours, écrivit quatre lettres pour recommander de remettre les ossements et la grande pierre dans l'état où il les avoit trouvés en commençant ces fouilles; qu'il ne pouvoit plus résister

aux tourments que les sorciers et les démons lui faisoient éprouver depuis qu'il avoit troublé le repos des morts. Lizard fit replacer la grande pierre, qui existe encore : de ce moment M. de Marolles cessa d'écrire.

Ce n'est pas dans notre siecle qu'on peut se permettre des réflexions sur cette date de dix-huit cents ans, et sur le supplice de M. de Marolles.

Entre Berthecourt et Montreuil-sur-Thérain est le village de Villers-Saint-Sépulcre, dont on accuse les habitants d'un peu de paresse et de peu d'industrie. Leur commerce principal est celui d'osier : ils le vendent aux Normands par paquets de cent brins, provenants de vingt-cinq branches d'osier fendues en quatre ; chaque paquet se vend 5 sous ; les Normands l'emploient à lier les cercles de leurs barriques.

Quoique placé sur une montagne le village de Villers contient une grande quantité de sources.

Louvet rapporte qu'en l'an 1060 un nommé Lancelin, fils de Soulques, apporta de Jérusalem un carreau pris au saint sépulcre ; il fonda pour le placer un prieuré, qui n'existe plus, mais le carreau sacré est encore dans l'église de Villers ; il avoit la propriété de guérir les enfants du mal qu'on nomme le carreau.

Le carreau du saint sépulcre est un morceau de pierre de sept pouces carrés.

Le prieuré étoit bâti de pierres coquillieres.

De Berthecourt à Villers-Saint-Sépulcre on ne trouve pas de cailloux ; la pierre coquilliere y domine ; des maisons entieres en sont bâties.

En passant par le bois de Fresnay pour aller à Villers-Saint-Sépulcre j'ai vu un chêne abattu, de quinze pieds six pouces de circonférence au pied, et trois pieds de diametre à une hauteur de quarante pieds. Un homme du pays âgé de quatre-vingts ans m'assura que dans le même bois il avoit mesuré beaucoup d'arbres de dix-huit pieds de circonférence.

Jean Paradis, de Villers-Saint-Sépulcre, docteur en droit canon, et professeur en l'université de Paris, a traduit du grec en latin, et fait imprimer, en 1637, les avis de l'empereur Bazile à Léon son fils.

Berthecourt est un petit village situé sur les bords du ruisseau de Silly, qui se jette dans le Thérain ; sa position à mi-côte est fort jolie. On cultive dans ses environs des grains de toute espece, des petits pois pour fourrage sur-tout, qu'on appelle bisaille. Les cultivateurs et les domestiques ne veulent manger ni pois ni lentilles, quoiqu'on en serve sur la table des maîtres ; ils leur donnent par dérision le nom de bisaille, faite pour la nourriture des chevaux et des bestiaux. Ce dégoût me rappelle celui des Negres de Saint-Domingue, qui, quand on leur offre de la salade,

répondent avec mépris : « Est-ce nous bêtes pour « manger herbes? »

On y cultive beaucoup de haricots, de pommes-de-terre, et de navets.

On faisoit autrefois, à Berthecourt sur-tout, et dans les environs de Beauvais, un commerce considérable de faisans.

Tous ces pays sont pittoresques; on s'y promene avec délices.

Nous revînmes à Beauvais, et ne tardâmes pas à le quitter pour continuer notre tournée.

TILLÉ.

Je rassemblai dans la commune de Tillé les dix-sept maires de ce canton et de celui de Bresles.

Tillé, joli petit village, est situé dans une plaine immense à laquelle il donne son nom : elle est presque entièrement dépouillée d'arbres, d'ornements; mais la route d'Amiens, qui conduit à ce village, est garnie de pommiers, et les vergers qui l'environnent en sont chargés.

Les montagnes de Clermont, de la Neuville-en-Hez, le mont César, le mont Bourguillemont, la montagne Saint-Simphorien, forment un cintre immense qui borne l'œil de l'orient jusqu'à l'oc-

cident; elles se croisent, elles se combinent de la maniere la plus pittoresque.

Le sol du canton de Tillé est généralement caillouteux et léger; il a pourtant des parties de terres excellentes. Le territoire de Tillé est très fertile en grains de toute espece.

On y cultive quelques vignes; les prairies artificielles augmentent tous les ans.

Deux petits ruisseaux arrosent ce canton.

Près de Marissel on trouve des carrieres d'une pierre tendre, qu'on est forcé de laisser sécher au soleil pendant une année avant de l'employer.

Marissel possede une église dont le portail est curieux; il est orné de guirlandes de vignes, sans doute copiées des ruines du temple de Bacchus, placé à peu de distance sur le mont Caperon.

C'est dans le canton de Tillé, sur le territoire de Bracheux, qu'existe une butte sablonneuse remplie de coquilles fossilles, sur lesquelles je fournirai quelques détails.

C'est près de là qu'on a trouvé le beau Titus en or dont j'ai le projet de donner la gravure.

On recueille près de Nivillers des silex empreints de coquillages curieux.

BRESLES.

Toutes les communes du canton de Bresles, si vous en exceptez celle du Fay-S.-Quentin, sont environnées de la riviere du Thérain.

La terre du canton de Bresles est médiocre et légere; elle produit de très bons légumes, des fruits : le jardinage en est soigné.

Beaucoup de places publiques et de terrains vagues devroient être plantés d'arbres; ils y réussiroient très bien.

Le canton de Bresles n'a de remarquable que ses tourbieres, et le château des évêques de Beauvais.

C'est dans un marais d'environ quatre cents arpents d'étendue que se trouvent les tourbes, qui momentanément enrichissent les habitants, et sont d'une si grande ressource pour les manufactures de Beauvais.

Je m'étendrois sur les abus qui regnent dans l'extraction de ces tourbes, sur leurs produits, sur leur valeur, sur les objets curieux qu'on rencontre en les fouillant, si je n'avois dessein de faire connoître dans un tableau toutes les tourbieres du département.

La maison de campagne des évêques de Beau-

vais, nommée *villa-episcopi* dans une chartre du roi Robert de l'an 1016, est un château rebâti par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais en 1212; ruiné par Renaud de Damartin, comte de Boulogne, il fut rétabli dans la suite: le comte d'Armagnac y commandoit pour le roi en 1417; il battit Philippe de Saveuse, près de Beauvais. Les fortifications de ce château furent démolies pendant la ligue par capitulation entre le sieur de Mony et la garnison de Beauvais.

Les grands bois, les allées majestueuses, les grandes pieces d'eau, des bosquets soignés, les jardins potagers sur-tout, rendoient cette terre aussi agréable qu'utile aux évêques qui la possédoient.

A peu de distance de la commune de Bresles est le mont César, célebre par le camp de ce grand homme; on en distingue encore les fortifications. La terre végétale qui couvre ce mont n'a pas plus d'un pied d'épaisseur; elle repose sur un sable jaune, dans lequel on trouve quelquefois des médailles, des vases, des statuettes; il est mêlé de gypse strié, de grès mamelonné, de pierres à plâtre. La tradition du pays, le récit des commentaires, la vraisemblance, concourent à placer l'armée de Bellovaques, opposée au général romain, sur une montagne en face du mont César, appelée le Larris de Hez: il paroît qu'ils

avoient une réserve sur le mont S.-Simphorien, près Beauvais. Hertius a décrit les vestiges bien conservés des retranchements du mont César; on y remarque quelques restes d'un double fossé, qui dans son origine avoit quinze pieds de large. M. de Fontenu parle d'une petite élévation placée sur le milieu du mont; c'étoit, suivant son opinion, une espece d'autel qui portoit les drapeaux de l'armée. Il n'y avoit au mont César de fortifications qu'en face du mont de Hez.

Cette montagne a sept cent trente-deux toises de front sur une profondeur moyenne de quatre-vingt-cinq toises.

En s'en approchant on perd le silex; on ne trouve plus en y montant que des grès et de la matiere calcaire. Au sommet (du premier coup-d'œil) on reconnoît la ligne circulaire qui renfermoit le camp de César, et les quatre ouvertures par lesquelles on pénétroit dans son enceinte. Le terrain sur lequel pose ces retranchements est sablonneux, et parsemé de veines jaunâtres : on y trouve des pierres couvertes d'empreintes de coquilles, des grès mamelonnés, du spath crystallisé.

Je ne parle pas des beaux points de vue qu'on découvre de tous les côtés de ce morne élevé; il n'offre que les objets que nous avons déja décrits. Toute la vallée de Tardonne, les sinuosités du Thérain conduisent l'œil jusqu'à Beauvais; c'est

un des plus brillants tableaux dont on puisse jouir dans ce canton.

Au pied du mont César sont les restes de la célebre abbaye de Froidmont, fondée en 1134 par Lancelin et Manassès de Bulles.

SAVIGNIES.

Les terres du canton de Savignies sont extrêmement mélangées; un cinquieme de ces terres est bon, le reste est médiocre: il produit du bled, du seigle, de l'orge, de l'avoine, etc.

Les plantations de pommiers et de poiriers sont dans un assez bon état. Les cidres sont de bonne qualité; on peut année commune en récolter deux mille muids.

Les pâturages, peu considérables, sont inférieurs à ceux du Bray.

On y cultive depuis quinze ans des prairies artificielles.

Les bois les plus considérables de ce canton s'étendent sur le territoire de S.-Just-des-Marais, de Savignies, de Goincourt, de la Chapelle-aux-Pots, de Ville-en-Bray, d'Hodenc-en-Bray, de Fouquenies-Herchies, de S.-Germain-la-Poterie, et de S.-Paul. Les plus grands ont au moins cinq cents hectares; la totalité de ces bois peut être portée à

deux mille cinq cents hectares : on les exploite en bois de corde. Les mêmes bois sont très utiles, et consumés par les manufactures de poteries de Savignies et de la Chapelle-aux-Pots : le gros bois se voiture à Beauvais; le corps des arbres, quand ils sont bons, est débité pour la charpente. Leur produit en général est 60,000 liv.

Deux rivieres traversent ce canton, le Thérain et l'Avelon.

Il existe une carriere dans la commune de Savignies; on en tire une pierre grise d'une consistance égale à celle du grès. Il en est une autre au mont Saint-Adrien, hameau de la commune de Saint-Paul; elle donne une pierre blanche trop tendre, qu'un fort hiver gerce et décompose.

Les plus belles tuiles et les plus belles briques du département se fabriquent en grande quantité dans la commune de S.-Germain-la-Poterie, qui n'a que ce moyen d'existence et d'industrie.

Saint-Paul possede des fours à chaux: leurs produits se versent à Beauvais.

Un nouvel établissement près S.-Paul, où l'on fait des tuiles et des briques, peut en fournir dans une année plus de cent vingt mille d'une excellente qualité.

J'ai déja parlé de la jolie route qui conduit de Beauvais à Savignies: après avoir traversé des coteaux, des vallons, des bois et des vergers, la vue s'arrête à l'occident sur une montagne élevée,

couverte d'arbres qui semble séparer Savignies du reste du monde; elle forme un cercle autour de ce joli village, situé au milieu d'une forêt de pommiers, dans la plaine, au pied des monts.

Il n'est point d'aspect aussi bizarre que celui de ce tas de maisons séparées, placées sur un terrain inégal, et formant cependant une espece de rue : au milieu d'énormes monceaux de fagots et de bois qui les rapprochent, et des arbres qui les dominent ; c'est un bûcher immense qui n'attend qu'une étincelle pour s'embraser, et qui, par un miracle de toute heure et de toute minute, subsiste au milieu de vingt-cinq fours allumés, et dans une incroyable activité, laissant par cent crevasses échapper des torrents de flammes, d'étincelles, et de fumée. Tous les toits sont couverts de chaume au milieu de ces fournaises ardentes ; mais sans doute un dieu les protege, comme ces grands vaisseaux qu'une planche sépare de l'abyme.

Les maisons, les cours, des planches rangées par étages, sont couvertes de poteries; les murs sont faits d'une espece de glaise, remplie de tessons, de pots cassés, de cruches d'un aspect singulier. Chez un de ces potiers, à la bouche d'un four, le corps d'un orme, élevé, nu, sans écorce, est chargé de petits pots de grès, asyle d'un million d'oiseaux ; il se marie avec toutes

les pointes saillantes du paysage, et de près rivalise avec le clocher du village. J'ai fait dessiner cet étrange aspect; c'est un des plus jolis tableaux de mon voyage.

L'aisance que le travail répand à Savignies donne à ses habitants une gaieté qui se montre sans qu'on ait besoin de la solliciter; c'est le rire de la franchise; c'est cette disposition qu'on éprouve quand on veut plaire, quand on veut obliger; c'est cet empressement, compagnon de l'hospitalité, qui fait accepter sans fausse politesse et sans grimaces tout ce qu'il offre : on y rit toute la journée, on y danse tous les dimanches, quand les fêtes patronales n'appellent pas les jeunes gens dans les villages des environs.

J'attendois un jour le maire, et causois avec une femme de près de quatre-vingts ans, avec son mari, vieux grenadier retiré, quand je vis sortir d'une chaumiere une centaine d'enfants bien vêtus; les garçons étoient séparés des filles, tous marchoient avec décence. Je fus frappé, je fus étonné qu'un petit village envoyât plus d'enfants à l'école que nos grandes villes : je complimentai le maître d'école de son zele; je promis de venir un mois après distribuer des prix à ses éleves : je tins ma promesse. La porte étoit garnie de feuillages et de rubans; un grand fauteuil qui m'étoit destiné étoit chargé de branchages de chêne et de bouquets; et comme la totalité des enfants ne pouvoit pas se placer

dans la salle, le reste, à l'ombre des pommiers et des poiriers, étoit assis sur des bancs de gazon. J'obtins beaucoup de silence et de respect en distribuant mes prix; mais j'achevai de gagner tous les cœurs en présentant aux spectateurs de grands panniers de bonbons et de tartelettes. En sortant de cette séance auguste je fus béni par les peres et les mamans, qui sur deux lignes, accompagnés du maire et de la garde nationale, suivirent ma voiture jusqu'à la sortie du village.

Quel air dans les soirées d'été! quelle fraîcheur dans les prairies de Savignies! quel lait délicieux on y mange! Madame de Bourdic a vanté ces beaux lieux: l'asyle champêtre le plus aimable de la France étoit digne d'être chanté par elle.

Les poteries de Savignies sont de la plus haute antiquité; on en peut juger par l'identité des vases qu'on trouve au fond des puits de ce village, et dans les fouilles de Bratuspance.

La seule tradition transmise de pere en fils dans Savignies est que S. Pierre et J. C. sont venus visiter ces lieux.

Rabelais parle des poteries de Savignies;

Bernard Palissy les célebre;

Loizel assure qu'elles fournissoient non seulement la France, mais l'Angleterre, les Pays-bas, etc.

Baif, *de Re vestiaria*, imprimé en 1536 chez Robert-Étienne, parle des pots de Beauvais ou de Savignies.

Quand les princes passoient autrefois par Beauvais, on leur donnoit de poteries de Savignies: *Trium buffetorum terræorum apud Savignii compositorum:* de tels présents furent offerts à François Ier, à Louis XII, etc.

La terre de Savignies fut érigée en marquisat pour messire Oudard de Riez, descendu en ligne collatérale d'Oudard de Riez, maréchal de France. Cette seigneurie releve de Beauvais; il en est fait mention dans plusieurs titres de 1167 et de 1228.

Hermant assure qu'on trouve à Savignies des terres propres à étancher le sang, de l'espece de celle qu'on nomme sigillée ou lesbiene.

Il y existe deux genres de fabriques; la plonnure ou poterie vernissée, qui est moderne, et le grès, qui date de son origine.

Les vases les plus considérables qu'on y fabrique sont les grandes fontaines de grès, répandues dans toutes les maisons de Paris; des cornues de vingt à vingt-cinq pintes; on y fait des terrines à lait, des bouteilles de toute grandeur, jusqu'aux doubles taurilles, des tuyaux de grès, des pots, cruches, cruchons, cornues, récipients.

Les potiers de Savignies qui travaillent en grès sont au nombre de seize. Ils commencent leurs travaux à la Saint-Martin et les finissent au mois d'avril; c'est ce qu'ils nomment le travail d'hiver: ils tirent pendant l'été les terres qu'ils doivent employer; ils sont quelquefois obligés, pour trouver

la terre qu'ils cherchent, de descendre à force de travail jusqu'à soixante pieds de profondeur, contrariés souvent par des sources abondantes, qu'ils n'épuisent qu'à force de bras (1). Leurs terres sont noires, brunes ou jaunes: la premiere est composée d'une grande quantité d'argile et de sable; il y a moins d'argile dans la deuxieme, mais plus de pierrailles et de sable; il y a peu d'argile dans la terre jaunâtre, mêlée de sable, de pierres, et d'oxyde de fer. Au mois d'avril, quand les gelées cessent, des chevaux, des ânes, guidés par des enfants, vont sur la montagne chercher la terre extraite des puisards: ces terres sont des trois sortes que nous avons indiquées: mais la troisieme ne s'emploie jamais seule; on la mélange avec les autres dans la proportion requise par la nature des vases qu'on veut exécuter.

Rendue à l'attelier, la premiere opération que subisse la terre est celle que lui fait éprouver l'ouvrier qu'on nomme le marcheur; son office est de la mouiller et de la piler aux pieds dans une fosse de six pieds de long sur trois de profondeur et quatre de large. La terre ainsi rendue maniable et mélangée, est divisée en globes de trente à cinquante livres pesant. Chaque mar-

(1) Ils pourroient se procurer un modele de pompe en bois très facile à exécuter: cette pompe ne coûte que 72 liv.; elle épuiseroit l'eau de leurs trous avec une extrême facilité. On la voit à Paris parmi les machines du citoyen Molard.

cheur gagne 24 liv. par fournée; il doit préparer la matiere nécessaire pour remplir un four, qui contient ordinairement de quinze à dix-huit marches; la marche est un plateau de douze pieds de diametre sur trois à quatre pouces de profondeur : chaque homme ne peut préparer qu'une marche dans sa journée.

L'ocreuse est la femme qui prend la terre quand le marcheur l'a préparée; elle lui donne la derniere main, et la place sur une planche à côté du tour, en cônes ou globes proportionnés à l'ouvrage que le potier doit entreprendre. Cette femme gagne 12 liv. par fournée.

Quand le marcheur et l'ocreuse ont disposé chez un fabricant ce qui est nécessaire pour la journée de ses ouvriers ils vont chez un autre fabricant faire le même travail.

Les ouvriers faiseurs de vases n'appartiennent pas à telle ou telle fabrique, ils travaillent chez tous ceux qui veulent les employer: chacun d'eux s'attache à tel ou tel genre de fabrication; celui qui fait des bouteilles ne fait pas aussi bien les cornues, et celui qui fait des fontaines feroit fort mal une bouteille. Quelques ouvriers supérieurs m'ont démontré qu'ils étoient en état de faire tous ces genres d'ouvrages avec une égale perfection.

Les atteliers les mieux montés ne contiennent que deux à trois roues; elles sont placées hori-

zontalement dans un trou profond de deux pieds, et tournent, sans machines ou manivelles, à l'aide d'un bâton que l'ouvrier passe dans les rais; la roue ayant reçu toute l'impulsion que ce moyen lui communique, tourne avec une grande vivacité; et les poteries se fabriquent avec le poignet et la main, sans tour et sans autres moyens d'industrie. C'est un genre de création d'un grand intérêt; mille formes dans un moment se communiquent à la matiere informe et brute : les livres saints n'ont pas tort dans leur style poétique et figuré de comparer aux potiers de terre l'Éternel fabricant les mondes.

Quelques uns de ces ouvriers gagnent jusqu'à 6 et 8 liv. par jour.

Il est inutile de dire que tous les objets fabriqués sont visités, réparés, soudés avec soin, qu'ils sechent à l'ombre avant qu'on les mette au four.

La longueur des fours est de trente-six à quarante pieds, leur largeur est de quatre pieds au bas de la fosse, et de sept en haut.

Les fours ont huit pieds de hauteur.

Un homme expérimenté dirige le feu, pour lequel il emploie dix-huit à vingt cordes de bois, et cinq cents fagots par cuitée.

Quand on pénetre dans le four pour en enlever les poteries cuites, la chaleur est encore extrême; elle dépasse quarante degrés du thermometre

de Réaumur, et n'incommode point les travailleurs, qui sans repos y sont exposés toute la journée.

Le citoyen Roard a tâché d'améliorer les fabriques de Savignies par de nouveaux mélanges de terres; en augmentant les proportions de silex et diminuant celle de l'argille, qui les rend trop peu poreuses, il a rendu les cornues moins sujettes à se casser.

Il a fait adapter à l'extrémité supérieure des fours une enceinte demi circulaire, faite de substances très peu conductrices de la chaleur, et parvient par ce moyen à la concentrer dans le four.

Il a réussi à fabriquer quelques alcarazzas, et compte perfectionner cette année les essais de l'année passée.

Il a fait fabriquer des creusets très réfractaires, aussi bons que ceux de Hesse, et de grands creusets blancs pour la fonte du cuivre, préférables à ceux de S.-Samson.

Les habitants de Savignies et les manufacturiers du département de l'Oise ont de grandes obligations au citoyen Roard, et lui en auroient encore davantage s'ils avoient employé son zele, son activité, ses talents avec moins d'indifférence.

Un tableau donnera sur les deux genres de poteries de Savignies les détails qui pourront en faire connoître l'importance dans le commerce.

On fabrique aussi des vases de grès, des plommures à la Chapelle-aux-Pots, petite commune placée sur un détestable terrain, qui ne produit que du seigle et de l'avoine de mauvaise qualité, mais d'assez bons cidres. On porte à 24 ou 30,000l. le produit du travail de ses habitants.

Saint-Just touche à la ville de Beauvais. Ce village s'est établi dans un marais entouré d'eaux, qu'il faudroit diriger; il est humide, mal-sain, fiévreux. On y voit deux importantes manufactures d'indiennes, et deux blanchisseries intéressantes.

Saint-Just possede neuf cents arpents de terre; les meilleures se louent de 20 à 24 liv. l'arpent.

Un marais de cent cinquante arpents a été partagé entre les habitants de cette commune. On y nourrissoit autrefois beaucoup de bestiaux ; on n'y voit à présent que quelques jardins petits, mal tenus. Ce marais est encore loin d'être en rapport comme celui des aires, à l'autre extrémité de la ville de Beauvais.

Les petites cultures ruinent tout.

L'abbaye de S.-Paul a succédé à l'abbaye d'Oroer, qui fut donnée, en l'an 862, par le pape Nicolas Ier aux évêques de Beauvais, à la charge d'en entretenir les religieuses; ce qui donna sujet à Druon, en 1040, et à Guy, évêques, de fonder l'abbaye de S.-Paul: elle est située dans un fond, au pied du mont S.-Adrien: cet immense et beau bâtiment est présentement en ruines.

C'est dans cette commune, au Becquet, qu'est située la manufacture de couperose du citoyen Desrivierre.

Le village de Goincourt est établi sur les rives de l'Avelon, dans une charmante position; il est sur-tout célebre par sa manufacture de sulfate de fer (vitriol). On n'y chercha d'abord que des eaux minérales et de la tourbe. Croutz, allemand, est le premier qui s'y soit occupé de l'extraction du vitriol : il le fabriqua d'abord au Becquet dans l'obscurité, presque dans la misere; dans la suite une société s'unit à lui : elle acheta des terres, fit construire des bâtiments, des bacs, des fourneaux : mais les avances trop considérables qu'il fallut faire nuisirent à cette entreprise; elle ne fut dans un état brillant que sous le sieur Warnier, habile négociant d'Amiens: il continue depuis ses travaux avec succès.

Il est malheureux que ceux qui sont à la tête de cette manufacture aient négligé d'en diriger et d'en assécher les eaux, qui par leur stagnation alterent la matiere premiere, et causent des épidémies trop souvent renouvelées.

Une grande quantité de vallées, dans les environs de Beauvais, est remplie de tourbieres, sur l'exploitation desquelles le gouvernement devroit veiller, pour éviter le désordre des exploitations partielles.

On ne connoît point de meilleur vitriol que celui

de Goincourt, soit en France, soit chez l'étranger. On estime sur-tout celui du citoyen Desrivierre, qui tire sa matiere premiere de Goincourt: il le vend à Rouen en concurrence avec les Anglais; le sien est souvent préféré.

Les eaux minérales de Goincourt et du Becquet étoient en usage dans le Beauvaisis depuis un temps immémorial. En 1752 M. Wallot, apothicaire, en fit l'analyse : les médecins envoyerent à M. de Senac, conseiller d'état, premier médecin du roi, des certificats très authentiques sur les vertus de ces eaux minérales, et sur l'usage qu'on en faisoit avec tout le succès possible. Wallot, le 8 octobre 1752, présenta une requête à la faculté de médecine; il la prioit de faire faire l'analyse de ces eaux: Malloin, Macquer et Baron analyserent les bouteilles d'eau qu'on leur fit passer; ils déclarerent qu'elle contenoit une terre absorbante, alkaline, ferrugineuse. M. de Senac fit nommer Wallot inspecteur de ces eaux, avec la permission d'en entourer les sources de murailles. Le lieu qu'occupent les fontaines s'appelle les Fontaineiux et Rouge-Vêtue. Dans les environs on apperçoit les traces d'une mine de fer, dans un espace qu'on nomme encore les Forges; on y voit une masse assez considérable de mâche-fer: les habitants du voisinage en ont bâti tous les solins de leurs maisons.

TROISSEREUX.

Troissereux est un village assez considérable, situé dans une vallée très pittoresque sur la riviere du Thérain : on cultive beaucoup de chanvre dans ses environs ; il est entouré de marais susceptibles de grandes améliorations. Les plantations d'arbres fruitiers sont considérables dans ce canton.

Le château, situé au milieu des eaux, est solidement bâti de briques et de pierres de taille, d'une construction moderne ; les grandes allées, les prairies, les bois voisins, et la montagne de Milly rendent cette habitation délicieuse ; on ne peut lui reprocher qu'une humidité nécessairement mal-saine, par la difficulté d'entrenir en bon état tous les canaux qui l'environnent.

Jean de Rheims, sieur de Troissereux, en 1472, à l'époque du siege de Beauvais, alla chercher des secours pour la défendre.

Le château de Troissereux appartient à la maison de Corberon.

Milly, qui n'est qu'un village à deux lieues de Beauvais, étoit autrefois une ville considérable : il reste encore quelques ruines de son château et de ses portes.

La châtellenie de Milly est des plus anciennes.

Dans le manuscrit de M. Vion d'Héronval, qui contient plusieurs titres de l'époque de Philippe-Auguste, on trouve deux seigneurs de Milly au nombre des châtelains: ces seigneurs étoient alliés à ceux de Bulles. Sagalan ou Savalon de Milly eut de grands différents avec l'église de Beauvais et l'abbaye de Saint-Lucien; ils se terminerent à l'amiable: il fonda le prieuré de Milly, il y établit huit chanoines et six chapelains en, 1154.

Il y eut à Milly deux églises paroissiales, Notre-Dame, et S.-Hilaire.

Simon prétend que la châtellenie de Milly est nommée *Carmiliaca* dans l'itinéraire d'Antonin.

Il est parlé des chanoines de Milly au concile de Beauvais, l'an 1114.

La ville de Milly fut prise par Mercadé et Mortain, capitaines anglais, en 1197.

Guillaume de Neufbrige veut que Philippe de Dreux ait été pris avec Guillaume de Milly en secourant Milly, assiégé par le roi d'Angleterre; il y a plus d'apparence qu'il fut pris auprès de cette ville pendant le siege de Gerberoy.

La ville et le château de Milly furent ruinés, en 1442, par le comte d'Étampes, gouverneur de la Picardie pour le duc de Bourgogne, après trois semaines de siege, parceque Pierre Renaud de la Hire, qui en étoit capitaine, pilloit tous les partis. Matthieu d'Humieres fut tué à ce siege: le sieur de Saveuse s'y distingua en 1440. Le même Pierre

Renaud avoit défait la commune d'Abbeville, et avoit fait conduire dans Milly les dépouilles de cette ville et de ses environs.

En 1360 cette commune appartenoit à Jeanne de Milly, veuve de Picquigny; en 1400 les deux tiers de Milly étoient à Renaud de Roye, chambellan du roi, et l'autre tiers à Renaud de Picquigny. Un titre de la même année (du comte de Clermont) marque que ces deux tiers devoient lui retourner faute d'hoirs mâles : l'autre tiers a passé des seigneurs de Picquigny à ceux de Boufflers par succession; depuis, le roi a cédé à M. le duc de Boufflers les deux tiers qui avoient autrefois été réunis au comté de Clermont.

ARRONDISSEMENT

DE CLERMONT.

BRETEUIL.

On prend pour se rendre à Breteuil, en partant de Beauvais, la route d'Amiens; elle court au nord nord-ouest, d'abord sur un terrain très plat; elle suit une ligne presque droite : les bords du grand chemin sont garnis de pommiers. On passe dans le village de Tillé.

Rien de pittoresque jusqu'à Noiremont, dont la la descente est assez rapide : la poste aux chevaux est établie dans ce village; en le quittant on gravit avec peine une montagne très roide. La route de Noiremont à Breteuil est moins belle, plus montueuse que celle de Beauvais à Noiremont; mais ses aspects sont variés.

En traversant Froissy, chef-lieu du canton, nous vîmes les débris d'un incendie; plus loin le joli village de Maisoncelle, entouré d'arbres fruitiers et dans une position charmante.

Nous arrivâmes à Breteuil, où nous eûmes une

séance composée de dix-huit maires des cantons de Breteuil et de Froissy.

Breteuil est dans une position avantageuse; l'air qu'on y respire est assez pur : ce que je pourrois dire de sa culture ressemble à ce que j'ai dit de l'agriculture des autres cantons. Je le répete, quand je supprime des détails auxquels le lecteur pourroit s'attendre, ou je n'ai rien de neuf à faire remarquer, ou ces détails se trouveront dans mes tableaux à la fin de l'ouvrage.

On fait beaucoup de plantations dans le canton de Breteuil; les peupliers d'Italie et les peupliers blancs de Hollande s'y multiplient avec facilité, y croissent avec une rapidité étonnante.

Quelques bois taillis épars dans la campagne forment le seul chauffage des habitants.

L'Aunoy, qui prend sa source à Breteuil, est la seule riviere du canton.

Le principal commerce de cette commune est celui que font une quantité de cordonniers qui peuplent toutes les maisons; ils sont au nombre de soixante-quinze maîtres, auxquels il faut ajouter tous les ouvriers qu'ils emploient: les souliers se vendent depuis 50 sous jusqu'à 4 liv. Le reste des habitants s'occupe d'agriculture, des voyageurs qui vont en Flandres, ou de ceux qui se rendent à Paris.

Breteuil est mal bâti en général, mal pavé; on y remarque cependant quelques édifices assez

beaux, parmi lesquels on distingue sur-tout le vaste bâtiment de l'ancienne abbaye.

Le tableau le plus triste qu'on pourroit faire en décrivant la France est celui de ce qu'on appelle les prisons de Breteuil, que par une inconcevable fatalité on n'a pu changer encore; c'est une fosse humide à douze pieds de profondeur en terre, qui n'a pas dix pieds de longueur sur huit de large, sans fenêtres, sans autre ouverture que la porte, qu'on est contraint de tenir fermée toutes les nuits. On y dépose des malfaiteurs, des assassins, des déserteurs, de jeunes filles, des étourdis arrêtés dans une rixe légere; pas un meuble dans cet antre exécrable et pestiféré, où l'on répand de temps en temps quelques bottes de paille, dues à la charité des habitants, sollicitées par l'activité du maire. On espere pourtant que ce désordre va cesser.

La gendarmerie de Breteuil est presque aussi mal logée que les prisonniers; et cependant là, comme dans toutes les communes de France, en s'abstenant de vendre tel ou tel édifice, on eût pu se procurer facilement les bâtiments nécessaires aux besoins de la police et de l'administration.

Les passages de troupes fatiguent prodigieusement les habitants peu fortunés de la commune de Breteuil: elles y sont si mal logées, que les militaires disent en proverbe à celui qui se plaint d'un mauvais gîte, *Tu n'as pas été à Breteuil:* on

dit au frere du cit. L...., en entrant au college de Navare, *Satis scit qui Britolio vivere scit.*

Eu décrivant Beauvais j'ai parlé de la ville de Bratuspance, et de l'incertitude des écrivains sur la place qu'occupoit cette cité, dont parlent les Commentaires de César. S'il étoit important d'avoir une opinion sur ce fait historique, je dirois que toutes les vraisemblances parlent en faveur des environs de Breteuil; que si des preuves matérielles ne peuvent établir cette opinion, des analogies y font croire : j'ajouterois qu'ayant consulté dans les campagnes plusieurs vieillards âgés de quatre-vingts ans, ils m'ont dit tenir de leurs aïeux, que de tout temps l'espace près de Vandeuil, où l'on trouve une si grande quantité de médailles et de débris de l'antiquité, porta le nom de Bratuspance; et ces derniers vieillards étoient antérieurs à la dispute qui s'éleva entre quelques moines et quelques antiquaires sur la véritable position de cette ville (1).

La vallée de Vandeuil ou de Bratuspance forme

(1) Simon tire du texte même des Commentaires un argument favorable à cet avis. Après la réduction de Bratuspance César se rendit dans l'Amiénois *ab eo loco in fines Ambianorum pervenit.* Il n'y a qu'un pas de Breteuil ou de ses environs dans l'Amiénois : si Bratuspantium eût été Beauvais, César eût eu huit lieues à faire pour se rendre dans la contrée dépendante d'Amiens.

Il est fait mention de Bratuspantium dans la vie de S. Guibert.

un vaste bassin, traversé par un grand chemin allant du sud-est au nord-ouest, dont on attribue la construction à César, aux Romains, à la reine Brunehault. A l'ouest de son enceinte la vieille ville que nous nommons Bratuspance, étoit dominée par une montagne, qui porte encore le nom de Catelet; c'étoit sans doute le château fort, la forteresse de cette cité. A l'est de cette montagne étoit, dit-on, une tour entièrement détruite, mais dont on trouve encore quelques murs souterrains, près desquels on a fait des fouilles dans l'espoir d'y trouver un trésor, une statue d'or, que la tradition y suppose: les ouvriers n'y travaillerent pas long-temps; mais l'imagination frappée créa les contes accoutumés: le dégoût et le manque d'argent n'avoient pas seuls fait cesser les travaux; des démons protecteurs des trésors avoient chassé les travailleurs, combloient la nuit l'espace creusé pendant le jour, des voix lugubres et des feux souterrains finirent par en défendre l'approche. Ce lieu depuis a toujours conservé le nom de Fosse-Serprix ou de Fosse-aux-Esprits (1).

La ville pouvoit couvrir un espace de six cents arpents; outre la chaussée dont nous avons parlé elle étoit coupée de cinq ou six autres chemins faits de silex. La plaine ou le vallon de Bra-

(1) L'abbé Dubos, dans ses lettres manuscrites, dit qu'on a trouvé une petite idole de Cérès dans la Fosse-Serprix.

tuspance est situé entre Vandeuil, Beauvoir et Caply. De tous temps, soit à la surface de la terre après les pluies, soit en labourant, soit en cherchant des pierres de taille, qu'on obtenoit en démolissant de vieux murs, on a trouvé des médailles, des vases, des fragments de toutes especes d'ustensiles; et les fouilles que j'ai fait faire n'ont jamais été infructueuses, quoiqu'elles aient eu lieu au hasard sur plus de vingt points différents.

Je joindrai à ces notes le dessin et la description de ce que j'ai pu me procurer dans ces fouilles, des objets qu'on a bien voulu me céder, et de ceux que je dois à la générosité de quelques amis des arts.

Le duc de Sully avoit la plus riche collection en or, en argent des divers ornements qu'on avoit trouvés dans des recherches antérieures; il possédoit des vases, des statuettes, une multitude d'instruments de sacrifice, en bronze. On ne sait ce que sont devenus tant de morceaux intéressants.

Au printemps, quand les terres commencent à se couvrir des premiers jets de la culture, les herbes ou les bleds qui poussent dans les terrains formés d'une terre épaisse et féconde, donnent des herbes de six à huit pouces de haut, quand celles qui naissent dans les rues ou les grands chemins commencent à peine à paroître. Les rues, les grands chemins, des amphithéâtres, des cirques, se dessinent à l'œil des curieux; c'est une

carte géographique à laquelle l'imagination ajoute quelque chose, mais dont l'homme le plus difficile à convaincre ne pourroit nier l'existence.

Je me rendis au château de Beauvoir, ainsi nommé de la vue immense dont il jouit; il domine sur Bratuspance, Caply, Vandeuil, sur Breteuil, dont l'abbaye et ses bâtiments presque neufs offrent une masse plus imposante que le reste de la ville, sur une immensité de collines et de montagnes loitaines.

Curieux de connoître sur ce point l'extrémité du département, je me rendis par un chemin très montueux, très difficile, par un pays dépouillé d'arbres, jusqu'à la petite commune de Folleville, appartenant au département de la Somme. Le château dominateur du pays est sur le sommet d'une haute montagne; il est entièrement abandonné; ses tourelles élevées, qui surmontent de hautes tours, ne sont plus fréquentées que par des corbeaux et des oiseaux de proie: on y pénetre par un pont de deux arcades, sous lequel on a creusé des fossés très profonds, qui, comblés en partie, s'unissent, par des gazons chargés d'arbres fruitiers, d'arbrisseaux, et de fleurs, à des vergers délicieux. Il est peu de monuments en France qui se présentent avec plus d'élégance, de grandeur et de majesté, avec quelque chose de plus étrange; c'est ainsi que l'imagination se peint les châteaux

de la chevalerie d'après les descriptions d'Amadis, de Tristan le Leonais, de l'Arioste, et de tous nos vieux romanciers; on croit voir les creneaux garnis de lances, de soldats, et le nain qui surveille au sommet de la tour, sonnant du cor pour avertir de tout ce qui se passe à dix lieues à la ronde.

L'église, que la religion, que l'amour de ses anciens seigneurs ont respectée, offre dans son intérieur un tombeau de marbre blanc extrêmement riche, surchargé d'ornements, de légendes et des cartouches : les armes du seigneur sont soutenues par des amours fondant en larmes, pleins d'expression dans la figure et dans l'attitude: un homme, une femme sont couchés, vêtus de longues robes; l'homme a trois bagues, une sur l'index de la main droite, l'autre au petit doigt de la même main, la troisieme sur le milieu de l'index de la gauche; il porte une grosse chaîne sur la poitrine; une épée brillante, ciselée, ornée de petits portraits, descend de l'estomac jusqu'à mi-jambes; ses habits sont enrichis d'une large broderie. Cette tombe est entourée d'un espece de cadre sur lequel sont sculptées, dans le meilleur style, une vigne et des branches de chêne ornées de glands. La grotte, assez profonde, dans laquelle est placé ce beau tombeau, est parée de pierres tellement élaborées, si délicatement évidées, qu'elles donnent l'idée de ces filigra-

nes qui nous viennent de l'Inde et de la Chine; tout est guirlande, pendentifs ornés de statuettes, au milieu desquels figurent dans différentes attitudes S. Jacques, S. Michel, le diable, S. Sébastien, S. Antoine, un autre saint dont j'ignore le nom; il tient une épée de la main droite, et de l'autre un marteau posant sur une enclume; ce saint est revêtu d'une riche cuirasse. Deux grands tableaux en reliefs sont exécutés, l'un à la tête et l'autre au pied du riche tombeau que je décris: le premier représente la Vierge et Jésus-Christ mort sur ses genoux; dans l'autre un soldat livre à la fille d'Hérode la tête de S. Jean auquel il vient de donner la mort.

Cette tombe est celle de M. et de madame Launay; leurs corps sont de marbre blanc et leurs figures de marbre, d'un rouge violacé. Sur le devant du tombeau on lit ces mots:

«Cy gisent nobles personnes Raoul de Launoy,
« chevalier, seigneur de Morvillers et de Payart,
« conseiller et chambellan ordinaire des rois
« Louis 11 et 12 et de Charles 8, bally du palais
« réal à Paris et d'Amiens, capit^e de la dite ville,
« de cent gentils hommes de la maison et de 100
« hommes d'armes des ordonnances, grand cham-
« bellan du realme de Cecile, lieutenant général
« de la ducé de Gesne, qui trespassa le 4e jour du
« mois d'avril l'an mil E^c et VIII; et mad^e Jehenne
« de Poix, dame des dits lieux de Folleville et de

« Gannes, laquelle deceda le jour du mois de « juillet l'an mil E^c VIIII. Priez dieu pour leurs « âmes. »

Il est un autre tombeau de marbre dans cette église, dont les statues sont de plâtre : tous deux devroient être gravés.

L'église qui renferme ces monuments fourniroit au dessinateur de beaux détails de sculpture, et de jolis vitraux, dans lesquels on remarque surtout la passion de J. C.; la Vierge, que sa douleur affaisse et fait tomber, est digne des meilleurs maîtres.

Dans la même journée je visitai Rouvroi-lès-Merles, petit château situé dans une vallée d'un verd délicieux, et Tartigny, autre château d'assez belle apparence.

Nous vîmes à Rouvroi le mont Castillon, où l'on trouve beaucoup de médailles romaines et gauloises, des fragments de vases ouvragés, des oursins, etc.

Breteuil est à six lieues au nord de Beauvais, à sept d'Amiens. Le commerce de bled est le principal commerce de Breteuil : on y fait quelques sakatis, quelques serges, etc.

Hugues, fils de Gilduin comte de Breteuil, évêque de Langres en 1032, mourut vers l'an 1052.

Cette petite ville fut abandonnée au roi de Navarre en 1353.

En 1355 les Anglais qui l'assiégeoient furent contraints de lever le siege.

Le sieur de Blanchefort étoit capitaine de Breteuil en 1433 et 1434.

Breteuil se rendit au comte d'Etampes, qui donna ordre à Saveuse de démolir la ville et la forteresse.

Lahire reprit le château la même année, et ravagea les environs d'Amiens et de Mont-Didier.

Breteuil fut démoli depuis par Lahire, suivant le traité qu'il fit avec les gens du duc de Bourgogne, dont il tira de l'argent.

Du temps de Henri IV cette seigneurie appartenoit au prince de Condé.

L'abbaye des bénédictins de Breteuil fut fondée en 1040, par le comte Gilduin. Les bénédictins de la congrégation de S.-Maur y furent introduits le 14 août 1645.

Les Montmorency ont été long-temps seigneurs de Breteuil.

Henri de Bourbon, deuxieme de ce nom, vendit Breteuil à Maximilien de Béthune, duc de Sully, grand-maître de l'artillerie, et surintendant des finances.

A une demi-lieue de Breteuil est le petit village d'Esquesnoy, qui n'offre de curieux que la maison d'un fermier; elle fut jadis, si l'on en croit la tradition, un couvent de templiers : la porte d'entrée, composée de deux ouvertures à cintres pleins,

l'une très grande, l'autre plus petite, est d'un assez bon goût; la grange, dont les arcs et les fenêtres sont à cintres pleins, ce qui reste du bâtiment antique, donnent aussi l'idée d'un couvent fort ancien; mais les caves sont remarquables: la voûte, qui descend à la premiere est composée de vingt cintres partiels en pierre de taille, placés de maniere qu'ils forment une saillie de cinq ou six pouces les uns sur les autres; le ciment qui lie les pierres du cintre est de terre jaune et de chaux. On descend à cette premiere cave par vingt et une marches; au bas de l'escalier on se trouve dans un caveau de vingt pieds carrés, au milieu duquel est un pilastre en pierre à quatre faces de deux pieds chacune; c'est le soutien d'une voûte assez élevée.

FROISSY.

La majeure partie des terres du canton de Froissy est blanche, mêlée de pirrithes ferrugineuses, caillouteuse, marneuse. Les habitants cultivent des prairies artificielles; ils vont chercher jusque dans Bresles les cendres de tourbes qu'ils répandent sur ces prairies.

On multiplie beaucoup dans ces contrées les plantations d'arbres fruitiers. On porte à quatre

cent quatre-vingt-sept arpents la totalité de dix-huit petits bois répandus sur la surface du canton.

La riviere de la Brêche prend sa source à Aneuil : heureux les voisins de cette petite riviere! Dans toutes les autres communes les puits ont jusqu'à deux cents pieds de profondeur, et les mares tarissent presque toutes dans les temps de la chaleur.

Dans le hameau d'Édencourt, dépendant de Saint-André-Fariviller, il existe une carriere de pierres dures, et plusieurs souterrains.

Depuis l'impôt sur les portes et fenêtres beaucoup d'indigents ont fait enlever les carreaux de leurs croisées, et ne reçoivent le jour que par la porte.

La seule industrie du canton est celle des fileurs de laine.

On rencontre dans ce pays beaucoup de mendiants, et quelques enfants imbécilles.

Un ministre de la religion catholique, âgé de soixante-quatorze ans, panse avec succès par charité les estropiés, et donne d'excellents avis sur différentes especes de maladies, au défaut d'un officier de santé dont tout l'art se borne à savoir saigner.

On a souvent vu se manifester ici un genre de vengeance atroce; il consiste à couper les arbres fruitiers de ceux dont on a à se plaindre ; crime d'autant plus affreux qu'il porte sur la société en général.

On conserve à Aneuil le souvenir d'un combat entre deux champions, pour un herbage : un de ces champions appartenoit aux chanoines de Beauvais; il fut vainqueur.

CREVECOEUR.

PENDANT mon séjour à Breteuil j'allai visiter Crevecœur, où s'étoient réunis les maires des vingt-quatre communes de ce canton, et de ceux de Cormeilles et Luchy.

On ne fait la route de Breteuil à Crevecœur qu'au péril de la vie: elle n'offre qu'un pays platement ennuyeux. Le seul objet qui vous arrête est le château d'Hardivillers : il étoit à M. de Barentin; il appartient à M. Lecoulteux.

Le terrain se couvre de bois en approchant de Vieux-Villers.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs de la réception que nous éprouvâmes dans les communes où j'avois réunies les maires; on ne peut témoigner plus de chaleur, plus de respect au gouvernement.

Le château de Crevecœur appartient à madame de Liancourt: il est vaste, garni de tourelles, bâti de briques; le parc et les jardins sont environnés de grands murs assez bien conservés.

Simon dit que Crevecœur étoit une des plus grosses seigneuries temporelles de la contrée.

L'église, assez jolie, contenoit les tombeaux de l'amiral Bonnivet et de M. de Manivillette : ils ont été détruits; mais j'ai fait recueillir, au milieu de débris entassés dans le cimetiere, le buste et l'oreiller de marbre de l'amiral Bonnivet; on peut juger par ce morceau, quoique mutilé, du talent du sculpteur, et de la richesse de son travail.

L'entrée de Crevecœur en venant de Breteuil est large, formée de petites maisons séparées, précédées d'une allée d'ormeaux d'un effet assez agréable; la rue se rétrécit en entrant dans la ville, et les arbres ont disparu.

On cultive les terres avec assez de soins dans l'arrondissement de Crevecœur; on est obligé de donner quatre façons aux terres qu'on ensemence en bled, et deux seulement à celles qu'on destine à porter les grains de mars.

Le territoire de Catheux est d'une culture très difficile et très dispendieuse. Le sol de ce village est pierreux, rempli de cailloux : six grandes vallées le coupent, dont trois descendent de la commune de Choqueuse, une de Crevecœur et du Galet, et les deux autres du Chaussoy et de Vieux-Villers; six autres petites vallées ajoutent encore à l'irrégularité de ce petit pays, peuplé de trois cents cinquante-deux individus. On n'y voit que des côtes rapides, des gorges, des ravines, qui le dégradent.

Chaque ménage dans le canton de Crevecœur a son jardin, planté de fruits et de légumes; on y cultive sur-tout les cerisiers, les merisiers, les pruniers, les pêchers, les abricotiers, mais sans qu'ils soient un objet de commerce.

On y voit quelques prairies artificielles, presque toujours consommées avant leur maturité par les bestiaux qu'on met au verd.

On ne récolte pas assez de cidre dans le pays pour la consommation des habitants.

On porte à quatre cent quarante arpents la quantité de bois de haute et basse futaie répandus sur la surface du canton.

La petite riviere ou plutôt le ruisseau de Catheux traverse le pays.

On n'y trouve point de carrieres.

Le climat est sain : la durée de la vie est quelquefois de soixante à quatre-vingt-dix ans. Un cit. Morel mourut, il y a quelques années, à Vieux-Villers âgé de cent deux ans.

Les routes de Crevecœur à Beauvais, à Grandvillers, sont aussi dangereuses que celles de Breteuil à Crevecœur.

La plus forte branche du commerce de ce canton est celle de serges de blicourt, de chaalour, de sakatis, et d'autres étoffes de laine; il est très étendu et jouit d'une grande réputation.

CORMEILLES.

Le canton de Cormeilles est placé entre ceux de Crevecœur, de Breteuil, et de Luchy. Les sites de ce canton sont très pittoresques; ils offrent un pays sombre et sauvage, qui plaisoit extrêmement à l'imagination rembrunie de J. J. Rousseau : que de hauteurs, que de précipices ! on ne peut passer d'une commune à l'autre sans avoir à franchir des ravins et des fondrieres : dans les grandes pluies le voyageur est entouré de chûtes d'eaux, de cascades, et de torrents fort dangereux.

Le sol est ingrat; un quart des terres seulement y donne du froment : les produits de la nature lui sont arrachés par l'infatigable activité des habitants.

Des terrains montueux, escarpés, pierreux, donnerent l'idée de planter des vignes; elles dépérirent d'années en années. La commune de Bonneuil est la seule où l'on en trouve encore; mais on l'arrache sans replanter : cette commune est peuplée d'hommes laborieux, qu'on accuse d'être un peu défiants et très intéressés.

On ne peut citer en ces lieux qu'une prairie superbe; elle s'étend depuis Fontaine et Bonneleau jusqu'à Croissy; le foin qu'elle produit est d'une

excellente qualité. Toutes les terres en général au nord de Cormeilles sont détestables, si l'on en excepte Blancfossé où elles sont de quelque rapport.

La petite riviere de Seille arrose et traverse cette prairie.

A Fontaine il y a des eaux ferrugineuses très estimées par l'apothicaire Walot: il a fait des dépenses pour leur donner quelque crédit. Celles de Bonneleau guérissent les pâles couleurs. La stérilité des terres force les habitants à travailler la laine: ce moyen de subsistance s'oppose à l'émigration qui jadis avoit lieu dans ce pays ingrat; un pere de dix ou douze enfants les établit en leur donnant un métier pour toute dot. A quelques époques heureuses on a vu régner une assez grande aisance dans ce canton; mais la cherté, la rareté des laines, le peu de produit des manufactures de serges de blicourt et de sakatis, qui ne sont recherchées ni par les villes voisines ni par les étrangers, laisse les habitants dans un état dangereux de stagnation et de misere.

Les étoffes dites sakatis, qui fournissent un vêtement commode et peu dispendieux, ont été inventées il y a près de quarante ans par des fabricants de Cormeilles, entre autres par feu Jean Mention, et par Louis Ménard, qui vit encore.

Il ne faut pas attendre beaucoup de lumieres et de civilisation d'une aggrégation d'individus qui ne quittent jamais leurs chambres, ou les bouti-

ques étroites qu'ils nomment veilles : leur vie sédentaire, le besoin d'agitation chez des êtres toujours assis donnent à leur imagination une activité productrice ; de pieuses fables, de faux miracles, des histoires de sorciers, de devins et de revenants, les délassent de leur immobilité.

C'est dans le château d'Hardivillers, peu distant de Cormeilles, que se passa le fait si répandu que je vais raconter.

A certaines époques de l'année, spécialement à l'approche de la fête des morts, on entendoit un bruit affreux, des hurlements épouvantables dans le château d'Hardivillers ; la nuit il paroissoit en feu. Le fermier seul, avec lequel l'esprit étoit apprivoisé, osoit habiter cette demeure de démons et de réprouvés ; si quelque malheureux passant y couchoit une nuit, il étoit si cruellement traité que six mois après il portoit encore la marque des coups qu'il avoit reçus : les paysans du voisinage voyoient des milliers de démons sur les toits, dans les cours, à toutes les fenêtres du château ; ces démons se promenoient quelquefois en bande dans la prairie, vêtus en présidents, en conseillers de robes rouges, mais toujours entourés de tourbillons de feu ; ils s'asseyoient en rond, faisoient paroître et condamnoient à mort un gentilhomme du pays, qui cent ans auparavant avoit eu la tête tranchée. On voyoit quelquefois dans cette assemblée sabbatique se promener un des parents du maître du château, donnant le bras

à une fort jolie femme qui depuis quelques temps avoit disparu.......... On ne parloit que des merveilles du château d'Hardivillers. Cinq ans s'étoient écoulés; le propriétaire du château étoit forcé de louer sa terre à vil prix. Il soupçonna, éclairé par ses réflexions, par quelques faits, par les observations profondes de quelques philosophes, que les ruses de quelques filous pouvoient déterminer tous ces tours de lutins. Escorté de deux braves, à l'époque la plus dangereuse, à la Toussaints, veille de la fête des morts, il se rendit à son château, armé jusques aux dents; les esprits se tinrent tranquilles en annonçant dans le village qu'ils étoient enchaînés par le démon du président, plus fort et plus subtil qu'eux: ils se contenterent de remuer des chaînes, dont le bruit fit accourir la femme et les enfants du fermier; ils se jetterent à genoux pour empêcher nos braves de se rendre dans la chambre où ce bruit se faisoit entendre: « *Messieurs*, leurs crioient-ils, *que peut* « *la force humaine contre des gens de l'autre* « *monde? M. de Féquencourt a tenté cette entre-* « *prise, il en revint le bras cassé; M. d'Wrseles* « *pensa périr accablé sous le poids de bottes de* « *foin* ». Tous ces exemples n'arrêterent point les braves compagnons du président: ils monterent, le pistolet d'une main, une bougie de l'autre; ils ne virent d'abord qu'une épaisse fumée, traversée de quelques traits de flamme, à l'aide desquelles on appercevoit confusément l'esprit en costume

de pantalon ; il avoit de plus une grande paire de cornes, et derriere lui pendoit une longue queue. Un des deux gentilshommes éprouve un moment de frayeur; l'autre le rassure en lui montrant que le démon n'a pas même l'esprit de souffler leurs lumieres; ils s'avancent, tirent presque à bout portant un coup de pistolet: le fantôme s'arrête et les fixe; cependant le spectre recule, évite de se laisser saisir: le gentilhomme avance; l'esprit prend son parti, s'enfuit, descend un petit escalier; le gentilhomme le suit, traverse la cour et le jardin: l'esprit ne disparoît que dans la grange. Notre brave, sans quitter la place, appelle le président: on cherche; on découvre une trappe, qu'un verrou fermoit dans l'intérieur; on fit sauter la trappe, et dans le souterrain on trouva notre pantalon caché sous des matelas qui l'avoient reçu dans sa chûte. On reconnut l'honnête fermier couvert d'une peau de buffle à l'épreuve du pistolet: il avoua toutes ses ruses, et se tira d'affaire en comptant à son maître les arrérages de cinq années.

La morale a moins perdu dans cette contrée par la révolution que dans beaucoup d'autres pays; la paix et l'union y regnent; la tendresse paternelle, la piété filiale, la fidélité conjugale y sont en honneur. Un peu d'emportement, cette chaleur naturelle à l'esprit du Picard, y donne lieu quelquefois à des procès, qui presque tous finissent chez le juge-de-paix.

LUCHY.

Ce que j'ai dit des cantons de Crevecœur et de Cormeilles donne l'idée des terres et des productions de Luchy.

Le bourg de Francastel étoit anciennement une ville fermée de murs, environnée de grands fossés: c'étoit un château très fort; il en subsiste encore quelques vestiges. Presque toutes les fondations de ce pays datent du douzieme siecle.

Placé sur un mont élevé, Francastel jouit d'une très belle vue. Le puits qu'on trouve au sommet de la montagne est d'une profondeur étonnante.

Ce pays de Francastel est d'un excellent rapport: un seul cheval suffit au labourage.

Ceux qui ne cultivent pas la terre, filent et préparent des laines (1).

(1) On assure que le soldat qui fit prisonnier le général Ligonier à la bataille de Laufeld étoit de la paroisse de Francastel, et le fils d'une pauvre veuve. Il refusa les propositions du général anglais qui vouloit acheter de lui sa liberté: il conduisit au roi son prisonnier. Ce prince, dit-on, l'ennoblit, lui donna la croix de S.-Louis, une lieutenance de carabiniers, une pension considérable; il y joignit une somme pour le mettre en équipage.

Le général Ligonier lui fit présent d'une montre très belle.

Tout ce canton participe à la bonté de celui de Francastel, si vous en exceptez les environs de Luchy.

A Maulers est un petit vignoble qui ne donne que de mauvais vin.

A Muids-d'Orge on voit aussi quelques mauvais vignobles. Les habitants y sont ouvriers en laine et cultivateurs; ils travaillent pour eux-mêmes, et vendent leurs fils à Beauvais ou à Crevecœur.

Nous retournâmes à Breteuil par une route différente que celle que nous avions suivie en nous rendant à Crevecœur; elle étoit aussi dangereuse.

PLAINVILLE.

On traverse en se rendant de Breteuil à Plainville une plaine sans arbres, seche, graveleuse, et peu féconde. Les terres s'élevent en approchant de Tartigny; la route est à peine tracée : après avoir franchi des vallées, des montagnes dans un pays nu, découvert, espacé, on arrive au Mesnil-S.-Firmin, terre soignée, boisée, et garnie de haies vives. De la plaine de S.-Firmin on découvre les bois de Plainville, Broye, et plus loin Rocquencourt.

Le beau château de Plainville fut construit en briques, en 1586, par Charles de Montchy, seigneur

d'Hocquincourt, maréchal de France, gouverneur et lieutenant-général des villes et châteaux de Péronne, Mont-Didier, Roy et Ham; c'est un immense et solide édifice voûté par-tout, ayant sous le raiz-de-chaussée des offices et les plus belles cuisines: des canaux faits avec une grande dépense distribuent l'eau dans les jardins, dans toutes les pieces du château; un puits superbe, dont un seul cheval meut les rouages, porte ses eaux dans un bassin élevé, d'où elles se distribuent (1). Tout est environné de murs solides; le commun, les écuries, les remises sont de la meilleure disposition et de la plus belle apparence: d'utiles pommiers remplacent les immenses allées d'ormeaux que la révolution a fait abattre.

Le parc et les jardins ne suivent pas le goût moderne, mais ils ont la grandeur, la majesté, et peut-être la monotonie de nos plus beaux jardins à la française. (2)

La laiterie de Plainville, rafraîchie par une eau courante, est un diminutif de celle de Chantilly.

Quoique le terrain paroisse uni à une grande distance autour du château, il est, dit-on, de niveau avec les tours de Mont-Didier.

(1) Ce puits fut fait par M. Pellerin, intendant des armées navales.

(2) Ce parc est planté par Lenôtre.

Des différents étages du château, du péron même, la vue s'étend au loin dans la campagne; de la salle de billard elle s'éleve sur un assez vaste amphithéâtre: on voit au nord-est Mont-Didier, ville de cinq ou six mille habitants; elle s'étend du nord au sud sur une colline que rien ne domine; un clocher rond s'éleve au milieu de la ville, couverte en tuiles; les fonds paroissent assez boisés. Cet aspect est doux et tranquille: il y a deux petites lieues de Plainville à Mont-Didier.

A la droite de Mont-Didier on apperçoit la montagne et le village de Boulogne-la-Grasse, enveloppé d'arbres fruitiers; plus près, la belle ferme de Lamorliere, Coivrel, Maignelay entourée de bois, parmi lesquels je distinguai le chêne énorme que M. de Liancourt quelques mois après eut la générosité de céder, pour l'établissement d'une manufacture importante à Chantilly; il en retira cent pistoles. On peut de cette place examiner en détail tous les bâtiments de Plainville, le village, l'église, les riches potagers du château, dont les espaliers sont les plus beaux du département; aspect délicieux pour un ami de la campagne.

Le fils du fameux M. Pellerin, grand médailliste, M. de Feuquieres, M. de Luçon, ont été propriétaires de Plainville; le citoyen Bayard l'acquit en 1790.

Puisque je me suis interdit, d'après le conseil de mon expérience, de m'entretenir dans ce voyage

des individus que j'aime, sage précaution si pénible à mon cœur, je peux au moins parler de ce qui les entoure.

J'ai vu dans le château de Plainville un petit tableau de Van-Ostad, de vingt-quatre pouces de large sur dix-huit pouces de hauteur : c'est une accordée de village; elle est assise entre son pere à tête blanche noble et sévere, et celui qui doit l'épouser : expression délicieuse dans la tête de la jeune fille; c'est la douceur, l'innocence et la modestie : le jeune homme ose à peine lui toucher la main; sur le devant du cadre un notaire vénérable, vêtu d'un large manteau rouge, écrit sur une table, couverte d'un riche tapis noir à grand ramage pourpre; son clerc, vêtu d'un manteau violet, est à sa droite.

Les accessoires, vases de grès, un verre à patte, dans lequel est une rose délicieuse, l'espace, l'harmonie des couleurs qui ressortent sur un fond noir, sont admirables, et d'un fini précieux.

Ce morceau, peint sur bois, vient du cabinet de M. Pajot de Mercheval, intendant du Dauphiné, et doyen du conseil d'état.

Le pendant de ce petit tableau représente un berger ramenant son troupeau dans une espece de cour sombre; on y remarque, exécutés avec toute la délicatesse des Flamands, un coq mort pendu par les pattes, un chaudron sur une barrique, des choux, des radis, des oignons, placés

sur une brouette : rien de vrai comme une chevre qui joue près d'un cuvier, surmonté d'un vase de couleur rouge parfaitement exécuté : le berger tient encore à la main le hautbois à l'aide duquel il rassemble le troupeau qui le suit gaiement : une chevre noire et blanche marque dans ce tableau, dont la couleur en général tire sur le noir. Ce morceau est de A. Gryef.

Sur une toile de trente pouces sur vingt-quatre est peinte la Samaritaine : elle est debout, appuyée sur un vase à anses placé sur un puits; elle est vêtue d'une tunique jaune et d'un jupon violet; J. C. assis, couvert d'un manteau bleu et d'une tunique rouge, lui montre le ciel : ses disciples et quelques villages s'apperçoivent dans le lointain ; derriere le puits est un bel arbre; au fond, des montagnes bleuâtres : toutes les extrémités dans ce tableau sont parfaitement soignées; il regne une grande harmonie dans les couleurs; c'est un très beau morceau de Boulogne.

Les deux grandes vues de Paris, qu'on prête à Labella, sont d'une extrême fidélité, et d'un grand effet.

D'autres tableaux : les plus belles gravures avant la lettre; le Samuel, de Copley; le roi Léard, de Fusely; le Zadig, de R. Home; Charles I[er], de Vandich, gravé par Strange; Marie-Henriette reine d'Angleterre, des mêmes maîtres; la collection des ports, de Vernet; de beaux morceaux d'histoire

naturelle, des médailles, une bibliotheque choisie dans des armoires d'acajou ; des meubles précieux faits des plus beaux bois de l'Amérique ; une superbe pendule qui à toutes les demi-heures exécute les airs les mieux choisis ; tous les débris d'une ancienne fortune que la paix va probablement rétablir, charment, occupent les loisirs de l'homme aimable qui les possede.

Le propriétaire de Plainville, loyal, franc, sans reproche, comme le chevalier Bayard, charme ses loisirs, oublie tous ses malheurs, les temps de la persécution, en jouissant dans ses bois et dans ses beaux jardins de l'opulence et du luxe de la nature; il habille, il chauffe, il nourrit les habitants de son village, qui dansent avec lui dans des salles champêtres, à côté du mail et du jeu de paume qu'il leur abandonne : ajoutez à tant de genres de consolation un bon curé, qui ne prêche que la vertu, la soumission aux lois, et la gaieté.

Nous eûmes une séance à Plainville; elle réunissoit les vingt-neuf maires des cantons de Plainville, Maignelay, Tricot, et Anseauvillers.

Le terrain de Plainville à Broye est montueux, sans plantations, de peu de rapport; c'étoit une dépendance de Plainville.

On y cultive beaucoup de vignes.

Ce village est situé sur une montagne, au pied du mont Souflard. On y récolte à-peu-près trois

cents muids de vin de quarante-huit veltes; les vingt-quatre veltes année commune se vendent 30 livres.

Quelques bois couronnent le sommet du mont Souflard.

L'arpent de terre se loue 12 à 15 liv.

Le bled est la récolte principale.

Avant d'arriver au sommet du mont Souflard on apperçoit des galets sur la surface du terrain; au sommet de cette montagne on en trouve une couche sous des herbages.

Du lieu qu'on croit avoir été l'emplacement d'un vieux moulin on découvre Mont-Didier, Clermont, des bois et des villages dans la plaine.

Si l'on pénetre dans le bois de Villers, on trouve un lieu découvert d'où l'on a le point de vue le plus étendu; on distingue Ceresvillers, Roquemont, Canny, Folleville du département de la Somme, Amiens dans les beaux temps.

Au-dessous des galets dont nous venons de parler, à quelque profondeur, on rencontre de l'argile bonne pour dégraisser les étoffes; on l'achete 10 liv. la voiture pour Amiens, Soloix, Tricot, etc.

Dans le temps où l'on manquoit de savon dans presque toute la France on coupoit cette argile en forme de briques; elle se vendoit 2 sous à Mont-Didier. On en fait de la plommure: M. de Saint-Maurice en fit fabriquer à Broye il y a plus de soixante ans; j'en ai vu des plats.

La carriere de Gaunes appartient à M. d'Haudicourt; elle présente de grandes masses de grès colorés, dans des inclinaisons fort différentes; les bancs sont pénétrés par des couches de terre glaise qui tient du galet; au-dessous est du sable, et quelquefois de l'argile qui retient l'eau.

Les grès sont rouges, blancs ou bleus; les bleus sont les plus durs.

Le dessous des bancs est quelquefois tout coquiller : les grès alors sont moins bons et très friables.

Trois carriers travaillent là presque sans cesse; ils font par an de six à huit mille pavés, qu'on leur paie de 40 à 50 liv. le mille. Une marche de quatre pieds de long, d'un pied de large, de huit pouces de haut, se vend 20 sous.

En se rendant de Plainville à Tricot, on va d'abord à Sains, pays plat, plaine très étendue. Sur la droite de la route on ne voit pas un arbre; la gauche est ornée de bosquets et de quelques touffes de bois.

Le village de Sains est assez joli.

De Sains à Maignelay on est toujours en plaine: on trouve quelques pommiers sur la route.

MAIGNELAY.

MAIGNELAY, bourg et terre d'un très grand revenu, possédée autrefois par des seigneurs qui n'avoient pas d'autre nom, a passé dans la maison d'Halluin.

Le marquisat de Maignelay, composé de seize ou dix-sept villages, fut érigé en duché-pairie l'an 1586, sous le titre d'Halluin, par Henri III, en faveur des sieur et dame de Maignelay, en considération des services rendus par la maison de Pienne et par la maison d'Halluin.

Le château de Maignelay étoit jadis un château fort; ce qu'on reconnoît aux débris de tours, aux larges fossés, aux épaisses murailles qui l'environnent. Au milieu d'une cour est un vaste bassin, présentement à sec; l'eau s'y rendoit de Coivrel, et formoit une fontaine publique: il fut rétabli de 1767 à 1768 par M. le duc d'Estisac, pere de M. de Liancourt: des pilastres d'ordre corinthien, de grandes arcades, deux rangs de colonnes massives, une salle décorée d'arcades et de colonnes, un pont-levis, annoncent l'ancienne opulence de ce château.

Dans la partie détruite à droite se trouvoit une tour fort élevée; sur la plate-forme étoient deux statues de plomb de huit à neuf pieds de hauteur;

c'étoit Judith coupant la tête d'Holopherne : on voyoit ce monument de Noyon ; il dépassoit la hauteur du clocher.

Les possesseurs de cette belle propriété ont été les Tristan (1), connus sous le nom de Maignelay ; les Halluin, les Schomberg, leurs héritiers, madame de Clermont-Tonnerre, le marquis de Longeval (2), de qui M. de Larochefoucauld l'acheta.

Le portail de l'église est assez élégant ; autour de la porte, formée d'un arc à plein cintre, circulent des branches de vignes et des grappes de raisins ; le bénitier est un chapiteau de colonne corinthienne ; le baptistere est d'une forme elliptique.

En 1794 on a détruit un superbe mausolée dans cette église : il avoit été érigé en l'honneur de Florimond d'Halluin, par Marguerite-Claude de Gondy, dame de Maignelay, fille du duc de Retz, son épouse. Florimond d'Halluin fut assassiné à la

(1) Un seigneur de la famille des Tristan ayant été fait prisonnier avec le roi Jean à la bataille de Poitiers, et conduit en Angleterre, fut obligé, pour payer sa rançon et les dépenses qu'il avoit faites dans sa prison, de vendre sa terre de Maignelay au seigneur d'Halluin en Flandre.

(2) M. de Longeval, ayant dessein de se défaire de sa seigneurie de Maignelay, appela tous ceux de ses vassaux qui supportoient les plus fortes censives, leur fit remise des arrérages, en réduisit la rente à une très foible redevance, et ne vendit sa terre qu'après cet acte de bienfaisance.

Fere, dont il étoit gouverneur en 1591, par Colas, vice-sénéchal de Montélimard, et lieutenant des gardes du duc de Maïenne. Ce monument étoit fait en forme de tombeau, recouvert d'une grande table de marbre noir; elle portoit la statue en marbre blanc de Florimond, vêtue d'une cuirasse ciselée, terminée par une large bande de cuir ou d'étoffe en forme de fraise très froncée retombant sur les reins; d'un pantalon étroit; une épée à fourreau rond, des brassards et des gantelets formés de lames fort étroites qui s'avançoient de quatre pouces au-delà du poignet, completoient son armure.

On voit dans cette église une Vierge tenant son fils mort sur ses genoux, et près du grand autel Magdeleine et S. Jean; ces statues sont de marbre blanc.

Maignelay est une commune très commerçante et très active: sept ou huit taillandiers y jouissent d'une telle réputation qu'on vient de dix lieues à la ronde les employer à forger toute sorte d'ustensiles, des axes de meules sur-tout.

Trente ou quarante personnes s'occupent à fabriquer des cordes de tilleuls.

Les habitants de ce pays ont peu de propriétés foncieres, et peu de propriétés mobiliaires; ils y suppléent par leur industrie: tous exercent une profession. Il y existe trois corroyeurs, qui chacun ont dans leur commerce de 15 à 20,000 liv;

les autres sont cordiers, cordonniers, marchands, etc., etc.

Maignelay est situé dans une plaine, dont l'air est vif et salubre, à deux lieues et demie de Mont-Didier, à cinq lieues de Clermont, à quatre de Breteuil, à quatre de Ressons.

On compte cinq cent deux arpents de bois dans ce canton.

Les terrains des diverses communes sont mélangés de terres fertiles, mais presque par-tout coupées par des ravines.

L'usage des prairies artificielles commence à s'établir dans ce pays.

On va chercher des cendres de tourbes jusqu'à Amiens, ou des cendres rouges à Rolat pour les répandre sur les terres.

Maignelay possede deux places publiques remarquables par leur grandeur : l'une d'entre elles, destinée aux jeux et aux danses, présente une surface de soixante-deux toises sur vingt-neuf; elle est ornée de gazons, et de quatre rangées de hauts peupliers, qui forment trois vastes parallélogrammes; elle communique par deux allées de pommiers au bois de Maignelay, qui n'en est éloigné que de cent toises; ce bois, percé de longues allées, offre de charmantes promenades.

C'est dans ce bois que se voyoit un chêne de quatorze pieds trois pouces de tour, mesuré à quatre pieds de sa souche; son fût étoit de vingt-

huit pieds sans branches; sa cime énorme s'appercevoit de plus de huit lieues: il étoit le premier couvert de feuilles, il étoit le dernier à les perdre. Les vieillards assurent que ce bois possédoit environ trente arbres de cette grosseur, et qu'en 1720 ils furent abattus pour servir à la construction de l'abbaye de Saint-Just. C'est l'arbre dont j'ai parlé, qui fut vendu cent pistoles par M. de Liancourt.

Il n'y a dans ce canton d'autre riviere que le Dom, qui prend sa source dans les prés de Domfront, au bas d'une petite côte qui sépare le territoire de cette commune de celui de Rubecourt, département de la Somme; elle passe à Domelieu, dans Aiencourt patrie de la trop fameuse Frédégonde, à Mont-Didier; de là se jette dans la Somme à Amiens.

Les puits de ce pays sont très profonds.

On conserve avec peine dans les chaleurs les mares établies dans chaque village.

Une fontaine à Coivrel, comme nous l'avons dit, fournissoit par un aqueduc des eaux au château de Maignelay.

La commune de Domfront est sujette aux plus grandes inondations à l'époque des dégels et de la fonte des neiges.

Les eaux pluviales des villages de Fretoy, de Ploiron, de Godenvillers, du Corel, du Petit-Crevecœur, de Ferrieres par Dompierre, de Plain-

ville, de la Morliere, de Welle par Royaucourt, inondent cette malheureuse commune: ces inondations causerent des épidémies funestes en l'an 2: en l'an 4 un fermier, surpris par l'arrivée subite des eaux, fut huit jours sans pouvoir sortir de son grenier. Le curage des fossés par les propriétaires riverains empêche à présent ce désordre.

Derriere l'église de Dompierre on voyoit, il y a quelques années, un petit ruisseau, nommé la Cressonniere, qui se joignoit aux eaux de Domfront: cette source a disparu.

On extrait dans toutes les communes des pierres de marne ou craon, qui servent à construire la voûte des caves, les cheminées, et le fondement des maisons.

On tire la chaux de Mont-Didier ou d'Anseauvillers.

Un particulier avoit établi une briqueterie et un four à chaux à Maignelay, mais il a cessé ses travaux.

Les habitations rurales ont une recherche qu'elles n'avoient pas autrefois; elles sont plus blanches dans l'intérieur, les croisées sont plus belles, plus grandes, les meubles sont plus propres, etc.

Il y a deux foires par an à Maignelay; on y vend de sept à huit mille moutons.

Aux marchés, qui se tiennent deux fois par semaines, on vend beaucoup de légumes, de grains,

des toiles, des tricots, beaucoup de fils, qui servent à entretenir là fabrique de grosse toile de Brunvillers, commune du canton d'Anseauvillers.

Le sol du Petit-Crevecœur est rempli de cailloux. La côte, exposée au nord, ne peut produire que des sainfoins : la petite vallée au bas du village renferme quelques bonnes terres, mais en petite quantité; elles sont souvent dégradées par les eaux abondantes qui descendent de la montagne.

Ce village est traversé par la chaussée qui conduit de S.-Just à Mont-Didier.

Les habitants de ce petit pays sont à l'abri de la misere; ils partagent leur temps entre la culture des terres et l'exercice d'un métier.

On trouve au sortir du village une place verte, qu'on vient de planter en ormeaux.

Près de Ferrieres vingt-quatre arpents de vignes, produisent par hectare, année commune, quatorze pieces de vingt-quatre veltes, d'un vin médiocre, qui se consomme à Mont-Didier, à Maignelay, à Tricot, et qui peut se conserver trois ans: il se vend de 20 à 50 liv. la piece.

Les plus anciens dénombrements de l'intendance d'Amiens désignoient Ferrieres comme réunissant cinq cents feux; elle ne contient à présent que quatre cent trente individus. Il n'est pas rare de trouver dans un des clos de vignes qui descendent le long de la côte des caves et d'anciens

fondements qui prouvent que cette commune avoit jadis une plus grande étendue. La dépopulation et la ruine de Ferrieres furent occasionnées par les guerres civiles, et par les droits féodeaux dont elle fut grevée; voici le tableau singulier de ces droits :

1°. Les lods et ventes, réglés sur le pied du septieme de la valeur.

2°. Les bannalités de pressoir et de moulin.

3°. Le droit d'épaulage; il se percevoit sur chaque porc tué dans la commune, dont l'épaule droite étoit due au seigneur.

4°. Le droit d'afforage, qui consistoit en deux pots de vin dus sur chaque piece de boisson mise en vente par les cabaretiers.

5°. Le droit de rouage; il étoit dû huit deniers par chaque paire de roues qui exportoit du vin de la commune.

6°. Le droit de pulverage, appelé dans le pays vitrillage; il étoit de 5 sous pour chaque cheval, âne ou mulet qui se vautroit dans la rue.

Tous ces droits étoient affermés aux gardes et perçus rigoureusement.

En 1760 on tenta de s'y soustraire; mais le parlement de Paris confirma le seigneur dans la possession de ces droits: celui de vitrillage fut seul aboli.

La seigneurie de Ferrieres appartenoit depuis un temps immémorial à la famille des Lemaitre.

Cette famille a fourni sous Henri II, François II, et Charles IX, un premier président au parlement de Paris; il se nommoit Gilles Lemaitre. Jean Lemaitre en 1482, Gilles Lemaitre en 1540, Jean Lemaitre en 1589, furent avocats-généraux du même parlement.

On voit au coin d'une rue de Ferrieres une colonne qui jadis portoit une croix; la date qu'on y lit encore est 1152.

Le pays de Dompierre est assez fertile; il est sur la même côte que Petit-Crevecœur et Ferrieres, et comme eux exposé au midi.

On y cultive quarante hectares de vignes, produisant année commune quinze pieces de vingt-quatre veltes par hectare, d'un vin assez estimé dans le pays, mais de peu de vigueur.

Le château de Dompierre offre des vues très pittoresques. Les habitants de ce pays sont naturellement bons, avides de nouvelles, enclins à la paresse et au plaisir: ils vivent très misérablement.

Les hommes cultivent la vigne pendant que leurs femmes vont chercher dans les champs, et souvent jusque dans les bois de Maignelay, éloignés d'une demi-lieue, des herbes et de la mousse pour nourrir la vache qui les fait vivre.

Ils se procurent un peu de bled du prix de leur récolte en vin : si les vignes n'ont point rendu ils vont quêter au loin pour la subsistance de leurs familles. L'hiver les femmes travaillent dans les

veillées; les hommes s'excercent à différent jeux dans les rues, pour s'échauffer et ménager le bois.

La révolution, par la suppression des gabelles, des droits sur le vin, des fortes censives dont les vignes étoient grevées, donne à ces malheureux une vie plus douce : ils sont sincèrement attachés au nouveau régime.

Il regne dans cette commune un usage licencieux nuisible aux mœurs, et propre à engendrer des haines et des vengeances : l'ancienne police le toléroit sans doute dans la persuasion qu'il pouvoit être avantageux dans un pays où les maris, presque toujours absents pour mendier ou pour travailler, n'ont d'autres surveillants de la fidélité de leurs moitiés que l'influence de l'opinion et la crainte de l'ignominie. Le voici :

Se commet-il un adultere dans le cours de l'année, les deux parties sont citées au carnaval suivant devant la justice dite des fous : elles refusent d'obéir; leur procès n'en est pas moins instruit par contumace en place publique pendant trois dimanches consécutifs; enfin, après avoir entendu les témoins et les défenseurs des accusés dans leurs plaidoyers burlesques, on les condamne à être brûlés solennellement le jour du mardi-gras.

Tous les citoyens des communes voisines qui ont des chevaux ou des mulets sont sommés à l'avance de se rendre avec leur monture sur la

place au jour de l'exécution ; ils manquent rarement à l'appel, et il se trouve quelquefois à ces farces plus de quatre-vingts cavaliers. Dans la matinée les officiers de la justice des fous ne manquent pas de prendre chez les cabaretiers un à-compte sur le produit de la fête, et, par suite de la licence du jour, ils enlevent chez les cultivateurs des environs, des jambons et des morceaux de lard, qu'ils se contentent de payer en monnoie de carotte. Sur les onze heures les condamnés, représentés par des mannequins de paille, sont traînés dans un tombereau sur la place, après avoir parcouru toutes les rues ; ils sont affublés de façon à faire reconnoître les personnages : l'homme porte d'une maniere très saillante les attributs de Priape ; la posture de la femme n'est guere moins obscene : on les brûle enfin. Toutes les femmes du pays s'empressent d'assister à cette scene révoltante, et croient donner une preuve d'autant plus convaincante de leur fidélité qu'elles déchirent plus inhumainement leur infortunée compagne.

Quand le mari n'a pas le talent de se faire aimer de la justice en la régalant amplement, on le met de *la partie;* son mannequin, bien encorné, est placé sur la charrette fatale ; tantôt on le représente dans l'attitude de la fureur avec un bâton ou des verges à la main, quelquefois avec un mouchoir dont il s'essuie les yeux. Cette farce grossiere s'est

renouvelée en l'an 6 sans que les autorités aient osé s'y opposer. Quelquefois on fait essuyer cette avanie à ceux qui font mauvais ménage avec scandale.

Godenvillers n'offre rien de remarquable: les chemins qui y aboutissent sont ornés au midi et au nord de belles allées de pommiers très productifs.

Domfront est entouré de terres assez fécondes. Les habitants n'y jouissent pas d'une grande aisance.

Domelieu, Royaucourt et Abbemont ne formoient autrefois qu'une même commune.

Royaucourt est situé dans une plaine fertile.

Les habitants du hameau d'Abbemont vivent commodément du produit de leurs propriétés qu'ils soignent eux-mêmes.

Ces trois communes cultivent environ vingt-sept hectares de vignes, qui rendent par hectare de treize à quatorze pieces de vingt-quatre veltes. Ce vin médiocre sert à la consommation de Mont-Didier.

TRICOT.

Coivrel est situé sur la côte d'une montagne opposée au couchant. Sur cette montagne sont plusieurs sources. Ce village ne contient que cent et quelques maisons. Le peu de commerce qui s'y fait consiste en bled, en œufs, en volaille, etc.: les femmes sont employées par les habitants de Tricot à filer de la laine.

Le sol est un mélange de terres caillouteuses et de petites pierres de grès.

La montagne est remplie de coquillages fossiles réunis par un sable très dur.

On a de Coivrel une vue très étendue sur tous les points de l'horizon.

Le canton de Tricot est situé dans une plaine, appartenant au nord et au levant au département de la Somme, au midi au canton de Léglantier, au couchant au canton de Maignelay.

Les terres des sept communes dépendantes du canton de Tricot sont d'un assez bon rapport, excepté cependant celles de Coivrel: les cultivateurs aisés la mélangent de marne, qu'ils puisent à trente ou quarante pieds de profondeur. Sous la couche de terre labourable, qui n'a que sept à huit pouces d'épaisseur, est une argile qui ne peut

se mélanger avec la bonne terre sans la détériorer entièrement.

Les habitants prétendent que leurs essais pour se procurer des prairies artificielles n'ont pas réussi, que les herbes mangent la luzerne la seconde année, et que la main-d'œuvre est trop chere pour qu'on les fasse arracher. Les grandes sécheresses tuent les trefles, et dans les années pluvieuses la pâture n'en vaut rien. En l'an 9 plusieurs vaches périrent pour avoir mangé de ce trefle de mauvaise qualité.

Ils ont quelques pommiers, et ne cultivent de vignes qu'à Vaux, où l'on ne fait année commune qu'environ cent pieces de vin.

Les habitants sont naturellement gais et laborieux.

Le climat est bon; point de maladies épidémiques ni épizootiques : l'on y vit jusqu'à quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans.

Les incendies sont très fréquents dans le pays. Le vrai moyen de les prévenir, disoit un particulier, ne seroit pas ici d'avoir des pompes et des crocs, mais de graver dans le cœur de l'homme cette sentence si belle : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui fût fait à vous-même.*

Tricot est situé dans une plaine. Sa manufacture d'étoffes, qui porte son nom, occupe à la filature toutes les filles et femmes du canton. Le tricot est

une étoffe dont on se sert pour l'habillement des soldats et des habitants de la campagne.

La femme la plus habile ne gagne que 6 sous dans sa journée.

Il n'y a que douze ou quinze laboureurs dans cette commune.

On y compte quarante puits, et souvent on y manque d'eau.

Les pierres viennent de Mony; elles sont tendres: celles de Mortemer sont plus dures.

On fabriquoit autrefois des battoirs à Tricot, qui se vendoient à Paris: six maisons s'occupoient à ce travail; elles sont réduites à deux, qui font aussi des raquettes.

L'établissement de la manufacture d'étoffes à Tricot se perd dans la nuit des temps. On y compte à présent de soixante à soixante-dix fabricants; il y en avoit beaucoup plus il y a cent ou cent cinquante ans. La laine brute leur vient de la Neuville-le-Roi, de Warnonviller, d'Estrées-S.-Denis, de S.-Remy, de Montigny, de Ravenel. Chaque fabricant emploie trois cents toisons, ce qui fait environ vingt mille pour la totalité des fabriques.

Courcelles, Ploiron, Tronquoy, toutes communes situées dans la même plaine, n'offrent rien de particulier: presque tous les habitants de ces villages sont employés à la culture des terres, ou dans la manufacture de Tricot.

Le village de Vaux est situé dans une vallée étroite et seche: nous avons dit qu'on y cultivoit quelques vignes.

Il n'y a dans les sept communes du canton de Tricot ni carrieres, ni briqueteries, ni fours à chaux. Sans sables, sans argiles, les habitants sont très embarrassés quand ils font bâtir leurs maisons.

Un usage très singulier subsiste encore dans ce pays: si quelque fille fait un enfant et qu'un homme marié en soit le pere, les garçons s'assemblent avec des cornets, des poëles, des grelots, et font un terrible charivari à la porte de l'homme et de la fille; quinze jours après ils somment les habitants des villages voisins de se trouver tel jour, au lieu qu'on leur indique: la justice des fous s'assemble; deux mannequins, représentant l'homme et la fille, sont juridiquement condamnés à être brûlés par le maître des hautes-œuvres, ce qui s'exécute avec un bruit horrible; tout le cortege et la justice qui l'accompagne passe dans les rues du village, et devant la porte des coupables.

J'ai retrouvé dans ces contrées les restes d'un usage qui étoit établi dans les Gaules, et dont on voit encore des traces dans les états vénitiens: il tenoit aux mysteres de la religion druidique; mais ce n'est plus qu'un jeu dans cette partie de la Picardie; on le nomme *soul* ou *choules:* le dernier marié de l'année est obligé de fournir une grosse boule de cuir remplie de son: on établit

un but auquel on doit faire toucher la boule; pour y parvenir on la lance dans l'air: les spectateurs se précipitent pour la saisir; on se l'arrache, on la jette dans l'eau, on y tombe avec elle; après des batailles souvent dangereuses, le vainqueur la fait toucher au but désigné: il est maître alors des violons, et fait danser les filles et le femmes le reste du jour et toute la nuit.

J'ai fait connoître, dans le voyage du Finistere, l'origine et le sens de cette fête dégénérée, qui rappelle à la marche des mondes, à l'œuf des druides, à la prudence ordinatrice de l'univers, comme le menuet, danse jadis sacrée, représentoit les positions du soleil et de la lune.

On ne sait au premier aspect comment ces rapports peuvent avoir quelques fondements vraisemblables; mais de telles métamorphoses, de pareilles chûtes, ne peuvent surprendre ceux qui, familiers avec l'histoire des dieux, voient le dominateur des mondes, l'être dont le sourcil en mouvement ébranle l'univers, devenir un taureau pour enlever Europe, un cygne pour caresser Léda, une pluie d'or pour pénétrer dans la tour qui renfermoit Danaé; ceux qui voient Vichenou, une des puissances de l'univers, se métamorphoser en singe, en tortue, en linguam.

L'histoire de l'esprit humain, l'activité des charlatans, la stupidité des êtres toujours la dupe de leurs sens, réalisant, déshonorant les plus heureux

emblêmes, auroient dû familiariser tellement avec ces chûtes et ces métamorphoses, qu'elles n'eussent plus rien de surprenant pour nous.

Les prêtres catholiques avilirent les fêtes de la soul en l'appliquant au mardi-gras.

ANSEAUVILLERS.

En partant de Plainville pour nous rendre à Anseauvillers nous passâmes par Laherelle, petit village situé dans une vallée très étroite. L'église est à mi-côte, adossée au bois, qui borne la vue de ce côté. On voit au sud sud-ouest Gannes, Anseauvillers, etc. On fait dans le petit village de Laherelle beaucoup de chanvre, beaucoup de gros fil, des toiles, et peu de vin.

Avant d'atteindre Anseauvillers on passe devant la carriere de Gannes. Sur la montagne est une plaine, dont la terre très forte a quinze pouces d'épaisseur; le craon regne dans toute cette plaine.

Les environs d'Anseauvillers sont presque entièrement dépouillés d'arbres; mais les villages en sont couverts: chaque particulier a son jardin planté de pommiers. Les maisons n'y sont point entassées comme ailleurs; des cours, des vergers les séparent; elles ont moins à craindre les incendies, si fréquents dans le département de l'Oise.

17.

Des marchands de Noyon, de Tracy, de Carlepont, de Saint-Léger, apportent leurs chanvres à Anseauvillers.

On y vend, pendant huit mois de l'année, plus de cent pieces de toile par semaines.

Le territoire des environs, mêlé d'argile et de cailloux, est de médiocre qualité. Les habitants n'ont ni prés ni prairies artificielles : quand l'eau manque dans leurs quarante puits ils vont en chercher à Bulles ou à Breteuil.

On commence à cultiver les pommes-de-terre.

Les femmes travaillent à la veillée dans des chambres qu'elles louent; chacune de ces chambres est occupée par dix femmes; ces lieux de réunion sont appelés *beurlans:* elles apportent avec elles leurs chaises; chaque amant partage le siege de sa belle : les filles ont leurs poches remplies de noix, qu'elles donnent ou qu'elles laissent prendre.

Ce que nous avons dit des terres, du commerce du chef-lieu, convient à toutes les communes de son arrondissement : elles n'offrent rien de remarquable.

SAINT-JUST.

Le canton de Saint-Just est situé sur une plateforme, coupée au centre par une vallée qui commence au-dessus de Plainval.

Les fontaines de Saint-Just donnent naissance à un ruisseau, nommé d'Arré; il arrose et fertilise une riche prairie.

Le bourg de Saint-Just est sitné à l'ouest, et sur la pente de la vallée, en face d'une montagne nommée Mirmont; il avoit autrefois, dit la tradition, le titre de ville sous le nom d'Arré. On trouve encore quelques vestiges de ses fossés et de ses murs; ils démontrent que l'étendue de cette ville étoit infiniment plus grande qu'elle ne l'est actuellement: des tombeaux, des médailles gauloises et romaines qu'on y découvre fréquemment confirment ce que nous avons dit de son ancienneté. Elle a été détruite à diverses époques par les Normands et par les Bourguignons.

Cette commune est traversée par la grande route de Paris à Calais, et par une ancienne chaussée qui mene de Beauvais à Noyon.

Le pays de S.-Just est un pays de grande culture; on y trouve cependant quelques clos de vignes: son sol, naturellement froid, oblige à de très grandes

préparations; on l'ameublit difficilement; il exige beaucoup d'engrais (1). On n'y peut employer qu'une charrue garnie d'un soc étroit, effleurant pour ainsi dire la terre végétale, et ne traçant qu'un léger sillon; elle est tirée par quatre chevaux. Les meilleures terres sont louées de 15 à 18 liv. l'arpent. La charrue plus grande et plus large des départements de la Seine et de Seine-et-Marne ne pourroit servir ici. On y cultive quelques prairies artificielles, trefles, luzernes, sainfoins : les bleds y sont de bonne qualité; l'orge y réussit peu; les légumes n'y sont pas abondants; ici la pomme-de-terre est sans saveur.

On n'y boit en général que du cidre et du vin du pays.

Il y avoit à S.-Just un couvent de prémontrés; un couvent de cordelieres, détruit il y a près de trente ans : ces religieuses étoient au nombre de six, quand on les réunit au couvent d'Amonteelve; la plus jeune avoit soixante-quinze ans, et la plus âgée quatre-vingt-dix-sept.

Le citoyen Dauchy, préfet de l'Aisne, a le premier mis en vogue les prairies artificielles, et les moutons de race espagnole; mais il a peu d'imitateurs.

Il y a fort peu de bois dans le canton de S. Just.

(1) On va chercher des cendres de tourbes et la houille jusqu'à Bresles, à Amiens, à Roleau, et à Pronleroy.

Les eaux y sont très rares; les puits ont jusqu'à cent cinquante pieds de profondeur, les mares se dessechent communément en été.

Les goîtres y sont communs.

La seule pierre de ce canton est une espece de craie tendre. On n'y trouve ni briqueteries, ni tuileries, ni fours à chaux, ni plâtres; on est forcé d'aller à deux lieues chercher du sable.

Les hommes y sont sains, d'un tempérament vigoureux. La maladie la plus commune est la dyssenterie. On passe rarement l'âge de soixante-dix à soixante-quinze ans (1).

A la naissance d'un enfant les femmes font de longues dissertations sur ses ancêtres, citent des anecdotes merveilleuses, consultent le sort sur son état futur, et, comme les fées du temps passé, prédisent quelles doivent être ses qualités physiques et morales.

Le mariage est aussi l'occasion d'une réunion d'amis et de parents: l'épouse, conduite par son parrain, est ordinairement vêtue de noir; après la cérémonie la mariée reste au pied de l'autel, jusqu'au moment où le plus proche parent de son époux la prend pour la conduire au lit nuptial.

Autrefois on fabriquoit beaucoup de toiles à Saint-Just; on en fait encore quelques pieces à la

(1) Il y a vingt-cinq ans un tiers des habitants fut enlevé par une fievre putride et maligne.

maniere de Bulles: la bonneterie obtient depuis quelques temps la préférence. On y fait de superbes bas de coton, de fil, et des pantalons superfins, qui ne craignent point la concurrence des Anglais. On doit au citoyen Valentin Legrand, natif de Saint-Just, cet établissement perfectionné (1); il fut guidé par Jean-François Legrand, fabricant de bas, qui vit encore. On fait des toiles à Nourard, au Plessis-Saint-Just: Plainval, Montigny et Ravenel donnent des tisserands et des maçons.

La commune de Montigny possede une superbe plantation de pommiers : son produit administré avec économie est appliqué au paiement des charges locales.

On se plaint à Saint-Just du partage des biens communaux dont ce bourg jouissoit de temps immémorial.

S.-Just est sur le passage d'Amiens, de Calais. On y compte jusqu'à trente auberges: de petits marchands drapiers, des épiciers des petites communes s'y approvisionnent.

Trémonvillers est la plus grosse ferme des environs : on y voit les traces d'une ancienne abbaye qu'on dit avoir appartenu aux templiers. D'une piece de terre de Trémonvillers, nommée l'Hirondelle, on découvre une trentaine de moulins : on

(1) Soixante métiers sont employés à cette fabrique.

voit à l'est nord-est les châteaux de la Taule et de Séchelles, les montagnes de Montrenault, ou la chartreuse près de Noyon; vers le nord Quincampoix, la ferme de Lamorliere, Maignelay, Ferrieres, Coivrel, Tricot, la Neuville-le-Roi, et Pronleroy; vers le midi Argent-Lieu, la Folie, Clermont qui termine le tableau. Les milieux de ces vastes encadrements offrent des vues très variées, mais un peu dépouillées de bois.

A l'ouest de S.-Just, à une demi-lieue de cette commune, on visite la trouée de Nourard, chemin large comme une porte cochere, à travers lequel on distingue les clochers de Laon à vingt-cinq lieues de distance, et les tours de Coucy-le-Château dans le département de l'Aisne.

Il y a quelques vignes au Plessis-Saint-Just. Ses terres sont blanches et légeres, d'un assez bon rapport; les meilleures se louent 15 liv. l'arpent. Les terrains exposés au nord sont rouges, argilleux, et mêlés de cailloux. Les mares se dessechent à la S.-Jean, et les puits, qui communément ont deux cents pieds de profondeur, fort souvent ne donnent plus d'eau à cette époque.

Le château de Lescalopier, auquel tient une grosse ferme de deux cent cinquante arpents, appartenoit à la maison de Courtenay.

De la chaussée de Lieuvillers on voit la Taule, Clermont, la forêt de la Neuville-en-Hez, et toute la vallée de Saint-Just.

On fabrique au Plessis-Saint-Just des toiles de lin dites demi-hollandes: toutes les femmes y travaillent l'hiver et l'été; des marchands de Pronleroy les achetent, ou les fabricants eux-mêmes vont les vendre à Paris. Le nombre de ces fabricants est d'une vingtaine.

Les terres de Ravenel sont à-peu-près semblables à celles de Saint-Just. Une partie des habitants, maçons, couvreurs en tuile, travaille dans les environs.

Il y a quelques carrieres assez bonnes à Ravenel.

Les femmes y filent du chanvre, qu'elles vendent au marché de Maignelay.

Ce pays est peu riche; les terres y sont passables.

Les puits ont cent cinquante pieds de profondeur. Point de fontaines.

Ravenel est assis sur un pays plat, au sommet d'une montagne. Les meilleures terres s'y louent 18 liv. l'arpent.

Les fievres putrides et malignes sont les maladies les plus communes de ce pays.

Il existe à Proudeguerman un château, rebâti il y a trente ans, dont les alentours sont ornés des plus belles plantations d'aliziers et d'ormeaux du département. La ferme qui tient à ce château est de cinq charrues.

A Montigny la plupart des habitants sont maçons ou tailleurs de pierre.

Ce village est rempli de carrieres d'une pierre tendre et blanche ; elles ont communément de soixante à quatre-vingts pieds de profondeur.

Voici l'ordre des matieres trouvées en creusant un puits de cent vingt pieds ; terre végétale, deux pieds; tuf, trois pieds; craon, six pieds; moëllons, dix pieds; masse de pierres de taille, jusqu'à l'eau.

Les femmes filent du chanvre et de la laine, qu'elles portent à Tricot. Les terres au midi, et dans une partie du nord et du couchant, sont bonnes; elles sont mauvaises au levant, mêlées de craon, de pierrailles et de cailloux. Leurs vignobles produisent environ huit cents pieces de vin.

A Montigny les plantations de pommiers sont réputées biens communaux.

On y voit un beau fort, qui pouvoit contenir dix mille hommes; on le nomme fort Philippe: il fut bâti par Philippe-le-Bel, dans le temps de ses guerres avec le duc de Bourgogne, alors maître de Mont-Didier. Dans l'enceinte de ce fort étoit jadis une tour, à la place de laquelle on cultive, ainsi que dans les fossés qui l'entouroient, de belles plantations de pommiers. Dans ces vieilles constructions l'on n'avoit employé que des pierres de taille de couleur jaune; on les tiroit d'une carriere présentement abandonnée, nommée Blanc-Fossé, au levant de Montigny.

La terre de Montigny appartenoit à M. de Liancourt.

Plainval est à mi-côte. Autrefois la riviere d'Arré prenoit sa source au bois de Cannate, dans la terre de la Fosse-Thibaut; elle sort à présent de S.-Just. Cinquante maisons sont occupées par des fabricants de toile; le reste des habitants est maçons, charpentiers, couvreurs en chaume, charretiers, batteurs en grange. On y voit un petit château, appartenant jadis au marquis de la Vieuville, auquel tenoit un très beau parc.

La ferme de la Fosse-Thibaut est de sept charrues; on y remarque une fort belle grange couverte en tuiles.

Les habitants de Plainval sont très laborieux et très économes: ils vivent mal, et gardent leur argent pour acquérir les terres voisines de leurs héritages.

Il n'y a point de pauvres dans cette commune. Les hommes y sont grands et forts.

Nourard-le-Franc est ainsi nommé, dit-on, parcequ'il appartenoit à un grand seigneur qui le fit affranchir. On y fabrique environ deux cents pieces de demi-hollande par an; elles se vendent depuis 50 liv. jusqu'à 50 écus la piece: on en faisoit jusqu'à mille avant la révolution.

Les meilleures terres au couchant se louent 10 liv. l'arpent, les autres 6 liv.

Les puits ont environ trois cents pieds de profondeur.

Un vieux livre porte qu'il y a une mine de char-

bon de terre à Nourard, au couchant, près du cimetiere.

On y voit un ancien château appartenant à madame de Lescalopier; il est entouré de très grands fossés. Placé sur une montagne plus élevée que Clermont, au bout de la rue Neuve, on distingue de Nourard la cathédrale de Beauvais, la forêt de la Neuville, Bresles, etc.

Quand on fouille ou que la terre s'affaisse dans les environs du château de Nourard, on découvre beaucoup de caves très anciennes.

En allant de Trémonvillers à Clermont, du hameau d'Argent-Lieu on voit Mont-Didier à six lieues, Beauvais à sept, Clermont à deux; la montagne de Creil, les bois de Chantilly, Saint-Christophe auprès de Senlis, les environs de Pont, les bois de Roleau; l'intérieur de cette vaste étendue offre les bois de Saint-Remy-en-l'Eau, de la Neuville-en-Hez, ceux de la montagne de Nointel, les bois de Maignelay, de Plainville, ceux de Saint-Martin-aux-Bois, et des plaines de grande culture.

C'est à Saint-Just que se réunirent les vingt-trois maires des cantons de Saint-Just, Wavignies, et Léglantier.

LÉGLANTIER.

Le canton de Léglantier produit de mauvais vins en très petite quantité: on y voit quelques arbres fruitiers; les principales denrées qu'on y recueille sont le froment, le seigle, et l'orge. On y cultive depuis quelques années la camomille : il seroit à souhaiter que cette culture s'augmentât.

Point de forêts dans les environs, mais quatre ou cinq cents arpents de bois, dont on évalue le produit à 9 ou 10,000 liv. : la plus grande quantité de ces bois est placée dans les environs de Saint-Martin.

La petite riviere d'Arronde prend sa source au-dessous de Léglantier; sa direction est de l'ouest à l'est: elle passe à Wacquemoulin, à Moyenneville, canton de la Neuville-le-Roi, à Neufvy, à Gournay-sur-Arronde, et va toujours croissant se perdre dans l'Oise.

Sur les hauteurs de la commune de Pronleroy il est une fontaine, près de laquelle on a découvert il y a quelques années un lit de houille; elle produit beaucoup de cendres et de vitriol.

Une carriere dans la commune de Léglantier fournit une pierre très difficile à travailler. Les habitants se procurent du sable à Saint-Martin-

aux-Bois, à Cressonsacq; et de la chaux à Plonleroy, et à Maignelay.

S'il meurt quelqu'un dans le canton de Léglantier, on s'empresse de jeter l'eau qui peut se trouver dans la seille, parceque, dit-on, l'ame du défunt est venue s'y laver et s'y purifier avant de paroître devant Dieu.

Il est certains travaux qui ne se font jamais le vendredi; les habitants de ce canton sont persuadés que si dans ce jour ils faisoient la lessive ou cuisoient leur pain, ils éprouveroient de grands malheurs.

Le commun des hommes ne vit guere que jusqu'à soixante ans.

Angivillers est au milieu d'une plaine: les terres en sont assez bonnes; il faut en excepter quelques terres argilleuses, mais en petite quantité. Les habitants sont batteurs en grange, conducteurs de chevaux, journaliers. Les femmes filent du chanvre et du lin.

Douze puits dans cette commune ont environ trois cents pieds de profondeur.

Un ravin passe au milieu du village, et lui faisoit tort autrefois.

Moutiers est dans un fond entouré de montagnes.

On y compte sept à huit tisserands.

Les vignes y sont totalement abandonnées.

On n'y voit point de mendiants : les enfants même y travaillent.

Le pays est fievreux.

Les femmes filent du chanvre et de la laine pour Tricot.

Le château de Moutiers est bâti au milieu des eaux, environné d'une belle prairie, coupée d'avenues d'ormes, de peupliers, de frênes, qui s'étendent à perte de vue.

C'est un séjour très agréable pendant l'été, mais très mal-sain l'hiver.

Mennesvillers est situé sur un terrain plat, gras, argilleux; il produit très peu de cidres, qui sont consommé dans le pays, et quelques vins rouges.

Les habitants exercent le métier de couvreurs en chaume, de tisserands, de batteurs en grange. Les femmes filent de la laine et du chanvre.

Wacquemoulin est situé sur une côte. La riviere d'Arronde coule au bas de ce village. Même genre d'industrie qu'à Mennesvillers.

Saint-Martin-au-Bois, en plaine, au bas d'une petite colline, est entouré des montagnes de Veaumont.

Veaumont est au milieu de très beaux bois de haute futaie appartenant au Prytannée français.

L'abbaye de S.-Martin-aux-Bois, desservie par des génovéfains, jouissoit de 18,000 liv. de rente. On ne sait pas l'époque de sa fondation : son premier abbé fut élu en 1080.

Même industrie à Veaumont qu'à Wacquemoulin,

ainsi qu'à Montgerin, sur lequel il est inutile que je m'étende. On y remarque cependant des sources sur la montagne, et quelques prairies assez bonnes.

WAVIGNIES.

Dans le canton de Wavignies les terres sont généralement fécondes : excepté celles de Montreuil, de Bucamp et du Quesnel-Aubry. On n'y trouve de pâturages que quelques prairies artificielles.

Ce canton produit environ douze cents muids de cidre par an.

Les bois ne suffisent pas au chauffage des habitants; ils consomment beaucoup de tourbes qu'ils vont chercher à Bresles.

Ce pays est sans sources, sans ruisseaux, sans fontaines, sans étangs; à Montreuil cependant coule la riviere de Breche, qui prend sa source entre Reuil et Mauregard.

Les mares se sechent dans l'été; il faut aller chercher à trois lieues l'eau dont on a besoin.

On y fouille quelques carrieres de pierres blanches, qui servent à la construction des cheminées; mais on ne peut les employer que quand elles sont bien desséchées.

Il y a un four à chaux, une tuilerie, une briqueterie dans les environs de Wavignies.

Les habitants sont naturellement doux, sans cesse occupés de leurs travaux : la plupart ne vivent que de soupe et de légumes; la majeure partie d'entre eux ne mange pas de viande de boucherie deux fois par an.

Les fievres putrides, occasionnées par la stagnation des eaux pluviales, y sont communes.

La totalité du canton est sur une plaine qui n'a que très peu d'écoulement.

Peu de vieillards atteignent l'âge de quatre-vingts ans.

On fait des toiles de chanvre à Wavignies; elles se vendent au marché d'Anseauvillers : on fabrique aussi des toiles demi-hollande dans quelques communes de ce canton; elles se blanchissent à Beauvais.

Les neuf communes dépendantes du canton de Wavignies fabriquent des toiles, et cultivent un sol assez bon qui n'offre aucun détail particulier.

CLERMONT.

Il paroît que Clermont, à l'époque de la défaite des Jacquiers, avoit des fortifications, mais en assez mauvais état. Elle fut surprise par le fameux Captal de Buch : le commandant se sauva avec les siens dans la tour, une des meilleures forteresses du canton; mais il fut attaqué avec tant de chaleur qu'il fut obligé de se rendre. De Buch agissoit de concert avec Fondriguès, alors maître de Creil. Ils leverent des contributions extraordinaires dans toute la contrée.

On a dit que Corineus, un des capitaines de Baron, roi des Gaulois, fonda Clermont; qu'elle fut le Bratuspantium de César, que Chilpéric la réduisit en cendres en 586;

Hugues Capet la donna à titre de comté.

En 987 Gédouin, seigneur de Nesles, la possédoit: sa famille la conserva jusqu'en 1201.

Philippe-Auguste réunit le comté de Clermont à la couronne en 1201.

Charles IX aliéna Clermont en faveur du duc de Brunswick, par acte du 13 août 1569, moyennant la somme de 360,000 liv.

En 1599 la duchesse de Brunswick la vendit à Charles, duc de Lorraine.

18.

Son dernier propriétaire fut le prince de Condé.

Rien de positif avant le neuvieme siecle sur Clermont. La forteresse de cette ville fut construite ou rétablie sous le regne de Charles-le-Chauve, à l'époque où les Normands ravagerent presque toutes les contrées de la France.

Clermont fut pillé et brûlé par les Anglais en 1359.

En 1415 elle sut résister aux Anglais, qui cependant incendierent le faubourg S.-André.

En 1430, à la tête des troupes qui venoient de faire lever le siege de Compiegne, le maréchal de Boussac assiégea le château, défendu par les sieurs de Crevecœur et Jean de Barentin, qui furent forcés de se retirer.

En 1434 cette ville fut encore prise par les Anglais: Lahire la reprit; elle fut rendue, en 1437, pour la rançon du même Lahire, qui avoit été enlevé à Beauvais jouant à la paume dans l'hôtellerie de S.-Martin.

En juillet 1615 le prince de Condé, mécontent de la cour, se retira à Clermont, et garnit le château de troupes.

Cette ville faisoit jadis partie de la Picardie; on l'en sépara pour la réunir au gouvernement général de l'Isle-de-France.

Les protestants eurent un temple à Clermont au-dessus de l'hôpital, bâti sous Henri IV; on le démolit, ainsi que le college qui leur appartenoit,

le 2 novembre 1685; des femmes, des enfants le détruisirent en huit jours.

En 1255 S. Louis maintint le maire de Clermont dans le droit qui lui avoit été concédé par les comtes de Clermont, de couper une charretée de bois dans la forêt de la Neuville-en-Hez chaque semaine, et celui de prendre sur les boucheries une épaule de bœuf par semaine, depuis le dimanche le plus proche de la S.-Arnoult jusqu'au dimanche le plus proche de la S.-Martin.

Le chapitre de Clermont est connu depuis l'an 1050: il a perdu ses titres dans les incendies de 1359 et 1436.

On possédoit à Clermont un os du bras de S. Arnoult; pour vérifier si le bras qu'on leur donnoit étoit véritablement celui du saint, les habitants, avant de le placer dans leur église, le jeterent au feu; il en sortit avec vivacité. Miracle! Une dame de la famille de Guibert lui consacra ses diamants... Quelques temps après ce bras guérit un homme de la même maison Guibert: ce dernier fonda pour chaque année un repas splendide; les chanoines de S. Arnoult s'empresserent toujours de participer à cet acte de reconnoissance.

Il y avoit une maîtrise des eaux et forêts à Clermont; un acte de 1248 en fait mention: elle avoit dans son ressort les abbayes de Froidmont, de S.-Lucien, de S.-Quentin, S.-Simphorien, S.-Germer, Breteuil, S.-Paul, S.-Martin-aux-Bois, Beaupré-

Lanois, S.-Just, Moreuil, Ressons, Machoux, Gomer-Fontaine, et les bois et grueries de la forêt de Thelle, ceux des châtellenies de Remy, Bulles, Laherelle, Bonneuil, le bois de Bourbon, la forêt de Hez, autrement dite de la Neuville: les futaies et les baliveaux des bois du comté appartenoient au roi.

Près de deux cents paroisses dépendoient du bailliage de Clermont, et se régissoient par la coutume qui lui est propre: C'est une des premieres qui aient été écrites; elle contient soixante-dixhuit chapitres, et fut rédigée, en 1283, par Philippe de Beaumanoir, bailli de Clermont.

On dit qu'elle fut à-peu près celle de Beauvais.

Dumoulin en a tiré les plus belles maximes du droit français. Cette coutume fut réformée en 1539.

On compte parmi les baillis et gouverneurs de Clermont Jacques de Crevecœur, Guy-Pot, comte de S.-Paul, Charles et Henri de Boulainvillers, François duc de la Rochefoucauld, le prince d'Harcourt, etc.

La route de S.-Just à Clermont est assez triste, mais elle offre quelques beaux points de vue.

La ville de Clermont est bâtie sur une montagne, à quatorze lieues de Paris, à six lieues de Beauvais; elle est traversée par la route de Paris à Amiens; au bas de la montagne à l'ouest s'embranche la route de Beauvais.

En se rendant de Paris à Clermont cette derniere ville n'offre rien de frappant aux regards du voyageur; mais son entrée par la route de Beauvais a quelques chose d'imposant. Les prisons, le château, quelques clochers, la disposition de ses longs faubourgs sur une ligne qui court du nord au midi, lui donnent l'aspect d'une des grandes cités de la France.

Nous eûmes dans la commune de Clermont une séance, où se trouvoient réunis les maires des quatre-vingts communes des cantons de Clermont, Sacy-le-Grand, Lieuvillers, Laneuville-le-Roi, Bulles, Mony, et Liancourt.

Il n'y a presque point de terres labourables dépendantes de la commune de Clermont: on y fait de très mauvais vins; mais on obtient des jardins qui l'entourent beaucoup de légumes excellents(1), des poires, des pêches, des abricots, etc., de la meilleure qualité.

Les terres de Fitzjames sont assez bonnes; mais celles qui sont sur la route de Paris à Amiens sont caillouteuses et d'un médiocre rapport.

Il en est ainsi du territoire d'Agnetz.

A Breuil-le-Vert les terres sont extrêmement divisées: les propriétaires ne possedent que quatre ou cinq verges de terre, dans lesquelles ils cultivent

(1) Les haricots de ces contrées sont préférés à ceux de Soissons.

de gros légumes, tels que choux, navets, carottes, haricots, etc.

Les terres plantées en grains sont bonnes; cette portion fait plus du tiers du territoire.

Breuil-le-Sec est fertile en légumes.

On récolte dans tout le canton de Clermont, outre les bleds, les seigles, l'orge, l'avoine, du lin, du chanvre, et beaucoup de chardons.

Les cinq communes qui composent le canton de Clermont possedent des marais communaux et des prés d'une bonne qualité; on joint à leurs produits des trefles, de la luzerne, des sainfoins, des bourgognes.

Les communaux de ce canton, heureusement pour les habitants, n'ont jamais été partagés.

Les jardins et les enclos de toutes les communes sont plantés de pommiers, de poiriers, de beaucoup d'autres especes d'arbres fruitiers.

On compte dans ce pays environ trois cents arpents de bois, en y comprenant le parc de Fitz-james.

La petite riviere de la Breche le traverse; elle prend sa source à Reuil-Laneuville, canton de Froissy, et baigne le pied de la montagne de Clermont.

La Beronnelle fait tourner un moulin à quelques pieds de sa source; elle verse ses eaux dans la Breche.

Les prairies au nord-est de Clermont et les

marais de Bresles contiennent des eaux stagnantes.

A mi-côte de la montagne sur laquelle Clermont est situé on trouve deux belles fontaines, dont il seroit possible de réunir les eaux; on les conduiroit sur le milieu de la place du marché, elles y pourroient fournir aux besoins de tous les habitants.

Il existe trois carrieres dans cet arrondissement; deux sur le territoire d'Agnetz; elles produisent des pierres fort dures : la troisieme est à Breuil-le-Sec.

On y compte cinq tuileries, autant de briqueteries et de fours à chaux. Les briques de Fitzjames et les tuiles de Boulincourt sont les meilleures.

Le climat de ce pays est sain; l'air en est vif, à Clermont sur-tout; il est humide à Breuil-le-Sec: on n'y connoît ni épizooties ni épidémies.

La plus longue durée de la vie est de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix ans; à Clermont on va jusqu'à quatre-vingt-quatorze, quatre-vingt-seize ou cent ans.

L'édifice le plus remarquable de Clermont par son ancienneté et par sa construction extraordinaire est le château : il est situé sur la partie la plus élevée de la montagne; il est rare en France d'avoir une vue plus étendue que celle dont on jouit au sommet de ce château, sur quelque point de l'horizon qu'elle se promene. On apperçoit au sud-est les bois de Senlis, et plus loin, lorsque

l'atmosphere est dégagé de toutes vapeurs, on distingue jusqu'à la commune de Dammartin.

Vers le midi on peut appercevoir le château de Champlatreux, les environs de Luzarches, de Beaumont, et même de Meru en se tournant vers le sud-ouest. Au couchant la vue se promene sur la jolie forêt de la Neuville-en-Hez; on distingue dans le lointain la cathédrale de Beauvais. Au nord-ouest l'œil s'arrête sur le parc et les vastes ruines du château de Fitzjames.

Tous les objets qui peuvent embellir la campagne, bosquets, vallons, prairies, coteaux arides, montagnes boisées, vastes lointains, enrichissent le point de vue du nord.

On assure que de la plate-forme du château on peut appercevoir trente paroisses et leurs environs, quinze montagnes, dix-huit bois, parcs ou forêts, et des milliers de collines chargées d'arbres fruitiers.

Au pied du château est le Catellier, promenade délicieuse appartenante à la ville; les allées qui la forment sont bien plantées; on peut voir un jardin mieux ordonné, mais on n'a nulle part une vue plus étendue. Il est malheureux que cette promenade, où l'on est avec son ami, sa maîtresse, qui sert de salle de danse à la ville, à ses environs, touche au cimetiere, et qu'à l'instant où l'œil est arrêté sur le champ de douleur, l'oreille soit frappée du bruit des instruments, du tambourin,

des cris joyeux de la jeunesse emportée par le plaisir : une simple charmille ôteroit l'idée de ce contraste désagréable.

Trois grandes routes coupent le canton de Clermont ; celle de Paris à Amiens, celle de Beauvais à Clermont, et celle de Clermont à Compiegne.

Clermont n'est entretenu que par l'argent qu'y laissent la multitude de rouliers, de voyageurs qui le traversent ou s'y reposent, et par quelques particuliers qui s'y sont retirés pour achever paisiblement leurs jours. On n'y connoît aucun genre d'industrie; il ne sert pas même d'entrepôt aux fabriques de Bulles, de Mony, de Tricot qui l'environnent.

Dans la commune de Fitzjames on trouve une blanchisserie considérable ; elle occupe cinquante ouvriers : une machine énorme fait tourner deux moulins qui jettent continuellement de l'eau sur les toiles. Les bâtiments sont nombreux et fort beaux. On y blanchit beaucoup de toiles fines de Bulles ou de Flandres : on se propose d'y appliquer les nouvelles découvertes de la chimie.

Les meilleures terres sont louées 33 liv. l'arpent; celles où l'on a planté des vignes se louent jusqu'à 66 liv. l'arpent.

Les terres à Breuil-le-Vert, à Agnetz, à Breuil-le-Sec, se louent par petites portions jusqu'à 60 liv. l'arpent : les bonnes terres en grand fermage de 24 à 25 liv.

Le marché de Clermont est un des plus considérables du département; on y vend une grande quantité de bled, qui communément se dirige sur Paris. La place du marché est grande; elle s'embelliroit si l'on détruisoit quelques baraques qui nuisent à sa régularité.

L'absence du commerce et de toute industrie rend cette ville monotone, mais l'asyle du repos et de la tranquillité: il y regne de la gaieté, on y danse beaucoup.

Le peuple est fatigué par le passage continuel des troupes.

Les auberges et les cabarets sont très fréquentés; ce qui n'étonne pas sur une route aussi passagere.

Les anciennes maisons sont mal bâties; elles le sont mieux depuis quelque temps.

Il seroit à souhaiter qu'on élargît l'entrée de la porte de l'ouest; elle est étroite, tournante; les voitures y courent des risques qu'on éviteroit en sacrifiant deux ou trois mauvaises maisons.

Les terrains voisins de Clermont sont en général mêlés de sable gras.

Au nord la terre est forte et glaiseuse: on en fait des tuiles et des briques près de Fitzjames. Il existe une briqueterie dans le faubourg même de Clermont, dans un lieu nommé Léquipée.

On a tiré quelques tourbes des marais de Fitzjames. Ainsi les terres du nord en général sont

infécondes jusqu'à Erquery; là elles se bonifient, et deviennent les meilleures du département.

On recueille beaucoup de bled autour de Lieuvillers, d'Arquinvillers, pays de grande culture, mais peu boisé.

Au sud de Clermont est la vallée Dorée, ainsi nommée pour sa richesse et la variété de ses cultures; elle s'étend jusqu'à Creil. Nous en parlerons en détail.

De ce côté, près de la ville, est le grand vignoble de Clermont et de Guincourt. Le reste du sol produit des bleds, des haricots, des chardons à foulons: on n'y connoît point de jacheres.

Au hameau de Canettecourt on cultive un autre vignoble: ce village, Rotheleux, Neuilly, portent beaucoup de fruits à cidre et à couteau, et de plus une quantité prodigieuse de fruits rouges, qu'on vient chercher au marché de Clermont, d'Amiens et de l'Artois.

On pense que la quantité de cerises et de guignes qui se vendent à Clermont produit une somme de plus de 80,000 liv. par an.

Breuil-le-Vert est une terre considérable; elle appartenoit jadis au prince de Condé, elle est présentement à la veuve Sallé de Beauvais.

Ce pays est supérieurement cultivé; on y trouve quelques marais à tourbes. La Breche le traverse.

A Canettecourt, nommé ville dans un titre de 1302, on voit les débris d'anciennes tours. La maison du citoyen Porchon, maire de cette commune, se nommoit autrefois le fief de l'Attaque: cet homme industrieux a pratiqué près de cette maison un jardin anglais, dont les plantations et les ornements sont dirigés avec beaucoup d'intelligence: sa terre offre un coup-d'œil agréable; à gauche du grand chemin, en approchant de Clermont, elle s'unit au grand paysage que présentent les montagnes de Neuilly et d'Ovillers. On doit placer dans le même tableau l'ancien château de Rotheleux, qui n'est présentement qu'une jolie maison bâtie en pierres de taille.

La culture est parfaite dans ce petit pays, où les femmes pour féconder la terre unissent leurs travaux à ceux de leurs maris.

En se rendant de Clermont à Beauvais les coteaux sur la gauche offrent des paysages enchanteurs; d'abord le château et le hameau du Fay, l'église et le petit château d'Agnetz se présentent à mi-côte; la montagne d'Agnetz, couverte de bois, vous conduit jusqu'à la forêt de la Neuville-en-Hez, en vous offrant les jolis points de vue de la Garde, de Boulincourt, et de Gicourt: à Bresles, près de Beauvais, le paysage augmente de grandeur et de majesté.

La côte d'Agnetz est remplie de sources; on

y trouve des pierres dures propres à la construction de toute espece d'édifice; elle fournit aussi de bons pavés.

Cette vallée est peuplée d'habitants laborieux: elle produit beaucoup d'arbres à fruits, du lin, beaucoup de chanvre; sa fertilité diminue en approchant de la forêt.

On observe à Gicourt, à Rouquerolles, deux restes de tours fort anciennes, dans une desquelles on prétend que Gabrielle a demeuré; elle y fut souvent visitée par Henri IV.

A l'est de Clermont sont des marais, des prairies inondées par la Breche. Ces lieux mal-sains sont presque inhabités.

Au-delà de la blanchisserie la terre s'améliore.

Au sud-est est le village de Breuil-le-Sec, pays de petite culture, de bonnes terres, couvert d'arbres fruitiers de toute espece. Il offre des coteaux et des promenades délicieuses.

En tirant vers Nointel plus à l'est, on voit une tour plus ancienne, bâtie en briques, nommée la Breche de la Tourville.

SACY-LE-GRAND

Le canton de Sacy-le-Grand doit sa célébrité à l'industrie de ses habitants : ils n'obtiennent leurs récoltes que d'une culture opiniâtre et dispendieuse ; sur onze mille cent vingt-quatre arpents de terre, huit mille six cent vingt-huit seulement sont labourables. Ce pays n'a point de terrains de premiere qualité : le froment y est infiniment plus rare que le méteil. Sur huit cent soixante-dix arpents de prés on en compte au moins cinq cent trente-cinq d'une valeur si médiocre, qu'ils ne se louent que 2 liv. l'arpent.

Douze cent dix-huit arpents de bois de ce canton sont presque de nulle valeur pour leurs propriétaires ; trois cent cinquante sont laissés en pâtures médiocres.

On y cultive environ soixante arpents de vigne.

Le bois de chauffage est coûteux et rare.

La moitié des communes envie à l'autre quelques fruits rouges ; dans la presque totalité du territoire les tentatives multipliées pour naturaliser ces arbres, qui font une des principales richesses de la Picardie, ont été inutiles.

On cultive quelques chanvres dans le canton de Sacy-le-Grand.

Il existe une carriere propre à la construction des bâtiments dans les environs de Catenoy; elle produit aussi de bons pavés.

A Nointel on fait des tuiles qui rivalisent en bonté avec celles de Fleurines dans le canton de Pont-Sainte-Maixence.

Il y a des sources abondantes dans les montatagnes qui bornent au sud-ouest les communes de Nointel et de Catenoy; mais dans les temps de sécheresse les communes d'Épineuse, d'Avrigny et Sacy le-Petit sont obligées d'aller chercher leur eau à des distances très grandes.

L'air qu'on respire dans ce canton est généralement bon; les maladies contagieuses y sont rares et de courte durée.

On prête au caractere des habitants de l'âpreté, de la rusticité, dont ils ne doivent l'apparence qu'à leurs travaux continuellement pénibles, qu'à la grossièreté des aliments dont ils se nourrissent, qu'au défaut de communication avec les autres hommes, qu'à l'inquiétude qu'ils ont de ne pas pouvoir suffire aux besoins de leurs familles: leur caractere cependant est essentiellement bon; il ne paroît pas avoir été fortement altéré par la révolution.

Dans un rapport très bien fait sur la moralité des habitants du canton de Sacy-le-Grand voici la propre expression des rédacteurs: « Les com-« missaires desireroient passer pour des censeurs

« trop austeres en assurant que la jeunesse a passé
« de la liberté à un tel esprit d'indépendance
« morale qu'il a fait disparoître presque absolu-
« ment les vestiges de l'autorité paternelle, en a
« rendu les ressorts entièrement nul, et arrache
« tous les jours de la bouche des peres et meres cet
« aveu humiliant pour l'espece humaine, que les
« enfants sont devenus pour eux des maîtres plus
« impérieux qu'ils n'ont droit de l'être eux-mêmes
« au sein de leurs familles; enfin on rougiroit de
« retracer sur le papier les scenes révoltantes, les
« luttes scandaleuses qui divisent souvent les peres
« et les fils. S'il a pu exister des temps assez mal-
« heureux pour observer de sang-froid un tel degré
« de dépravation, l'homme sensé et jaloux de l'hon-
« neur de son espece n'y peut voir qu'une dégra-
« dation avilissante, et le germe précurseur de la
« dissolution des empires les mieux consolidés. »

Ils ajoutent, en parlant des habitants du pays:

« En tout temps, en tous lieux, même dans les
« régions fabuleuses, les jeux et les ris se plaisent
« peu sur un sol aride, et préferent le séjour de
« l'abondance; aussi les jeux, nécessaires à la suite
« des travaux de la campagne, les seuls qui soient
« propres à entretenir l'activité, sont-ils rares dans
« ce canton : s'y livre-t-on, c'est avec effervescence;
« l'excès en accompagne presque toujours l'usage,
« et l'ivresse avec laquelle on les goûte détruit plus
« les forces qu'elle ne les rétablit. »

L'œil du voyageur ne trouve, lorsqu'il traverse ce canton, que deux objets qui puissent le consoler de la stérilité de sa route, c'est le château de Nointel sous Clermont, et celui du Plessis-Longueau, ou de Villette sur la route de Flandre.

Le premier, situé au bas d'une montagne bien boisée, est d'une grande solidité : bâti en briques il avoit moins d'attraits pour les destructeurs du moment; il est extérieurement ce qu'il étoit lorsqu'il servoit aux plaisirs du duc de Bourbon; l'intérieur est dégradé : on en a fait une prison pour les infortunés détenus des environs. Le parc et les jardins ont perdu de leurs charmes; mais il est impossible de trouver des sites plus heureux, des points de vue plus riches que ceux dont on jouit en s'élevant sur la montagne, en s'approchant sur-tout d'une route pavée par un des propriétaires de Nointel (on la prend en allant à Liancourt) : on ne peut voir de plus belles vallées, d'enfoncements plus vaporeux, de jeux de clochers et de montagnes plus pittoresquement combinés; c'est un séjour délicieux.

J'aurai l'occasion de parler en détail du château de Villette.

Il n'y a aucun établissement, aucune manufacture dans ce canton. On voudroit y voir rétablir le haras qui y existoit autrefois; on pourroit le placer, soit à Sacy-le-Grand, soit à Saint-Martin-Longueau.

Le mélange des engrais, les prairies artificielles, l'introduction des races espagnoles, tous les succès de l'agriculture enfin, sont dus à d'habiles cultivateurs, à la tête desquels on doit placer le citoyen Prevost, maire de Catenoy, et le citoyen Dupressoir, maire de Saint-Martin-Longueau.

Sacy-le-Grand est dominé par une montagne, qui porte encore le nom de mont César: on y voit les vestiges d'un camp, quoiqu'il paroisse un peu petit d'après la description des camps romains par Polybe; il est entouré de larges fossés, et ne pourroit avoir contenu que le tiers d'une légion : les débris d'antiquités qu'on trouve à sa surface, des médailles de bronze et d'or attestent dans ce lieu le séjour des armées romaines : c'est, comme Bratuspance, une mine à fouiller; c'est un travail dont le gouvernement seul pourroit se charger. La plus curieuse de ces médailles représente d'un côté l'effigie d'un des Césars, et de l'autre un faisceau de piques : le nommé Jean Pénard la trouva il y a trois ans dans une taupiniere.

On a découvert des médailles dans la commune de S.-Martin-Longueau. Une tradition ancienne fait croire que cette petite commune portoit jadis le nom de ville, qu'elle étoit couverte d'habitations, qu'on y tenoit un marché très considérable. Dans quelques excavations faites au hasard on a découvert des ruines de tombeaux de pierre qui donnent de la vraisemblance à cette assertion.

Le marais de Sacy-le-Grand fourniroit des tourbes; mais pour en tirer un grand parti il seroit nécessaire de le dessécher. La petite riviere de Londeau prend sa source dans ce marais; elle a son embouchure dans l'Oise.

On appelle eau peureuse dans ce pays des fontaines d'une profondeur incommensurable, des lagons desquels on ne peut approcher sans dangers.

Du sommet de la montagne sur laquelle est assis le prétendu camp de César on a la vue la plus étendue, la plus belle sur toute la vallée de l'Oise; elle se prolonge jusqu'au-delà de la forêt de Compiegne.

Pour engraisser les terres dans ce canton, outre les fumiers ordinaires, on emploie des cendres de tourbes, qu'on va prendre à deux ou trois lieues de là, à Cauly, sur la route de Compiegne.

Sur le mont Catenoy on trouve une pierre dure propre à l'architecture.

Les meilleures terres du canton sont dans la vallée de Catenoy; elles se louent jusqu'à 30 liv. l'arpent.

Catenoy fut jadis une ville. On s'y servoit d'une mesure particuliere encore en usage aujonrd'hui.

Épineuse est un pays de grande culture. Cette commune est située dans la plaine : la majeure partie de ses terres est bonne; les deux tiers se louent jusqu'à 30 liv. l'arpent : elle est peu boisée, elle manque d'eau.

Blincourt, sur la route de Flandre, à deux lieues de Pont-Sainte-Maixence, ne contient pas plus de trente maisons : c'est un pays plat, assez sain ; il manque d'eau. Les voyageurs y maintiennent une certaine abondance : les aubergistes sont obligés dans les chaleurs d'aller à Villette chercher l'eau pour faire boire les chevaux des voyageurs qui traversent cette commune.

Sacy-le-Petit, Bazicourt, Sarron, Leplessis, S.-Martin-Longueau, participent plus ou moins aux détails que nous avons donnés sur Sacy-le-Grand.

LIEUVILLERS.

Le canton de Lieuvillers est un pays de grande culture ; cependant il n'est presque aucun habitant qui ne possede, indépendamment de sa maison et d'un jardin qui y touche, quelques pieces de terre qu'il cultive par lui-même.

Un bon arpent de terre en froment peut y produire, en prenant une moyenne proportionnelle entre les bonnes et les mauvaises années, douze quintaux de grains ; les terres médiocres, qu'on cultive en méteil, rendent un quart de moins ; les plus mauvaises, qui donnent du seigle, n'en fournissent que six à sept quintaux.

L'arpent de terre se loue communément de 14 à 15 liv.

On éleve peu de chevaux dans le canton de Lieuvillers; les gros cultivateurs tirent leurs chevaux du pays de Vimeux et du Boulonais; cette race est forte et vigoureuse.

La plupart des vaches dans le canton de Lieuvillers sont flamandes: les cultivateurs achetent encore tous les ans des génisses; mais ils font aussi des éleves qui réussissent très bien.

Le nombre des moutons est considérablement diminué depuis trois à quatre ans; on en auroit pu compter cinq ou six mille dans ce canton, à peine en trouveroit-on trois ou quatre mille à présent. Cette grande diminution a pour cause le peu d'aisance des cultivateurs en général, et la rareté des fourrages dans les dernieres années. On est ici dans la mauvaise habitude de ne point faire d'éleves; on achete des moutons et des agneaux dans le Vermandois, pour les revendre, après les avoir nourris pendant une ou deux campagnes, aux cultivateurs du Vexin français.

Vingt maîtres cordonniers dans Lieuvillers vendent à Clermont et à Mouy le résultat de leur travail; ils fabriquent aussi des galoches. Tous ces ouvriers jouissent d'une certaine aisance que ne partagent pas les petits cultivateurs.

On compte environ mille arpents de bois taillis dans le canton de Lieuvillers; on les coupe tous

les neuf ans : le produit de chaque arpent est évalué 12 liv. par année.

La riviere d'Arré, qui prend sa source à Saint-Just-en-Chaussée, traverse ce canton.

Les maisons, basses, étroites, peu aérées, surtout depuis l'impôt sur les portes et les fenêtres, y rendent les maladies très contagieuses souvent mortelles. Il y regne beaucoup de fievres putrides et malignes.

On fabrique à Pronleroy des toiles de lin, mais d'une qualité bien inférieure à celles de Bulles; dans les autres communes on fait beaucoup de toiles de chanvre. L'occupation des femmes et des filles en hiver est de filer le chanvre; elles portent au marché ce qu'elles n'emploient pas à leur consommation.

On trouve beaucoup de médailles romaines du du bas et moyen âge entre Avrechy et S.-Remy-en-l'Eau : on a découvert une petite idole de Cérès dans les ruines d'un ancien bâtiment de Lieuvillers.

En 1358 le tumulte des Jacquiers, révoltés contre la noblesse, eut lieu dans le Beauvaisis: il commença dans le village de Pronleroy ; le capitaine des Jacquiers se nommoit Guillaume Caillet de Clermont. La noblesse de Picardie, de la Brie et de l'Artois fut en proie à la rage de ces furieux pendant trois semaines. Gaston Febus, comte de Foix, les détruisit; il en tua près de vingt

mille. Compiegne leur avoit fermé ses portes: ils abattirent le château d'Ermenonville et celui de Beaumont-sur-Oise: ce fut à Meaux, vers le 9 juin, qu'ils périrent sous les coups de Gaston de Foix. « Le roi de Navarre leur courut sus, dit une vieille « chronique, et fit couper le col à Caillet, leur capitaine. »

Le village de Trois-Etots est situé dans un pays plat; il est environné de cent arpents de bois; il produit quelques cidres.

La culture est ici très difficile; on assure qu'il faut six jours à deux charrues pour y défricher un arpent de terre.

Remécourt et Saint-Aubin sont placés au fond d'un entonnoir: les terres sont très mauvaises, remplies de cailloux.

Les détails que je pourrois donner sur le reste des communes de Lieuvillers sont si minutieux qu'il est inutile de les rapporter: point de manufactures, point d'industrie, peu de commerce. Ce que j'ai dit de la culture des environs du chef-lieu du canton convient en général à toutes les communes de sa dépendance.

LA NEUVILLE-LE-ROI.

Les dix communes du canton de la Neuville-le-Roi sont placées dans une des plus riches et des plus belles plaines du département. Tout ce pays est généralement bon : la terre en est légere, aisée à cultiver; toutes les fermes sont tenues en grande culture: on y voit fort peu de pommiers.

Les femmes y filent un peu de chanvre. Point d'autre commerce que celui du grain, qui se porte à Pont-Sainte-Maixence.

On voit encore à la Neuville-le-Roi quelques restes de fossés et de remparts. Il paroît que Philippe-Auguste la rétablit en 1200.

Les Anglais s'emparèrent du fort de la Neuville-le-Roi en 1428.

J'aurai occasion de décrire, à la fin de ma tournée, la belle ferme de Warnonviller.

Passons au canton de Bulles.

BULLES.

Adrien de Valois dit qu'il est mention de Bulles sous le nom de Bubulla dès l'an 1075.

Un Manassès de Bulles accompagna Louis VII dans sa croisade : la perfidie d'Emanuel Comnene, empereur de Constantinople, causa la mort de la plus grande partie des seigneurs qui l'accompagnerent. Louis VII, dans une lettre à Suger, témoigne toute l'estime qu'il avoit pour Manassès de Bulles, qui périt, en 1148, au combat de Laodicée.

La seigneurie de Bulles appartint long-temps aux comtes de Dammartin.

On dit que les propriétaires de Bulles portoient le titre de comtes.

A Mesnil-sur-Bulles il reste quelques débris d'un ancien édifice, que les habitants prétendent avoir appartenu aux templiers : on y a trouvé beaucoup de médailles romaines, portant sur-tout les effigies des Faustines et des Antonins.

Les terres de Bulles sont plus mauvaises que bonnes, et d'une exploitation difficile : on y voit peu de pommiers ; des peupliers blancs de Hollande, des saules, des ormes, sont répandus dans de vastes prairies.

Les bleds, les seigles, l'orge et les avoines en sont les principales productions.

La forêt de la Neuville-en-Hez fait partie du canton de Bulles ; elle couvre quatre mille arpents de terre : on l'exploite en coupes réglées.

Cette forêt, plantée des plus beaux arbres, est d'un aspect très agréable ; elle couvre le sommet de montagnes variées de formes et d'élévation.

Le village qui porte son nom n'est qu'une longue rue presque à l'extrémité du bois, en s'approchant de Bresles et de Beauvais.

Près d'un lieu nommé le Château, à côté de ce joli village, on trouve les restes d'un aqueduc de construction romaine : M. Prevost possede un vase de cuivre antique trouvé près de cet aqueduc, ainsi que quelques médailles de Posthumus. Dans le voisinage, au lieu nommé les Brûlés, on a découvert treize à quatorze cents médailles, sans qu'on en ait pu faire de collections ; elles se sont répandues dans le pays sans qu'un homme instruit ait pu les examiner et les faire connoître.

Louis IX ou S. Louis naquit au château de la Neuville-en-Hez le 25 avril 1215 ; il fut baptisé à Poissy.

La Breche traverse le canton de Bulles.

On y trouve quelques carrieres d'une pierre tendre.

L'air est assez bon dans ce pays pour que les vieillards y portent leur existence jusqu'à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans.

C'est le commerce des toiles de demi-hollande qui se fabriquent à Bulles qui rend ce canton un des plus importants du département de l'Oise. On y cultivoit une grande quantité de lins préférables à ceux de la Flandre : les Flamands et les Hollandais s'en procuroient à grands frais pour donner à leurs toiles la finesse qui fait leur réputation. Le gouvernement français, jaloux de protéger ces établissements, accordoit à ceux qui se livroient à la culture du lin des privileges qui firent un moment la fortune de ces contrées ; ils étoient exempts de corvées, on diminuoit leurs impositions ; les enfants de ces cultivateurs ne tiroient point à la milice. Si quelqu'un négligeoit une année la culture de ses terres, il étoit permis à tout habitant de la commune de Bulles ou de ses environs de semer du lin dans ses champs, en lui payant par forme de loyer 3 liv. par mine. Tous ces détails sont attestés par un réglement de l'intendant de Soissons, fait en 1753.

Les toiles fabriquées à Bulles se répandoient en France, chez l'étranger, en Espagne sur-tout : leur principal entrepôt étoit Beauvais. Dix ou douze maisons se partageoient cette riche branche de commerce : la maison de Goussainville a fait des produits de Bulles jusqu'à deux millions d'affaires par an.

C'est aux années 1751 et 1753 qu'on peut rapporter l'abandon progressif des linieres de Bulles :

des digues qui les protégeoient paroissent avoir été détruites par des inondations; elles causerent des ravages et des stagnations d'eau auxquels, par la nonchalance, par cette insouciance des hommes pour les travaux publics, on n'a pas encore remédié.

Dans les jours heureux de la paix on ne négligera pas sans doute de rendre au département de l'Oise une aussi belle branche de commerce.

Bullès est dans un fond entouré de montagnes: le sol en est plus que médiocre, et très léger.

On y compte encore de soixante à quatre-vingts tisserands qui tirent leur lin de la Flandre. Les femmes filent le lin, et le vendent aux fabricants: les pieces de quinze aunes coûtent de 60 à 120, et jusqu'à 200 liv.

Ce pays, si florissant jadis, nourrit à peine ses habitants.

Les terres d'Estouy sont mauvaises, seches, caillouteuses; elles ne produisent que du méteil et du seigle: ses habitants laborieux sont tous manouvriers, terrassiers, peu fortunés; ils travaillent chez celui qui veut les employer, et souvent hors de leur commune.

Deux moulins à draps sont occupés par les ouvriers de Tricot.

On voit ici encore quinze à vingt arpents plantés de lin et de chanvre, qui ne valent pas ceux de la Flandre.

Le terrain de Litz est plat, tenu en grande culture; c'est un petit pays fort pauvre, qui n'avoit de remarquable que les étangs de Wariville.

Remerangles est dans la plaine; c'est un pays découvert, habité par des agriculteurs, et quelques fabricants de toile.

On peut dire la même chose d'Essuilles, du Mesnil-sur-Bulles, et de Fournival.

La Rue-Saint-Pierre est un long village, où l'on fait beaucoup de demi-hollande aussi fines que celles de Bulles.

MOUY.

Mouy n'étoit autrefois qu'un petit village; ses étoffes le firent valoir: il appartenoit à la maison Soyecourt.

On compte dans Mouy environ deux cents métiers, sur lesquels on fabrique des serges très estimées; chaque métier peut employer quatre personnes. Ces serges sont propres à l'habillement des troupes et des gens de campagne: on les porte à Beauvais, à Paris, à Rouen, à Amiens, en Flandre.

Cette manufacture devient de jour en jour plus importante; elle mérite toute l'attention du gouvernement.

Les terres des environs sont aquatiques, et souvent couvertes d'eau : le Thérain noie les prairies; il y cause de grands dommages.

Mouy est au fond d'un vallon.

Il est dominé à droite par la montagne de Mouchy, à gauche par celle d'Houdainville et d'Augy. Du haut de ces montagnes on suit les contours du Thérain; la vue s'étend dans la vallée jusqu'à Hermes et Berthecourt.

Mouy ne peut se procurer de bonnes pierres que dans les environs d'Augy, de Mérard et de Rousseloy : c'est dans ces trois communes qu'on a pris celles dont on a construit l'hôtel de-ville de Beauvais.

Mouy est entouré de cinquante arpents de prés qui donnent d'assez bons foins : on y voit quelques saules, quelques peupliers; mais point d'arbres fruitiers. Ce pays médiocre ne vit que par son industrie manufacturiere.

Le prince de Conti étoit seigneur de ce bourg; il passa depuis dans les mains de Monsieur.

On ne peut s'y rendre que par des chaussées presque impraticables.

Heilles fournit des légumes, des navets, des carottes à Beauvais.

Saint-Félix n'est remarquable que par quelques petits vignobles, qui donnent un vin blanc très léger, assez recherché dans le pays.

Houdainville n'offre aux curieux que le château

de madame de Saint-Maurice; il est bâti depuis vingt ans dans le goût moderne, entouré d'un parc de cent arpents.

Il y a peu de cultivateurs dans la vallée d'Houdainville : on y voit deux ou trois métiers à serges.

Du château de Thury, appartenant à la maison de Cassini, adossé à la forêt de la Neuville-en-Hez, la vue s'étend sur la vallée d'Houdainville. Les terres qui l'environnent sont médiocres.

Il n'est point de pays plus triste que celui d'Augy, dans un fond de sable et de mauvaises terres, derriere la montagne de Thury. Quelques fabricants de serge y travaillent pour Mouy.

Ansac, au fond d'un entonnoir, entouré de montagnes qui l'écrasent et le bornent à cent pas de tous les côtés, eut jadis un château fort : on y voit rarement le soleil. Les enfants y préparent de la laine pour la fabrique de Mouy, comme ceux d'Augy et d'Houdainville.

Auvillers est sur la montagne, dans une grande plaine qui s'étend presque jusqu'à Clermont.

De cette commune on a la vue la plus étendue; on apperçoit le château de Mello, Chantilly, Champlatreux, Senlis, la Butte-d'Aumont, la vallée de Creil, Liancourt, et la grande plaine de Grand-Fresnoy, qui se prolonge jusqu'à Compiegne.

Le château d'Auvillers n'est pas fort grand; c'est une très jolie habitation.

Neuilly-sous-Clermont est dans un fond, entre deux montagnes arides; on y cultive des haricots, des chardons, des cerises. Pas un pauvre dans cette commune.

Cambronne est un pays peu riche: on y jouit d'une vue superbe; c'est à-peu-près celle d'Auvillers; la montagne de Liancourt lui cache les environs de Compiegne.

Bury est dans un fond; mais de la montagne qui le domine on voit la vallée pittoresque qui s'étend de Mouy jusqu'à Beauvais; on distingue la côte de Terdonne et son clocher, le bois de Merlemont, la cathédrale et le séminaire de Beauvais, la forêt de la Neuville-en-Hez, etc., etc.

LIANCOURT.

Dans l'arrondissement de Clermont rien ne l'emporte sur la richesse et sur les agréments de la vallée Dorée: les eaux de la Breche et de la Béronnelle la traversent dans toute sa longueur; des montagnes boisées, très fécondes, la dominent à l'est; c'est un paysage enchanteur dont rien n'égale la variété, la fraîcheur et la verdure. La terre produit toute sorte de légumes dans mille et mille jardins, si chargés de cerisiers, de merisiers, de noyers,

de pommiers, de treilles (1), etc., etc., que le soleil a peine à les pénétrer (2). Les terres de petite culture au pied de la montagne sont tellement partagées, qu'il est des propriétaires de trois mines de terre dont les possessions se divisent en quatre-vingts ou cent pieces différentes; l'arbre planté sur le terrain d'un particulier couvre souvent la petite propriété de son voisin, et fait tort à ses plantations; mais, par une convention tacite qu'un long usage a consolidée, personne ne se plaint de cet état de choses: ces petits travaux se font à la bêche. On estime la dépense de la culture à la bêche à 6 sous par verge pour chaque façon; et cette culture (celle des oignons, par exemple) en exige toujours trois, souvent quatre, et même plus.

Le petit cultivateur est extrêmement actif, laborieux, industrieux, mais presque toujours pauvre. Les frais d'exploitations, de fumier, etc., sont immenses; on en peut juger en sachant que

(1) Ces treilles sont supportées par des pruniers, dont on fait de fort mauvais vin quand le raisin n'a pas mûri; ce qui heureusement est rare.

(2) Cette apparence de succès et de récolte, qui rend la culture si riante en floréal, trompe l'étranger, qui n'a pas le temps de s'appercevoir que l'ombre de tant d'arbres, qui sert au premier développement, nuit dans la suite à la maturité, que ces produits obtiennent rarement.

chaque verge exige annuellement deux charges de fumier, qui coûtent chacune 10 à 12 sous; et le petit cultivateur achete son fumier.

La grande culture se traite à la charrue; mais elle est en général d'un rapport médiocre. Le sol du canton de Liancourt entre autres est généralement léger : il s'améliore dans presque toutes les vallées par le mélange d'un sable argilleux, qui le rend propre à toute espece de culture; mais le bled froment n'y est jamais d'une qualité supérieure (1).

C'est à mi-côte sur la montagne que l'on récolte ces beaux haricots qu'on nomme féves larges de Liancourt, à cause du fort marché qui s'y fait quatre fois par mois; on en vend communément de cinquante à soixante sacs par marché, mesure à bled de Clermont (ces sacs de bled froment pesent de deux cent quatre-vingt-dix à trois cents livres).

La culture des haricots a lieu dans ce pays depuis environ cinquante ans. Ce précieux légume exige beaucoup de façons et de dépenses : le nombre des échalas qu'on emploie pour le porter à sa croissance est de six à sept mille par arpent. Après les labours ordinaires on plante, à la fin

(1) La partie de l'ancien parc, mise en culture par M. de Laroche-Liancourt, doit être exceptée de cette assertion; elle produit des grains de la premiere qualité.

d'avril ou au commencement de mai, à trois pieds de distance en tous sens; dès que le haricot leve, dans un beau jour, s'il est possible, on donne le premier binage, qu'on appelle terser; on plante aussitôt un échalas, avec la précaution de l'incliner un peu du côté opposé au vent qui l'agite le plus communément: la touffe, parvenue à cinq ou six pouces de haut, nécessite un second binage; on releve alors les filets, car dans les haricots appelés féves de Flandre ils ne tardent pas à se montrer: on butte légèrement la touffe en rapprochant d'elle de la terre meuble et fraîche, en brisant les mottes; le relevage des filets et sur-tout des premiers qui ne s'attachent pas aux échalas est très intéressant; ceux-là produisent avant les autres, et sont ordinairement les plus beaux. Dans les années où le commencement de floréal est sec, quand on a fait ses plantations de très bonne heure, non seulement cette attention de ménager les filets est inutile, elle est nuisible; il faut les pincer, les châtrer, comme les pois qu'on veut rendre précoces; ils drajonnent alors, et multiplient infiniment davantage: c'est le résultat d'une nouvelle destination de la séve. Il ne faut qu'un raisonnement simple pour adopter cette méthode: malheureusement les planteurs de haricots raisonnent peu; le plus grand nombre plante serré par grosses touffes; ils emploient un quart de semence de plus qu'il ne leur en faudroit; ils

relevent scrupuleusement une botte de filets, qu'ils attachent en tas bien serrés : la séve circule mal-aisément; leurs récoltes sont presque nulles. Le plus grand destructeur du haricot est le moire, espece de gros vers blanc qui le détruit: en donnant les premiers labours on fait suivre la charrue par des enfants qui le ramassent; on en détruit ainsi la majeure partie.

L'état de pauvreté de ces industrieux, de ces laborieux jardiniers fait faire une réflexion pénible: en se partageant des communaux, en acquérant de petites parcelles de terre qui nécessitent tant de travaux si variés, une si grande quantité d'engrais, une occupation si continuelle, ils ont abandonné leur ancien métier, celui de journaliers; la grande culture se trouve ainsi privée de leurs bras : des milliers de carrés de terre ne portent que de petites denrées de difficile réussite. L'envie de cultiver sans exception toutes les parcelles du terrain qu'ils possedent prive ces malheureux de l'herbe qui nourrissoit leurs vaches si nécessaires à leur petit ménage; et combien est triste leur état quand des années trop ardentes ou trop pluvieuses viennent détruire leur espérance! On peut vivre, mais mal dans les pays de petite culture : un des grands malheurs de la révolution est de l'avoir trop favorisée.

Le fermier qui n'emploie qu'une ou deux charrues peut cultiver le petit haricot nommé poismignon, et la flageolette, petite féve longue; ces

deux especes à la rigueur se passent d'échalas. C'est dans ce genre de culture qu'il seroit utile de se servir de l'araire, espece de charrue à bras, que M. de Liancourt se propose d'employer dans les plantations en bled, qu'il vient de faire avec tant de succès.

Un rapport sur l'exactitude duquel je peux à-peu-près compter porte dans les dix-huit communes de l'arrondissement de Liancourt à huit mille cent soixante paniers les fruits rouges, à deux mille trois cent dix les hottées de noix, à vingt-deux mille cinq cent les hottées de pommes-de-terre qui s'y récoltent : ce canton produit en outre, par approximation, sept cent douze muids de vin, six cent vingt-six muids de cidre, des oignons, des haricots, etc.

De la grande route on apperçoit Liancourt; mais il est impossible de juger de cette position les beaux aspects, et les délicieuses promenades du fond de la vallée.

Le château de Liancourt étoit majestueusement assis au milieu des eaux, dont l'art pour l'embellissement de ce séjour avoit tiré quelque parti ; il devoit beaucoup plus à la nature.

Le parc étoit planté d'arbres du plus beau jet, d'arbres exotiques de toute espece.

En traversant le village, fort bien bâti, qui s'éleve sur la côte, on arrive, par une pente assez rapide, jusqu'à l'entrée d'un immense jardin

anglais, dont les promenades variées, plantées d'arbres verds, laissent appercevoir les paysages enchanteurs de la vallée Dorée. En passant sur la croupe de la montagne qui s'avance vers le sud-est, on peut, de la hauteur qui domine Rieux, parcourir l'immense et délicieuse vallée de l'Oise, promener son œil sur les revers de la forêt d'Hallate, et voir s'élever dans le lointain, du milieu des prairies près de Creil, la montagne et le château de Montataire. Au nord-est la vue s'étend jusqu'au-delà de la forêt de Compiegne; mais rien ne charme l'œil, ne l'attire, ne le caresse comme les contours brillants de l'Oise, ses rives calmes et tranquilles, et les maisons délicieuses qui les bordent.

Avant la révolution M. de Liancourt avoit établi deux manufactures importantes près de son château; elles vont reprendre leur activité.

L'une fait avec le plus grand succès des cardes aussi belles que celles de l'Angleterre; les métiers de filature de coton, placés dans l'autre, n'attendent pour marcher que des avances, que l'industrie de son propriétaire saura bientôt lui procurer (1).

Les cours, la façade, une aile du château ont disparu; on n'a conservé que la partie de ce vaste bâtiment qui contient la bibliotheque.

(1) Ces manufactures occupoient trois cents personnes avant la révolution.

Le parc est abattu. Retiré dans un pavillon qui n'a qu'un raiz-de-chaussée, et un seul étage, le propriétaire, fermier, cultivateur, manufacturier de Liancourt, réalise, exécute toutes les conceptions que ses lectures, que ses voyages, que la fréquentation des hommes ont pu lui procurer; il perfectionne toutes les especes de cultures, soigne les plus belles races d'animaux, et répand chez tous ses voisins les procédés de la nouvelle agriculture; il leur inspire pour leur état l'amour qu'il éprouve lui-même, les aide de ses conseils, de ses moyens, de ses exemples, et réalise tout ce que nous nous promettons de l'établissement des grandes fermes expérimentales.

Si chaque canton de la France possédoit un homme aussi tourmenté de l'amour du bien, faisant pour l'opérer d'aussi grands sacrifices, la terre de France, aidée dans sa fécondité naturelle par tous les moyens de l'industrie, effaceroit bientôt les récits vrais, quoiqu'étonnants, de la prospérité de l'agriculture en Angleterre.

M. de Liancourt est le fondateur de la manufacture de bas maniere anglaise, à laquelle le citoyen Cahours donne tant d'éclat à Rantigny, à trois quarts de lieue de Liancourt (1).

(1) Cette manufacture fait marcher quarante métiers, dont dix-huit sont à l'anglaise; elle nourrit trente femmes ou filles: sa dépense s'éleve de 1500 à 2000 liv. par mois.

J'oubliois de citer, comme un modele dont les réglements devroient être suivis par-tout, l'hospice de Liancourt.

Le gouvernement projette l'exécution de colonnes qui doivent faire connoître à la postérité les hommes qui périrent dans la guerre de la révolution; cet hommage aux héros leur est déja rendu sur un obélisque au sommet de la montagne de Liancourt.

Mais laissons ces détails qui nous fixeroient trop long-temps, et quittons ces beaux lieux pour achever la description de l'arrondissement de Clermont.

La Béronnelle prend sa source à Béronne, à une très petite distance de Fitzjames; elle coule dans un espace d'environ deux lieues, et se réunit à la Breche dans le parc de Liancourt. Cette riviere devroit être plutôt considérée comme un canal factice, puisqu'elle a été creusée, en 1634, par le sieur Roger-Duplessis, alors seigneur de Liancourt: il acquit les terrains sur lesquels elle devoit passer, tant des propriétaires qui les possédoient, que des seigneurs qui pouvoient y prétendre droit de fief.

La Breche naît à Mauregard, près Beauvais, passe à Clermont, à Liancourt, à Cauffry, à Lingueville, à Montchy, à Villers Saint-Paul, dont elle quitte le terroir pour se jeter dans l'Oise. La Breche n'est pas sujette aux gelées; elle est fort basse en été; elle déborde aisément en hiver, et cause dans

le pays qu'elle traverse des inondations fréquentes et préjudiciables.

On pourroit encore citer l'Oise comme bordant le canton de Liancourt, à Rieux, à Brenouile, dans la longueur d'environ deux mille toises. Le halage y est large, sûr et facile.

Il existe à Rieux, et dans la vallée quil domine un ruisseau qui se jette dans l'Oise.

Un des moulins à eau de la Breche, situé à Laigneville, qui travailloit jadis pour une manufacture de papiers, emploie l'hiver une roue pour faire de l'huile de navettes et de pavots.

Il n'y a point d'étangs dans le canton; les eaux sont stagnantes pendant six mois d'hiver dans les marais voisins de la Breche, depuis Liancourt jusqu'à Mouchy : elles rendent cette partie du pays insalubre et peu productive. La commune de Liancourt vient de parer à ces inconvénients en facilitant par des fossés l'écoulement des eaux: le cit. Leclerc a le premier donné l'exemple de ce travail. Les fievres qui régnoient depuis six ans dans le pays paroissent cesser depuis l'été dernier.

Il y avoit autrefois des carrieres fort renommées au hameau de Soustraine, dépendant de Cauffry; mais on a cessé de les exploiter. On tire beaucoup de pierres de celles de Lingueville; mais elles se décomposent trop aisément à la gelée.

La montagne de Rieux donne des pierres assez semblables à celles qu'on nomme meulieres.

Les carrieres les meilleures sont à Monneville.

Les habitants du canton quoique méfiants sont généralement bons, laborieux, économes à l'excès: ils sont naturellement cultivateurs; mais plusieurs pendant l'hiver font l'état de journaliers, de batteurs en grange, et de bûcherons; ils sont vignerons, faucheurs, moissonneurs dans l'été. Les femmes et les filles travaillent pendant cette saison à la terre presque autant que les hommes; l'hiver elles filent du chanvre pour le ménage : elles faisoient autrefois de la blonde : cette occupation est remplacée dans certaines communes par un travail de boutons de gilets et de culottes, pour lequel le marchand en gros leur fournit la matiere, et dont il leur paie la façon à raison de 75 centimes et jusqu'à 1 franc la grosse.

Les hommes du canton de Liancourt sont d'un tempérament robuste. Leur mal le plus commun est celui des dents; elles sont généralement fort vilaines, et tombent de bonne heure. Les rhumatismes, les gouttes sciatiques attaquent presque tous les vieillards; très peu d'entre eux passent l'âge de quatre-vingt-quatre ans; soixante-dix ans est le terme ordinaire de la vie.

L'impossibilité d'établir des bornes et des limites dans des terrains aussi partagés que ceux de Liancourt y cause une infinité de procès: l'habitude de dérober quelques rayons de terre

à ses voisins est telle, qu'on est presque convenu de ce genre de guerre, comme on se permettoit le vol chez les Lacédémoniens; on la regarde plutôt comme un acte de supercherie et de finesse que comme une friponnerie.

Les habitants du canton de Liancourt voyagent peu, et très peu d'étrangers viennent habiter un pays où les seules ressources du commerce et de l'industrie appartiennent au propriétaire, qui ne se défait presque jamais de ses terres.

Un genre d'industrie s'est établi depuis quelques temps dans l'arrondissement de Liancourt; on y fabrique des sabots fins très recherchés; ces sabots sont faits de noyer: on compte déja jusqu'à sept atteliers occupés à ce travail; on évalue à 30,000 livres le résultat annuel de ce commerce.

La montagne, autour de laquelle on trouve Rieux, Cinqueux, Angicourt, Verderonne, Liancourt, Monneville et Mouchy-Saint-Élqi, est généralement composée d'assez bonnes terres. Vers le milieu de cette montagne quelques terres blanches produisent du bled de bonne qualité: celles qui les avoisinent sont de couleur rouge; on les nomme terres courtes dans le pays, sans qu'on devine le sens de cette dénomination: elles seroient meilleures si l'on y multiplioit les labours et les hersages. Le reste des terres de cette montagne est si mêlé de sable et de craon que les récoltes

y sont presque nulles : les bois blancs, qu'on pourroit y multiplier, y réussissent assez bien.

On a fait une remarque singuliere, c'est que des petits cultivateurs qui n'employoient jamais de jacheres, transportés à la tête d'une culture de deux cents arpents, soit comme propriétaires, soit comme fermiers, s'empressent de laisser un tiers de terrain en jacheres, pour qu'on sache qu'ils entreprennent la grande culture.

On a dans tout le canton la mauvaise habitude de déposer le fumier sur les terres six mois avant les semences : les sucs les plus féconds s'évaporent ainsi ; ceux qui pénetrent dans la terre descendent beaucoup au-dessous des racines, et ne peuvent leur procurer aucun engrais. Les nourritures vertes pour les bestiaux en hiver sont ici presque inconnues ; on ne leur donne ni pommes-de-terre, ni carottes, ni choux, ni navets : il faut espérer que l'exemple de M. de Liancourt, qui connoît et pratique tous les secrets de l'agriculture, sera bientôt imité de ses voisins.

Depuis la destruction des pâturages, occasionnée par le partage des communaux, les prairies artificielles n'ont presque pas augmenté ; aussi les vaches y sont-elles mal nourries, et leur fumier est par-tout, excepté dans l'étable du propriétaire.

Les communes de Verderonne, de Cinqueux, de Bailleval, de Louveneaut, de Liancourt, de Monneville, et de Mouchy-Saint-Éloi, ont des parties

de terrain propres à la croissance du chêne; on en voit de fort beaux dans ces cantons, qui parviendroient à la plus grande vigueur, si la cupidité ne se hâtoit de les abattre.

Il existe près de Liancourt cent vingt arpents de marais tourbeux qui n'ont pas été partagés, et qu'il seroit utile d'exploiter.

Avant la révolution M. de Liancourt avoit établi sur la montagne qui domine ses terres une école militaire, qui sert encore à l'éducation de la jeunesse. Il doit la conservation d'une si foible partie de sa fortune au prytanée qu'on avoit placé dans son château : ce prytanée est maintenant à Compiegne.

Les dix-huit communes de l'arrondissement de Liancourt participent plus ou moins à la culture, aux qualités de terres dont j'ai parlé, soit dans la vallée Dorée, soit sur la montagne qui la domine.

ARRONDISSEMENT
DE COMPIEGNE.

COMPIEGNE.

Il existe une route de traverse de Clermont à Compiegne, mais dans un si mauvais état qu'elle n'est praticable que dans les beaux jours de l'été: elle laisse appercevoir de très vastes espaces, des sommités de montagnes lointaines, mais peu d'accidents pittoresques, excepté dans les environs de Nointel et de Catenoy: on voyage presque toujours sur des plaines immenses, qui n'offrent aucune commune, aucun site remarquable, aucun objet monumental. La route de Clermont jusqu'à Creil, qui traverse la vallée Dorée, est infiniment préférable: de Creil on se rend à Chantilly; et l'on n'a plus pour arriver à Senlis qu'une traverse d'environ deux lieues. La route de Senlis à Compiegne est bien entretenue. Le chemin que je viens d'indiquer est beaucoup plus long, mais plus sûr, plus agréable.

Avant de parvenir à Compiegne on arrive à la montagne de Verberie, d'où le plus beau

tableau de la France se déploie en grand sous les yeux : l'Oise traverse en serpentant des prairies d'un verd tendre; un immense amphithéâtre domine la vallée au nord; elle est coupée de bois épars sur une vaste étendue, parmi lesquels on distingue sur des points séparés Arcy, Cauly, Fayel, Longueuil, Lemeux, Armancourt, et Compiegne enfin dans le lointain. A l'est votre œil se promene sur la forêt de Compiegne, qui se confond avec les nuages: vous avez sous les pieds la jolie commune de Verberie; à droite la Cavée de S.-Vaast, dont les sinuosités et la culture présentent des tableaux pittoresquement variés.

La route de Verberie à Compiegne court sur une ligne droite, marquée par des ormeaux, et presque parallele à l'Oise jusque dans la forêt qu'elle traverse. Je ne pourrois sans expressions forcées, sans qu'on trouvât quelques exagérations dans mon récit, essayer de décrire ce sublime tableau; il n'a rien de heurté, de cahoteux, de sauvage et de gigantesque, comme les aspects de la Suisse; il n'est pas sans bornes, comme les vues de la Lombardie; il ne rappelle point aux grands évènements, aux agitations, aux tourments de la vie; c'est le repos d'un jour tranquille, c'est ce calme qu'on desire jusqu'à son dernier jour, et qu'on trouve si rarement. Il est impossible de parcourir de l'œil cette riche et brillante contrée sans desirer de s'y fixer, sans y bâtir de ces châ-

teaux en Espagne, qu'on n'a placés jusqu'à ce moment que dans des contrées imaginaires.

La partie de bois qu'on traverse, en se rendant de Verberie à Compiegne, ne donne qu'une foible idée de cette superbe forêt.

Compiegne n'offre rien d'imposant à la curiosité du voyageur; les rues en sont mal dirigées, mal bâties: cette ville ne prend un caractere de grandeur que dans les environs du château, où des hommes qui suivoient la cour, où des particuliers qui spéculoient sur la location de leurs maisons pendant les voyages du roi, avoient élevé quelques beaux édifices.

Je n'entreprendrai pas d'accorder entre eux ceux qui cherchent l'étymologie de Compiegne, d'expliquer ses rapports avec Paris et Constantinople, d'examiner si César a parlé de cette ville, si le nom de *Compendium*, qu'on lui donnoit anciennement, est de l'invention de Grégoire de Tours. Sa situation avantageuse sur les bords de l'Oise, près du confluent de l'Aisne, dut la faire habiter de tous temps: il est impossible que ce beau lieu n'ait pas été fréquenté par les habitants de la Gaule, que les écrivains grecs et romains accuserent toujours d'une exubérance de population. On a prêté la fondation de cette ville à Jules César, mais sans aucune espece de preuves; et la vieille tour, de construction romaine, dont les ruines subsistent encore près de la riviere, ne

pourroit pas donner de fondements solides à cette conjecture répétée sur tous les points de la France où l'on trouve d'anciens bâtiments. La quantité de médailles recueillies sur le mont Ganelon, à quelques milles de Compiegne, les fragments d'armures et de vases, que les curieux s'y procurent encore, la tradition qu'on doit admettre quand elle est appuyée de vraisemblance, ne permettent pas de douter que des Romains n'aient fréquenté ces lieux.

Un habitant, en cultivant sa terre sur le haut du mont Ganelon, y trouva, il y a quinze ans, un collier d'or, dont les grains avoient la grosseur d'une noisette; ornement gaulois qu'on a eu tort d'attribuer aux Romains.

Plusieurs historiens avancent que Clodion, le deuxieme des rois de France, n'a pas étendu ses conquêtes au-delà de la Somme.

On assure que Clovis vainquit et chassa Siagrius, général des Romains, entre Compiegne et Soissons. Depuis ce prince, Compiegne a toujours fait partie du domaine royal: on lisoit sur le frontispice d'une de ses portes, *Regi et regno fidelissima*.

Il paroît que, soit du temps de Childebert, soit du temps de Clovis, ou des rois ses prédécesseurs, il y avoit à Compiegne un palais où se tenoient les états-généraux.

Clotaire I[er] termina sa carriere à Compiegne, à

la suite d'exercices forcés qu'il avoit pris dans la forêt, alors appelée Cotia.

Chilpéric I[er] essaya de dissiper dans cette ville la douleur que lui causa la mort de Théodoric son fils.

Clotaire II, prêt à livrer bataille à Théodebert, roi d'Austrasie, sous les murs de Compiegne, fit la paix avec ce prince; elle fut signée dans cette ville.

Dagobert livra un sanglant combat aux Austrasiens près de Cuise (Cotia) (1), maison de plaisance qu'il avoit dans ce lieu. Ce fut à Compiegne qu'il arrêta la fondation de l'abbaye de S.-Denis: il établit dans cette cité un hôtel des monnoies, dont il confia l'administration à S. Éloi, orfevre à Compiegne, avant qu'il exerçât son art à Noyon, dont il devint évêque.

Théodoric I[er], Clovis II, Clotaire III, Childeric II, Thiery III, Clovis III, Childebert III, etc., habiterent cette commune. Charles-le-Martel, maire du palais, y faisoit sa demeure ordinaire: après avoir exterminé l'armée des Sarrasins il y institua, dit-on, l'ordre de la Geneste, que d'autres attribuent à S. Louis ou à Charles VI.

Pepin y tint un parlement en 757; et Charle-

(1) Elle portoit encore ce nom du temps de Philippe-Auguste, comme on peut le voir dans la Plilippide de Guillaume Lebreton. Cuise subsiste encore entre Compiegne et Noyon.

magne en 779. On croit que sous cet empereur la montagne de Clairoix, vulgairement nommée le camp de César, reçut le nom de Ganelon : on dit que ce chevalier félon y reçut le châtiment de ses crimes et de sa trahison à Ronceveau.

C'est dans un des parlements tenus à Compiegne que Louis-le-Débonnaire fut déposé.

Charles-le-Chauve lui fit prendre le nom de Carlopole. Il fit rebâtir le château, en 876, au-dehors de la ville, auquel il donna pour territoire tout ce qui s'étend depuis la porte de Pierre-Fonts jusqu'à une borne, que l'on voit encore près du confluant de l'Oise et de l'Aisne. Il fit ensuite bâtir un autre château sur les bords de l'Oise, près du faubourg de S.-Germain, dont les jardins étoient dans une petite isle : ce dernier château a subsisté jusqu'au regne de saint Louis, qui plaça dans cette isle l'Hôtel-Dieu qu'on y voit encore.

Ce prince fonda l'abbaye de S.-Corneil : les chanoines qui s'y établirent obtinrent la permission d'avoir chez eux des concubines.

Je multiplierois cette nomenclature à l'infini, et montrerois à Compiegne la presque totalité des rois de France ; mais leur séjour dans cette ville n'est pas accompagné d'évènements de nature à se trouver placés dans cette notice, quoique l'histoire doive en faire mention. Il s'y tint un grand

nombre de parlements, de conseils; on y fit beaucoup de fondations: on en construisit, on en reconstruisit le château; mais sur-tout on vint y respirer l'air pur qui revivifie, qui rétablit une santé contrariée par l'infortune, ou les grands travaux de la guerre.

Louis-le-Begue fut couronné dans l'église de S.-Corneil à Compiegne.

Sous le regne d'Eudes, fils aîné de Robert-le-Fort, les Normands firent des incursions en France, brûlerent Noyon, Clermont, Beauvais, et d'autres villes; ils échouerent sous les murs de Compiegne. Eudes se hâta d'en rétablir les fortifications: on croit que le premier il fit passer la riviere dans les fossés qui cernoient cette ville.

Louis V mourut à Compiegne.

Hugues Capet fut salué roi par les états-généraux assemblés dans cette cité.

Louis-le-Gros s'y trouvoit quand le pape Innocent II vint implorer son assistance. C'est à ce prince que les Français doivent l'abolition de la servitude: Compiegne est une des premieres villes auxquelles il accorda le droit de commune.

Suger, abbé de S.-Denis, obtint de Louis VII que les chanoines de S.-Corneil fussent remplacés par les bénédictins: rien n'égaloit la conduite scandaleuse de ces chanoines.

Philippe-Auguste, âgé de quatorze ans, suivit un sanglier dans la forêt avec une telle ardeur

qu'il s'y perdit; un charbonnier qu'il rencontra le reconduisit au palais: Duchesne, dans ses Antiquités, rapporte ce fait, mais accompagné du merveilleux qu'à cette époque reculée on trouvoit dans toutes les histoires: Philippe égaré depuis deux jours, eut enfin recours à la Vierge Marie, à monsieur S. Denis, patron des Français, fit un signe de croix; aussitôt se présente un grand paysan noir, ayant une cognée sur l'épaule; il souffloit du feu; ce paysan le reconduisit à Compiegne, et disparut.

Les habitants de Compiegne accompagnerent Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines; ils y firent des prodiges de valeur: ce prince les appeloit ses bourgeois, et par des lettres datées de 1209 et de 1218 confirma tous leurs privileges.

Saint Louis affectionnoit cette cité: il y fit bâtir le couvent des jacobins, celui des cordeliers, et l'Hôtel-Dieu; il fit construire le pont sur l'Oise, en face de la ville, pour remplacer celui de Choisy, que le débordement de l'Aisne avoit renversé.

Un nommé Poullete (émissaire d'Édouard III, qui prétendoit à la couronne de France) ne put réussir à persuader à des Français l'admission d'un prince étranger, et fut immolé par les habitants de Compiegne.

Charles V fit bâtir la partie du château qui est à l'orient de la ville. En 1378 il envoya Louis, duc de Bourbon, son beau-frere, à Compiegne pour

y recevoir l'empereur Charles Ier, son oncle. C'est sous le regne de ce monarque français que le cardinal Dailly, évêque de Cambrai, natif de Compiegne, fut envoyé plusieurs fois en ambassade vers le pape et l'empereur : cet illustre cardinal assista au concile de Constance ; ses nombreux écrits, composés de trente-quatre volumes, lui ont donné le premier rang entre les hommes célebres de son siecle.

Sous Charles VII l'armée du duc de Bourgogne s'empara de cette ville ; mais peu de temps après les habitants chasserent la garnison qu'il y avoit laissée. Elle fut prise, reprise : le duc de Bourgogne la fit investir de nouveau ; malgré ce blocus Xintrailles et la Pucelle d'Orléans y pénetrerent : l'armée bourguignone et anglaise leva le siege ; mais dans une sortie la Pucelle d'Orléans fut prise : on assure que Guillaume de Flacy laissa rentrer la troupe de cette héroïne, et fit baisser la herse à l'instant où elle se présenta. Les habitants au désespoir, pendirent ce gouverneur à l'une des murailles de Compiegne : ce fait étoit confirmé par un tableau peint sur bois, qu'on voyoit encore il y a six ou sept ans dans l'hôtel-de-ville, mais si vermoulu et dans un tel état de vétusté, qu'on acheva de le détruire dans les temps révolutionnaires sans en connoître l'importance (1).

(1) La Pucelle, selon Louvet, fut vendue aux Anglais par messire Jean de Luxembourg. Pierre Cochon, évêque de Beau-

Charles VIII eut le projet d'embellir Compiegne; mais Anne de Bretagne l'en détourna, préférant le séjour d'Amboise plus voisin de son apanage.

Un second tableau, long-temps conservé dans la grand'salle de l'hôtel-de-ville, représentoit le retour de Louis XII à Compiegne après son sacre à Reims, en 1498.

Un autre tableau, plus précieux sans doute par le nom du grand maître qui l'avoit composé (Léonard de Vincy), représentoit l'ouverture de la châsse où Philippe Ier, en 1092, avoit fait déposer le S.-Suaire; François Ier présidoit à cette cérémonie, accompagné du cardinal de Bourbon, abbé de Saint-Corneil, des princes, et d'une foule de grands seigneurs: ce bel ouvrage étoit placé au-dessus des fonts baptismaux de l'église de Saint-Corneil.

A son passage en France Charles-Quint fut conduit à Compiegne par François Ier. L'empereur, frappé de l'accueil qu'il y reçut, dit: « Je ne m'é-« tonne pas si les rois de France ont tant d'atta-

vais, lui fit faire son procès, et l'abandonna au bras séculier, qui la condamna au feu.

Monstrelet, dit de la Pucelle: « Elle étoit très douce, aimable, « moutonne, sans orgueil ne envie, gracieuse, moult serviable, « et qui menoit bien belle vie. »

L'évêque Cochon mourut misérablement vers l'an 1432. Le jugement de la Pucelle avoit été déclaré injuste par la cour de Rome.

« chement pour Compiegne, le séjour en est tout « aimable ». François Ier, dans ses lettres datées d'Abbeville en 1531, appelle nobles bourgeois les habitants de cette ville. C'est ce prince qui, dit-on, fit percer dans la forêt les huit grandes routes qui la traversent, et creuser quelques puits pour rafraîchir sa vénerie: d'autres prétendent qu'elles furent ouvertes par Philippe-Auguste, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit perdu dans ses méandres.

Charles IX célébra son mariage avec Élisabeth d'Autriche à Compiegne: il y revint après son voyage à Mézieres; son entrée fut des plus brillantes; on répétoit ce vieux proverbe:

« Oncques ne sort de Compiegne
« Que volontiers n'y revienne. »

Quand ce prince, en 1563, créa des tribunaux de commerce dans les grandes villes du royaume, il en fit placer un à Compiegne.

Henri III établit un hôtel des monnoies dans le lieu nommé la Tour-des-Forges, du temps de Louis-le-Gros.

En 1589, commandés par Charles d'Humieres, leur gouverneur, les habitants de Compiegne s'unirent à la grande armée du roi, qui fit lever aux ligueurs le siege de Senlis: ils ramenerent en triomphe dans leur ville plusieurs drapeaux et six canons. Le ministre Schérer fit enlever quatre

de ces canons, qu'on regrette comme un monument de gloire et de fidélité.

Henri IV en deux ans fit douze voyages à Compiegne.

Louis XIII s'y rendit fréquemment. Vers la fin de 1641, en entrant dans la ville, il dit au capitaine de ses gardes: « Je me plais fort ici; je m'y « porte bien. »

L'on se rappelle le fameux camp de Coudun, que Louis XIV destinoit à l'instruction de ses enfants : il fit multiplier les routes de la forêt, et rendit au commerce son ancienne splendeur.

En 1730 Louis XV posa la premiere pierre du pont de Compiegne : à l'imitation de son bisaïeul il fit construire un polygone entre la ville et la forêt; il établit depuis un camp plus considérable à Verberie pour l'éducation de ses petits-fils. Ce prince exécuta les travaux conçus par ses prédécesseurs pour donner au château la magnificence, qu'il n'obtint définitivement que sous Louis XVI.

Les habitants de Compiegne jouissoient du droit de prendre dans la forêt le bois nécessaire à leur chauffage, et à la reconstruction de leurs maisons; ils pouvoient y faire paître leurs bestiaux.

Ils regrettent que le gouvernement n'ait pas restitué à la compagnie des arquebusiers de Compiegne le terrain qu'on leur avoit concédé pour leurs jeux. Cette compagnie eut une telle répu-

tation, que l'électeur de Baviere, prisonnier de guerre à Compiegne, et Louis XV s'y firent affilier.

On suit encore la coutume de Senlis à Compiegne; jadis cette derniere ville avoit sa coutume locale.

Tous les ans, la veille de la S.-Jean, on allumoit un feu devant la maison de-ville; les particuliers faisoient aussi des feux devant leurs portes. Cet usage se répétoit les jours de réjouissances publiques et de *Te Deum;* et, si c'étoit dans la belle saison, les habitants soupoient à leur porte dans la rue, et se portoient des santés d'une table à l'autre.

Au mois de mai on promenoit le S.-Suaire dans la ville: les nourrices apportoient leurs nourrissons malades; on faisoit passer le S.-Suaire sur ces enfants dans l'espoir de les guérir. Cette procession étoit appelée la procession des petits poulets, parceque, dit-on, les nourrices en présentoient en offrande.

Il n'est pas rare de voir des centenaires à Compiegne ; les vieillards y jouissent d'une bonne santé, les octogénaires y sont en grand nombre.

Un pays toujours fréquenté par la cour doit naturellement avoir acquis l'affabilité, la politesse qu'on remarque chez les habitants de cette cité. Les mœurs y sont généralement douces,

malgré la pétulance et la vivacité qui tient au tempérament des Picards. Les hommes y sont robustes, d'une taille avantageuse, et d'une figure agréable : on y remarque quelques belles femmes ; on en voit beaucoup de jolies.

Peu de procès regnent entre eux, peu d'affaires se portent en police correctionnelle, beaucoup moins au criminel. Si l'on trouve quelque rudesse chez les hommes que l'éducation n'a point policés, l'expérience a cent fois démontré qu'on les ramene en leur parlant raison, et qu'ils se prêtent aisément alors aux sacrifices qu'on leur demande.

Compiegne a fourni de grands hommes à la littérature ; on en pourra juger par le tableau que je donne des hommes célebres du département.

Le langage des habitants de Compiegne varie suivant les anciennes classes qui du temps des rois existoient dans la société. Ceux qui fréquentoient la cour ont conservé la facilité d'expression, l'aisance, la liberté, qu'on remarquoit dans les cercles de Versailles, où l'on ne trouvoit pas toujours une grande correction, une extrême pureté ; tous les sacrifices étoient faits à l'oreille, qu'on ménageoit avec délicatesse. Le reste parle un français mélangé de picard, dans lequel on retrouve beaucoup d'expressions de la langue romaine, du vieux gaulois et du germain.

L'hôtel-de-ville de Compiegne est un bâtiment gothique assez remarquable.

La population de la ville et de ses faubourgs n'est pas à présent de huit mille individus : elle s'élevoit anciennement de treize à quatorze mille.

Les jésuites y avoient jadis un college; les bénédictins le dirigerent après eux: ce college et quelques écoles de charité sont remplacés par le prytanée; mais l'éducation particuliere des pauvres et des habitants de la ville exigeroit de nouveaux établissements.

Je ne parle ici ni des prisons, ni des hospices, que je ferai connoître dans des tableaux généraux.

Anciennement le commerce de Compiegne étoit plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui : cette ville étoit l'entrepôt d'épiceries, d'étoffes, de toiles de tout genre, de vin, d'eau-de-vie, de vinaigre, de grains, etc. Les guerres sous Charles VII firent transporter à Pont-Sainte-Maixence le marché aux grains; ce dernier est à présent le plus considérable de la Picardie. Compiegne reçoit des vins de Champagne, de Bourgogne, qu'elle verse dans la Normandie.

Son principal commerce est actuellement celui des bois des forêts de l'Aigle et Compiegne, qu'on porte annuellement à 4 ou 500,000 liv.

Les foires qui existoient à Compiegne depuis le neuvieme siecle ont été considérablement dimi-

nuées; elles ne sont présentement que de peu d'importance.

Compiegne eut jadis de fortes manufactures de toiles et de linons, autrement appelées musquineries; elles tombererent en 1735.

La suppression du droit de chauffage a fait sortir beaucoup d'habitants de cette ville; c'est une des principales sources de la chûte de ces manufactures.

Les travaux continuels établis au château et dans les hôtels destinés à la cour ont fait naître une multitude d'ouvriers habiles, qui subsistent encore, mais qui, faute d'occupations, doivent perdre une partie de leurs talents.

C'est à Compiegne que se construit la plupart de ces grands bateaux qui naviguent de Rouen à Paris; c'est là que se fabriquent les cordages nécessaires à cette navigation, à celle de l'Oise et de l'Aisne.

Il seroit à souhaiter qu'on y rétablît une machine placée sur la riviere; elle portoit l'eau dans un réservoir, d'où elle se répandoit dans toutes les parties du château. Cette réparation est nécessaire pour le prytanée, pour l'établissement d'une fontaine publique dans un pays où des puits insalubres causent des goîtres désagréables.

On assure qu'on a tiré de Compiegne même, et de ses souterrains multipliés, une partie des

pierres qui servirent à la construction des différents châteaux qu'on y fit bâtir. Dans les montagnes voisines, à Margny, à Clairoix, à Choisy, à Berneuil, des carrieres ont été fouillées; les pierres qu'on en retire sont d'especes variées, et toutes calcaires.

La carriere de Berneuil fut employée pour le Pont-Neuf et le château ; on a tiré de Verberie celles qui servirent à la construction du pont de Pont-Sainte-Maixence.

Les montagnes d'Elincourt, de Ste-Marguerite, et des environs, renferment des grès, avec lesquels on peut entretenir le grand chemin de Compiegne à Noyon.

Trompé par des pyrites, on a cru voir dans les environs de Compiegne des signes de minéraux d'or et de fer : c'est une des erreurs les plus communes des habitants de nos campagnes, à qui l'avarice présente par-tout ce métal.

On fabrique du vitriol et de l'alun à Mouchy-Humieres.

On a trouvé des eaux minérales près de Verberie.

Sous l'ancien régime on avoit projeté d'établir un haras à Compiegne; on ne pourroit trouver un lieu plus convenable à ce genre d'établissement.

Les terres voisines de Compiegne son médiocres ; celles de Margny sont très bonnes : ce canton

produit quelques vignes dont les vins se consomment à Compiegne.

Autrefois des coches d'eau partoient deux fois par semaine de Compiegne: l'un d'eux se rendoit par l'Aisne jusqu'à Soissons et Pontavert; l'autre remontoit l'Oise jusqu'à Chauny, en passant par Noyon; un troisieme descendoit l'Oise jusqu'à Beaumont, où les voyageurs trouvoient une voiture qui les portoit à Paris. Dans le temps des voyages du roi un de ces coches alloit jusqu'à Paris. Ces coches d'eau sont supprimés au préjudice des riverains, qui pouvoient à peu de frais transporter au loin les objets d'un grand encombrement et d'une pesanteur considérable; au détriment des grands chemins, que les gros rouliers brisent, et dont les réparations nécessitent des dépenses énormes, qu'une navigation bien entendue feroit supprimer.

Les désordres presque inévitables dans les grandes forêts existoient dans celle de Compiegne avant la révolution; depuis cet évènement ils sont à leur comble: en la parcourant j'ai vu des files de cinquante à soixante hommes ou femmes chargés d'un bois très verd qu'ils venoient de couper. La surveillance des administrations actuelles, les amendes prononcées par les tribunaux, ne peuvent réprimer le mal; on va couper du bois pour acquitter les frais d'une premiere condamnation. Les gardes, mal payés ou menacés, sont forcés d'épar-

gner les coupables : et que peut la surveillance d'un seul officier forestier sur une étendue de trente mille arpents de bois? Les habitants ne peuvent chasser de leur mémoire le droit qu'ils avoient autrefois de prendre chaque année, dans les lieux que la maîtrise leur désignoit, le bois nécessaire à la construction de leurs maisons, et celui dont ils avoient besoin pour leur chauffage; ce droit supprimé vers le milieu du dernier siecle, sans dédommagement, laisse germer chez tous les habitants, privés d'aussi grands avantages, une idée de propriété, qu'il n'est pas aisé de détruire: C'est, disent-ils, à l'appas de ces privileges que nos peres ont quitté leurs habitations pour venir loin des hommes s'établir dans une forêt: ils nous ont transmis tous leurs droits; nous les exerçons en cachette, puisqu'on les a supprimés sans justice.

N'est-il pas singulier qu'à l'époque présente on paie à Compiegne la corde de bois aussi cher qu'à Paris? la difficulté pour les pauvres particuliers de payer 60 liv. une corde de bois est une des causes des dégâts et du pillage que la forêt éprouve. Les marchands de bois enlevent pour Paris et pour les pays riverains de l'Oise la totalité de leurs acquisitions: cette position n'a-t-elle pas quelques rapports avec celle des malheureux habitants de la Bretagne, du Poitou, et des rives de l'océan, forcés d'acheter de la ferme à 15 à 16 sous la livre de sel, que la nature déposoit naturellement dans

leurs rochers, ou qu'à l'aide d'une chaudiere et de quelques branchages desséchés ils pouvoient se procurer sans frais?

Si vous en exceptez la classe la plus riche, les habitants de Compiegne ne pouvant parvenir au prix du bois de corde, sont contraints à n'employer que des bois de souches et de rebut. Observèz que ces derniers bois se cordent mal, et qu'ils coûtent presque aussi cher que l'autre; mais on l'achete en détail: il paroît plus aisé de payer 60 liv. en plusieurs fois que de les donner en une.

Un sage réglement s'opposoit autrefois à ce que les marchands de bois pussent gâter toutes les routes; les chemins de charrois étoient indiqués; si des causes imprévues les forçoient à pratiquer quelques autres passages, ils étoient contraints de réparer les dégradations que leurs voitures occasionnoient.

On n'est point ici dans l'usage d'obliger les marchands qui viennent d'exploiter une partie de la forêt au régalement des terres; on n'exige pas qu'ils la fassent piocher pour favoriser les recroissances que le gazon et la mousse retardent. De là les places absolument vides, de là les replantations, auxquelles le gouvernement seroit obligé, s'il vouloit remettre la forêt de Compiegne dans l'état d'entretien qu'elle n'auroit pas dû perdre. Les dernieres plantations ont le besoin le plus urgent de binage et récepage; autrefois les

entrepreneurs étoient tenus de les faire, sur-tout dans les terrains ingrats.

La forêt de Compiegne étoit richement peuplée de châtaigniers : il seroit utile de les multiplier; ce bois est d'autant plus propre à la charpente, que les insectes ne l'attaquent point.

On n'a pas supprimé le droit ou l'usage qu'ont encore les riverains de la forêt d'y faire paître leurs bestiaux.

Par un assez beau jour je fis un premier voyage dans la forêt de Compiegne; je la traversai dans toute sa longueur pour aller visiter le château pittoresque de Pierre-Fonts : nous gravîmes une montagne assez rude pour nous rendre à S.-Jean. Il est impossible de peindre la variété des sensations que j'éprouvai dans cette route; on voyage, tantôt sur un gazon humide, sur des mousses de toutes couleurs, tantôt sur des sables arides, tantôt sur des montagnes de camérines : une obscurité religieuse environne le voyageur; le ciel en entier se découvre; on ne l'apperçoit souvent que comme un point blanchâtre à l'extrémité d'une allée sombre. A des arbres énormes, vieux comme le temps, couverts jusqu'au sommet d'une mousse luisante comme le velours, verte comme l'émeraude, dont les masses espacées laissent pénétrer l'œil dans une vaste profondeur, succedent des plants vigoureux qui semblent atteindre le ciel; plus loin ces aspects mâles et sublimes sont remplacés par le

hideux coup-d'œil d'arbres sortants à peine de terre, rongés de mousses, et présentant une vieillesse précoce et décrépite, à côté des beaux plants qu'on vient d'abandonner. On se hâte de quitter ces lieux inféconds pour s'enfoncer dans des allées de chênes, dont les dômes majestueux voilent l'éclat des plus beaux jours: quelle variété dans les masses, dans les formes et dans les teintes de ces colosses monstrueux! quelles douces espérances on conçoit en passant à côté de ces jeunes plants de frênes et de bouleaux destinés à nos descendants! Aux jouissances que ces voûtes, que ces allées prodigieuses, que ces antres profonds richement couronnés, que ces colonnades impénétrables à l'œil, que ces vastes amphithéâtres procurent, ajoutez ces masses de couleurs que l'automne répand sur des tapis verds, d'un jaune d'or, rembrunis, ou pourprés; ces lieux qui sembleroient l'asyle du désespoir; ceux qui pourroient donner quelques soulagements à la noire mélancolie. Là des vallons délicieux ne rappellent que des scenes d'amour; ici l'on croit entendre le bruit des cors, le hurlement des chiens, et voir passer sous différents costumes le brillant cortege de nos rois; plus loin ce tertre couvert de fleurettes champêtres est un site de bergerie: l'imagination et la mémoire transportent dans les siecles reculés, où, près des antres sombres et des chênes majestueux, nos vénérables druides instruisoient les enfants

des Gaules, et répandoient au clair de la lune cette sainte terreur qui retenoit les hommes dans le sentier de la vertu; si quelquefois le sang couloit sous leur couteau qui n'étoit jamais aiguisé, ministres dévoués aux volontés du ciel ils punissoient des crimes impardonnables, convaincus que l'homme ne doit tomber sous le fer de l'homme que par l'ordre précis des divinités vengeresses.

A ces êtres sublimes, calomniés, poursuivis, anéantis par les Romains, succéderent les pieux hermites de la religion catholique, fondateurs des chapelles et des villages de la forêt.

Si la forêt de Compiegne présente dans les beaux jours tant de tableaux et tant de jouissances, elle offre dans les grands hivers un spectacle plus étonnant, plus majestueux encore: voyez ces troncs prodigieux revêtus d'une glace épaisse, ces branchages énormes cédant au poids des glaçons qui les brisent; voyez briller les rayons du soleil au milieu de ces glaces réfractaires, qui versent au loin des torrents de lumiere et de couleurs étincelantes; quelquefois des vents furieux, aussi terribles que les avalanges des Alpes, déracinent dans un moment sur une étendue prodigieuse ces géants qui couvroient la terre.... Attachez à ce grand théâtre tous les phénomenes, tous les météores du ciel, de l'air et des saisons, vous aurez une idée complete du tableau dont j'ai tenté de vous donner l'idée. Qu'on ne croie pas que l'on puisse appliquer à d'autres

lieux ce que j'ai dit de la forêt de Compiegne : j'ai parcouru la forêt Noire et les Ardennes, les Alpes, l'Amérique, Valombreuse, les Camaldules, et n'ai point éprouvé dans l'âge de l'imagination et de la poésie les sensations, les souvenirs que je viens d'essayer de peindre.

Près de S.-Jean nous mesurâmes un hêtre de vingts pieds de tour, dont les dimensions ne nous étonnoient pas à côté des chênes et des arbres qui l'entouroient.

Le village de S.-Jean est au milieu de la forêt; la colline par laquelle on y descend en venant de Pierre-Fonts est rude, assez rapide pour que nous fussions obligés d'enrayer: le pauvre village, les tourelles découvertes, l'abbaye de S.-Jean dans un état déplorable, me disposerent au changement dont j'allois être le témoin. Un ancien intendant de la marine, homme plein de lumieres et de probité, que j'ai connu dans des jours plus heureux entouré du luxe de sa place, s'est retiré dans cet asyle, où, fatigué des hommes, ami d'une retraite sauvage, absolue, il vit, travaillant de ses mains la terre, et n'ayant d'autre compagnon qu'un chien qui ne l'a pas quitté; sa barbe avoit six lignes de longueur, ses cheveux gris étoient hérissés sur sa tête, ses vêtements participoient au délabrement de tout ce qui l'entouroit: nous nous serrâmes la main en versant quelques larmes. Il est heureux encore dans cet état, car il est dégoûté du

monde qu'il connoît, et sait vaincre par sa sagesse, par sa philosophie, par sa fermeté, par le travail, tous les regrets qui pourroient l'assaillir. Nous fîmes chez lui un repas très frugal, dans lequel il nous prodigua les restes de sa fortune passée; quelques vins délicats, du vin du Cap, des liqueurs de la Martinique, et d'excellent café moka: nous le quittâmes, pressés par le temps, par la nuit, en souhaitant qu'un jour le gouvernement le rende (s'il veut y consentir) au monde, à la marine, qu'il peut servir utilement.

Un assez beau clair de lune nous dirigea jusqu'à Compiegne. On sait combien d'illusions et de fantômes la nuit produit dans les forêts. nous nous rappelâmes le grand chasseur de Fontainebleau, Merlin, le roi Artur, dont les contes répétés par toute la France, dans la Savoie, dans l'Angleterre, regnent avec quelque variété chez tous les habitants de la forêt de Compiegne. En approchant de cette ville nous nous trouvâmes momentanément dans une obscurité profonde; cette obscurité, qui ramene toujours à des idées tristes et lugubres, me représenta vivement la position de ces malheureux émigrés, qui si souvent traverserent la forêt de Compiegne pour se rendre de forêt en forêt jusque dans celle des Ardennes; avec quelle palpitation de crainte, d'impatience et d'amour ils fouloient le sol de leur patrie pour venir embrasser leurs meres, leurs femmes, leurs

amies, leurs enfants! que de larmes à leur retour, quand ils abandonnoient cette patrie chérie pour retourner chez l'étranger!

Un autre jour nous nous dirigeâmes sur la Croix-Saint-Oien ; nous visitâmes le Puits-du-Roi, la Muette; nous dînâmes au Pont-de-Bernes, à côté d'un site d'opéra : des masses de rochers couverts de mousses, ombragés par de grands arbres, s'élevent en amphithéâtre. Je n'ai point vu de lieux plus agréables, plus faits pour animer les poëtes et les peintres...; et l'on se rend à Tivoli, où l'on nomme l'allée des peintres quelques arbres maigres, déracinés, vantés, parcequ'ils sont les seuls qu'on voie aux environs de Rome dépouillée!

Le Puits-du-Roi offre une étoile qui se divise en huit allées immenses; elles sont prolongées jusqu'aux extrémités de la forêt, en s'élevant sur les montagnes, en traversant des terrains plats, offrant par-tout le plus noble et le grand spectacle. La route du Pont-de-Bernes à Compiegne se fait sur les rives de l'Aisne, en suivant les contours de la forêt, sur le grand chemin de Soissons.

PIERRE-FONTS, ou PIER-FOND.

Le vieux château de Pierre-Fonts, dont on ne voit plus que les ruines majestueuses, est placé sur un rocher très élevé, vis-à-vis la forêt de Compiegne. On ignore quel fut son premier fondateur; une chartre paroît en attribuer la construction à un seigneur de Nivelon, dont le frere et le neveu furent successivement évêques de Soissons (Hugues en 1090, Arnoult en 1158): il eut un fils du même nom qui vécut sous Louis-le-Jeune; ce fils épousa la fille de Drogon de Moncé; de ce mariage naquit la seule Agathe de Pierre-Fonts; elle épousa Como, auquel elle transmit la seigneurie de Pierre-Fonts vers l'an 1178.

Cette châtellenie est une des plus nobles et des plus anciennes du duché de Valois.

Le château fut assiégé et démantelé en 1617 par Charles de Valois, fils naturel de Charles IX. Louis XIII le fit démolir.

La châtellenie de Pierre-Fonts avoit jadis une si grande étendue qu'elle alloit jusqu'au Bourget, près de Paris, et jusqu'à Venette, et même Cauly, près de Compiegne.

Entre Beronne et le Chêne-d'Herbelot, l'un à une lieue, l'autre à une demi-lieue de Pierre-Fonts,

étoit situé le palais du Chêne, ancienne maison royale, dont les savants on ignoré la position pendant plusieurs siecles.

En l'an 855 Charles-le-Chauve passa quelques temps au palais du Chêne. La tige des premiers seigneurs de Pierre-Fonts a commencé par un châtelain du Chêne.

Après la ruine entiere du palais du Chêne les principaux officiers de ce palais se fortifierent sur les hauteurs de Pierre-Fonts, se défendirent avec une valeur et une intrépidité qui leur mériterent la confiance publique. Leur nombreuse postérité, formée au métier des armes, protégea les monasteres, et les seigneurs du voisinage: les croisés eurent recours à eux pour conserver leurs propriétés. Les châteaux et les terres qu'ils défendoient devenoient dépendants de la justice de Pierre-Fonts, et payoient des redevances en fonds de terre proportionnées au nombre de soldats qu'ils avoient employés. C'est ainsi que s'accrut la puissance extraordinaire des anciens seigneurs de Pierre-Fonts. Quelques mémoires rapportent sans preuves la source de leur généalogie à Nicolas Ier, pere de Nicolas II, qui eut quatre fils: Nivelon Ier, l'un d'eux, devint seigneur du château de Pierre-Fonts : on place sa naissance vers le commencement du onzieme siecle. Duchêne lui attribue à tort la fondation de ce château, qu'ils placent vers l'an 1060 : il paroît qu'il existoit

avant la naissance de Nivelon Ier, qui mourut en 1072.

On peut voir dans l'Histoire du Valois des notes sur la postérité de ce puissant seigneur.

Le prieuré de la Croix-Saint-Oien, faisant partie de la châtellenie de Pierre-Fonts, fut fondé miraculeusement à l'apparition d'une croix de neige en plein été, vers l'an 644, par Odoenus, archiprêtre ou maître chapelain de Dagobert Ier.

Les environs de Pierre-Fonts sont agréables, pittoresques, et sauvages. Les terres sont légeres, sablonneuses, mêlées de craon, mais cependant d'un assez bon rapport; les meilleures se louent 20 livres l'arpent (l'arpent est de cent perches de vingt pieds quatre pouces chacune). Peu d'habitants dans le village s'adonnent à la culture des terres; habitués aux travaux des bois, ils y sont presque tous occupés: leurs femmes filent. Chaque individu possede depuis la révolution une parcelle de terre dérobée aux biens communaux. Ils sont aussi bons travailleurs que sobres; ils mangent du pain, boivent de l'eau, et rapportent dans leur ménage 20 ou 25 sous, salaire de leurs labeurs dans la forêt; ils couchent sur la paille, ont des draps, des chemises, et sont communément vêtus d'étoffes de laine.

Le canton en général est montagneux.

On trouve à Saint-Étienne une carriere profonde dont les pierres sont assez bonnes.

Pierre-Fonts avoit jadis un Hôtel-Dieu garni de douze lits; ses revenus se montoient à 400 liv. : on y donnoit quelques secours à domicile.

Dans une maladerie, placée dans cet endroit détourné, on donnoit à dîner, à souper, à coucher aux voyageurs; on leur indiquoit le lendemain la route de Soissons.

On voit deux étangs à Pierre-Fonts.

On assure qu'un four, qui produit d'assez bonne chaux, fut établi par Nivelon.

Sur une montagne voisine, nommée Retheuil, on trouve une grande quantité de coquillages de toute espece.

Il y a quelques marchands de toile à Cuise; ils achetent leurs fils à Compiegne et à Attichy, quoiqu'on y cultive quelques chanvres.

Les cultivateurs de cette commune ont des pâturages, qui les dédommagent de la médiocrité de leurs terres.

Saint-Étienne, Chelles, Courtreux, Croutoy, Vieux-Moulin, n'offrent pas assez de diversité et des détails assez importants pour qu'on leur donne des articles particuliers.

Ces communes ne different que par leur position dans les vallées ou sur les montagnes; elles produisent en général des récoltes en bled, avoine, fourrage et foin; on y cultive fort peu de prairies artificielles.

Les vaches et les moutons du pays sont d'une

très petite espece: on ne pense point à les perfectionner. Les pois, les féves, les haricots, les lentilles et les pommes-de-terres suffisent à la consommation du pays; les cidres et le peu de vin qu'on y recueille sont loin de suffire à la provision des propriétaires.

L'Aisne passe sur les confins de Cuise; le ru de Vaudy traverse Chelles, une partie de S.-Étienne et Cuise.

Malgré la quantité d'étangs et de fontaines qu'on découvre dans ce pays on manque souvent d'eau dans les fermes: tous les ruisseaux tombent dans la riviere d'Aisne. Les étangs produisent d'excellents poissons, carpes, perches, tanches, brochets, blanchailles, et quelques anguilles.

Toutes les habitations champêtres sont bâties en pierre, en moëllon; mais malheureusement presque toutes sont couvertes en chaume.

Les fluxions de poitrine, les épidémies, les épizooties, sont assez communes dans le canton de Pierre-Fonts

RETHONDES.

Le sol du canton de Rethondes présente beaucoup d'inégalités et de monticules : les terres en général sont mélangées de sable, si vous en exceptez celles de Trosly-Breuil (1) qu'on peut regarder comme franches. On y cultive beaucoup de chanvres.

Les seuls pâturages du canton sont ceux de la forêt de l'Aigue et de Compiegne : on y coupe des herbes que l'on fait sécher pour l'hiver. On supplée au défaut d'herbages par des luzernes, des trefles et des sainfoins : les cultivateurs sont dans l'usage de semer sur ces prairies de la cendre rouge, qu'ils vont chercher jusqu'à Soissons.

Tourmenté par les chenilles, singulièrement multipliées par la sécheresse de l'an 8, le citoyen Ribaut a placé près d'un arbre chargé de boutons

(1) Il y eut jadis à Trosly-Breuil un château royal, que le maire Ebrohin fit donner à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons : en 858 le roi Charles-le-Chauve confirma cette donation. En juin 909 Hervée, archevêque de Reims, tint un conseil à Trosly sur la triste situation de l'église et de l'état, sur les villes dépeuplées, sur les monasteres ruinés ou brûlés, sur les campagnes réduites en solitudes. Autres conseils à Trosly en 921, 924, 927.

En 955 le roi Lothaire assembla à Trosly les états du royaume.

une botte de paille trempée dans l'eau ; il y mit le feu ; la fumée qu'elle exhala fit tomber les insectes par pelotons.

La belle forêt de l'Aigue couvre presque les deux tiers du canton de Rethondes ; elle se joint à celle de Compiegne.

L'Aisne se jette dans l'Oise au-dessous du village de Clairoix, canton de Coudun, traverse le canton de Rethondes, passe à Jauzy, à Rethondes, au Plessis-Brion : il y a dans chacun de ces villages un bac affermé au compte de la république.

On voit à Berneuil et à Jauzy de belles carrieres, d'où l'on tire une pierre tendre et blanche

Les maisons bâties depuis huit ans sont plus aérées et plus salubres.

Presque tous les habitants de Rethondes sont bûcherons, pauvres et mal-aisés. On assure qu'ils se battent volontiers à coups de couteau ; ils courent sur leur adversaire en criant, *leu Warou*, et le tuent s'ils le peuvent.

COUDUN.

Le canton de Coudun est couvert de vallons et de montagnes. La plus célebre de ces montagnes est celle de Ganelon, dont nous avons déja parlé: son sommet, qu'on appelle le camp de César, est sec, aride, et produit peu de chose; de ce sommet on a le plus beau point de vue sur les riches amphithéâtres de l'arrondissement de Compiegne. Tous ces lieux, consacrés par d'antiques souvenirs, ont exalté l'imagination des bonnes gens; la moindre carriere, la moindre ouverture leur fait créer des mines d'or ou d'argent: ici, dans les souterrains d'un vieux château dont on apperçoit quelques ruines et les fossés, on assure qu'Édouard, roi d'Angleterre, a déposé de grands trésors. On en tire des pierres très dures, propres à la bâtisse sous l'eau, à la construction des ponts, des digues et des chaussées; on s'en servit pour le pont de Compiegne, pour le château, et pour les principaux hôtels de cette ville.

Cette montagne est entourée de cinq communes, Bienville, Clairoix, Janville, Anelle, et Coudun, auxquelles elle dispense des eaux salubres.

Le canton est traversé par deux petites rivieres,

qui vont du nord-ouest au sud-ouest se décharger dans l'Aisne; l'une d'elles se nomme l'Aronde, l'autre le Matz.

Il est aussi coupé par trois grandes routes ; elles partent de Compiegne : la premiere se rend à Clermont, vers le sud-ouest; la deuxieme à Cuvilly, au nord-ouest; la troisieme à Noyon, du côté du levant.

On ne fait aucun commerce dans ce pays.

L'arrondissement de Coudun produit environ trois mille cinq cent soixante-dix pieces de vin, et trois cent trente-trois muids de cidre.

On y trouve beaucoup d'octogénaires.

Coudun étoit une ville en l'an 1400; deux anciennes portes avec machicoulis sont les indices de son ancienneté; l'une d'elles subsiste encore. On parle d'une histoire de cette ville, dont le manuscrit a disparu pendant la révolution.

Les secours de l'hôpital de Compiegne se portent jusque dans ces lieux.

Les prairies qui en dépendent sont sujettes aux débordements de l'Aronde.

Point de manufactures dans ce pays.

Les terres les meilleures s'y louent 15 liv.

La ferme de Coudun appartenoit anciennement au duc de l'Espare. On voit encore une butte élevée, sur laquelle étoit jadis une tour; c'est là que les sujets du duc venoient lui rendre foi et hommage.

Les prairies de Bienville sont très mauvaises. Beaucoup de fiefs dépendoient de cette seigneurie.

Janville, bordé par l'Oise, est sur le grand chemin de Compiegne à Noyon.

Les terres d'Anelle sont passablement bonnes: son territoire n'est pas très étendu. La terre et le château d'Anelle appartenoient autrefois à M. Pannellier, auquel on doit une superbe plantation de châtaigniers sur la pente du mont Ganelon: tous les chemins, grace à ses soins, sont couverts de pommiers; il fit beaucoup de constructions sur sa terre. Papillon de la Ferté, son successeur, les augmenta, fit percer dans le parc et dans les bois de fort belles routes, tira le plus grand parti de ses eaux, donna au château, à ses environs l'air de grandeur qui frappe les voyageurs, et dont les belles distributions charment tous ceux qui les visitent de plus près.

On apperçoit au nord, sur cette côte du Ganelon, une plantation d'ifs de six ou sept arpents: la gelée les détruit; on désespere de leur succès.

A Longueuil on voit un banc de coquilles fossiles. On a trouvé, il y a environ douze ans, des cercueils de pierre et quelques vases dans une butte de terre glaiseuse de trente pieds d'élévation.

Le reste des communes de ce canton n'offre rien d'important, si on en excepte Venette. Il paroît que cette commune a été dans des temps

reculés plus considérable : on y voit encore les vestiges d'un vieux château. Un des auteurs des notes que j'ai reçues sur Compiegne donne comme chose qui lui est presque prouvée que des Venettes, de Vannes dans la Bretagne, vinrent s'établir dans cette contrée; d'après le témoignage de Polybe et de Strabon, ces mêmes habitants de Vannes se fixerent sur les confins de l'Espagne, vers le détroit de Gibraltar, et de là passerent en Italie, où ils fonderent la république de Venise.

Le continuateur de Nangis, en parlant de l'an 1358, a vanté les vignes de Venette : il paroît qu'en 919, sous Charles-le-Simple, il y en avoit déja dans ce pays.

En la vie de S. Austrebert ou Ausbert, archevêque de Rouen, qui vivoit il y a plus de 1220 ans, on lit, *Veneta, villa regia, quæ cita est in pago Bellovacensi secus fluvium Iseram* (1).

(1) Venette, dans les anciennes chartes, est nommé *Palatium;* c'étoit une des anciennes maisons de chasse de nos rois.

GRAND-FRESNOY.

Le village de Grand-Fresnoy est fort long; on y jouit de la plus belle vue: on n'est pas dans l'usage d'y mélanger les terres; les bleds qu'il produit, quoiqu'assez bons, ne sont jamais de premiere qualité.

Les communes de Longueuil-Sainte-Marie, de Chevrieres et d'Houdancourt sont les seules du canton qui possedent des pâturages et des marais. Ces lieux sont sujets à de grandes inondations: les herbes qui y croissent sont très mauvaises; pour suppléer à cet inconvénient on cultive beaucoup de prairies artificielles. Depuis quelques années on y plante des vignes, dont on renouvelle souvent les plants pour obtenir de plus abondantes récoltes.

Il y a fort peu de bois dans ce canton.

Au bas de la montagne de Grand-Fresnoy une superbe fontaine prend sa source, et fournit à tout le village.

A mi-côte de la montagne de Longueuil-Sainte-Marie on trouve une fontaine d'eau minérale.

La rareté des bois s'oppose à ce que des briqueteries, des tuileries, des fours à chaux s'établissent dans ce pays.

La grande route de Clermont à Compiegne traverse le canton de Grand-Fresnoy.

Quoique l'air y soit très vif la partie du canton située au nord est très saine; mais les communes de Rucourt, de Chevrieres, de Longueuil et d'Houdancourt, situées au midi, sont dans un air très mal-sain; il y a même fréquemment des épidémies et des épizooties: la plus longue vie ne s'éleve guere que de soixante à soixante-quinze ans.

On fait dans ce lieu un assez grand commerce de chardons pour carder les laines; il s'est élevé l'année derniere à plus de 20,000 livres. Point de manufactures dans le pays; quelques tisserands sont seulement répandus dans les campagnes. On tire de Compiegne le bois nécessaire à la consommation des habitants.

Fayel est un château considérable à peu de distance de Grand-Fresnoy; il appartenoit à Rouault de Gamaches, petit-fils du maréchal de Lamothe: dans le parc est un ancien fossé; il entoure des ruines, qu'on croit avoir fait partie de l'ancien château, petit, élevé, garni de tours. Le maire a vu l'ancien plan de cette habitation.

Dans toutes les veillées on raconte l'histoire de la malheureuse Gabrielle de Vergy; les habitants assurent que c'est chez eux que se passa cette scene atroce et sentimentale. L'endroit du parc qui de tout temps a porté le nom de carrefour de Coucy, feroit croire à la vérité de leurs récits,

quoique le même fait se débite au château de Fayel en Vermandois.

Tous ces pays sont en grande culture.

Outre les engrais ordinaires, on répand sur les prairies artificielles et naturelles des cendres, tirées des communes de Cauly et de Jonquieres.

On ne trouve dans le canton ni étangs, ni ruisseaux, ni rivieres.

Dans le marais de Longueuil il y a d'aussi bonnes tourbes que celles dont on se sert à Beauvais.

On cultive beaucoup de chanvres, sur-tout dans les communes de Chevrieres, Jonquieres, et Houdancourt.

On peut appliquer à-peu-près à toutes les communes du canton ce que j'ai dit de Grand-Fresnoy; elles ne présentent rien de très intéressant.

ESTRÉES-SAINT-DENIS.

Tous ces pays, établis sur une plaine immense, offrent autant d'uniformités à celui qui veut les décrire qu'à celui qui les parcourt. La vie, les mœurs, la culture sont par-tout les mêmes : je ne les cite que de peur d'être accusé de les avoir oubliés; c'est dans les tableaux qui constatent les produits du département qu'on peut voir ces belles contrées paroître avec quelque avantage.

La commune d'Estrées-Saint-Denis est très peuplée, et contient beaucoup d'ouvriers. Elle fait un grand commerce de bleds et de chevaux; on y fabrique quelques toiles qui ne se débitent que dans les environs; on y fait aussi des cordes de fil.

La grande route de Lille traverse cette commune, où l'on trouve de bonnes auberges.

La ferme d'Estrées appartenoit à M. Gouy-d'Arcy: on suppose qu'on a trouvé beaucoup d'or dans le puits de cette ferme.

Les terres de Moivillers sont assez bonnes, comme celles d'Estrées-Saint-Denis. On y nomme château de César les restes d'une ancienne abbaye: on a découvert du bois d'Arcy jusqu'à cette ancienne abbaye un aqueduc construit en pierres; l'eau couloit sur de grandes dalles. Moivillers appartenoit à l'abbaye de Saint-Denis. Ceux qui firent trouver de l'or à Gouy-d'Arcy dans sa ferme d'Estrées-Saint-Denis prétendent qu'il découvrit à Moivillers, qu'il avoit acquis, une mine d'argent qu'il a fait mettre en monnoie.

Le château d'Arcy, bâti depuis cent cinquante ans, est placé sur une élévation au midi, au milieu d'une belle plaine: on y voit un joli jardin anglais. Le malheureux Gouy-d'Arcy étoit très aimé dans sa commune, qu'il enrichissoit.

On voit à Francieres un grand château appartenant à madame Tracy de Balby: il est entouré de

bois; l'enclos est de cent arpents. Le terrain plat en est bon : on y cultive quelques vignes.

Montmartin est une petite commune dans laquelle on remarque une vieille tour de briques.

La route de Lille passe auprès d'Hemevillers, dont les terres sont bonnes. L'arrondissement de cette commune se trouve borné par l'Arronde.



MONCHY, ou MOUCHY-HUMIERES.

Mouchy-Humieres appartenoit jadis à la maison de Roye; il passa depuis à la maison d'Humieres.

Les environs du village sont de terres labourables, de vignobles, de prairies, et de bois.

L'Arronde le traverse; les foins qu'on trouve sur ses rivages sont de mauvaise qualité : cette riviere déborde quelquefois, et cause de grands dommages à ses riverains; elle a dans l'hiver de l'an 7 détruit une chaussée qui joignoit Montchy à Beaugy; cette chaussée n'est point encore réparée.

Le parc voisin du château est de trois cent cinquante-huit arpents, composé de bois, de pieces d'eau, de prés, mais dont les canaux sont malheureusement négligés. Le vaste château est bâti à l'antique, et garni de tourelles.

Les habitants sont laboureurs; les femmes tra-

vaillent la terre, et filent du chanvre pour leur usage.

Les meilleurs arpents de terre ne se louent que 15 livres.

On y vit bien : on y voit peu de mendiants; les infirmes sont soignés par la charité publique. Autrefois l'abbaye des bernardines de Montchy, qui jouissoit de 30,000 liv. de rente, et le duc de Gramont-l'Espare, qui possédoit dans ce canton plus de 60,000 liv. de revenu, y faisoient beaucoup de bien.

Les mille pieces de vin qu'année commune on tire des vignes voisines sont de la derniere qualité; on ne les consomme pas, on les vend : on n'a point de cidre dans ce canton.

Tout ce pays est dans une gorge; c'est sur une petite côte au midi que les vignes sont cultivées.

La grande route de Compiegne à Mont-Didier passe par cette commune. Il est impossible de faire un voyage dans lequel on ait de plus beaux aspects, plus variés, plus grands; c'est une carte qui vous retrace presque tous les lieux que vous avez parcourus dans la tournée du département.

En sortant de Compiegne il faut s'arrêter un moment au sommet de la premiere montagne qu'on rencontre en prenant la route de Mont-Didier; c'est de là, comme de vingt autres points du département de l'Oise, qu'on peut se convaincre de l'inutilité d'aller chercher au loin des

points de vue sublimes et des aspects délicieux. On verra, dans la description fidele que je donnerai de l'arrondissement de Senlis, qu'aucun pays n'offriroit de détails plus intéressants au voyageur: on le traverse pour aller voir Ermenonville, Chantilly, Mortefontaine; mais personne ne l'étudie avec cette active curiosité qu'on trouve chez les voyageurs de l'Angleterre, de la Suisse, et de l'Italie; et j'atteste, après avoir parcouru, après avoir décrit toutes ces contrées, qu'un voyage fait à pied dans ce beau pays offriroit des objets d'étude et de jouissance auxquels rien ne pourroit être préféré sans injustice, si l'on se dégageoit sur-tout du préjugé, de l'espece d'enchantement qu'inspirent les contrées lointaines.

Les environs de Mouchy-Humieres sont souvent dévorés par des incendies: dans un de ces incendies cinquante-deux maisons furent brûlées.

Les détails que je viens de donner sur Mouchy-Humieres conviennent à Baugy, à Gournay-sur-Arronde, à Neufvy.

Les terres de la commune de Braisne sont marécageuses et mal-saines.

Les terres d'Anthеuil et de ses environs sont de premiere qualité.

Le château de Gournay a beaucoup souffert dans la révolution: il appartenoit à M. de Pont-Labbé. On avoit établi dans ce château un hôpital militaire en 1793.

L'Arronde, qui prend sa source à Neufvy, et qui se jette dans l'Oise au-dessous de Compiegne, traverse le parc du château de Gournay.

La petite riviere de Matz traverse Marqueglise: les terres y sont de la nature de celles d'Antheuil.

Le château de la Taule appartenoit à M. Dufos de Méry; il est situé sur une montagne, dans la plus belle exposition. La ferme qui tient à ce beau château n'est pas très considérable: ses terres sont de la seconde qualité: un bois de deux cent vingt-cinq arpents dépend de cette propriété; sa vue s'étend au nord jusqu'à Mont-Didier, au midi jusqu'à la montagne de Saint-Christophe, près de Senlis.

Les terres du petit village de Belloy sont meilleures que celles de la Taule.

C'est sur la commune de Cuvilly, près de la route de Flandres, qu'est le château de Séchelles, auquel tient un parc de soixante arpents, orné de jardins anglais. L'infortuné Hérault de Séchelles l'habita jusqu'à la révolution : les pauvres du pays le regrettent; il faisoit tout pour les soulager: il avoit été élevé dans ce château.

A la Chelle est une carriere de pierres calcaires.

Remy est une grosse commune, près de laquelle est une forêt de mille arpents.

LEMEUX.

Le canton de Lemeux est placé entre ceux de Verberie et de Grand-Fresnoy, de Coudun et de Pont-Sainte-Maixence : à l'est il est borné par la forêt de Compiegne; l'Oise le sépare en deux parties. Sur la rive droite de l'Oise Lemeux, Jaux, Armancourt et Rivecourt présentent des coteaux chargés de vignes, de petits bois épars, une culture infiniment variée : ce pays est d'un aspect très agréable.

Le village du Bois-Dajeux est froid, et sujet aux débordements.

Celui de Rivecourt est dans une plaine cultivée depuis la riviere jusqu'aux vignes, qui le bornnet vers le nord. Sur la rive gauche de cette riviere sont les villages de la Croix-Saint-Oien, de Saint-Sauveur-de-Geromesnil, environnés par la forêt de Compiegne : ces terres, voisines d'une immense forêt sablonneuse, participent à son aridité.

Depuis la destruction des bêtes fauves de la forêt beaucoup de terres abandonnées ont été mises en valeur et sont en plein rapport. On y cultive le bled, le méteil, le seigle, l'orge; des grains de mars, tels que l'avoine, le lentillon, des pois,

de la vesce, des lentilles, et de grosses feves : ces terres rapportent aussi du chanvre.

Saint-Oien et Saint-Sauveur ne produisent pas les grains nécessaires à la consommation des habitants; ils s'approvisionnent au marché de Compiegne: leurs terres ne rapportent qu'à force d'engrais. Les habitants les moins aisés font du petit cidre avec des pommes sauvages qu'ils vont ramasser dans la forêt.

On est ici dans l'usage, comme dans presque tout le département, de fumer la vigne; ce qui détruit la qualité du vin.

Le Bois-Dajeux contient deux cents quarante-six arpents. Les marais du Bois-Dajeux sont fort étendus, et contiennent beaucoup d'eaux stagnantes.

Cette commune a totalement perdu le lustre et la renommée qu'elle avoit autrefois.

Le château du Bois-Dajeux occupoit l'emplacement de la ferme qu'on nomme aujourd'hui l'Abbaye; il fut bâti pour servir d'accompagnement au palais de Verberie.

Charlemagne, Louis-le-Debonnaire aimoient beaucoup ce séjour.

On laboure les terres du Bois-Dajeux. Son nom s'inscrit comme celui d'un simple village dans la nomenclature du département; toutes les notes qu'on nous fournit se réduisent au peu de mots que je viens de tracer: la mémoire des hommes

ne cite Bois-Dajeux que comme un lieu presque sauvage, entièrement abandonné; et sous les rois de la premiere race, sous Charlemagne, sous Louis-le-Débonnaire, sous Charles-le-Chauve, il étoit un lieu de délices. Charlemagne l'embellit, y prodigua des ornements et des richesses de tout genre; le marbre, les dorures, les mosaïques en décoroient les appartements. Il y a près de quarante ans, en rebâtissant l'abbaye, on trouva des débris d'un très beau marbre en fort grande quantité, et des morceaux de mosaïque de la meilleure conservation. Les historiens font mention de belles eaux, de canaux, d'étangs, entretenus, renouvelés par une saignée de la riviere d'Oise, qui ajoutoit à l'agrément de ce beau lieu.

L'Oise est la seule riviere du canton: les poissons qu'elle contient sont, le barbeau, le brochet, la carpe, l'anguille, la lotte, la perche, le goujon, la roche, la brême, le meûnier, et autres poissons blancs; ces especes de poissons sont délicieuses: l'alose s'y trouve aussi dans le mois de mai; les écrevisses y sont plus rares, mais elles sont excellentes et fort grosses. Dans le temps où les perles fausses étoient de mode, on faisoit un commerce d'âbles, petit poisson dont les écailles étoient recherchées.

Il n'y a dans le canton qu'un seul four à plâtre, il est dans la commune de la Croix-Saint-Oien.

Les journaliers de la Croix et de Saint-Sauveur

travailloient dans la forêt de Compiegne il y a dix ou douze ans; les plantations qu'on y faisoit occupoient les hommes, les femmes, les enfants: cette ressource leur manque, ils sont sans ouvrage. Quatre ou cinq femmes y font de la dentelle.

Les épidémies et les épizooties sont rares: la durée de la vie est assez longue; cependant les centenaires n'y sont pas communs.

NOYON.

Dans les annales de l'église cathédrale de Noyon, jadis dite de Vermand, Jacques Levasseur, docteur en théologie et chanoine de cette ville, ne manque pas de donner la construction de Noyon au patriache Noé. Une de ses grandes preuves est ce passage de Philon en parlant de Noé: « *Novi hominum generis dux et pater.* Que « veut dire ceci, s'écrie-t-il (*novi*)? que Noyon « œuvre nouveau de Noé ». Il fait ensuite un long parallele de la ville de Noyon et de celle de Jérusalem; il prétend que Noyon pourroit aussi tirer son nom des noyers, qui jadis étoient communs dans ce pays. «Elle est assise, dit-il, dans un lieu « inégal et en pente, ayant la tête et les parties « pectorales un peu plus élevées, le ventre avalé,

« les jambes et les pieds dans un quartier aqua-
« tique ». Aimez-vous mieux cette description en latin?

« *Huic clivus caput est, venter convallis opima,*
« *Unda pedes, celso superas stat vertice ad auras;*
« *Brachia ad hesperiis, lenes protendit ad Euros;*
« *Cui pingue abdomen, sed multo tubere fœdum;*
« *Crura rigant lymphæ talos humentia ad imos;*
« *Fronte Astræa sedet, mediam Themis occupat urbem;*
« *Mercurus reliquis posuit commercia tectis.* »

La voulez-vous en vers français?

« Sa tête est sur un tertre, et son ventre en un val;
« L'eau lui mouille les pieds, son plan est inégal;
« Ses tours vont menaçant la céleste demeure;
« Elle alonge ses bras du Zéphyr droit à l'Eure;
« Sans blâme de l'excès son abdomen est gras;
« Elle a son Nil aux pieds, et la cuisse en lieu bas;
« Au-dessus du sourcil son trône tient l'église;
« Thémis la droituriere au milieu est assise:
« Par-tout ailleurs Mercure en cette ville épars
« Exerce son trafic, et Minerve ses arts. »

Je viens de citer ces passages pour prouver l'opinion qu'on doit avoir de cette histoire de Noyon en deux gros volumes in-4°.

La ville de Noyon est de la plus haute antiquité: on en parle dans les commentaires de César; il assiégea et prit cette ville. La notice de l'empire nous apprend qu'à la fin du quatrieme siecle et

au commencement du cinquieme un préfet romain y avoit fixé son séjour.

Sous S. Louis elle étoit d'une grande importance, puisque S. Médard, évêque du Vermandois, la choisit comme une place sûre contre les attaques des barbares.

S. Éloi fut évêque de Noyon sous le regne de Dagobert.

L'évêque de Noyon portoit le ceinturon et baudrier au sacre du roi.

Le christianisme, dans le septieme siecle, n'avoit point détruit toutes les pratiques superstitieuses dans le Beauvaisis, à en juger par Noyon, pays limitrophe. S. Éloi recommandoit à son peuple de ne point fréquenter ni consulter les devins: « N'observez pas non plus les augures, leur dit-il, « et quand vous êtes en voyage ne faites pas plus « attention au chant des oiseaux qu'aux calendes « de janvier; que personne ne se masque, et ne « prenne la forme d'une génisse, d'un faon, et « ne fasse le jongleur. »

En 720 Chilpéric mourut à Noyon; il y fut enterré.

Quelques écrivains prétendent que Charlemagne fut sacré à Noyon, et porta le titre de roi de Noyon, comme Carloman, son frere, fut sacré à Soissons, et déclaré roi de cette ville.

On assure que Noyon fut d'une très grande étendue sous les anciens Gaulois: César prétend

que très peu de guerriers suffiroient à sa défense, ce que ses murs actuels confirmeroient; elle fut la métropole du vaste empire de Charlemagne. Qu'il est difficile d'accorder les historiens, et d'avoir des idées précises!

En 814 Rambert se trouva au concile de Noyon, convoqué par Vulser, métropolitain, pour régler les limites des dioceses de Noyon et de Soissons.

Les Normands la pillerent en 859, en 1132, en 1152, en 1228, etc.

Hugues Capet, en 987, fut élu roi dans une assemblée tenue à Noyon au mois de juillet.

Les Espagnols la brûlerent totalement après la fameuse bataille de Saint-Quentin.

Noyon éprouva encore cette calamité en 1552 et 1557.

Depuis 1108 les habitants de Noyon jouissent du droit de commune, établi par l'évêque Balderie, confirmé par Louis-le-Gros, et Louis VII dit le Jeune.

François Ier y conclut un traité avec Charles-Quint en 1516.

Henri IV se rendit maître de cette ville en 1591; deux ans après les ligueurs la reprirent: en 1594 elle passa définitivement sous la domination de Henri.

Cette ville est située par les 20° 40′ 43″ de longitude, et par les 49° 49′ 37″ de latitude; elle est placée sur la pente d'un vallon riant et riche.

On ne sait précisément quel apôtre prêcha la foi catholique à Noyon : S. Trophime et S. Denis passent pour les introducteurs de cette religion dans les Gaules; Levasseur la fait répandre jusqu'à Noyon par un des disciples de S. Denis, quoiqu'il cite, dans la vie de S. Martin, ce passage de Sulpice Sévere : « *sero transalpes religionem Christi susceptum esse.* »

On dit qu'en 531 S. Médard, évêque du Vermandois, quitta la ville d'Augusta, et transféra son siege à Noyon. Quelques écrivains ont pensé que le chœur de la cathédrale de Noyon fut fondé par ce saint homme, et que le reste de l'église fut construit par Pepin et par Charlemagne.

Dans l'église de la Magdeleine de Noyon on conservoit un morceau de pain, que Jésus-Christ rompit à ses disciples en faisant la cène, et de celui dont il rassasia cinq mille hommes; un peu de la manne que Dieu fit pleuvoir sur les enfants d'Israël; des cheveux des onze mille vierges ; une jointure du doigt de sainte Marie-Magdeleine.

Une des rues de Noyon se nommoit jadis rue du Bordel *vicus Lupanarius ;* on y trouve la porte Bordel sur la route de Paris, qu'on a nommée depuis Saint-Marcel; la rue du Tripot-d'Enfer, la rue de Grece ; on y voit aussi la rue des Boulanlangers, des Rôtisseurs, des Pâtissiers (1).

(1) Le sobriquet de *friands de Noyon* vient des excellentes pâtisseries qu'on y faisoit.

Levasseur s'écrie, page 203 : « Non content « d'avoir fait venir Noé sur le théâtre de Noyon, « j'y introduis aussi Adam par ses portes ». En effet les quatre portes de Noyon sont exposées au levant, à l'occident, au midi, au septentrion.

A, D, A, M, sont les quatre points connus du monde selon la langue grecque, en laquelle ΑΝΑΤΟΛΗ signifie l'orient, ΔΥΣΙΣ l'occident, ΑΡΚΤΟΣ le septentrion, ΜΕΣΗΜΒΡΙΑ le midi; étymologie reconnue et prédite par les Sibylles.

Saint Hilaire fut le premier évêque de Noyon. Heureux augure! s'écrie Levasseur : Hilaire veut dire joyeux; *hilaritas*, joie. Il donne quelques notes sur S. Éloi, raconte les miracles par lesquels il délivroit les criminels, et cachoit les fugitifs; et malheureusement ne donne aucuns détails précis sur l'art d'orfévrerie dans lequel excelloit cet homme célebre.

On connoît l'histoire du roi Hugon; de la Mélusine du château de Lusignan, du spectre du roi Artus, de ses lévriers; « Noyon avoit aussi son « Lucibaut, son épouvantail de nuit, spectre qui se « voit et s'entend à certains jours et dans les heures « nocturnes, paroissant, tantôt en forme d'un « grand-chien ou d'autres bêtes, tantôt en forme « humaine, mais hideuse et effroyable, traînant « par fois ses chaînes avec des abois furieux ; ce « qui arrive principalement aux veilles et sur-

« veilles des mortalités : on en fait peur aux petits « enfants, etc. »

La ville de Noyon a produit de très grands hommes, dont je donne ailleurs la notice : elle fut célebre par la naissance de Calvin. Papire-Masson dit que le grand-pere de Calvin fut marinier (*navicularius*) : on dit à Noyon qu'il fut tonnelier, natif de Pont-l'Évêque, bourg distant d'un quart de lieue de Noyon. Le pere de Jean Calvin fut Gérard Cauvin : il fit plusieurs métiers sans faire fortune ; il fut notaire apostolique, procureur-fiscal, etc., etc. Calvin eut la modestie de se dire, *unus de plebe homuncio ;* ce n'est pas sans orgueil qu'il ajoute, *hæc quidem hic nobilitatis meæ conscientia fecerat ut abstinerem publico.* Il naquit à Noyon le 10 juillet 1509. On assure, par témoignages authentiques de Françoise Maresse et d'Héleine Havet, qu'elles tenoient de leurs meres, présentes à l'accouchement de Jean Calvin, qu'à l'instant où cet enfant vint au monde il sortit du ventre de sa mere une quantité de grosses mouches, présage de son cynisme et de son impudence. La mouche dit dans Phedre :

Ubi immolatur, exta prægusto deûm,
Moror inter aras, templa perlustro omnia ;
Capite regis sedeo, quum visum est mihi.

Le 20 de septembre 1527 Calvin fut nommé curé de S.-Martin de Marteuil, diocese de Noyon ; le 5

juillet 1529 il changea cette cure contre celle de Pont-l'Évêque, demeure ancienne de ses peres; il possédoit en outre la petite chapelle de S.-Jean de Bayencourt, dans l'église de S.-Quentin-en-l'Eau, faubourg de Péronne. Il quitta Noyon pour se rendre à Genêve le 5 août 1523; il y fut suivi de son frere Antoine.

Tout le monde connoît le génie et les fureurs de ce grand homme; on ignoroit peut-être ce qu'on en pense dans son pays. Les déclamations des ecclésiastiques et leur effet ont cessé depuis la révolution, et le peuple voit sans surprise des voyageurs charger dans leur voiture les débris de sa maison, qu'on démolisoit à l'époque de ma tournée.

Noyon est situé au pied de la montagne de Saint-Siméon; au couchant, à environ deux milles de distance, s'éleve une autre montagne dite de Larbroy: rien ne la borne à l'orient; c'est une longue plaine qu'on appelle la vallée de Chauny.

Cette vallée de Chauny offre, des différents points que j'ai visités, les aspects les plus vastes et les plus pittoresques. Les montagnes sur lesquelles sont adossés Babœuf et Salency reposent de l'uniformité des plaines qui se prolongent au loin dans le département de l'Aisne: les contours de l'Oise, à l'orient, au sud-ouest, parent ce paysage de longs rubans d'argent; des bois d'une teinte bleuâtre ressortent sur un fond verd; et plus

près de Noyon des milliers de jardins cultivés avec art donnent l'idée de l'abondance et de la richesse de cette ville.

De la route de Compiegne on distingue toutes les parties de Noyon, l'espece de hauteur sur laquelle elle est placée, les montagnes qui l'environnent, les tours qui la dominent: en approchant de la ville les murailles annoncent qu'avant l'invention de l'artillerie elle étoit en état de résister long-temps aux ennemis qui l'attaquoient.

La ville est assez bien bâtie.

La maison commune est dans un angle de la place: ses revenus s'élevent à 3000 liv. par an.

On montre aux voyageurs avec une espece d'appareil une fontaine utile et riche de sculpture, mais du plus mauvais goût; rien de lourd et de gauche comme les quatre statues de plomb qui la décorent: l'eau de cette fontaine n'est pas bonne. Dans une promenade du matin j'apperçus dans la ville beaucoup de goîtres; ils sont très communs dans les campagnes environnantes.

La cathédrale offre des parties de construction fort anciennes; ses tours sont bien bâties: elle n'a rien d'ailleurs de remarquable.

Une petite riviere, nommée la Verse, se divise en deux branches, traverse la ville, et va se jeter dans l'Oise à Pont-l'Évêque, à un quart de lieue de Noyon.

Un ruisseau, nommé Goële, descendant de la montagne, s'unit à la Verse aux portes de Noyon.

Les eaux de la fontaine viennent de sources réunies au bas de la montagne qui domine Noyon; elles y sont conduites par des tuyaux.

La fontaine nommée le Pisseleau nait d'une petite source à un mille de Noyon : ses eaux sont minérales et ferrugineuses.

Dans les parties hautes de la ville des puits publics ont cinquante et soixante pieds de profondeur. A l'aide des eaux de la Verse on a pratiqué dans les faubourgs des abreuvoirs assez commodes, dont le nettoiement est à la charge des meûniers établis sur cette riviere.

Le territoire de Noyon est arrosé au sud par la riviere d'Oise.

L'étendue du territoire de cette ville, y compris les bois et les pâturages, n'est pas de plus de six cents arpents : il contient deux especes de terre; la premiere, vers le levant et le midi, est très sablonneuse, mais très productive; elle donne une quantité d'artichauts, de haricots, de navets, de pommes-de-terre, de toute espece de légumes enfin, et du chanvre en grande quantité. Les terres du nord et du couchant produisent aussi de tous ces légumes, mais en moindre quantité; le sol, moins sablonneux, est composé de terre argilleuse et plus forte. On cultive aussi du bled méteil, du seigle et de l'avoine dans les environs de Noyon.

Les cultures sont extrêmement divisées entre un grand nombre de petits propriétaires: les hommes, les femmes, les enfants travaillent continuellement à la terre avec une ardeur infatigable; tous ces environs de Noyon offrent l'activité d'une ruche d'abeilles: les terres rapportent tous les ans à l'aide de la prodigieuse quantité d'engrais qu'on leur fournit.

Les habitants de Noyon ont eu le bon esprit de ne point partager leurs communaux; ils disposent de beaucoup de prairies naturelles, de marais et de pâtures où de nombreux animaux paissent en liberté sans rien coûter à leurs propriétaires.

On y voit peu de prairies artificielles.

Tous les arbres du jardinage croissent dans cette terre promise: pommier, poirier, pêcher, abricotier, prunier, cerisier, y réussissent parfaitement; on a soin d'entretenir la masse de leurs produits présents et futurs par des plantations annuelles.

On y cultive quelques vignes, mais leurs rapports sont médiocres.

Les bois du Breuil, dans le territoire de Noyon, est de cent trente arpents; mais les bois qui l'entourent sont assez considérables. La forêt de la Basse-Aigue, les bois de Pontoise, de Varesne, de Behericourt, de Guiscard, de Crisol, de Lagny, de Porquericourt, de Lassigny, ceux de Carle-

pont, de Babœuf, de Beaulieu, de la forêt de Bouvresse, couvrent cette partie du département: les débouchés en sont faciles par l'Oise, qui porte les denrées jusqu'à Paris.

Anciennement la montagne de S.-Siméon, qui domine Noyon, fournissoit de très bonnes pierres, presque aussi dures que le grès: on en a construit la cathédrale de cette ville; mais la carriere en est fermée depuis que celles de Salency, canton de Babœuf, et de Ville-Selve, canton de Guiscard, sont ouvertes.

Il y a beaucoup de plâtriers à Noyon; ils tirent le plâtre en pierre de Paris, et le font cuire dans leur pays.

L'air est salubre dans ce canton; on y voit beaucoup d'octogénaires.

Il n'y a dans cette ville ni manufactures ni fabriques; on y fait des chapeaux communs, et de la bonneterie.

L'éducation publique est mieux suivie dans cette commune que dans les principales villes du département; le nombre des éleves monte à plus de deux cents. Le pensionnat du citoyen Henri, dans lequel on compte cent jeunes gens, est un des mieux tenus que l'on connoisse.

La ville de Noyon a beaucoup perdu par la révolution: l'évêque, les chanoines, tout ce qui tenoit à l'état ecclésiastique, une partie de ceux qui vivoient à la suite du clergé, ont quitté la

contrée. Il est malheureux que cette ville, sans manufactures, sans autre genre d'industrie que l'agriculture, ait été aussi maltraitée dans toutes les distributions qu'on a faites des établissements administratifs : il seroit à souhaiter que le gouvernement trouvât le moyen de la dédommager de tant de pertes.

Nous eûmes dans cette ville une séance composée des maires des communes des cantons de Noyon, Babœuf, Carlepont, Guiscard, Beaulieu, et Ribecourt.

ATTICHY.

Les maires dépendants de l'arrondissement, au nombre de sept, s'étoient réunis à Compiegne.

Ce canton est composé de vallées et de montagnes; le penchant des collines est cultivé à la bêche: les terres sont en général légeres et sablonneuses; on les couvre de marne, de craon et de fumier; les cendres se répandent sur les prairies. Les coteaux d'Attichy, de Bitry, de Saint-Pierre, sont chargés de vignes; les vins qu'ils produisent sont de médiocre qualité, légers, et de peu de garde: ces vins sont communément blancs; on les colore avec le raisin de teinte, qui lui donne

un goût âpre. On est ici dans le mauvais usage d'engraisser les vignes avec du fumier de vaches : on néglige un peu trop les plantations dans ce canton ; elles diminuent au lieu d'augmenter.

On voit sur le sommet des collines d'Attichy des pins de lord Weymouth, des pins d'Écosse, des prusses, de la sapinette, des épicea, des méleses ; plantés il y a vingt ans au milieu des rochers, ils réussissent parfaitement.

Il y a très peu de jardinage dans ce pays ; les habitants achetent sur le marché d'Attichy les légumes que des jardiniers de Blérancourt y portent (cette derniere commune est du département de l'Aisne).

Il y a dans le canton environ trois cents hectares en pâturages, dont la plus grande partie n'étant que des larris en friche présente une pâture seche qui peut à peine suffire aux moutons ; le surplus est marécageux et mal-sain.

Les habitants de Tracy-le-Mont envoient leurs troupeaux dans la forêt de l'Aigue. Ils ont remarqué un phénomene assez singulier : quatre fois en neuf ans la grêle a ravagé une partie de ces contrées ; elle commençoit à l'angle de la montagne d'Attichy, se dirigeoit sur Berneuil d'un côté, de l'autre sur Moulins et Nampcel. On présume que les dernieres coupes de la forêt de Compiegne ont dérangé les courants d'air qui produisoient

ces dangereux effets, qui n'ont plus lieu depuis le mois de thermidor an 4.

Les cultivateurs des fermes de la montagne achetent des chevaux chez leurs voisins; faute de pâturages ils ne font point d'éleves : ces chevaux, sortant de gras pâturages, sont malades six mois avant de s'acclimater; ce qui devroit les déterminer à soigner l'espece qu'ils possedent. S'ils transportoient sur leur montagne des moutons de race espagnole, ils obtiendroient de grands succès : le climat et la nourriture sont si favorables aux moutons du pays, quoiqu'abandonnés et mal soignés, que leur laine, nommée laine de montagne, se paie un dixieme plus cher que celle des contrées voisines.

Il y a quelques chanvres dans la commune de Tracy-le-Mont.

Six cents hectares de la forêt de l'Aigue font partie du territoire de Tracy-le-Mont : il n'existe dans les autres communes que des bosquets.

La riviere d'Aisne borde les communes d'Attichy et de Bitry : un ruisseau, qui passe à Tracy-le-Mont, se jette dans l'Oise; un autre, venant de Moulins et coulant au midi, passe à Bitry, et se jette dans l'Aisne.

Deux petits ruisseaux se réunissent à Nampcel, et se perdent aussi dans l'Aisne.

Il y a dans le château d'Attichy une fontaine d'eau minérale.

On pêche dans la riviere d'Aisne quelques brochets, des barbeaux, de la carpe, des meûniers, des perches, des tanches, des brêmes, du goujon, et quelques lottes.

La commune d'Attichy a un pont sur l'Aisne.

Les habitations du canton sont toutes d'une pierre de taille blanche et facile à travailler : les maisons bâties depuis la révolution sont plus grandes, plus saines, et mieux aérées.

Toutes les montagnes sont remplies de carrieres.

Peu d'épidémies, d'épizooties.

Peu de vieillards passent quatre-vingts ans.

On est frappé de la propreté et de la simplicité des costumes de ce pays: les hommes emploient des étoffes de laine; les femmes des toiles de chanvre, de lin, et de coton, qui se fabriquent dans le canton; elles se parent de mousselines blanches et peintes. Les habitants des communes voisines d'Attichy sont moins recherchés, mais aussi propres dans leurs vêtements.

On met dans cette commune plus de décence dans la cérémonie des inhumations qu'ailleurs; le maire, l'adjoint et les membres du conseil municipal président tour-à-tour un mois à ces fonctions religieuses.

Il n'y a point d'hospices a Attichy; mais une maison et quelques terres, appartenantes autrefois à des sœurs de charité, procurent 200 livres de

revenu, qu'une sage administration distribue comme secours à domicile.

La route de Noyon à Soissons passe dans cette commune; elle est traversée par une des chaussées de Brunehault, qui conduit de Noyon à Vic-sur-Aisne: elle coûteroit trop à réparer.

La route qui passe par Tracy et par Attichy raccourcit considérablement la route de Flandre et de Picardie en Champagne et en Bourgogne; si celle dont nous parlons étoit en bon état, les voitures iroient directement de Noyon prendre la route de Châlons.

On s'occupe à Attichy de plantations de tilleuls et de peupliers d'Italie, dans la place sur-tout où l'on a projeté l'établissement d'une fontaine. On voit dans cette commune les traces d'un ancien couvent de templiers; l'espace qui les renferme s'appelle encore le clos Saint-Jean.

Sur la montagne on trouve des dents de poissons marins, et beaucoup de sables micassés.

Le bourg d'Attichy est situé sur le penchant de la montagne, et descend jusquà la riviere d'Aisne.

La portion de terroir de cette commune qui est dans la vallée est peu considérable: les terres y sont sablonneuses et légeres; les bleds ont l'écorce dure, épaisse, et produisent moins de farine que ceux de Montplaisir, de la Faloise, de l'Arbre et

de Moranville qui sont placées sur la montagne ; elles exigent une culture très soignée, mais donnent un bled qui rivalise avec le meilleur bled du Soissonnais.

Les coteaux plantés en vignes produisent des vins blancs très agréables.

Des marchés considérables se tiennent deux fois par semaine dans la commune d'Attichy : on y vend du bled, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des légumes secs, du chénevis, des graines de prairies artificielles et de lentillon, vesces, hivernaches, bisailles; des fruits, des légumes de toute espece; de la viande, d'excellent pain, égal au meilleur pain de Paris; étoffes, toiles, bonneteries, mercerie, épicerie, clincaillerie; du fil, du chanvre, du lin; des fromages, du beurre, des œufs; toute espece d'objets de consommation, tout genre de ferrures pour les instruments aratoires : des cordiers y font un commerce considérable; ils fournissent sur-tout des traits de chevaux, et des cordes pour les bateaux et le halage. Quarante communes viennent s'approvisionner à ces marchés : la foire du 28 vendémiaire est une des plus riches du pays.

Passons aux communes dépendantes du ci-devant canton d'Attichy.

La commune d'Autreches est située dans un fond entièrement entouré de montagnes.

Les prés et les pâturages qui en dépendent sont souvent inondés par un petit ruisseau qui la traverse.

Les biens communaux n'y ont point été partagés.

Elle produit peu de vin, quelques fruits; le bled se cultive sur la montagne: les terres sont de peu de rapport; elles sont légeres et pierreuses. Ce territoire est enclavé dans le département de l'Aisne.

Bitry, placé dans la vallée à l'entrée d'une gorge, jouit de bons pâturages communaux, qui n'ont pas été partagés: ces prairies sont abondantes; les habitants en augmentent la fécondité par l'irrigation. Ses vins sont agréables.

Un ruisseau, qui prend sa source à Moulins-sous-tout-vent, le traverse, et se jette dans l'Aisne.

On voit à Bitry et à Saint-Pierre-lès-Bitry des tombes de pierre, soit extérieurement, soit intérieurement de forme circulaire; le squelette en suit le contour; au centre se trouve toujours un vase de terre et quelques monnoies.

Moulins, dans une gorge, produit d'excellent bled; c'est le meilleur terrain du canton. Le corps de la commune n'est composé que de batteurs en grange et de charretiers employés par les cultivateurs voisins.

La ferme de Puiseux dans cette commune laisse appercevoir des traces d'église et de maison claus-

trale; elle appartenoit à l'abbaye d'Ourscamp : les freres religieux, dirigés par quelques prêtres, la défricherent; cette espece de colonie passoit les jours des grandes fêtes à l'abbaye d'Ourscamp.

Nampcel occupe aussi le fond d'une gorge : ses terres sur la montagne sont très légeres, peu profondes; elles exigent beaucoup d'engrais. Les habitants de cette commune fabriquent des toiles de chanvre, de lin, et de coton; ils font aussi des batistes, des linons, et des siamoises.

On accuse le hameau de Belle-Fontaine, qui dépend de cette commune, d'un singulier genre de commerce, c'est de vendre des plants volés dans les bois, et de les voler pour les revendre encore à ceux qui les ont achetés. Je ne rapporte cette inculpation que comme une calomnie, ou comme un moyen de remédier à ce désordre.

Les terres de Saint-Pierre, situées sur la montagne, se cultivent à grands frais.

Les habitations sont dans le vallon, entourées de prés presque toujours noyés par les eaux d'un ruisseau dont les sources sont à Nampcel, et qui tombe dans l'Aisne.

Tracy-le-Mont est placé sur le haut de la montagne, et ses dépendances dans les vallées. Les terres sont sablonneuses et de mauvais rapport.

La ferme de l'Écaffaut, sur la montagne; produit du froment.

On voit à Tracy les mêmes fabriques de toiles, etc.,

qu'à Nampcel; ces fabriques ne sont pas assez considérables pour fournir des spéculations au commerce, mais elles font vivre ceux qui les tiennent.

Les troupeaux vont pâturer dans la forêt de l'Aigue, à laquelle des vagabonds de cette commune font un grand tort par leurs pillages.

RIBECOURT.

Les maires de ce canton, au nombre de douze, se sont réunis à l'assemblée que je formai à Compiegne.

Le canton de Ribecourt, traversé dans toute sa longueur par le grand chemin de Saint-Quentin à Paris, présente tous les charmes de la position la plus agréable: quoique ses terres en général soient d'une qualité médiocre, on découvre de l'est au midi les campagnes les plus riantes; à l'ouest une chaîne de montagnes le garantit presque toujours des ouragans et des tempêtes.

Les arbres fruitiers se multiplient sur les propriétés des particuliers.

Dans plusieurs communes de ce canton on ne récolte point d'avoine.

On y cultive beaucoup de haricots rouges et blancs, de pommes-de-terre; on y recueille aussi du chanvre. Les prairies artificielles n'y sont presque pas connues.

Les communes de Marchemont, de Cambronne, de Chiry, de Ribecourt, de Dreslincourt, et de Larbroye, cultivent des vignobles; ceux de Cambronne et de Marchemont sont les meilleurs du pays; quelques treilles s'élevent sur les arbres qui les supportent, mais le vin qu'elles produisent est de mauvaise qualité.

Les habitants de ce pays récoltent, soit en cidre, soit en vin, ce dont ils ont besoin pour leur consommation.

Il existe assez de bois taillis pour leur chauffage.

Les bois de Saint-Marc et de la Verne, qui sont près de la riviere d'Oise, et d'une meilleure qualité, se vendent aux marchands à l'âge de quinze ou vingt ans.

La riviere d'Oise servoit de limite au canton de Ribecourt du côté du sud-est; elle est navigable.

Une petite riviere passe à Ville; un ruisseau se forme à Dreslincourt, un autre à Pimprez; celui qui coule à Cambronne manque d'eau une partie de l'été.

La riviere du Matz, qui servoit de limite au canton du sud à l'ouest, est très poissonneuse: ces ruisseaux, ces rivieres se jettent dans l'Oise.

Les habitations, pour la plus grande partie, sont faites de pierres tirées de la carriere de Dreslincourt: les trois quarts sont couvertes en paille; le reste l'est en tuile, quelques unes le sont en ardoise.

On est obligé d'aller de ce canton chercher les briques, soit à Compiegne, soit à Noyon; on en fabrique néanmoins à Tourotte, à une lieue de Ribecourt, mais cet établissement mal administré manque souvent de marchandises. On tire les tuiles de Guiscard, ou de Hallon, près de Ham; la chaux et le plâtre s'achettent à Compiegne.

Le climat est tempéré, les habitants sont robustes; les épidémies, les épizooties sont rares: les maladies les plus communes sont les obstructions. On y vit jusqu'à quatre-vingts ans; il y a quelques hommes de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-douze ans qui jouissent d'une bonne santé.

Les poiriers et les pommiers réussissent mal à Ribecourt. On voit dans cette commune, au lieu nommé la Folie, un vieux monument; c'est un mur de deux metres d'épaisseur, si solidement construit, qu'il est impossible d'en arracher une pierre; il peut avoir quarante metres de long sur douze de hauteur; il est connu dans des titres de cinq cents ans sous la dénomination de vieux château ruiné. Près de ce mur est un puits très profond, rempli de pierres trop fortes pour qu'on puisse le nettoyer: la tradition veut qu'il renferme des trésors qu'on y a précipités dans les temps de guerre, et notamment les cloches de Ribecourt et de Dreslincourt.

Les douze communes dépendantes de l'ancien chef-lieu du canton de Ribecourt sont placées dans

un vallon, très agréable, et mises à l'abri des vents de nord par une chaîne de montagnes : comme elles sont toutes dans la même position et sur le même terrain composé de plaines et de collines, elles offrent peu de variété.

Sur la droite du grand chemin, à peu de distance de Noyon, est la chartreuse de Mont-Renault, dans le territoire de Passel. En 1300 Regnault de Rouy, trésorier de Philippe-le-Bel, et dame Agnès sa femme, acheterent Herimont, de Gérard de Villards, commandeur des maisons des templiers en France, dans l'intention d'y fonder un monastere : en juillet 1308 des chartreux s'y établirent ; en 1310 Philippe-le-Bel prit cet établissement sous sa protection, voulut qu'on le nommât Mont-Saint-Louis, quoique communément on l'appelât Mont-Renault. Regnault de Rouy et sa femme furent enterrés au milieu du chœur : on y déposa le cœur de Jean de Rouvroi, seigneur de Saint-Simon ; il avoit épousé Jeanne de la Trémouille.

Cette chartreuse est située sur un monticule, dont elle embellit le paysage.

Au bas de Passel est une fontaine minérale.

Dreslincourt et Ville sont aussi dans la vallée, à l'extrémité d'un mont couvert de bois. Au nord-ouest de cette montagne se trouve une superbe carriere dont l'embouchure est au midi : on peut la parcourir en voiture ; trente routes souter-

raines se croisent et se communiquent dans toutes les parties; souvent la voûte est élevée de plus de douze pieds: les pierres qu'elle produit sont belles, faciles à travailler; elle se durcissent à l'air, et ne s'y décomposent point : on les exploite par blocs de huit pieds de haut sur quatre de large, qu'on divise ordinairement en six morceaux; les blocs qu'on tire sous pieds n'ont que quatre pieds de long, deux pieds et demi de large, un pied d'épaisseur. Madame de Bertin, veuve de Jouenne Desgrigny, propriétaire de cette carriere, se contente d'en tirer un revenu de 120 livres par an, et permet à vingt ouvriers de l'exploiter toute l'année; ils en tirent annuellement cent cinquante mille pieds cubes de pierre. Cette carriere est ouverte de temps immémorial; elle paroît inépuisable: ses produits sont connus sous le nom de pierre de Ville, parceque les premiers hommes qui l'exploiterent étoient originaires de ce village.

Au-dessous de la ferme d'Attiche est une autre carriere, d'où l'on tire une pierre très dure: elle sert d'assise aux bâtiments auxquels on veut donner la plus grande solidité; on en fait des marches d'escalier, on l'emploie à la construction des ponts.

Entre Ville et Passel est une poterie, qui suffit aux habitants des environs. On a découvert depuis un an, près du grand chemin, une terre qui s'en-

flamme à l'air, qui se réduit en cendres, qu'on répand sur les prairies artificielles.

Sur la montagne au nord-ouest de Dreslincourt, près de la ferme d'Attiche, sur des lieux qu'on croit avoir été fréquentés par César, on a découvert plusieurs tombes de pierres de taille il y a près de vingt-six ans : dans leur intérieur étoient sculptées toutes les formes du corps de l'homme ; dans ce vuide, proportionné sans doute à la grandeur de l'individu qui devoit l'occuper (comme on n'en peut douter par le témoignage du cit. de Jouenne Desgrigny, présent à cette découverte), on a trouvé des ossements d'hommes et d'enfants, qui se sont sur-le-champ décomposés : aucune inscription, aucune médaille, aucun autre signe indiquoit l'époque de cette forme de tombeaux extraordinaires ; on en pourroit prendre une idée en examinant ces plaques de cuivre gravées sur la tombe d'anciens évêques ou de vieux chevaliers, dont une ligne creuse indiquoit toutes les formes.

A une demi-lieue de Dreslincourt, sur une montagne qu'on dit être la plus élevée des Gaules, est un chêne énorme, qui se distingue de dix-huit lieues : sans cesse battu par les vents, il a perdu beaucoup de ses branchages ; il produiroit encore s'il étoit débité sept ou huit cordes de bois : c'est du haut de cet arbre, sur lequel on monte facilement à l'aide d'une échelle, qu'on

jouit d'un point de vue merveilleux: on distingue au nord Noyon, S.-Quentin, le château de Ham, la vallée de la Somme; au nord-est est la Fere, Chauny, Coucy; au sud se développe la belle vallée de Soissons, située au-delà des montagnes de Cus et des Loges: on apperçoit dans la même direction tous les bois de Varennes, Ourscamp, Carlepont, les forêts de l'Aigue et de Villers-Cotterets; dans toute cette étendue on suit avec délices tous les contours de l'Oise, immense ruban d'or, d'azur, ou d'argent, dans un bassin d'un beau verd d'émeraude: l'est est embelli par les eaux de l'Aisne, et par leur réunion avec l'Oise; on apperçoit Compiegne et l'immense tapis de la forêt, dont la ligne ondulée coupe légèrement l'horizon, et se confond avec les nuages: le sud présente des plaines, des bois étendus; la vue se perd à quinze lieues dans les environs de Dammartin: tourné vers le sud-ouest, on distingue la célebre ferme de Warnonvillé, la Taulle, le château de Séchelles; la vue ne peut être arrêtée que par les monts lointains, voisins de la ville de Clermont et de la forêt de la Neuville-en-Hez: la ville de Roye, des plaines, des vallons, des bois et des montagnes, tout le Santerre, pays de richesse et de fécondité; le superbe château de Champied, appartenant à la maison d'Hautefort, forme l'admirable point de vue du nord-ouest. Je le répete, comment ces voyageurs étrangers, ces

Anglais, qui dans leur jeunesse parcourent, au milieu des dangers, sous un ciel brûlant, dans des plaines de glaces, chez des hommes froids et sans mouvement, la Suisse, l'Italie, la Russie, l'Allemagne, ne viennent-ils par errer dans nos contrées délicieuses, se reposer à l'ombre de nos belles forêts, pêcher dans nos ruisseaux limpides, et chercher dans notre gaieté, dans nos folies, auprès de nos femmes célestes, un remede aux vapeurs de Londres, à ce spleen qui désenchante l'univers, et les scenes heureuses de la vie?

On remarque comme une singularité que l'abreuvoir de la ferme d'Attiche, lieu le plus élevé de la montagne dont nous venons de parler, ne tarisse jamais. Au sud de cette montagne, à un quart de lieue de la ferme d'Attiche, dans une partie de bois appartenant à madame de Jouenne Desgrigny, on a trouvé plusieurs pieces de monnoie du poids de nos pieces de trente sous; elle ne portoient aucune figure distincte, aucune tête, mais des espèces de chiffres et de caracteres inconnus.

Près de Ville est ce qu'on nomme dans le pays une pierre levée, de vingt pieds de hauteur sur dix-huit pieds de large, couronnée de quelques branchages: les habitants la croient une pierre druidique; ils se trompent.

Les environs de Ville sont inhabitables l'hiver; ils sont inondés par la Dives, qui se jette dans

l'Oise, à quelques milles de distance : ce fort ruisseau prend sa source au village de Dives, canton de Lassigny, et parcourt toute la vallée d'Évricourt, d'Épinoy, de Ville, et de Passel.

Larbroye est sur une montagne entourée de vignobles, d'où l'on distingue S.-Quentin, le Cambraisis, le Vermandois, le château de Ham, la plaine ou la vallée de Chauny, le château et les tours de Coucy, dans le département de l'Aisne, habitation du célebre et malheureux Enguérand de Coucy : les pierres de cette montagne sont une amalgame de coquilles fossiles.

Luzoy, derriere la montagne de Larbroye, Vauchelles, au pied de cette montagne, offrent aussi de fort beaux points de vue; leurs terres, assez bonnes, se cultivent à bras.

De Porquéricourt, ou plutôt de la montagne qui le domine, la vue se porte sur le Santerre: sur ce sommet il existe une roche énorme, au milieu de laquelle est un hêtre superbe de quatre pieds de diametre.

Si tous ces arbres, si ces forêts, si ces rives heureuses avoient été consacrés par des poëtes et par des écrivains célebres, combien de paysages, qui n'ont d'autre mérite que celui d'être éloignés de Londres et de Paris, d'avoir été décrits par quelques voyageurs, d'avoir leurs noms tracés au bas d'une gravure menteuse, s'effaceroient de la mémoire! Le propre de l'homme dans les contrées

heureuses et fécondes est plutôt de jouir d'une vie douce, apathique, et tranquille, que de songer à peindre, à chanter ses plaisirs.

Pimprèz, sur les bords de l'Oise, Marchemont, dont les vignobles sont passables, Chiry, Cambronne, n'offrent rien de remarquable.

CARLEPONT.

Le territoire de Carlepont est sablonneux, rempli de cailloux, aquatique, dans une plaine bornée de montagnes; ses terres, médiocres, produisent du seigle, du chanvre, un peu de méteil: le chanvre se vend à Compiegne; les habitants le travaillent: ils ont des filatures de coton à la roue et des fabriques de toiles de coton. Sur une population de quatorze cent soixante-neuf individus, quatre-vingts sont occupés au chanvre, trois cents aux cotonnades. On doit espérer que les fabriques et les manufactures qui languissent reprendront bientôt leur ancienne activité.

Les habitants portent l'été des siamoises du pays, et le reste du temps des étoffes de Tricot.

Quatorze cents arpents de bois sont répandus sur ce canton, qui produit année commune de trois à quatre cents pieces de cidre médiocre; on le boit dans le pays.

Caisne a la même culture que Carlepont; on y fabrique aussi des chanvres et des cotonnades. Une grande partie de ses habitants fait le métier de bûcherons; ils sont naturellement laborieux.

Le ruisseau de Caisne prend sa source à Bellefontaine, et se jette dans l'Oise.

Le terrain de Cus est très sablonneux, rempli de débris de coquillages; il est situé dans la vallée de Noyon, et limitrophe du département de l'Aisne, auquel il communique par Camelin, à une petite demi-lieue. Un ruisseau qui sort de la montagne sépare Cus de Camelin.

On a fait jadis jusqu'à mille muids de boisson de trente-deux veltes à Cus. Ces riches produits ont beaucoup diminué : le territoire ne peut nourrir ses habitants; ils acquierent, à Noyon, à Blerancourt, le surplus de grains dont ils ont besoin, et le paient du produit de leurs sueurs dans les campagnes voisines, où plus de deux cents individus vont travailler aux moissons; ils donnent à ces campagnes le nom de France.

Le parc du château de Cus renferme des meleses, des tuya, des platanes, et d'autres arbres étrangers qui y réussissent parfaitement; on y distingue sur-tout une espece de lilas couleur de rose. Ceux qui s'y promenent ont la vue récréée par un mélange de pommiers, de poiriers, de fruits à noyaux de toute espece qui promettent une récolte abondante.

Les habitants se plaignent, comme par-tout,

des désastres qu'occasionne dans la campagne le partage des biens communaux; ils ne peuvent sans des frais qui les écrasent entretenir leurs bestiaux.

Les loups commettent des dégâts assez considérables dans la commune et dans ses environs; ils quittent les bois voisins au printemps, gagnent les forêts de Cauly, de Prémontré et de S.-Aubin; ils reviennent à l'automne recommencer leurs ravages.

La plaine et les montagnes sont couvertes de bois; ils croissent merveilleusement bien dans la plaine, plus lentement sur les hauteurs. Le chêne, le charme, le hêtre, le coudrier, sont les principaux arbres de ce canton. Le rossignol est très commun dans les environs de Cus; on vante les nuits mélancoliques et douces qu'il fait passer.

Il n'y a ni ruisseaux ni fontaines aux environs de Cus.

Les montagnes fournissent des pierres médiocres.

On trouve sur la montagne des stalactites qui reçoivent le poli du marbre; elles sont d'un gris parsemé de veines blanches; il en est de friables et très poreuses, coupées de veines rouges, remplies de concrétions d'un très beau blanc. On y voit beaucoup de fragments de coquilles de mer, et des blocs considérables de camérines.

Un ancien dicton feroit croire au caractere irascible et prompt qu'on prête aux habitants de

la Picardie; on disoit autrefois en proverbe, « Les plaideurs de Cus. »

La belle place de Cus, dans les jours de repos, réunit tout ce qui peut embellir des fêtes de village.

Dans l'espace de quarante ans deux épidémies ont enlevé deux cent cinquante habitants, les plus forts et les plus vigoureux, presque tous à la fleur de leur âge; il n'est cependant pas rare d'y trouver des octogénaires.

La manufacture de toile de coton du cit. Queux vivifie Cus, Carlepont, Caisne et Tracy; elle occupe plus de deux mille ouvriers.

Le territoire de Pontoise est un peu meilleur que celui des autres communes dépendantes du canton de Carlepont: il a quatre cents arpents de bois, dont soixante appartiennent à la commune.

Le terrain de Pont-l'Évêque est de premiere qualité; on y cultive du froment, des artichauts, des légumes de toute espece.

L'Oise traverse ces deux dernieres communes.

Sempigny est rempli d'habitants peu fortunés, qui ne s'occupent qu'à ramasser du bois, et à charger les bateaux. Le cit. Danglesne y nourrit quelques moutons métis: il a seul quelques pommiers sur ses terres.

On voit à Sempigny les restes d'un ancien pont remarquable par la force de son ciment.

La commune d'Ourscamp n'est célebre que par la fameuse abbaye de bernardins, dont on

voit encore les vastes bâtiments; elle possédoit 200,000 livres de rente: elle fut fondée dans les premieres années du douzieme siecle; son nom en latin *ursi Campus*, vient des ours qu'on y nourrit long-temps, comme on le fait encore à Berne; on cite ces vers anciens :

Annus millenus centenus ter decimusque
Quartus erat quando mons frigidus exit ab urso,
Et quintus quando pratum processit ab illo.

Les moines de l'abbaye d'Ourscamp faisoient beaucoup de charité.

Le territoire voisin est médiocre et sablonneux: on y voit quelques belles plantations de pommiers, environnés de bois nationaux.

Le territoire de Tracy-le-Val est mauvais, couvert de sables. On y fait quelques toiles de coton; on y cultive quelques chanvres, que les femmes filent, ainsi que le coton. Les hommes sont bûcherons.

Un ruisseau dans la vallée fait tourner trois moulins, et se perd dans l'Oise.

Les carrierres dites de Bimont fournissent une pierre assez bonne. C'est dans cette commune que se trouve l'antique château de MM. de Laigue.

Les environs de Bailly sont très marécageux: on y compte dix-sept étangs assez poissonneux. Ce pays est mal-sain, sur-tout dans le temps de la pêche.

BABOEUF.

Un quart de la culture dans le canton de Babœuf se fait à la bêche; les trois autres à la charrue: la bêche est principalement en usage à Salency, à Morlincourt, à Dominois, à Béhéricourt, à Grandru, à Babœuf, et à Varesne.

Les plantations en pommiers, cerisiers, poiriers de toute espece y sont multipliées.

Au château de Varesne et de Salency on voit des orangers, des grenadiers, des myrtes, des lauriers en caisse; les platanes, les sycomores, des pins, des sapins, de faux ébéniers, les épines à fleurs doubles y réussissent.

Le sol du canton de Babœuf produit du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du chanvre en assez grande quantité, des féverolles, du lin, des pois, des haricots; environ treize cents muids de vin, huit cents muids de cidre. Les cidres de Babœuf sont les meilleurs du canton; on les vend dans le pays; à Péronne, à Cambrai, et à Lille. Les foins couvrent un neuvieme à-peu-près de ce canton; ils sont très estimés: on s'en servoit pour la nourriture des chevaux de la cour.

Les prairies artificielles y sont en très petite quantité.

Les bestiaux ont diminué des deux tiers depuis qu'on a partagé les biens communaux : ce partage ne s'est point opéré dans les communes voisines ; tout y prospere.

Il n'y a point de haras dans le canton de Babœuf; mais si les pâturages partagés étoient rétablis dans leur premier état, on pourroit en entretenir, surtout à Babœuf, à Varesne, à Morlincourt.

Le terroir de Varesne renferme environ mille arpents de bois, qu'on exploite par quinzieme : la coupe annuelle peut produire environ cent trente à cent quarante mille cotrets et fagots, et deux mille solives.

Béhéricourt et Grandru en possedent sept cents arpents, qui s'exploitent par quatorzieme : leur produit est d'un grand tiers moindre que celui de Varesne, parcequ'il est assis sur des montagnes.

Brétigny n'a que deux cents et quelques arpents de bois; leur produit est médiocre : ils sont pillés par les habitants du Quiersy, village dépendant du département de l'Aisne. La petite portion de bois sur la montagne de Salency est presque de nulle valeur. On connoît dans le pays le fameux chêne dit des six voies, placé sur la montagne de Béhéricourt; il occupe en effet un espace où six chemins se croisent.

Les renards et les loups sont communs dans les bois ; on trouve des perdrix rouges sur les montagnes de Salency, de Béhéricourt, et de Grandru,

et quelques faisans encore dans les bois de Varesne.

L'Oise coule ici de l'orient à l'occident ; elle traverse tout le canton de Babœuf : huit communes de sa dépendance sont sur la rive droite, deux sur la gauche.

Le ruisseau du moulin de Camelin, village du département de l'Aisne, vient se jeter dans l'Oise, sur la rive gauche entre Varesne et Brétigny, dans un endroit nommé le Pré-de-fer : on l'appelle ainsi, suivant la tradition, en mémoire d'un duel entre le seigneur de Brétigny et celui de Varesne, déterminé par la prétention au pâturage sur ce pré ; le seigneur de Varesne y reçut la mort.

Un autre ruisseau qui fait tourner trois moulins à Grandru, un autre à Mondescourt, un cinquieme à Appilly, vient encore se jeter dans l'Oise, au passage dit de Brétigny sur la rive droite : ce ruisseau coule du nord au sud.

Il existe à Grandru, sur le bord du bois, une fontaine ferrugineuse.

On recherche l'excellente eau de la fontaine de S.-Médard, sur le bord de la prairie de Salency ; les anciens seigneurs de cette commune en ont couvert la source, d'un petit édifice en pierre.

Le lit de l'Oise est de sable : cette riviere n'étoit naturellement navigable que jusqu'au pont de Sempigny ; ce sont les anciens seigneurs de Varesne

qui en ont prolongé la navigation en remontant vers sa source jusqu'à Appilly. Elle déborde fréquemment en hiver, et couvre alors au moins une lieue de terrain en largeur, ce qui lui donne l'air de majesté d'un grand fleuve : elle dépose un sédiment utile ; le sol s'exhausse par ces dépôts : on présume qu'avant un siecle ces prairies, noyées pendant l'hiver, seront en pleine culture.

Les pêcheurs de l'Oise se servent de l'épervier, du gisle, de la seine, du perle, et du chalon; c'est par ces noms qu'ils désignent les différentes especes de filets qu'ils emploient.

Trois anciens ponts qui traversoient le canton de Babœuf n'existent plus.

Les pierres de la carriere de Salency sont d'une solidité à toute épreuve; on les préfere à celles de Cus, de Ville, et de Cannectancourt: elles sont faciles à travailler, d'un assez gros grain, et roussâtres. Celles de Babœuf se décomposent à la gelée.

Dans le canton de Babœuf on ne trouve ni briqueteries, ni tuileries, ni fours à chaux, ni fours à plâtre.

Le premier jour de mai les jeunes gens du canton de Babœuf vont planter des bouleaux à la porte de leurs maîtresses; s'ils veulent rompre avec elles, ils substituent un sureau, signe de mépris, au bouleau, emblême de leur amour.

Le climat est sain. Le canton de Babœuf présente, l'été, l'image la plus agréable, quand la nature se couvre de fleurs, de feuilles et de fruits; et c'est avec raison, disent les habitants, que César appela ce lieu *la Vallée d'or*.

L'habitant du canton de Babœuf est robuste; il vit de soixante-six à soixante-quinze ans: on connoît à Brétigny un homme de quatre-vingt-dix ans, sans aucune infirmité; il lit, il écrit sans lunettes; un autre de quatre-ving-cinq ans, dont la mere a vécu cent un ans.

Tous les hommes de ce pays s'occupent des travaux de la terre: on y trouve quelques fabricants de toile de coton; on y file du lin et du chanvre employés en toile par une cinquantaine d'habitants.

Le chemin de Noyon à Chauny traverse le canton de Babœuf; il est en bon état.

Le chemin de Varesne à Noyon, ou plutôt de Noyon à Soissons devient impraticable.

Varesne, Babœuf, Morlincourt, Grandru, Mondescourt et Appilly ont partagé leurs biens communaux; dans la plupart de ces communes il n'y a pas même de procès-verbal de ce partage.

Varesne est situé dans la plaine, sur la rive gauche de l'Oise, sur un terrain sablonneux, sec et plat. On y cultive du chanvre, du seigle. Les habitants sont bûcherons et journaliers; ils ne jouissent pas d'une grande aisance.

La commune de Varesne est fort jolie; elle a conservé une avenue qui l'embellit, composée de quatre grandes routes de tilleuls, et de deux allées collatérales, qui donnent une ombre épaisse dans l'été: elle traverse tout le village. Le château de Varesne, placé sur le bord de la riviere, étoit remarquable par sa grandeur: un parc couvert d'arbres étrangers en dépendoit; deux cents orangers, plus forts que ceux qu'on voit aux Tuileries, formoient une avenue qui aboutissoit à la principale entrée de l'édifice. Tout est ruiné depuis la révolution; on n'a même pas épargné le cercueil et les cendres de madame de Barbanson, propriétaire et bienfaitrice de Varesne, etc. Elle mourut le 23 mai 1587; son mari avoit été tué le 10 novembre 1567 à la bataille de Saint-Denis. On se permit les plus grossieres et les plus sales plaisanteries sur le corps de cette dame, parfaitement conservé dans le cercueil de plomb qui l'enfermoit; et le produit du cercueil qu'on vendit enivra dans un cabaret des hommes qui s'étoient souillés d'un crime en violant l'asyle de la mort.

Louis XIII avoit logé dans ce château.

Le chancelier Duprat, ancien propriétaire de Varesne, y dépensoit 200,000 livres de rente, et faisoit vivre tout ce village. A l'imitation de la fête établie a Salency, il avoit fondé un prix annuel de cent pistoles en faveur des trois filles les plus vertueuses des communes de Varesne, de Cauny,

de Pontoise, de Morlincourt, de Babœuf, d'Appilly, et de Mondescourt: il entretenoit à Varesne un hôpital pour les pauvres des environs.

La belle chaussée si bien plantée de Varesne à Morlincourt est interrompue par les ruines d'un pont, qu'il seroit à souhaiter qu'on rétablît.

Le village de Salency, formé de deux cents feux, est situé à mi-côte, en face de Varesne, sur la rive droite de l'Oise: ses prairies sont excellentes; il est couvert d'arbres à noyaux. Les laborieux propriétaires de ce joli pays sont dans l'aisance: leurs vignes produisent deux cents pieces d'assez bon vin dans les bonnes années. Un ruisseau traverse le village; il passe à Morlincourt, et se jette dans l'Oise.

C'est à la fête de la rosiere que Salency doit sa celébrité. Saint Médard, né dans ce village, sous le regne de Clovis, évêque de Noyon et de Tournay, sous le regne de Clotaire Ier, établit cette fête: la sœur de ce vertueux prélat fut la premiere Rosiere, et fut parée d'un chapeau de roses de la main même de ce respectable prélat; de vieux tableaux représentent S. Médard en habits pontificaux couronnant sa sœur aux pieds des autels. Ce pieux instituteur assigna sur une partie de son domaine de Salency, appelé dans les anciens titres le fief de la Rose, une redevance de 25 livres tournois, somme très considérable alors, pour être donnée chaque année à la fille la plus

vertueuse de la paroisse de Salency; elle devoit être issue de parents d'une probité à couvert de tous reproches; le moindre blâme, la tache la plus légere, soit chez la fille, soit dans sa famille, étoit un titre d'exclusion irrévocable.

Le dimanche, qui précédoit la cérémonie de la fête de la rosiere, tous les habitants, assemblés en présence de la justice du lieu, choisissoient trois filles parmi celles de la paroisse; ils prioient le seigneur de Salency d'élire une d'entre elles: le choix fait, à l'instant la justice le proclamoit.

Le 8 juin, jour de la fête de S. Médard, la fille préférée, qu'on nommoit la Rosiere, se rendoit à l'église, précédée de tambours et d'une musique champêtre; douze filles de la paroisse l'accompagnoient, vêtues de blanc comme elle; chacune d'elles portoit en écharpe un large ruban blanc: douze jeunes garçons sous les armes accompagnoient ce groupe intéressant. La Rosiere et ses compagnes avoient une place distinguée au milieu du chœur: on célébroit en leur présence une messe solennelle en l'honneur de S. Médard; la Rosiere y présentoit le pain béni, et recevoit la communion du prêtre officiant.

A une heure après-midi un des principaux officiers de justice alloit à la maison du pere de la Rosiere, qui, suivie du cortege que nous venons de désigner, se rendoit au château. Le seigneur ou celui qu'il avoit indiqué pour son représentant

lui donnoit une place d'honneur; on lui présentoit quelques rafraîchissements. A deux heures et demie le seigneur donnoit la main à la Rosiere: elle étoit accompagnée de son cortege; et pendant les vêpres elle occupoit un fauteuil au milieu du chœur; un prie-dieu étoit placé devant elle: le seigneur étoit à sa droite, le premier officier de la justice à sa gauche, derriere elle se plaçoient les autres officiers; les douze filles, qui ne la quittoient pas dans ces différentes cérémonies, étoient placées sur des banquettes à ses côtés; et les douze jeunes garçons du cortege formoient deux haies à l'entrée du sanctuaire; le sergent, les officiers de la justice gardoient les portes du chœur: la seule Rosiere recevoit les encensements et les hommages honorifiques que le célébrant distribue communément au seigneur, aux prêtres, aux marguilliers, du village.

Dès que les vêpres étoient finies le clergé conduisoit processionnellement la Rosiere dans une chapelle située sur la place de Salency, dédiée à S. Médard, et bâtie sur la place de son berceau. Le prêtre officiant bénissoit le chapeau de rose, l'anneau d'argent, et faisoit un discours analogue à la fête: la Rosiere à genoux recevoit la couronne et l'anneau; on chantoit le *Te Deum* en la reconduisant à l'église, où elle assistoit aux complies, au salut du S.-Sacrement. Suivie d'une foule im-

mense, elle se rendoit sur l'angle d'une piece de terre, située à l'entrée du village de Salency, appelée le fief de la Rose : les vassaux du fief lui présentoient une collation sur une table couverte d'une nappe, de six assiettes, de six serviettes, de deux couteaux, et de deux verres; on y ajoutoit deux demi-pots de vin du pays dans des vases d'étain, un demi-pot d'eau dans un vase de la même matiere, deux pains d'un sou, un fromage, et cinquante noix. Sur la fin de ce sobre repas les mêmes vassaux lui présentoient, par forme d'hommage, un bouquet de fleurs, deux balles de jeu de paume, deux fleches entourées de petits rubans bleus, un sifflet. On la reconduisoit ensuite à la maison paternelle: là ses parents, au comble du bonheur, offroient à son cortege une légere collation.

Louis XIII, en 1640, étant au château de Varesne, résolut d'assister à la touchante cérémonie de Salency: une indisposition l'empêcha d'exécuter son projet; il fit porter à la Rosiere par le marquis de Gorde, premier capitaine de ses gardes, une bague d'un très haut prix, et son cordon bleu, en lui permettant de le porter le jour des grandes cérémonies: c'est de cette époque que la Rosiere et ses compagnes sont parées de larges rubans bleus, qu'elles portent en sautoir.

Un seigneur de Salency, en 1774, refusa la re-

devance de 25 livres dont étoit grevé le fief de la Rose, le prix du chapeau, de l'anneau d'argent, les frais de la collation champêtre, auxquels étoient tenus les vassaux de ce fief. Un arrêt du parlement, de 1774, débouta ce seigneur de ses prétentions, le fit condamner aux dépens, et rétablit la fête dans son état antérieur.

C'est à présent la commune de Salency qui fournit sur les deniers communaux les petits frais de cette respectable cérémonie.

La fête de Salency a toute la simplicité, tous les caracteres de son ancienne origine: elle s'est célébrée à l'époque même des plus grands désordres de la révolution : *cependant, qui le croiroit?* on a vendu la petite chapelle élevée sur le berceau de S. Médard.

Qui ne connoît la fête de Salency! qui ne voudroit la voir établie par-tout! qui n'aime dans ces jours d'agitation et de licence à suivre idéalement et lentement dans toutes ses marches et contremarches, et la Rosiere, et les vierges, et les vieillards qui l'accompagnent!

GUISCARD.

Le canton de Guiscard étoit composé de douze communes.

Les terres de ce canton, en grande partie couvertes, environnées de bois, sont presque généralement froides et aquatiques, argilleuses, fortes, de difficile culture, et de couleur rouge.

Les terres, qu'on ensemence avant l'hiver, reçoivent quatre labours.

Les communes de Guiscard et de Golancourt sont traversées par la grande route de Paris en Flandre.

Depuis environ vingt-cinq ans les prairies artificielles s'y multiplient : on fait des éleves de bestiaux, on augmente les plantations, on défriche; tout genre de culture enfin s'améliore.

Le château de Guiscard est vaste, imposant par sa masse et par son ancienneté : il étoit entouré d'eau; mais le duc d'Aumont, son avant-dernier propriétaire, fit combler des fossés qui répandoient des exhalaisons mal-saines.

Le parc renferme une très grande quantité d'arbres étrangers; on en compte de cent dix-neuf especes. Ce parc a près de trois cents arpents d'étendue.

Les terres en général sont peu propres au labourage ; elles sont bien tenues dans tout le canton, sur-tout par les gros cultivateurs.

Depuis le partage des communaux les bêtes à cornes parcourent six ou sept cents arpents de bois appartenant à l'état, et les ravagent.

On recueille dans ce canton de douze à quinze cents muids de cidre de bonne qualité ; le muid est ici de trente-deux à trente-trois veltes.

Environ deux mille cinq cents arpents de bois couvrent la surface du canton ; ils sont mis en coupes réglées, et coupés, les uns à vingt ans, d'autres à dix-huit, quelques uns à seize ; ils sont composés de haute futaie et de taillis : ils se vendent de 200 à 360 livres l'arpent. Le chêne, le bouleau, le tremble, sont les arbres les plus communs de ce pays.

Il n'y a pas encore long-temps que beaucoup d'oiseaux étrangers passoient habituellement dans ce canton ; on y voyoit des cygnes, des grues, des cicognes : on n'en voit presque plus aujourd'hui.

Quelques ruisseaux traversent une partie du canton ; aucune riviere ne l'arrose.

Les habitants sont cultivateurs et bûcherons.

Le climat est sain, plus froid que chaud : les hommes y sont d'un tempérament robuste ; on y voit fort peu d'épidémies et d'épizooties.

On a prétendu qu'il y a dans les environs de Berlancourt une mine de charbon de terre.

La commune de Guiscard n'a pas toujours porté ce nom; elle se nommoit autrefois Magny, et faisoit partie de la seigneurie du duc de Chaune: il la vendit au commencement du dernier siecle au comte de Guiscard, ambassadeur de Louis XIV en Suisse; le comte de Guiscard fit ériger cette terre en marquisat, et lui donna son nom: elle passa dans la maison d'Aumont par le mariage d'une des filles du comte de Guiscard qui l'avoit en dot. Cette terre valoit environ 50,000 livres de rente.

On voit à Guiscard une de ces buttes nommées tombelles, que les Germains et les peuples du nord élevoient sur les cendres de leurs braves.

Il existe à Guiscard une tuilerie, une briqueterie; des cendrieres, dont les produits se versent sur les terres.

La petite riviere nommée la Verse passe dans Guiscard, traverse Noyon, et se jette dans l'Oise.

Les meilleures terres s'y louent environ 13 liv. l'arpent.

On voit dans le bois de la montagne de Guivry un monticule, nommé Tombe-Régner, sur lequel s'élevent douze hêtres énormes; on s'y rend le 25 de mars pour en visiter la carriere, et jouir de la vue très étendue qu'on y remarque; elle s'étend à dix lieues jusqu'à S.-Quentin.

Le citoyen Poitevin-Messemy, préfet du Pas-de-Calais, possede à Guiscard une habitation bâtie

à la moderne, dans la plus jolie position ; sa vue s'étend sur les plaines de Soissons, dont on apperçoit les clochers. Il cultive beaucoup d'arbres fruitiers ; il possede un troupeau de sept à huit cents bêtes à laine, parmi lesquelles on compte cent moutons de race pure ; le reste, métis au deuxieme et troisieme degré, approche plus ou moins par la finesse de sa laine des moutons de race pure. Cet établissement ne date que de 1792 : son exemple sans doute et ses succès inspireront à ses voisins l'idée de l'imiter, et porteront une forte atteinte à cette routine destructrice qu'il est si difficile d'abattre.

Crisol est un pays coupé de ravines et de bois, dont le terrain est mauvais en général : ses montagnes sont remplies de grès.

Les terres de Meurancourt sont mangées par les eaux : ce mauvais terrain produit quelques pommiers ; on y exploite une cendriere.

Les habitants de Freniches sont de pauvres bûcherons. Le marquis de Nesles y possédoit un vieux château, démoli depuis la révolution ; des étangs, des bois épais en corrompent l'air.

Flavy-le-Meldeux est inhabitable l'hiver ; rien de plus difficile que la culture de ses terres trop fraîches.

On ne voit plus que les ruines de l'ancien château de Golancourt ; il appartenoit au duc d'Aumont : ce pays plat est, comme Plessis-

patte d'oie, comme Flavy, presque inhabitable l'hiver.

Du clocher de Berlancourt on voit S.-Quentin.

Ville-Selve eut un couvent de templiers; c'est un pays plat, boisé, mal-sain.

Beaugies, Mancourt offrent les mêmes inconvénients.

Dix mille personnes se rendent en pélerinage à Mancourt le premier septembre, pour y célébrer la fête de S. Leu.

Il y a des carrieres de grès et de moëllons à Quesney.

En général le canton de Guiscard est pauvre et malheureux quand les pommiers n'y donnent pas.

BEAULIEU.

Le sol de Beaulieu est de mauvaise qualité: les prairies artificielles y réussissent dans les années humides; elles ne produisent rien dans les temps de sécheresse: le terrain, sec et sablonneux, est entouré d'une vaste forêt, que les eaux ravagent en hiver. La quantité de bois qui couvre ce canton permet à peine au soleil de le féconder.

La forêt de Bouvresse a plus de mille hectares d'étendue. Mailly de Nesles, son ancien propriétaire, l'a négligée : elle rend année commune

20,000 liv.; elle en produiroit trente si elle étoit mise en bon état.

Dans l'intérieur du village de Beaulieu il y a trois fontaines ferrugineuses.

Il n'existe dans le canton ni sources, ni rivieres, ni ruisseaux.

Les habitants sont très laborieux et très pauvres; ils manquent d'ouvrage pendant près de six mois de l'année.

La durée de la vie commune est de soixante à quatre-vingts ans.

Le territoire du village de Beaulieu est fermé au midi par la grande route de Roye à Noyon.

Cuvilly touche à Beaulieu.

Margny-à-Cerises est dans une plaine enclavée dans la forêt de Beaulieu : on n'y voit pas un cerisier.

Solente est dans la plaine : la terre est bonne Tous les habitants sont cultivateurs. L'arpent de terre se loue 15 liv.

Le territoire d'Ognolles est dans la plaine: la moitié de son terroir est couvert de bois.

La ferme de l'Hôpital, à Libermont, appartenoit à l'ordre de Malte, antérieurement aux templiers.

Au Fretoy se voit le château d'Étourmelle, qui fut jadis à la maison de Chaulnes.

Les terres de Campagne sont médiocres; elles ne portent point de fruits.

Celles de Catigny sont sablonneuses; quelques

parties sont moins mauvaises : on y cultive à la charrue.

Les terres de Beaurain, de Bussy et de Genvry sont fortes.

A Beaurain se trouve une cendriere, et, dit-on, une fontaine d'eau minérale.

Les terres sont si fortes à Sermaise qu'il faut quatre ou six chevaux pour les labourer.

RESSONS.

En citant le trait marquant de chacun des lieux dont je viens de parler je m'abstiens de descriptions plus détaillées. Il est peu de communes de l'arrondissement de Noyon qui ne soient voisines d'un bois, d'une montagne, ou de prairies arrosées par l'Oise, ou pittoresquement placées, ou jouissant de la plus belle vue. Les tableaux que je pourrois ajouter à ceux que j'ai déja donnés porteroient presque tous sur Saint-Quentin, sur la vallée d'Or, sur le château de Ham, sur les vallées de Noyon, ou sur les majestueuses forêts qui décorent cette belle partie du département : ou je me répéterois, puisque j'ai déja parlé de tous ces points, ou, si j'essayois, en changeant mon style, d'offrir quelques variétés, je donnerois des idées qui s'écarteroient de la pré-

cision que je me suis prescrite. Je sais qu'en copiant quelques extraits de l'histoire générale, qu'en réunissant sur le département de l'Oise tout ce qu'on peut dire de la Celtique, de la Gaule, et de la France, je donnerois un plus grand intérêt à mon travail; mais je ferois une histoire générale et volumineuse, et je ne travaille qu'à la description d'une centieme partie de la France.

Avant de quitter Noyon, après avoir visité tous les alentours de la ville, nous montâmes une seconde fois sur le mont Siméon, pour en considérer l'aspect, pour en faire dessiner les vues.

Du sommet du mont Siméon, outre les points déja décrits, l'œil suit une chaîne de monts qui se croisent de la maniere la plus pittoresque, qui se perdent à l'horizon en dégradant insensiblement de l'ouest au nord-est : il est difficile de se faire une idée de la fécondité de ces campagnes; et la vue du mont Siméon auroit la célébrité des plus grands tableaux de l'Angleterre et de l'Italie, si le peuple français avoit pour le site qui l'a vu naître le saint respect, l'enthousiasme religieux qu'on trouve dans d'autres contrées. En Angleterre, par exemple, où les poëtes les plus célebres, où les auteurs les plus ingénieux, où les peintres les plus habiles ont consacré dans leurs ouvrages les sites, le village, le vieux chêne, qui furent les témoins des jeux de

leur enfance, des passions de la jeunesse, ou du repos de leurs vieux jours.

Le ciel étoit serein: notre route de Noyon à Compiegne fut délicieuse, et d'une variété qui présente sans cesse de nouvelles jouissances (1). Au tapis verd qui caressoit votre œil succede un bois dans la vapeur, une maisonnette champêtre, quelques châteaux majestueux, ou des plantations nouvelles : l'Oise coule ici lentement; vous la suivez dans la prairie; elle disparoît cachée par un village, et se montre dans le lointain au pied d'une forêt bleuâtre, dont la sommité dentelée se dessine sous un ciel de feu; de longues allées de peupliers coupent la plaine dans tous les sens; des bouleaux jaunis par l'automme se dessinent sur un fond brun : on apperçoit les bois d'Ourscamp, Carlepont, le château de Cambronne, et la belle forêt de l'Aigue; par une immense échappée de vue on distingue la forêt de Compiegne, et jusqu'au mont de Verberie, et le château démoli de Brion, où l'on voyoit des tombeaux de nos rois.

Le château d'Anelle, à peu de distance de Compiegne, vous étonne par sa grandeur; vous arrivez enfin. Nous avions été reçus dans cette ville, ainsi qu'à Noyon, avec tous les transports de l'amour

(1) Le chemin de Noyon à Compiegne est couvert de camérines.

et de l'enthousiame qu'on vouloit témoigner au gouvernement; le nom de Bonaparte retentissoit autour de nous; la musique, le bruit du canon, se mêlerent aux cris d'un peuple heureux qui voit tomber ses fers et renaître ses espérances.

La route de Compiegne à Bains, que j'ai décrite jusqu'à Mouchy-Humieres, celebre par son château et par sa manufacture d'alun, devient cahoteuse et difficile au-delà de ce château. Nous nous égarâmes la nuit, quoique guidés par des gendarmes; nous n'arrivâmes que fort tard à Bains, par un vent furieux, qui ravagea toutes les campagnes, et détermina des incendies, dont les flammes, au-dessus de Boulogne, embrasoient l'horizon au nord-est.

Nous eûmes à Bains une séance composée des trente-deux maires des cantons de Lassigny et de Ressons.

La nature des terres dans le canton de Ressons est généralement mauvaise et d'une singuliere variété: elles sont en divers lieux sablonneuses, marneuses, argilleuses, rouges, noires, ou de couleur jaunâtre: elles contiennent ici des pierres anguleuses, des grès, des cailloux; ailleurs du craon, des camérines; on y voit fort peu de terres franches qu'on puisse labourer à quelque profondeur; tout le terroir de ce canton est presque composé de montagnes élevées, et de vallées resserrées et profondes: l'exploitation se fait géné-

ralement à la bêche. Une partie des montagnes et des vallées dont nous venons de parler ne produisent que des herbes sures, des joncs, et des roseaux : sans doute elles sont susceptibles d'améliorations : arrachez le jonc des montagnes, elles recevront des semis de pins, de sapins, de bouleaux, de hêtres ; des sainfoins y naîtront, si vous y portez des fumiers. Les vallées, dont les basses extrémités et les plateaux même sont spongieux au point d'y enfoncer jusqu'à mi-jambes, seroient appropriés à la culture par de larges fossés ; en établissant un canal aux deux côtés de la riviere du Matz. Mais où sont les avances nécessaires pour de tels travaux? La mauvaise direction des eaux, sur laquelle j'ai sans cesse appelé la surveillance des ingénieurs, noie dans cette partie une grande quantité d'arpents de terre, et des prairies qui seroient du plus beau rapport.

Il n'y a dans ce canton que peu de vignes, de pommiers, de cerisiers, et de noyers ; on y voit peu de pâturages, peu de prairies artificielles : on n'y récolte pas les denrées nécessaires à la consommation de la vie ; et quand les fruits sont attaqués par l'inclémence des saisons, l'habitant malheureux, qui compte sur leurs produits, ne sait comment acquitter ses contributions.

Il n'y a pas de forêts dans le canton de Ressons.

Au Plessier-de-Roye il existe un parc d'environ trois cents arpents.

On trouve une assez grande quantité de bois, quinze à seize cents arpents, répandus sur le territoire d'Élincourt, de Mareuil, de Gury; ils s'exploitent tous à l'âge de douze ou quinze ans, en cotrets, en échalas, en billettes, qu'on convertit en charbon. La valeur de chaque arpent n'a point encore excédé 120 à 130 livres: la difficulté des chemins est la cause de ce bas prix.

Il n'y a dans ce canton d'autre riviere que celle de Matz; cette riviere nourrit des brochets, des carpes, de la perche, de l'anguille, et des écrevisses.

On exploite quelques carrieres à Élincourt et dans les villages voisins; mais la pierre en est tendre et se décompose à la gelée.

Élincourt peut distribuer une somme de 500 liv. à ses malades et à ses pauvres; c'est le fruit d'une donation faite par un particulier de cette commune.

Ce qu'on vient de dire du canton en général convient à Biermont, située dans la plaine : ses habitants sont laborieux, batteurs en grange, manouvriers, ou cultivateurs.

Boulogne-la-Grasse, située sur la montagne, jouit d'une vue très étendue. La route qui conduit de Bains à Boulogne est délicieuse; on traverse pour s'y rendre des champs couverts d'arbres fruitiers, des chemins creux garnis de fossés, couverts d'arbres, des sentiers serpentant sur les

collines, qui vous menent insensiblement au télégraphe, placé sur le sommet de la montagne de Boulogne : c'est de là, comme des hauteurs qui dominent Venette, comme du moulin de Warmonvillé, comme de Montataire et de Creil, comme du château de Clermont, que je me plus à voir se placer dans l'espace les lieux que je venois de visiter en détail. On apperçoit la commune de Bus au milieu des bois et des collines du Santerre; dans la plaine immense qui se déploie sous les yeux on distingue quelques clochers, des masses d'ombre et de lumiere, Fécamp, et quelquefois, dans les beaux jours, le clocher de la cathédrale d'Amiens et Mont-Didier; c'est l'aspect d'une mer immense et dans le calme : vers d'autres points de l'horizon on voit Tricot, Coivrel, les montagnes de Clermont, l'abbaye de Saint-Martin-au-Bois, la Neuville-le-Roi, la Taule, le château de Séchelles, précédé d'une vaste et riche plaine, les montagnes qui couvrent Senlis, les monts voisins de Noyon, Saint-Quentin, etc., etc. On ne connoît un pays qu'en l'examinant du sommet des montagnes, comme on ne connoît une ville qu'en la visitant du clocher.

Les terres de Boulogne sont sablonneuses, froides, et fortes; elles se partagent entre une multitude de particuliers dont tous les champs sont séparés par des noyers et des pommiers.

Les meilleures terres ne se louent que 9 à 12 l.

l'arpent : on y cultive une très grande quantité de légumes et de haricots.

Les puits ont jusqu'à cent pieds de profondeur.

A Chevincourt on soigne quelques vignobles de peu de rapport ; ils donnent un vin blanc qu'on recherche dans le pays. Cette commune est entourée de montagnes : le terroir est meilleur en s'approchant du pied de la montagne : on y cultive quelques arbres à fruits.

Il y avoit autrefois à Conchy-lès-Pots une poterie considérable ; elle est réduite, et fournit ses produits à Noyon, à Amiens, etc. : on y travaille au tour et au moule. Les terres se louent de 12 à 15 liv. l'arpent.

On pourroit dire des terres d'Élincourt ce que je viens de dire de celles de Conchy.

Gury, situé entre deux montagnes, ne possede qu'un terrain sablonneux, et le plus mauvais du canton : les terres ne s'y louent que 6 liv. l'arpent. Sur la montagne on trouve du craon, des pierres, des camérines : les prairies tenantes à Gruy ne produisent que de très mauvais foins.

On cultive à Hainvillers du seigle, de l'orge : c'est un pays plat dont les terrains se louent de 10 à 12 liv. l'arpent : ils sont aquatiques, humides, et sablonneux

On prétend que dans le puits de Nicolas Lalouette, à Laberliere, on a trouvé quelques indices de charbon de terre.

A Cauny, peu distant de cette commune, la riviere de Matz prend sa source.

Les eaux des montagnes causent souvent du dommage dans les environs de Laberliere. Ce pays n'est pas sain.

Riquebourg est situé près de Marest: les fievres y sont communes, ainsi que les dyssenteries.

Marigny, Mareuil, Mortemer, n'offrent rien d'extraordinaire. Il existe quelques carrieres de pierres excellentes à Mortemer; elles fournissent des carreaux qui se débitent dans le département de la Somme; ces pierres sont presque à la surface de la terre. On voit encore les vieilles tours du château fort de Mortemer: dans les fouilles que le hasard fit faire dans ses environs on a trouvé des casques, des lances, des éperons, et les fragments de vieilles armures.

Le château de Sorel, près d'Orvillé, est bâti à la moderne: l'armée révolutionnaire a détruit quelques mausolées en marbre dans ce château: il est voisin de la route de Flandre, et situé dans un fort beau pays.

On vend à Rollo une quantité de fromages très recherchés; on les fabrique dans la commune d'Orvillé, à Boulogne, à Biermont, à Conchy, toutes communes du département de l'Oise; cet objet de commerce est de plus de 30,000 livres par an.

C'est à Rollo que naquit Galand, auteur des

Mille et une Nuits : il a des parents dans cette commune ; son petit-fils est un homme de mérite.

Le reste des communes du canton de Ressons n'offre aucune particularité qui les distingue de celles que je viens de décrire.

On quitte le chemin qui conduit de Rollo à Boulogne pour arriver à Bains ; on traverse un bois assez considérable, au milieu d'une superbe allée ; elle conduit jusqu'à la barriere de Bains : trois routes très irrégulieres, ornées d'arbres variés de feuillages, conduisent, l'une à l'extrémité de la terre à l'ouest, la seconde au pavillon chinois, la troisieme au château, qu'on apperçoit à travers de légers bosquets et d'allées tortueuses de charmes, de bouleaux, et d'arbres étrangers.

Le château de Bains est situé dans le fond d'une colline ou d'une conque extrêmement évasée ; elle est couverte de gazon d'un verd tendre, sur lequel sont répandus avec intelligence des pins, des sapins, des meleses, des acacias, une multitude d'arbres exotiques variés de formes et de couleurs ; entre ces groupes espacés on ne voit qu'arbustes, que fleurs : les sources abondantes de trois fontaines ferrugineuses forment une riviere factice autour du château ; un canal les conduit dans un vaste bassin aux rives fleuries, sur lequel sont placés de petits bateaux, des gondoles, dont les voiles

blanchâtres et les pavillons colorés jouent sur un tapis de verdure, sur des prairies couvertes de pommiers, sur les fonds sombres et majestueux de la montagne de Boulogne; ces eaux, toujours coulantes, pures, transparentes, nourrissent une multitude de poissons habitués à la voix humaine; ils se réunissent dès qu'ils l'entendent, et reçoivent avec avidité le petit présent qu'à la fin des repas chaque convive leur distribue.

Un pont de bois à la chinoise, une allée tournante et fleurie, conduisent par une montée douce au pavillon octogone, dont l'intérieur, meublé de sieges à la turque, entouré de coussins de draps jaune orné de crépines, décoré de quatre grands tableaux de Robert, est de toute recherche et de toute fraîcheur; une glace placée sur une cheminée du plus beau marbre laisse appercevoir la campagne; la porte donne sur le château, et les grands verres de Bohême de la croisée qui fait face à la cheminée permettent à l'œil d'errer sur les bocages lointains qu'on voit au pied de la montagne.

Le principal corps du pavillon est surmonté d'une balustrade et d'une lanterne d'ordre gothique; elle renferme un petit appartement délicieux: le tout est dominé par une tente, espece de belvédere qui fait pyramider ce bâtiment aérien. Une tourelle adossée à cet édifice lui donne

un air étrange : ce mélange de gothique et de chinois, combiné par un homme habile, n'offre rien de choquant à l'œil ; l'architecte le plus sévere n'en blâmeroit pas l'assemblage.

A la droite du pont, mais à quelque distance, est la brasserie, espece de grange, dont le comble avancé, soutenu par des saillies de bois, et décoré d'une balustrade en croix de S. André, porte au fond de la cour sur une masure couverte de chaume, devant laquelle est une grille peinte en noir ; un beau chêne, des peupliers, paroissent appuyer ces bâtiments grotesques et champêtres, au pied desquels est un des puits ou l'une des fontaines qui fournissent l'eau du canal : derriere ce massif de bâtiments et de feuillages est un théâtre de verdure, où quelquefois on joue la comédie.

Si vous parcourez les bois, les champs et les vergers de Bains, vous rencontrez à chaque pas des preuves du goût et de la sensibilité du mortel heureux qui l'habite ; c'est la salle de M..., à laquelle on n'arrive que par des allées tortueuses faites de bouleaux et de charmes, un amphithéâtre en gradins de verdure s'éleve garni de fleurs jusqu'aux branchages, qui le protegent contre les vents et la chaleur ; c'est dans un labyrinthe, dont il faut connoître le fil, le bosquet consacré par la piété filiale ; c'est à l'extrémité d'un bois, sur le penchant d'une colline, en face d'un verger, à côté d'un joli courtil, la chaumiere de l'amitié, consa-

crée par des souvenirs, par la reconnoissance, et par des chants de troubadours.

Abandonné au caprice, qui vous promene, tantôt dans le lointain, vous appercevez quelques angles du château, la basse-cour, les écuries, les potagers, égayé par le vol de pigeons blancs qui traversent les airs, par la voix du coq qui chante ses triomphes, ou par le cri du paon qui se complaît dans son plumage: tantôt l'église de Boulogne couronne un vaste paysage; tantôt, à travers le feuillage agité, vous remarquez les eaux du canal, de la riviere, et de l'étang, brillantées par un vent léger et par les jeux de la lumiere.

Bains est le plus heureux mélange de la simplicité, de la richesse, de l'élégance, qui puisse exister à la campagne, quand un heureux génie la dirige et l'embellit; joignez à ses tableaux, à tant de scenes variées, les graces, les talents, l'esprit qui le vivifie, qui l'anime à chaque instant de la journée, et vous vous ferez une idée des délices de ce séjour.

Je n'ai rien dit de la bibliotheque, des tableaux, et des ameublements de la principale habitation; de ce salon d'où l'on voit accourir sur des allées tournantes, sablées d'un jaune qui s'accorde si bien avec le verd des arbres et des prairies, ces carioles, ces voitures, et ces chevaux légers, qui font quitter les cartes, le billard, pour aller recevoir avec tous les transports du respect et de l'amitié M... T...,

madame Le C...., M... P..., mesdames de...,
mademoiselle de V ..., mademoiselle de M....

Mais quittons ces lieux trop aimables, avec l'espoir d'y revenir, et parcourons les champs qui les entourent.

LASSIGNY.

On cultive dans les communes du canton de Lassigny le bled, le seigle, les orges d'hiver et de mars, l'avoine blanche et noire, l'hivernache, les lentilles, et les pois d'hiver, les vesces froides et chaudes, les bisailles, les pois des champs, les féverolles, et le chanvre.

Le chanvre ne fait point ici un objet de commerce assez considérable pour qu'on puisse l'exporter.

On n'y pratique point de mélanges de terres; presque tous les bois forestiers ont disparu, pour être remplacés par des pommiers.

A Plessier-de-Roye, à Thiescourt, à Cuy on voit encore quelques ormes, des frênes, et des peupliers blancs de Hollande.

Dans presque toutes les communes de ce canton il y a des prairies naturelles, et peu de prairies artificielles.

On achette les chevaux nécessaires au labourage

aux foires de Roye, à Chaulnes, à la Fere, à Chauni, à Brelancourt; une partie de ces chevaux vient de la Flandre, une partie de la vallée de Chauni: on fait quelques éleves dans les communes de Dives, de Cuy, d'Évricourt, du Plessier-de-Roye, et Lassigny; mais ils restent dans le pays. On pourroit établir un haras à Dives.

Il n'y a point de forêts dans ce canton; mais celle de Bouvresse y prend naissance près de Candor et de Lagny; elle s'étend jusqu'aux Ardennes.

Le terroir de ce canton est montagneux dans quelques parties, humide dans les fonds.

On y voit beaucoup de bois nationaux, et de particuliers; on en suppose dans les quatorze communes de l'arrondissement environ deux cents dix journaux en coupe réglée.

Le parc du Plessier-de-Roye est d'environ deux cents quatre-vingt-dix arpents; il est enclos de murs en pierre de taille: ce parc, parfaitement tenu, en plein rapport, nourrit beaucoup d'arbres fruitiers.

La petite riviere de Dives prend sa source dans la commune de Dives.

Le canton de Lassigny est couvert de sources et de ruisseaux.

Il y a trois carrieres connues dans le pays: la meilleure est au village de Cannectancourt; la seconde à Thiescourt, et la troisieme au Plessier-de-Roye.

On y trouve aussi beaucoup de cailloux et de grès.

Avricourt possede une briqueterie.

Le climat est doux, tempéré, assez sain; les épidémies et les épizooties y sont on ne peut plus rares : on passe rarement l'âge de quatre-vingts ans; dans ce canton, composé de six mille individus, on compte vingt octogénaires.

Ici toutes les communes sont de simples villages. Cinq de ces villages sont situés en plaine, bordent le Santerre et le département de la Somme; Canny, Fresnieres, Crapeau-Mesnil, Avricourt, Amy; toutes ces communes sont agréablement situées dans une belle plaine: Candor et Lagny sont séparés par une montagne appelée la montagne de Lagny; le territoire de ces deux communes touche à la route de Noyon à Roye.

La montagne de Lagny est couverte de bois sur la partie qui regarde l'occident, et de vignes sur celle qui se présente à l'orient; le vin qui s'y fabrique est assez agréable. Du sommet de cette montagne on apperçoit le Vermandois, Saint-Quentin, Péronne, tout le Santerre.

La commune de Dives est agréablement située entre deux hameaux; on y voit un petit château entouré des eaux de la Dives.

Au pied de la montagne de Cuy est un village qui porte aussi le nom de Cuy: dans le bois un château bâti dans le goût moderne a presque été détruit pendant la révolution.

Thiescourt est le plus fort village du canton; il a près d'une lieue de longueur : les maisons de ce joli pays, situées, tantôt sur des coteaux, tantôt en plaine, tantôt au milieu des bruyeres et des bocages, offrent une grande variété de position; un de ses hameaux se nomme le Bocage.

Les villages d'Avricourt et de Cannectancourt sont dans une position désagréable; leurs alentours sont aquatiques et marécageux; une partie de leur terroir s'éleve aussi sur la montagne.

Le site de Plessier-de-Roye est agréable : on y remarque un château de forme antique; de ce château dépend un parc. On fait dans cette commune des charbons qui se vendent à Paris, à Amiens, à Compiegne.

A Lassigny, situé au pied de la montagne de Plessier de-Roye, est la tour de Roland, dans laquelle l'on a trouvé des médailles, des ossements, des fragments de vases, etc. : les habitants croient que le paladin Roland occupa jadis cette tour.

La route de Bains à Senlis est assez belle. Nous traversâmes l'immense et riche plaine de Warnonvillé, de Grandvillers-aux-Bois, de Rouvillers, d'Arcy, etc., etc. La ferme de Warnonvillé est une des plus considérables du département; elle marque dans la plaine comme un village; ses granges sont les plus belles qu'on connoisse; Warnonvillé est environnée de quinze cents arpents de bonnes terres, sans arbres, sans fossés et sans pierres : pour donner l'idée de sa grandeur les

cultivateurs disent que la charrue finit le soir au coucher du soleil le sillon commencé à son lever. Les granges sont soutenues dans l'intérieur par des piliers énormes qui supportent une superbe charpente de chêne; ces piliers ont quarante pieds de hauteur : ces granges ont deux cents treize pieds de longueur.

Les points de vue qu'on a de la butte du moulin de Warnonvillé sont à-peu-près ceux que j'ai décrits du télégraphe de Boulogne; mais de Boulogne on domine tout le pays; de Warnonvillé on le voit en amphithéâtre.

Nous traversâmes à la hâte Pont-Ste-Maixence, la forêt d'Halatte : nous arrivâmes à Senlis, où nous étions attendus avec empressement.

FIN DU PREMIER VOLUME.

